BIBLIOTECA DELLA R. CASA
IN NAPOLI

N.° d'inventario 1111/1533
Sala Grande
Scansia 24 Palchetto 2
N.° d'ord.

35. 3. 12.

Pars XXIV

1

HISTOIRE
GENERALE
DES VOYAGES.

TOME QUARANTE-QUATRIE'ME.

81589

HISTOIRE
GENERALE
DES VOYAGES,
OU
NOUVELLE COLLECTION
DE TOUTES LES RELATIONS DE VOYAGES

PAR MER ET PAR TERRE,

Qui ont été publiées jusqu'à présent dans les différentes Langues de toutes les Nations connues :

CONTENANT

CE QU'IL Y A DE PLUS REMARQUABLE,

DE PLUS UTILE ET DE MIEUX AVERE' DANS LES PAYS OU LES VOYAGEURS ONT PENETRE':

AVEC LES MŒURS DES HABITANS,

LA RELIGION, LES USAGES, ARTS, SCIENCES, COMMERCE, MANUFACTURES, &c.

POUR FORMER UN SYSTÈME COMPLET

d'Hiſtoire & de Géographie moderne, qui repréſente l'état actuel de toutes les Nations :

ENRICHI

DE CARTES GÉOGRAPHIQUES ET DE FIGURES.

TOME QUARANTE-QUATRIE'ME.

A PARIS,
Chez DIDOT, Libraire, Quai des Auguſtins, à la Bible d'or.

M. DCC. LIII.
AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

AVERTISSEMENT.

RAppellons, en faveur de ceux qui manquent de mémoire ou d'attention pour obſerver les variétés d'un long Ouvrage, que les premiers Tomes de ce Recueil ſont une ſimple Traduction de l'Anglois; & que diverſes raiſons, dont on a rendu compte à l'entrée du Sixiéme, ayant arrêté l'Auteur au milieu de ſa carriere, on s'eſt engagé, pour ſatisfaire le Public, & par ſoumiſſion pour des ordres reſpectables, à continuer une entrepriſe qui demandoit un redoublement de peine & de ſoin. Ce qu'on regrettoit alors, c'étoit de ſe voir enchaîné au plan d'autrui, pendant qu'on en reconnoiſſoit les défauts. On avoit ſenti dans le cours de la Traduction, que la méthode Angloiſe bleſſoit les meil-

leures loix de l'ordre & du goût ; qu'elle entraïnoit des longueurs inutiles & d'ennuïeuſes répetitions ; qu'elle étoit ſujette à des inégalités continuelles, à des interruptions, à des renverſemens & des obſcurités, en un mot à toutes les imperfections que la critique lui a reprochées. Quel moyen d'y remedier, lorſqu'on étoit obligé d'envoyer chaque ſemaine, à la Preſſe, les feuilles qui venoient de Londres avec la même régularité ; & lorſque l'impatience des Souſcripteurs n'auroit pas permis de remettre la publication de chaque Volume au-delà du terme ?

Il auroit fallu, pour donner à la partie Angloiſe de l'Ouvrage une forme dont elle étoit digne par le fond, qu'au lieu d'arriver par lambeaux, les ſix Volumes qu'elle contient euſſent paſſé la Mer enſemble. Les changemens & les réparations auroient peu coûté, dans un ſujet dont on auroit eu toutes les parties ſous les yeux. Mais outre les deux

raiſons que j'ai touchées, c'eſt-à-dire, l'uſage établi à Londres de publier les feuilles des gros Ouvrages à meſure qu'elles ſortent de la Preſſe, & l'impatiente vivacité des Souſcripteurs, on faiſoit regarder le paſſage hebdomadaire des feuilles comme une grace inſigne, dans un tems de guerre; & je n'en ai eu l'obligation qu'aux ſentimens particuliers d'eſtime & de vénération dont toute l'Angleterre étoit remplie pour M. le Chancelier d'Agueſſeau. Enſuite, l'Auteur Anglois ayant renoncé au travail, il eſt arrivé par les mêmes cauſes, que je n'ai pu continuer le mien ſans ſuivre le chemin qu'il m'avoit ouvert. Il m'abandonnoit au milieu des Indes Orientales. J'étois trop avancé, pour changer de marche. En cedant à la néceſſité, je n'ai pas laiſſé de mettre, dans ſa méthode, pluſieurs changemens dont le Public a paru ſatisfait. Ils ſont expliqués, dans les Avertiſſemens des Tomes dont je

Régions où les Anglois m'avoient laiſſé, il me ſeroit libre de ſecouer une partie du joug. J'ai pris plaiſir plus d'une fois à l'annoncer, comme une eſpece de récompenſe que je me promettois, pour avoir ſacrifié ſi long-tems mes idées à celles d'autrui. Enfin le tems eſt venu d'en faire hautement profeſſion ; & je n'ai pas eu d'autre vue, en rappellant, dans cette courte Préface, l'origine & le progrès de mon entrepriſe.

Je déclare donc que ce Volume eſt le dernier, où la méthode Angloiſe ſera conſultée ; & que n'ayant plus à traiter, dans les Tomes ſuivans, que ce qui regarde l'Amérique & les Voyages au Nord, j'embraſſe une nouvelle méthode, qui n'aura de commun, avec l'autre, que ce qui eſt indiſpenſable pour ne pas faire deux Ouvrages différens ſous le même Titre. Un Voyageur, s'il m'eſt permis de prendre une comparaiſon du ſujet de mon Tra-

vail, qui découvre le rivage de ſa Patrie, après une longue & pénible navigation, n'eſt pas plus content de ſa perſpective, que je le ſuis de la mienne.

APPROBATION.

J'AI lû, par l'ordre de Monſeigneur le Chancelier, le onziéme Volume de l'*Hiſtoire Générale des Voyages*. FAIT à Paris ce 22 Juillet 1753.

CAPPERONNIER.

AVIS AU RELIEUR,

POUR PLACER LES CARTES.

Tome XLI.

N°		Pag.
2	CARTE réduite du *Détroit de Magellan*,	1
3	Carte de l'Iſle de Cayenne & de ſes environs,	150
4	Plan de la Ville de Cayenne,	151
1	Carte réduite de la Partie la plus Méridionale de l'Amérique,	183
5	Carte du Détroit de le Maire,	251
9	Carte réduite de la Mer du Sud,	315
6	Carte particuliere de l'Iſle de Juan Fernandez,	358
7	Côte du Nord-Eſt de l'Iſle de Juan-Fernandez,	359

Tome XLII.

8	Carte réduite des Terres Auſtrales,	1

Tome XLIV.

10	Cours des Vents de traverſe dans la Mer Atlantique,	257
11	Cours des Vents de traverſe, dans la Mer du Sud,	265

POUR PLACER LES FIGURES.

Tome XLI.

N°		Pag.
XI.	HABITANS du Détroit de Magellan, nommés *Patagons*,	145
XIII.	Vûe de la Place de Juan-Fernandez,	365
XII.	Lion Marin,	369
XIV.	Bâtiment leger des Isles des Larrons,	471

Tome XLII.

VI.	Plantes de la nouvelle Hollande & du Brésil,	63
VII.	Plantes de la nouvelle Guinée & de la nouvelle Hollande,	63

Tome XLIV.

I.	L'*Amsaleira* & autres Plantes,	299
II.	L'*Asafreira*, l'*Ateira*, &c.	303
III.	Le *Bilimbeira*, le *Cajuyera*, &c.	306
IV.	Le *Caramdeira*, le *Caramboleira*, le *Taranja*, &c.	314
V.	Le *Figueira*, ou Bananier des Indes, &c.	323
IX.	Le *Jamboyera*, le *Jamboleira*, &c.	326
X.	Le *Jaqueira*, *le Mangueira*, &c.	334
VIII.	Le *Papeira*, le *Pereira*, le *Pimenteira*,	344

HISTOIRE

HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES,

Depuis le commencement du XVe Siecle.

SECONDE PARTIE.

SUITE DU IVe LIVRE.

SUITE DES VOYAGES DE GEMELLI CARERI.

§ IV.

Retour de Careri en Europe, par Mexico, par les Mines de Pachuca & les Cous.

LA description particuliere d'Acapulco, & les recherches de Careri sur l'Etablissement des Espagnols dans la Nouvelle Espagne, doivent être réservées pour une autre Partie de cet Ouvrage. Ré-

GEMELLI CARERI. 1697

Son Voyage d'Acapulc, à Mexico.

CEMELLI CARERI. 1697.

duiſons-nous à le ſuivre ici juſqu'à la fin de ſa courſe, pour remplir ſon deſſein, & juſtifier le titre de Voyage autour du Monde qu'il donne à ſa Relation.

Après avoir loué trois Mules pour la ſomme de trente piaſtres, & s'être engagé à payer, par jour, ſix réales pour leur nourriture, il partit pour Mexico, avec un Guide, qu'il prit à la Douane, & un Paſſeport du Gouverneur, ſans lequel il n'auroit pû paſſer la Garde qui eſt à demie lieue d'Acapulco. Il ne fit que trois lieues, juſqu'au ſoir, par de très-hautes Montagnes, qui le conduiſirent à l'Hôtellerie d'Attaxo. Ce lieu n'eſt compoſé que de cinq cabanes, couvertes de paille, mais environnées d'une bonne paliſſade. Les moindres alimens y étant fort chers, Careri dut les ſiens à la petite chaſſe qu'il fit en ſe promenant dans un Bois voiſin. Il ne s'arrête à cette circonſtance, que pour faire obſerver qu'il y tua quelques Chiachialacas, Oiſeau de couleur cendrée, qui a la queue longue, & qui eſt un peu moins gros qu'une Poule, dont il a d'ailleurs toute la bonté. On trouve, dans l'épaiſſeur des Bois d'Attaxo, quantité de Limoniers & d'Orangers, ſans que perſonne ſe donne la

Attaxo.

Oiſeau nommé Chiachialacas.

peine d'en aller recueillir les fruits. Trois lieues plus loin, on arriva, par un chemin fort déſert, en traverſant des Forêts de bois de teinture, à l'Hôtellerie de Lexido, où l'on ne trouve, comme dans toutes les autres parties de ces Montagnes, que du pain de maïz. Les Chevaux & les Mules en ſont nourris comme leurs Maîtres. On ſe remit en chemin le jour ſuivant, pour faire quatre lieues dans un Pays moins ſauvage, par lequel on arriva, au milieu du jour, dans l'Hôtellerie de dos Arroyos. Careri accepta, de la main d'un Indien, un fruit ſauvage, nommé Chiokiaccos, rouge & blanc, de la longueur du doigt & du goût des ceriſes, qui lui parut délicieux par ſa fraîcheur. L'arbre qui le porte n'a pas plus de cinq pieds de hauteur, & ſes feuilles ſont fort longues. Avant la nuit, on fit quatre autres lieues, juſqu'à los Poſuelos. Le lendemain, après avoir pris quelques rafraîchiſſemens dans une Hôtellerie peu éloignée, ſur une Montagne nommée del Peregrino, on continua de marcher vers une Montagne, qu'on monte pendant une lieue entiere, ſur la roche vive, & qu'on deſcend preſque auſſi-tôt, avec la même incommodité, pour arriver à la Riviere

GEMELLI CARERI. 1697.

Lexido.

Dos Arroyos.

GEMELLI CARERI. 1697.

du Perroquet, On la paſſoit alors à gué ; mais en Hyver, lorſqu'elle eſt groſſie par les pluies, on la paſſe ſur un radeau de planches, croiſées les unes ſur les autres, & ſoutenues par un grand nombre de callebaſſes. Un Indien ſe jette à l'eau, le tire d'une main & nâge de l'autre. Après avoir paſſé la Riviere, on acheva cette journée, qui fut de ſix lieues, juſqu'à l'Hôtellerie de Caccavotal. Le lendemain, on fit quatre lieues par des Montagnes, où l'on ſe repoſa dans un Village, nommé los dos Caminos, le premier qu'on rencontre depuis Acapulco. Les Indiens y ſont fort empreſſés à ſervir leurs Hôtes, & les aident avec beaucoup de zèle, à monter & deſcendre une Montagne d'une lieue de hauteur, & d'une roideur effrayante. Elle ſe nomme los Caxones. Après quatre lieues de chemin, on arriva fort tard à la Douane d'Accaguiſotta, où ne trouvant point d'autre logement que la cabane des Gardes, on ne put éviter une rigoureuſe viſite des marchandiſes & du bagage. Le jour ſuivant, on fit quatre groſſes lieues, pour arriver à Trapiche de Maſſatlan, lieu célebre, dans ces Montagnes, par un beau Preſſoir à ſucre ; par le bon pain de froment qui s'y mange, & par

Radeaux ſoutenus par des Calebaſſes.

Trapiche de Maſſatlan.

ine Mine d'argent qui n'en eſt pas éloi- GEMELLI CARERI. 1697.
gnée. Le reſte de la journée fut de deux lieues, juſqu'au Village de las Pataquillas, compoſé d'un petit nombre de maiſons au pied de la Montagne. Ce climat, fort différent de celui d'Acapulco, eſt très-froid pendant la nuit. Le lendemain, 24 de Mars, Careri fut ſurpris de trouver un Prêtre & de pouvoir entendre la Meſſe dans le Village de Cilpancingo, lieu aſſez commode, & ſitué dans une Plaine fort abondante en maïz. Les filles de ce Canton, pour ſe garantir le viſage du froid, le couvrent d'une pâte de fleurs jaunes. On fit deux lieues juſqu'à Zumpango, Village ſitué dans une Vallée que les Eſpagnols nomment Canada, longue de huit lieues, ſans aucune apparence d'arbre (1) Cilpancingo.

Le Lundi, on entra dans une autre Vallée, qui reſſemble beaucoup à celle du Tirol, & l'on y fit neuf lieues, pour arriver à Rio de las Balſas, Riviere qu'on paſſe ſur des Radeaux, & qui ſe rend, comme celle du Perroquet, dans la Mer du Sud. La nuit, qni devint fort obſcure, obligea Careri de s'arrêter en pleine campagne, à deux lieues d'un Village nommé Nopalillo,

(1) Careri, Tome VI. Pages 26 & précédentes.

GEMELLI CARERI. 1697.

dans la Vallée del Carizal. Deux heures avant minuit, on y ſentit, pendant l'eſpace de deux minutes, un redoutable tremblement de terre, dont Careri ſçut dans la ſuite qu'une partie des Edifices d'Acapulco avoit été renverſée, & qui ſe fit ſentir encore, le jour ſuivant, avec un bruit ſemblable à celui du Canon. A la pointe du jour, on ſe hâta de faire quatre lieues juſqu'à Rancho de Palula, comme ſi l'on eût eſpéré d'éviter le péril en s'éloignant. On dîna près d'un petit Lac, d'où l'on ſe rendit le ſoir, après trois autres lieues de marche, à Pueblo nuevo. Le Mercredi, on fit ſix lieues par des Montagnes fort rudes; & de-là ſix autres, juſqu'au bord d'une groſſe Riviere, qu'il fallut paſſer à gué dans l'obſcurité de la nuit. On s'arrêta au Village d'Amacuſac, de la dépendance de Cornavacca. La Police y eſt ſi favorable aux Voyageurs, qu'à quelque heure qu'ils arrivent, on eſt obligé de fournir à tous leurs beſoins.

Tremblement de Terre.

Amacuſac. Police en faveur des Etrangers.

Le Jeudi, après une marche de trois lieues, on prit quelques momens de repos dans Agnaguezinga, d'où l'on fit deux autres lieues pour aller dîner au Village d'Alpugleco. Careri obſerva curieuſement dans l'Hôtellerie, un Te-

naſte, eſpéce de tambour, dont les diens ſe ſervoient avant l'arrivée des pagnols, compoſé d'un tronc de bois eux, long de trente-ſix pouces & fer- é de peau par les deux bouts. La force ı ſon lui fit juger qu'on devoit l'en- ndre à la diſtance d'une demie lieue. n paſſa, le lendemain, par Cucite- ch, après avoir fait une lieue; & l'on fit trois autres, qui aboutirent à ſſer la nuit en pleine Campagne, par- que le paſſage de deux groſſes Rivie- ; avoit retardé la marche.

GEMELLI CARERI. 1697.

Teponaſte, ancien tambour Indien.

Le premier de Mars, on n'eut qu'une ue à faire, pour arriver à Cornavac- , Capitale de la Prévôté de ce nom, i appartenoit alors au Marquis del lle, & qui s'étend juſqu'au Village \macuſac. Cette Ville eſt également he par ſon Commerce & par la bonté terroir. Une demie lieue plus loin, paſſa par le Village de Tattenango, ù l'on ſe rendit, par une lieue de :min très-rude, au ſommet de la ntagne de Cornavacca. Les Habi- s du petit Village de Guiſilac, qui ſitué ſur cette hauteur, tirent d'une nte, nommée Maghey, une liqueur ils font fermenter avec certaines her- , & qui devient ſi violente, qu'elle vre comme le vin. L'impôt, qu'on

Cornavacca, Ville riche.

GEMELLI CARERI. 1697.

Les Eſpagnols ſacrifient l'intérêt au bon ordre.

avoit mis ſur cette boiſſon, rendoit autrefois cent mille piaſtres au Tréſor royal de Mexico ; mais les brutalités, que les Indiens commettoient dans l'ivreſſe, ont porté le Gouvernement à la défendre. Careri, qui en goûta, lui trouva le goût de l'hydromel, & la couleur du petit lait, ou du miel délayé dans l'eau (2). Après avoir fait trois lieues de plus, ſon Muletier lui fit paſſer la nuit au milieu d'une affreuſe Montagne; ſans autre vûe que d'éviter la dépenſe, dans les lieux habités, pour une trentaine de Mules qu'il menoit avec lui, & qu'il faiſoit paître à l'aiſe dans ces lieux déſerts. Il tomba tant de neige juſqu'au lendemain, que Careri s'en réveilla tout couvert. Sa fatigue fut extrême à deſcendre la Montagne, par un chemin eſcarpé, qui dura quatre lieues & demie juſqu'à S. Auguſtin de las Cuevas. Elle augmenta, pendant trois lieues qui lui reſtoient de cette Ville à Mexico, par un vent furieux, accompagné d'une fort groſſe pluie. Enfin, paſſant par une chauſſée qui regne ſur le lac, il entra dans la Capitale de la Nouvelle Eſpagne (3).

Il place cette grande Ville à dix-neuf degrés quarante minutes, au milieu

(2) Page 30. (3) Page 31.

une Vallée fort unie, qui a quatorze ues d'Eſpagne de long, du Nord au id, ſept de large, & quarante de cir- it. Mais en la meſurant, dit-il, par haut des Montagnes qui l'environ- nt, on la trouveroit de ſoixante & x, & même de quatre-vingt-dix ues; ſituation charmante, ſi Mexico toit pas ſans ceſſe inondée des eaux ſes Lacs, qui ſe rempliſſent de la le quantité d'eau qu'ils reçoivent des ntagnes (4). Mais comme on n'a pas ſein de s'arrêter à des deſcriptions, paroîtroient ici déplacées, on paſſe tout ce qui ne regarde pas proprement le Voyage de Careri, c'eſt-à- e, le reſte du cercle qu'il avoit à plir, pour achever ce qu'il nomme our du Monde.

GEMELLI CARERI. 1697.

Deſcription de Mexico, renvoyée aux Tomes ſuiv.

on Voyage, aux Mines de Pachuca, ble demander néanmoins d'être ex- é, non-ſeulement parce qu'il le entrer dans le cours de ſa route, s parce qu'il s'en fait un mérite par- lier, qu'on ne lui conſerveroit pas lement dans une deſcription géné- , où l'on ſeroit obligé de le confon- avec les obſervations des autres ageurs, & de le dépouiller de ſes cipales circonſtances.

Voyage de Careri aux Mines de Pachuca.

Page 121.

GEMELLI CARERI. 1697.

Après avoir joui, pendant quelques semaines, de l'abondance & des agrémens d'une Ville riche & bien peuplée, il réſolut de faire cette courſe, malgré le conſeil de ſes amis, qui lui en faiſoient craindre les dangers. On doit ſouhaiter de lire ici, dans ſes propres termes, des obſervations auſquelles il attache tant de prix.

Le 22 d'Avril, je me mis en chemin, accompagné d'un Eccléſiaſtique Eſpagnol, qui voulut me ſervir de Guide, pendant l'eſpace de deux lieues, juſqu'au Village de Techiſcheac. Il voulut m'y retenir à coucher; mais je fus dégoûté de cet hoſpice, par une querelle, du Curé de ce Village avec le Gouverneur Indien du Canton, qui ſe termina par quelques coups de canne que le Curé donna ſur les épaules au Gouverneur. Je me hâtai de partir; & faiſant une lieue juſqu'au Village de Guipuple, j'allai paſſer la nuit, trois lieues plus loin, dans une Ferme nommée Tuſantlalpa, où je tuai quelques Lievres. J'en aurois pû tuer un plus grand nombre, s'ils avoient, au Mexique, le même goût qu'en Europe, & ſi l'horreur que les Mexiquains ont pour ces Animaux, ne s'étoit communiquée juſqu'à moi. Elle vient de la certitude qu'on

Lievres en horreur aux Mexiquains.

roit avoir, dans le Pays, qu'ils man- GEMELLI CARERI. 1697.
ent les vers qui ſe forment dans la chair es Chevaux morts (5).

Le 23, après avoir fait ſix lieues dans n Pais mêlé de Plaines & de Monta-nes, j'arrivai à Pachuca, où je lo-ai chez le principal Officier des re-enus du Roi. Dans l'empreſſement de oir les Mines, je me fis conduire, le ême jour, par un chemin fort eſcar-, à deux des plus proches. Elles ſont deux milles de Pachuca. La premie- Mine de San-, nommée de Santa-Cruz, avoit plus ta Cruz. ſept cens pieds de profondeur; & ſeconde, qui ſe nomme Navarro, en plus de ſix cens. On tiroit l'argent, ns la premiere, avec des Malacates, ece de roues, ſoutenues ſur un long ieu, autour duquel on employe, pour rde, une groſſe chaîne, dont un bout nte avec le métal, & l'autre deſ-nd pour en prendre d'autre. Quatre les attachées à l'eſſieu par un bois qui traverſe, donnent le mouvement à te machine. Une autre Malacate, ntée à la même ouverture, ſervoit, par même méchaniſme, à vuider l'eau, i ne manqueroit pas, ſans ce ſoin, rrêter continuellement le travail.

Je deſcendis ſucceſſivement cinq

(5) Page 126.

GEMELLI CARERI. 1697.

échelles, au plutôt cinq arbres, auſquels des chevilles diſperſées ſervent d'échellons. Le Mineur ne me permit pas d'aller plus loin, dans la crainte d'un malheur, dont il avoit été témoin pluſieurs fois. Les arbres, par leſquels je devois continuer de deſcendre, étoient ſi mouillés, que le pied pouvoit gliſſer facilement. Je paſſai à la Mine de Navarro, où les Indiens portoient le métal ſur leurs épaules; avec un continuel danger, pour leur vie, en montant un grand nombre d'arbres; dont les chevilles & les entailles étoient fort mal diſtribuées. Ils font ce pénible métier, pour quatre réales par jour: mais, le ſoir, on leur permet d'emporter autant de mineral qu'ils le peuvent d'une ſeule charge, & dont ils partagent enſuite le profit avec le Propriétaire. Depuis cinq mois, leur travail avoit pour objet d'ouvrir, ſous terre, un paſſage d'une Mine à l'autre, pour la communication de l'eau, qui eſt plus profonde dans celle de Santa-Cruz. Les Mineurs ne s'étoient pas encore rencontrés: mais après tant de fatigue, ils commençoient à ſe trouver ſi proches, qu'ils entendoient mutuellement leurs coups.

Mine de Navarro.

Je me fis mener, le jour ſuivant, à quelques lieues de ces deux Mines,

Mines de la Montagne, & Ville voiſine.

ur viſiter celles de la Montagne. Le emier ſpectacle qui frappa mes yeux, t une petite Ville, dont toutes les aiſons étoient compoſées de terre, couvertes de bois. Elle contenoit en- ron douze mille Habitans, qui vi- nt de leur travail dans ces horribles îmes. On ne compte pas moins de lles Mines, dans l'eſpace de ſix lieues; unes, qui ſont abandonnées; d'au- s, où l'on s'exerce ſans relâche, & utres qu'on tient en réſerve. Mais dernieres ſont viſitées ſécrettement quantité d'Indiens, qui dérobbent métal. Depuis peu de jours, la terre avoit enſeveli quinze, qui avoient la hardieſſe d'y deſcendre par une verture fort étroite (6).

GEMELLI CARERI. 1697.

On me conduiſit, de cette Mine, à e qui porte le nom de la Trinité, ce qu'elle en renferme trois, qui ſe nment Campechiana, Joya & Pi- l. Mais, quoique les trois bouches nt différentes, elles conduiſent tou- trois à la même veine. Pluſieurs per- nes dignes de foi qui en connoiſ- nt parfaitement la richeſſe, m'ont ré que depuis dix ans on en avoit quarante millions de marcs d'ar- t, par le travail continuel de mille vriers. Lorſqu'on fut arrivé à huit

Mine de la Trinité.

GEMELLI CARERI. 1697.

cens pieds de profondeur, on trouva tant d'eau, qu'il fallut employer seize Malacates pour la vuider; & la seule dépense du bois, pour empêcher les éboulemens de terre, fut estimée à vingt mille piastres. Mais le temps y a rendu le travail si dangereux, qu'on n'en tire presque plus rien, & qu'on s'est déterminé à fermer les principales ouvertures.

Mine de S. Mathieu.

A peu de distance de la même Mine, on en avoit ouvert une autre, depuis huit ans, qui se nomme Saint Mathieu, & qui rendoit un profit considérable, parce que les veines du métal allant de l'Est à l'Oueſt, y sont plus faciles à suivre. Je pris la résolution d'y descendre. Elle n'avoit qu'environ quatre cens pieds de profondeur. En arrivant au cinquiéme arbre, j'avoue que la peur me prit, jusqu'à me rendre fort impatient de remonter: mais un Mineur, qui me servoit de Guide avec un flambeau, ranima mon courage, & m'assura qu'il me restoit peu d'arbres à descendre. Je le suivis, à toutes sortes de risques, souvent embarrassé pour mettre le pied sur la cheville ou dans l'entaille, & quelquefois pour embrasser l'arbre. J'eus à descendre, trois fois plus que le Mineur ne me l'avoit annoncé. Enfin j'arrivai dans

Careri descend dans la Mine.

lieu où les Ouvriers faiſoient ſauter, ec leurs inſtrumens de fer, des pier- s métalliques d'une extrême dureté. ielques-unes étoient moins dures, d'autres étoient diverſement colo- :s. J'en pris quelques morceaux : mais vrant plus que jamais les yeux ſur le nger auquel je m'étois expoſé, & nmençant à me reſſentir des vapeurs tilentielles que la terre exhaloit dans gouffre obſcur, je remontai avec ant de difficulté que de crainte, après voir paſſé deux heures; & j'arrivai t fatigué à la lumiere du jour. Tout que j'avois vû d'affreux ſe retraçant rs à mon imagination, je reconnus e de toute ma vie je n'avois pas fait ction ſi folle : jamais, du moins, n'avois éprouvé tant d'effroi, depuis q ans que je voyageois parmi des tions barbares; & l'on m'auroit of- : inutilement deux ou trois mille ſtres, pour me faire retourner dans lieu où la ſimple curioſité m'avoit deſcendre (7). La profondeur de Mines vient de la méthode du tra- l, qui ſe fait toujours perpendicu- ement juſqu'à ce qu'on ait rencon- quelque bonne veine. Alors on la : horizontalement; & lorſqu'elle ſi-

GEMELLI CARERI. 1697.

Excès de ſon effroi.

(7) Pages 141 & précédentes.

GEMELLI CARERI. 1697.

nit, on recommence à creuſer plus bas ſur la premiere ligne.

Comment ſe fait la ſéparation du Métal.

Je ne me refuſai pas le plaiſir de voir comment ſe fait la ſéparation du métal. On briſe à coups de marteaux, la pierre qui ſort de la Mine. Ceux qui ſont chargés de cette opération connoiſſent, par une longue expérience, les morceaux qui ſont pour le feu, & ceux qui renferment le vif-argent. On les met dans des ſacs ſéparés. Les pierres de métal ſont broiées & pilées par des machines, dans des mortiers de fer. Pour les fondre, on y mêle une certaine quantité de plomb brûlé, qui reſſemble à de l'écume de fer. On les met, avec une égale quantité de charbon, dans un fourneau de douze palmes de hauteur, & plus large en haut que par le bas. Deux grands ſoufflets, qui doivent leur mouvement à deux Mules, ſouffient dans le fourneau; & pendant l'eſpace de ſix heures, on y met de nouveau métal, à meſure que le premier fond. Lorſque l'argent & le plomb ſont fondus, on enleve, avec un croc de fer, l'écume brûlée, tandis que par une ouverture du fourneau, on laiſſe couler l'argent dans une forme, où il ne tarde point à s'endurcir. On le retire alors; & bouchant l'ouverture du fourneau,

n continue d'y jetter du métal crud, GEMELLI CARERI. 1697.
u plomb & du charbon, pour en faire
e que les Ouvriers nomment d'autres
laques. Après en avoir fait cinquante
u ſoixante, qui ſont ordinairement
ouvrage d'une ſemaine, on les met
ns un autre fourneau, pour en ſépa-
r le plomb. Ce ſecond fourneau reſ-
mble à nos fours, avec une foſſe au
ilieu, remplie de cendres mouillées
battues, pour recevoir l'argent pur.
n l'échauffe d'abord avec un feu de
is, d'un troiſiéme fourneau voiſin,
i ſe nomme le fourneau à rafiner.
ſſi-tôt que les Plaques ſont prêtes à
ndre, on applique au fourneau deux
nds ſoufflets, qui augmentent l'ar-
ur du feu. Pendant la fonte, l'ar-
nt pur coule dans la foſſe; & l'on tire,
c un croc de fer, le plomb, ou la
e, qui venant à ſe refroidir, n'a
s qu'une apparence d'écume, ou de
re de Ponce. On garde l'écume de
premiere & de la ſeconde fonte,
r en faire le même uſage dans le
rneau où l'on fond les pierres en
dre.

Les Plaques d'argent pur ſont de qua- Poids des Plaques d'argent
vingt ou cent marcs. On les porte
ſſayeur du Roi, qui examine ſi le
al eſt au titre, & s'il peut être con-

GEMELLI CARERI. 1697.

verti en monnoie. On attend ſon jugement pour les marquer, & pour lever le Droit royal. Ce droit eſt d'un cinquiéme. Tous les Cantons où la Nature a placé des Mines, ont leurs Officiers, qui ſont un Treſorier, un Contrôleur & un Major. Si les Plaques n'ont pas le degré de perfection qui convient, on les remet au feu, pour achever de les rafiner; & lorſqu'elles ſont du titre, on les marque, avec le nombre de grains d'or qu'il y a dans chaque marc. S'il s'y en trouve plus de quarante, on les porte au Rafineur du Roi pour les ſéparer.

Comment on y employe le Mercure.

Si la Pierre ne contient pas beaucoup d'argent, on y employe le Mercure. Après l'avoir réduite, dans les mortiers, en poudre très-fine, on la paſſe, pour la mettre enſuite dans de bons moules de bois, avec de l'eau, du ſel, & de l'écume de cuivre. On y ajoûte le Mercure; & toute la maſſe eſt remuée pendant vingt-quatre heures avec les pieds, juſqu'à ce qu'il ſoit répandu dans toutes ſes parties. On en fait alors un monceau: qu'on met ſous un toît ouvert de tous côtés, avec une marque qui faſſe connoître le jour qu'on l'a mis dans cette ſituation. Le principal Ouvrier viſite chaque jour les mon-

aux. En lavant un peu la pâte, il GEMELLI CARERI. 1697.
nnoît, par l'argent qui reſte dans le
iſſeau, & par la chaleur extérieure
toute la maſſe, la quantité de Mer-
re & d'écume qu'il faut ajoûter ou
rancher. Un excès de chaleur la rend
ire, & demande qu'elle ſoit refroidie
ec la bourbe des Rivieres voiſines.
rſqu'elle eſt trop froide, on y ajoû-
de l'écume de cuivre. Le Mercure,
tant pas capable de fermentation,
donne & ne reçoit aucune qualité :
is l'expérience fait voir que ſi la
e eſt couleur de ſon, il y faut ajoû-
du Mercure ; qu'elle eſt en bon état,
ſqu'elle eſt couleur de perle ; &
étant couleur de cendre, elle ne
t acquerir plus de perfection. Cet-
pération demande vingt ou trente
s, ſuivant la qualité du métal.

On lave enſuite ces maſſes dans un
oir, avec des roues de bois, qu'on
mouvoir de la main. La terre la-
paſſe, par trois tuyaux, dans trois
ſeaux l'un au-deſſous de l'autre.
gent, qui coule du premier, s'ar-
dans le ſecond ou dans le troiſiéme,
uel l'eau ſort par un tuyau, & ſe
l dans un réſervoir, où les Fem-
trouvent toujours quelques parti-
s d'argent. On met celui, qui reſte

GEMELLI CARERI. 1697.

au fond des vaſes, dans une chauſſe de toile, qu'on preſſe pour en faire ſortir le Mercure. Cependant, comme il n'en ſort pas plus de la cinquiéme partie, on met ordinairement pluſieurs balles de cette pâte molle, chacune d'environ trois livres, dans une cloche de fonte ou de terre, avec de petites barres ſur l'ouverture, pour empêcher que l'argent ne tombe, lorſqu'il commence à durcir. On enterre une de ces cloches, remplie d'eau juſqu'au tiers, & l'on y applique l'autre, afin que rien ne puiſſe s'évaporer. On fait enſuite un grand feu de charbon, ſur la cloche ſupérieure, juſqu'à la faire rougir; ce qui marque que le Mercure eſt ſéparé, & que l'argent s'eſt réuni dans un ſeul corps. On le tire alors. On le porte aux Officiers, pour en faire l'eſſai. On le purifie au feu nouveau, s'il ne l'eſt pas aſſez; & l'on y met la marque établie, qui fait connoître qu'il a payé le cinquiéme, & combien il a de grains d'or au marc.

Voyes plus courtes, mais plus cheres.

L'argent pourroit être ſéparé, en moins de temps, par le feu ſeul; mais il s'en perdroit trop. D'un autre côté, il faut un mois entier & beaucoup plus de dépenſe, pour faire cette ſéparation avec le Mercure, parce que de-

nt venir de l'Eſpagne ou du Pérou, GEMELLI CARERI. 1697.
ſe vend très-cher. On paye quatre-
ngt piaſtres du quintal, qui ne ſert
éparer que mille marcs d'argent, &
elquefois juſqu'à trois cens piaſtres,
n que le Roi le vende ſi cher, mais
Officiers royaux cherchent à tirer
rti du beſoin qu'on en a; & cette
ette de vif-argent cauſe beaucoup de
judice à Mexico. Auſſi le Roi ne
nd-il, dans la Nouvelle Eſpagne,
: dix pour cent; au lieu, qu'au Pé-
:, il prend vingt à la rigueur, parce
: le vif-argent y eſt à meilleur mar-
. Dans ces Régions on ne ſe ſervoit
refois que de Mercure & de Sel,
r ſéparer l'argent; mais cette opé-
on demandoit une année entiere.
Dominiquain la rendit plus facile, Invention d'un Dominiquain.
donnant l'invention de l'écume de
re, qui échauffe ſur le champ la
ſe.

elui qui découvre une Mine, d'or Avantages de ceux qui découvrent une Mine.
d'argent, peut y faire travailler,
ayant au Roi le cinquiéme du pro-
. Mais, s'il l'abandonne, elle tom-
trois mois après, au Domaine. Le
accorde quatre cens pieds de ter-
, vers les quatre Vents principaux,
is l'ouverture de la Mine, ou d'un
côté, au choix du Propriétaire.

GEMELLI CARERI. 1697.

Enſuite un autre a la liberté d'en rouvrir une nouvelle, à dix-huit pieds de la premiere ; & quoique cet eſpace ſoit comme un mur de ſéparation, il peut entrer dans le terrein du premier, en creuſant ſous terre, du moins juſqu'à ce qu'il rencontre ſes Ouvriers. Alors, il doit ſe retirer dans le ſien, ou pouſſer ſon travail au-deſſous de l'autre. Mais, ſi la Mine, qu'il ouvre au-deſſous, eſt inondée par quelque ſource d'eau, celui qui travaille au-deſſus doit lui donner la ſixiéme partie de ce qu'il tire ; & ſi l'eau venoit de la Mine ſupérieure, le Propriétaire de cette Mine eſt obligé de la faire vuider.

Fabrique de la Monnoie à Mexico.

Tout l'argent, qui ſort des Mines de la Nouvelle Eſpagne, doit être porté à Mexico, & déclaré à la Monnoie. On aſſure que tous les ans il entre, dans cette Ville, deux millions de marcs, outre ce qui paſſe par des voies indirectes ; & qu'on en frappe auſſi, tous les ans, ſept cens mille marcs en Piaſtres. Les Propriétaires payent non-ſeulement les frais de la fabrique, mais ils joignent au cinquiéme, qui eſt le droit de la premiere déclaration, une réale, qu'on nomme le droit de Vaſſelage. Mais quoique chaque Particulier puiſſe faire fabriquer de la monnoie,

travaille preſqu'uniquement pour Marchands. Ils achetent tout le mé- qu'on veut leur vendre, en rete- t deux réales par marc ; l'une pour roit du Roi, & l'autre pour la fa- que. GEMELLI CARERI. 1697.

Comme on a fait obſerver qu'il ſe ve un peu d'or dans l'argent, le rt s'en fait dans un autre lieu. On l'argent en très petites balles, n fait diſſoudre dans l'eau forte ; reſte au fond, comme de la pou- noire ; & l'on met l'eau, qui con- t tout l'argent, dans deux vaiſſeaux erre, dont les bouches ſe joignent. les échauffe : l'eau ſe retire alors l'un, & l'argent demeure dans re. Enſuite l'or eſt fondu, en pla- & en barres, pour être porté à yeur, comme l'argent. Le titre el il doit être, pour recevoir la que, eſt vingt-deux carats ; & celui argent, deux mille deux cens dix vedis. Séparation de l'or & de l'argent. Titre de l'un & de l'autre.

oilà, continue Careri, ce que j'ai oi-même, ou ce que j'ai appris de Philippe Rivas de Seville, qui exercé, pendant trente ans, l'of- d'Eſſayeur (8). Je partis fort ſatis- garde les Officiers & leurs appointemens.

Pages 159 & précé- . On n'en a retran- le détail qui re-

GEMELLI CARERI. 1697.

fait de Pachuca, & je fis, d'abord, ſept lieues dans une Plaine, qui me conduiſit au Village de Teſayucca ; d'où j'allai paſſer la nuit, deux lieues plus loin, à Sainte Lucie, riche Domaine des Jéſuites (9). Sept autres lieues, que j'achevai le lendemain, me firent rentrer dans Mexico.

Voyage de Careri aux Cous, ou aux Pyramides.

Careri demande la même attention, pour un Voyage qui le fatigua moins, mais qu'il regarde comme une des plus curieuſes parties de ſon Journal. Il avoit entendu vanter quelques Antiquités des Indiens, dont il ne trouvoit pas la deſcription dans les Voyageurs. L'impatience qui le ſaiſit, en apprenant qu'elles n'étoient pas éloignées de Mexico, ne lui permit pas de différer un moment ſon départ.

Je montai à cheval, dit-il, & traverſant le Lac de Saint Chriſtophe, je me rendis à la Paroiſſe d'Aculma, qui appartient aux Auguſtins. Six lieues plus loin, j'arrivai au Village de Teotiguacau, qui ſignifie en langue Mexiquaine, lieu des Dieux & des adora-

(9) Il contient pluſieurs lieues de terres, cultivées par plus de ſix mille Noirs mariés, dont chacun ſe vend trois cens & quatre cens piaſtres. On y compte cent quarante mille, tant Brebis que Chevres, cinq mille Chevaux, mille Bœufs ou Vaches, &c. *Pages* 149 & 150.

tions,

GEMELLI CARERI. 1697.

is, où je paſſai la nuit chez Dom
ro d'Alva, petit-fils de Dom Juan
lva, deſcendu des Rois de Teſcu-
Ce Seigneur me fit voir le lende-
n, les *Cous*, ou les Pyramides, qui
ſont pas à plus d'une lieue de ſa
re. Je vis premiérement, celle du
d-, qui a ſur deux de ſes côtés,
iron ſix cens cinquante palmes de
gueur, & cinq cens ſur les deux
es. Elle porte le nom de la Lune.
n'avois pas d'inſtrumens pour en
urer la hauteur; mais je jugeai
lle pouvoit être de deux cens pal-
. Ce n'eſt qu'un amas de pierres,
des degrés d'une pierre fort dure.
ommet offroit autrefois une fort
de Statue, de forme groſſiere,
n Evêque de Mexico fit mettre en
:s, comme un reſte de l'ancienne
trie. On en voit encore les frag-
; au pied de la Pyramide. Ces gran-
naſſes renferment des voûtes, qui
ient de tombeaux aux Rois du

Pyramide du Nord & ſa figure.

Quantité de petits Monts, dont
ſont environnées, paroiſſent avoir
:s tombeaux des Seigneurs Mexi-
is. Le chemin, qui conduit à ces
mens, conſerve encore le nom
icaotli, qui ſignifie chemin des
s.

GEMELLI CARERI. 1697.

Je tournai enſuite au Midi, pour voir la Pyramide du Soleil, à deux cens pas de la derniere. Elle a mille palmes de longueur, ſur deux de ſes faces; & ſur les deux autres, environ ſix cens cinquante. Sa hauteur eſt d'un quart de plus, que celle de la premiere. La Statue du Soleil, qui étoit au ſommet, n'a pas été plus ménagée que l'autre; mais, dans ſa chûte, elle eſt demeurée vers le milieu de la Pyramide, ſans pouvoir tomber juſqu'en bas. Cette Idole avoit une ouverture dans l'eſtomac, qui contenoit la figure du Soleil, & tout le reſte du corps étoit revêtu d'or, comme celui de la Lune. On voit encore, au pied de la Pyramide, deux grands morceaux de pierre, qui faiſoient partie d'un bras, & d'un pied de l'Idole.

Pyramide du Midi.

Obſervations ſur ces Monumens, & leur origine.

On demande comment les Mexiquains, qui n'avoient pas l'uſage du fer, tailloient des pierres ſi dures; & par quelle force ils les élevoient à cette hauteur, ſans aucune machine, & ſans art, pour en inventer. Les Eſpagnols, ſuivant le témoignage de Careri, attribuent la conſtruction de ces Pyramydes aux Ulmuques, qui amenerent de l'Iſle Atlantide, une ſeconde Colonie d'Habitans dans la Nou-

elle Eſpagne (10). Elles ſont du moins rès anciennes ; Careri jugea, par ces rodigieuſes ruines qu'on remarque ux environs, par quantité de Grottes, : par d'autres marques, qu'il y avoit utrefois une grande Ville dans le mê- ıe lieu. Il retourna, le lendemain, Mexico, par la même route.

GEMELLI CARERI. 1697.

C'eſt dans celle de la Puebla & de Ve- ı-cruz, qu'il eſt temps de le repréſen- ɛr, pour le conduire en Eſpagne, & ıſqu'à Naples, où il avoit commencé on cercle. Il partit de la Capitale de ı Nouvelle Eſpagne, le Jeudi, 10 'Octobre, dans le deſſein d'aller s'em- arquer, à Vera-cruz, ſur le Vaiſſeau 'avis qui part réguliérement pour la Iavane, & de paſſer de-là aux Cana-

Route de Careri à la Vera-cruz.

(10) Ils fondent cette ɔnjecture ſur les Hiſtoi- :s Indiennes, qui diſent ıe ces Ulmuques ſont :nus, par Mer, de l'O- ent ; & ſur l'autorité de laton, qui dit, d'un au- e côté, que les Habitans : l'Iſle Atlantide tiroient ur origine des Egyptiens, ıez leſquels cette maniere élever des Pyramides é- ɔit en uſage. On ſçait que sCarthaginois pouſſoient ur navigation juſques ans une Iſle fort éloignée es Colomnes d'Hercule, : que pluſieurs d'entr'eux s'y étant établis, le Senat de Carthage en fit défenſe pour la ſuite, de peur que l'abondance de ce nouveau ſéjour ne leur fît oublier leur Patrie. Careri en conclut qu'il n'eſt pas ſurprenant que les Mexiquains ayent élevé des Pyramides, comme les Egyptiens, & que ſur les Obeliſques de l'Egypte, il y eût, ſuivant le récit d'Ammian Marcellin, des Animaux & des Oiſeaux, *etiam alieni mundi. Ibid. pages* 211 *&* 212.

GEMELLI CARERI. 1697.

ries. Deux lieues le conduiſirent au Village de Mexicalſingo, où paſſe une Riviere, qui vient du Lac de Chalco dans celui de Mexico, & qui eſt d'une extrême commodité pour le Commerce. Il fit enſuite une lieue, dans une Plaine montagneuſe, pour arriver à Iſtapalapa, & quatre autres juſqu'à l'Hôtellerie de Chalco. C'eſt un Village médiocre, mais la plus grande Alcaldie des bords d'un Lac, par lequel on conduit toutes ſortes de proviſions à la Capitale. La Riviere eſt ſi rapide, entre Chalco & Mexicalſingo, que les Barques s'y précipitent. Le jour ſuivant, après une lieue de marche, Careri s'arrêta dans l'Hôtellerie de Cordove, d'où l'on entre dans une Montagne couverte de Pins, au milieu de laquelle on trouve l'Hôtelletie de Rio-frio. Il y arriva le ſoir, après avoir fait quatre lieues dans la Montagne, & le lendemain, il en fit deux autres juſqu'à l'Hôtellerie de Teſinolucca, pour deſcendre dans une agréable Plaine, ornée de petites maiſons champêtres, qu'il traverſa pendant trois lieues, juſqu'au Village de Saint Martin. Tlaſcala n'en étant qu'à trois lieues, il ne réſiſta point à la curioſité de voir les reſtes de cette ancienne Ville, qui a tou-

Alcaldie de Chalco. Son Lac & ſa Riviere.

Ancienne Ville de Tlaſcala.

ours réſiſté, dit-il, aux armes de l'Em- GEMELLI CARERI. 1697.
›ire du Mexique. Mais il regretta d'a-
›oir fait ce détour, lorſqu'après avoir
raverſé quelques Plaines marécageu-
es, il rencontra une Riviere, qu'il
ut obligé de paſſer à gué. D'ailleurs
Tlaſcala n'ayant rien de plus conſidé-
able qu'un Couvent de Cordeliers,
on regret en devint encore plus vif,
& le fit partir dès le lendemain, pour
a Puebla, qui n'eſt éloignée que de
inq lieues. Cette Ville nommée pro- La Puebla de los Angelos.
›rement la Puebla de los Angelos, fut
›âtie par les Eſpagnols en 1531, & tire
on nom d'un ſonge de la Reine Iſa-
›elle, qui en crut voir tracer le plan
›ar des Anges. Tous ſes édifices ſont
le pierre & de chaux. Les rues, ſans
tre pavées, ſont d'une propreté ſingu-
iere, droites & bien formées. On trou-
›e, autour des murs, beaucoup d'eaux
ninérales, pleines de ſouffre, du côté
le l'Occident, de nître & d'alun vers
e Nord, & tout-à-fait douces à l'Eſt &
u Midi. Le revenu de l'Evêché de la Ses richeſſes.
Puebla monte à quatre-vingt mille pia-
tres, & celui du Chapitre à deux cens
nille. On fit voir à Careri, dans un
Cabinet de rareté, une pierre d'ai-
nan, de la groſſeur d'une pomme or-
dinaire, qui enlevoit dix livres de fer.

GEMELLI CARERI. 1697.

Les Egliſes & les Couvens, dont il fait la deſcription, donnent une haute idée de la grandeur & de la richeſſe de cette Ville (11).

Le 21, étant rentré dans la route de Vera-cruz, il fit trois lieues juſqu'au Village d'Ancotoque, & cinq juſqu'à celui d'Araſſingo; d'où il n'en reſte que deux, pour arriver à Quachioula. Le 22, après en avoir fait quatre dans une Plaine, il vit, dans un Village, nommé Saint Auguſtin, une Pyramide de qui reſſembloit beaucoup à celles qu'il a décrites. Trois lieues de plus le conduiſirent à Iſtaqua. Le 23, il eut à traverſer d'affreuſes Montagnes, d'où l'on deſcend, pendant l'eſpace d'une lieue, au travers des plus effroyables précipices. Le beſoin qu'il eut de ſe repoſer au Village d'Aculſingo, qui eſt environné d'une grande Forêt, le fit arriver fort tard, après quatre lieues d'une mauvaiſe route, au Village de Saint Nicolas. Il avoit eu, deux fois, une même Riviere à paſſer. Le 24, il ſe détourna beaucoup du chemin, pour éviter de paſſer à gué la Riviere blanche; & l'ayant paſſée ſur un Pont, il traverſa la Ville d'Orizava, d'où il s'engagea dans une grande Plaine, qui

Pyramide de S. Auguſtin.

(11) *Ibid.* pages 24. & précédentes.

le conduiſit près d'un Volcan du même nom. Cette Montagne étoit couverte de neige ; mais ſes feux & ſes glaces n'avoient rien de ſi dangereux que la fange d'une autre Montagne, qu'il fut obligé de traverſer, & d'où ſes Montures ne ſe tirerent qu'avec mille peines. Elle en a reçu le nom de Précipice. Il fallut en paſſer une troiſiéme avec les mêmes dangers, & de-là une groſſe Riviere, d'où l'on arriva le ſoir, après une marche de cinq lieues, à Cordova, principale Place de l'Alcaldie. Cette Ville eſt habitée par quantité de riches Marchands, la plûpart Eſpagnols, que l'agrément de ſa ſituation, & la bonté du climat, attirent autant que la fertilité du terroir.

GEMELLI CARERI. 1697.

Volcan d'Orizava.

Le 25, on entra dans un Pays plus chaud, où l'on trouve des Perroquets de diverſes eſpeces, & quantité de Coqs d'Inde ſauvages, qui ne laiſſent pas de ſe tenir tranquillement perchés ſur les arbres. Saint Laurent de los Negros, où l'on s'arrêta pour dîner, eſt un lieu ſitué au milieu des Bois, uniquement habité par des Noirs, au milieu deſquels on ſe croit dans la Guinée : mais ils n'avoient rien de farouche, & leur occupation commune eſt l'agriculture. Ils tirent leur origine

Saint Laurent de los Negros, & ſon origine.

GEMELLI CARERI. 1697.

de quelques Négres échappés, auſquels on permit de vivre librement, à condition qu'ils ne recevroient point parmi eux d'autres Noirs fugitifs, & qu'ils les rendroient à leurs Maîtres; ce qu'ils obſervent fidélement. On fit enſuite cinq lieues, pour arriver à l'Hôtellerie de Saint Campous. La Vallée voiſine eſt habitée par un grand nombre de Noirs & de Mulâtres, qui menent une vie fort ſauvage. Le 26, on fit quatre lieues, dans une Plaine inculte, où l'on ne trouva qu'une maiſon de Mulâtres, ſans aucune proviſion. La Montagne voiſine auroit pû fournir des fruits en abondance; mais, dans toute cette Contrée, les fruits ne peuvent être mangés, que trois jours après avoir été cueillis. En ſortant de ce lieu, Careri ſe trouva dans le dernier danger, au paſſage d'une Riviere; ſans compter qu'il faillit de perdre ſes Manuſcrits, de quatre ans & quatre mois de Voyage, & l'argent qu'il portoit ſur la route. Il entra de-là dans un Pays extrêmement uni, & dans des Bois, d'une eſpece de Palmiers, dont les fruits ſont une ſorte de noix vertes, qui pendent en grappes, & qui ont le goût de nos Amandes. Il paſſa pluſieurs petits Lacs à gué, parmi des

herbes fort hautes, qui couvroient un grand nombre d'abîmes. Après avoir fait quatre lieues, on paſſa la nuit dans le Village d'Aſparilla. Le lendemain, on fit deux lieues juſqu'à Xamapa, où Careri trouva, dans le témoignage d'un Eſpagnol, la confirmation de ce qu'il avoit lû de l'Oiſeau nommé Carpentero, à qui le ſeul inſtinct fait découvrir une herbe qui caſſe nettement le fer. Mais en ſe vantant d'en avoir fait l'expérience, ſon garant confeſſoit qu'il avoit cherché vainement cette herbe, dans toutes les Campagnes voiſines.

GEMELLI CARERI. 1697.

Aſparilla.

Xamapa.

Herbe qui caſſe le fer.

Enfin, le même jour, après trois lieues de marche, Careri arriva au Port de Vera-cruz. Il y trouva la plus groſſe partie de ſon bagage, qu'il y avoit envoyée depuis un mois. Cette Ville, dit il, loin d'être grande & riche, comme on pourroit ſe l'imaginer d'un Port où l'on voit arriver toutes les Flottes & tous les Vaiſſeaux particuliers qui viennent à la nouvelle Eſpagne, eſt petite, pauvre, habitée par un petit nombre d'Eſpagnols, qui ne s'y arrêtent même que pendant le ſéjour des Flottes, parce que l'air y eſt fort mauvais, & qui paſſent le reſte de l'année dans l'intérieur des Terres.

Careri arrive à Vera Cruz. Idée qu'il donne de cette Ville.

GEMELLI CARERI. 1697.

Sans nous arrêter à ſa deſcription, qui n'appartient point à cet article, ſuivons Careri dans ſon embarquement pour la Havane, où il ſe promettoit de joindre les Galions, & de ſe rendre avec eux à Cadix. Dom François Loranz y Rada, Gouverneur de Vera-cruz, le fit recevoir ſur un petit Vaiſſeau, arrivé de Maracao, qui ſe diſpoſoit à remettre à la voile.

Chaſſe dont il fait ſon amuſement.

Il ne laiſſa point d'eſſuyer, pendant quinze jours, tous les ennuis d'un ſi triſte lieu. Il faiſoit, dit-il, ſon amuſement de la chaſſe. Un jour, après avoir fait cinq lieues, pour tuer des Faiſans, auſſi gros que des Coqs d'Inde, avec un panache blanc & noir ſur la tête, il paſſa une grande Riviere, pour voir la vieille Ville de Vera-cruz. C'eſt un réduit de Pêcheurs, dont les maiſons ne ſont que des cabanes, couvertes de feuilles & environnées de cannes. La Riviere étant remplie de Crocodiles, comme toutes celles de la Nouvelle Eſpagne, on aſſura Careri que les Chiens de cette Contrée, qui veulent paſſer l'eau, aboyent d'abord dans un endroit de la rive, pour les y attirer tous, & vont promptement traverſer la Riviere dans un autre (12).

Inſtinct ſingulier des Chiens du Pays.

(12) pages 234 & précédentes.

Il revint à Vera-cruz, chargé de Faiſans, qu'il porta, le lendemain, chez le Gouverneur en allant dîner avec lui, & qui firent beaucoup d'honneur à ſon adreſſe. Dans une autre chaſſe, il viſita la Ferme de Saint Jean, où, malgré l'aridité du terroir, on trouve un Jardin rempli de diverſes ſortes de fruits, & un petit Bois plein d'Oiſeaux & d'Animaux ſauvages. Un autre jour, ayant pris pour guide un Mulâtre, qui le conduiſit dans un Bois voiſin de la Riviere, il y fit tomber un Sanglier : mais l'imprudent Mulâtre, courut auſſi-tôt ſur cet Animal, & le ſaiſiſſant par un pied, ſans autre précaution, il en fut dangereuſement bleſſé. A l'obſervation commune, que les Sangliers de l'Amérique ont ſur l'échine, à neuf ou dix pouces de la queue, une eſpece de nombril, Careri ajoute qu'ils ne jettent aucun excrément par cette partie, mais qu'il en ſort une ſi mauvaiſe odeur, que ſi elle n'eſt pas coupée auſſi-tôt qu'ils ſont morts, elle infecte toute la chair, de maniere à n'en pouvoir manger. Il revint le même jour, couvert de Garapatas, eſpece de vermine qui ſe trouve dans les Bois, & qui, s'attachant aux habits, s'inſinue ſi loin dans la chair,

GEMELLI CARERI. 1697.

Obſervations ſur les Sangliers.

GEMELLI CARERI. 1697.

qu'il faut beaucoup de peine & d'habileté pour les en tirer.

Particularités que Careri apprend ſur le Mexique.

Les moindres circonſtances, qui regardent une Ville auſſi célébre, mais auſſi peu connue dans nos Relations, que Vera-cruz, lui paroiſſent importantes. Il viſita tous les Couvens. Celui des Peres de la Merci, quoique peu diſtingué par ſes édifices, offre un très-beau clocher. Celui de Saint François mérite quelque attention par la grandeur de ſes Dortoirs. Celui des Dominiquains eſt fort pauvre. Les Auguſtins ſont auſſi d'une pauvreté, qui ne leur a point encore permis de ſe bâtir une Egliſe.

Enfin, Careri obſerve que ce fut au Port de l'ancienne Vera-cruz, que Fernand Cortez, premier Conquérant de la Nouvelle Eſpagne, aborda ſous les auſpices de Charles-Quint, le Jeudi-Saint de l'année 1519. Il ſe croit obligé, dit-il, de rapporter quelques particularités, dont la connoiſſance s'eſt conſervée de pere en fils, dans cette Région, & qui ſont tirées de quatre Lettres de Cortez, dont il vit les copies à Mexico, entre les mains de Don Charles Fiquenza (13).

(13) C'eſt la ſingularité de cette ſource, & le mérite que Careri ſe fait de l'avoir conſulté, qui fait don

GEMELLI CARERI. 1697.

Comment Fernand Cortez y fut envoyé.

Le Gouverneur de l'Iſle de Cuba, qui avoit été découvert par Colomb, dès l'an 1492, ayant fait reconnoître pluſieurs fois les Côtes de la Terre-ferme de l'Amérique, ſans y voir pû former d'établiſſement, réſolut d'employer, à cette entrepriſe, des forces capables d'en aſſurer le ſuccès. Il fit partir, le 15 de Novembre 1519, Fernand Cortez, avec une Flotte de dix Vaiſſeaux. Enſuite il voulut lui en ôter le Commandement, & l'ordre fut donné de s'aſſurer de ſa perſonne : mais Cortez, aimé de cinq cens huit Soldats, & de cent neuf Matelots, qui compoſoient ſon armée, triompha des artifices de ſes Ennemis.

Son premier exploit fut la priſe du Village de Tabaſco. Elle ne ſe fit pas ſans réſiſtance, quoique les Indiens, qui n'avoient pas encore vû de Chevaux, s'imaginaſſent que le Cheval & le Cavalier n'étoient qu'un ſeul Monſtre. Cortez ſe rendit à Saint Jean d'Ulva, où toutes ſes troupes débarquerent le Vendredi Saint. De-là vient le nom de Vera-cruz, qu'on a donné

not place ici, à ce fragment hiſtorique, pour faire honneur à ſon Journal. Les mêmes événemens paroiſſent avec plus d'éclat dans un autre lieu, d'où l'on renverra ici pour les différences.

GEMELLI CARERI. 1697.

à cette Place. Les Eſpagnols y paſſerent quelques mois, ſans pouvoir ſurmonter les oppoſitions des Indiens. Mais Cortez prenant la réſolution de mourir ou de vaincre, fit détruire tous ſes Vaiſſeaux, pour faire perdre à ſes gens toute eſpérance de retraite, & leur faire connoître qu'ils ne devoient attendre leur ſalut que de leurs épées. Il partit, le 15 d'Août, avec quatre cens Soldats, après avoir laiſſé à Véracruz, une Garniſon capable de la défendre. Le haſard, qui paroît avoir été ſon ſeul guide, le conduiſit dans la Province de Tlaſcala. Il en combattit pluſieurs fois les Habitans. Ses Soldats guériſſoient leurs bleſſures & celles de leurs Chevaux, avec de la graiſſe tirée des inteſtins de leurs Ennemis. Ces Barbares, épouvantés, demanderent enfin la paix. Ce fut pendant la Négociation qu'on vit arriver quatre Députés, de la part de l'Empereur Montezuma, pour faire des complimens aux Eſpagnols, & leur offrir un Tribut, à condition qu'ils n'avançaſſent point juſqu'à ſa Capitale. Cortez entra, dans Tlaſcala, le 23 de Septembre, accompagné des Caciques du Pays. Ces Seigneurs, après l'avoir reçu dans leur principal édifice, lui offri-

Ruſe qu'il employe pour animer ſes gens.

Il entre dans Tlaſcala.

rent leurs Filles, & mirent en liberté un grand nombre d'Eſclaves qu'ils engraiſſoient dans leurs Priſons, pour les ſacrifier à leurs Idoles. Bientôt Montezuma, n'étant pas raſſuré par une paix à laquelle il n'avoit pas eu de part, envoya de nouveaux Ambaſſadeurs, avec de riches préſens, en or & en pierres précieuſes, tandis que les Caciques de Chiolula s'efforcerent de gagner la confiance des Eſpagnols. Mais Cortez informé de l'ordre que ces Caciques avoient de le trahir, en fit tuer un très grand nombre. Une execution ſi ſanglante augmenta les allarmes de Montezuma. Il envoya, au Vainqueur, une troiſiéme Ambaſſade, pour juſtifier ſes intentions, & pour offrir un Tribut perpétuel à l'Eſpagne, avec de grands préſens pour Cortez, s'il vouloit promettre de ne pas entrer dans la Capitale. Cette Ville étoit alors dans une étrange confuſion, qui venoit autant de la diſette des vivres que de l'approche de ſes Ennemis. Cortez perſiſtant dans le deſſein d'y marcher, traita les Ambaſſadeurs Mexiquains avec beaucoup de hauteur. Alors Montezuma, ſentant la néceſſité de fléchir, envoya au-devant de lui Camatzin, ſon propre Neveu, Seigneur de Teſcuco,

GEMELLI CARERI. 1697.

Montezuma vient au-devant de lui.

GEMELLI CARERI. 1697.

& quantité d'autres perſonnes de diſtinction. Cortez continua de s'avancer avec eux, par Iztapalapa, juſqu'à la chauſſée de Mexico, où Coadluvacca & Cuyoacan, les plus proches Parens de l'Empereur, vinrent le recevoir avec beaucoup de pompe. Ils furent bientôt ſuivis de Montezuma même, qui ſortit de ſa voiture, auſſi-tôt qu'il apperçut le Général Eſpagnol. Cortez lui rendit le même devoir, & lui fit préſent d'un collier de fauſſes perles. Après quelques autres complimens, Montezuma prit le parti de ſe retirer: mais il laiſſa ordre, aux principaux Seigneurs de ſa ſuite, de conduire le Général au Palais d'Axayiaca, ſon Pere, qui contenoit ſes Idoles & ſon tréſor, & de faire préparer des Quartiers pour les troupes Eſpagnoles. Il ne fit pas difficulté de ſe trouver encore dans la Cour de ce Palais, pour le recevoir; & lui ayant fait préſent d'un collier d'or, il ordonna que tous ſes gens fuſſent traités avec autant de civilité que d'abondance. Les Lettres de Cortez rapportent cet événement, au huitiéme jour de Novembre. L'Empereur du Méxique étoit âgé d'environ quarante ans. Il avoit la taille belle, le teint brun, & l'air gai. Ses cheveux étoient courts,

Entrée de Cortez dans Mexico.

Portrait de Montezuma.

ſa barbe noire & peu épaiſſe. Les Eſpagnols admirerent ſa magnificence. Lorſqu'il alloit au Temple, il portoit, à la main, une baguette, moitié or & moitié bois. Les Seigneurs & les Officiers de ſa Cour lui compoſoient un cortege, d'une richeſſe éblouiſſante, & deux des principaux portoient, devant lui, des maſſes d'or, pour ſymbole de ſa Juſtice. Un jour Cortez, qui le voyoit aller à ſes exercices de Religion, eut la curioſité de voir ce grand Temple, où l'on montoit par cent quatorze degrés. Montezuma le reçut avec de grandes marques d'affection. Il lui fit voir, de la cime, toute la Ville, dont la plus grande partie étoit alors inondée, & dans laquelle on n'entroit que par trois chauſſées, qui avoient des Pont-levis d'eſpace en eſpace. Il lui montra auſſi le Temple des deux Freres, qui faiſoient l'objet particulier de l'adoration des Mexiquains; Huycilobos, Dieu de la Guerre, & Tezcalepuca, Dieu de l'Enfer. La puanteur y étoit extrême, par la quantité d'hommes qu'on y immoloit continuellement.

GEMELLI CARERI. 1697.

Temple qu'on lui fait voir.

Dieux de la Guerre & de l'Enfer.

Quelques Eſpagnols cherchant un endroit commode, pour en faire une Egliſe, trouverent, dans un apparte-

GEMELLI CARERI. 1697.

ment du Palais d'Axayiaca, une porte qui paroiſſoit nouvellement murée. Ils l'ouvrirent. Elle les conduiſit dans pluſieurs chambres, qui contenoient une immenſe quantité d'or & de bijoux. Cortez fit refermer cette porte, ſans avoir touché au tréſor. Il étoit réſolu de s'aſſurer de l'Empereur même; mais le petit nombre de ſes troupes lui faiſant craindre quelque fâcheuſe révolution, il vouloit ſe concilier l'affection du Peuple par ces ménagemens affectés.

Tréſor que Cortez épargne.

On apprit, dans le même temps, que les Indiens avoient tué, à la Veracruz, un Officier Eſpagnol, nommé Jean Eſcalantpe, & quelques Soldats de la même Garniſon. Cette nouvelle parut relever leur courage, en leur faiſant reconnoître que ces redoutables Etrangers, auſquels ils avoient donné juſqu'alors le nom de Teulis, ou de Dieux venus de l'Orient, étoient ſujets à la mort comme les Habitans du Mexique. Cortez jugea qu'il étoit temps d'exécuter ſon deſſein. Il ſe rendit au Palais de Montezuma, ſans autre ſuite que cinq de ſes plus braves Officiers. Là, ſous le prétexte d'une conférence ſecrette, il eut l'adreſſe d'éloigner ceux de ce Prince; & lorſqu'il ſe vit ſeul

Comment il ſe ſaiſit de la perſonne de Montezuma.

rec lui, non-ſeulement il lui repro- GEMELLI CARERI. 1697.
ıa fiérement d'avoir manqué de foi
ıx Eſpagnols, mais il lui déclara que
ɔn deſſein étoit de le tenir Priſon-
ier, pour s'aſſurer de ſa parole; &
ırant ſon épée, il le menaça de la
nort, au moindre ſigne de réſiſtance.
Ce malheureux Monarque s'humilia
uſqu'à s'excuſer. Il promit toutes ſor-
es de ſatisfactions. Il offrit, pour ôta-
ges, ſon fils & deux de ſes filles. Mais,
Cortez ayant repliqué, que ſa perſon-
ne étoit néceſſaire à la ſûreté des Eſ-
pagnols, la vûe des cinq Officiers, qui
s'approcherent auſſi l'épée à la main,
& les exhortations de l'Interprête, qui
l'allarmerent ſérieuſement, pour ſa
vie, le déterminerent à prendre, ſans
bruit, une voiture fermée, dans la-
quelle il ſe laiſſa conduire au Palais
d'Axayiaca, où il fut enfermé ſous une
bonne garde. Cortez ne laiſſa pas d'y
admettre les Seigneurs, & d'autres In-
diens. Ils entroient dans la chambre
de leur Maître, les yeux baiſſés, &
tournant la tête, pour éviter d'en être
vûs en face. Ils s'inclinoient trois fois
devant lui. Enſuite après avoir fini
leurs complimens ou leurs affaires,
ils ſortoient avec les mêmes marques
de reſpect ou de terreur. Careri n'ex-

GEMELLI CARERI. 1697.

plique point ſi c'étoit l'ordre de Cortez, qui les tenoit dans cette contrainte.

On lui amena quatre des Indiens qui avoient tué d'Eſcalante. Il les fit brûler vifs ; & pendant l'exécution, il fit mettre les fers aux pieds à Montezuma, qui, ſans paroître ſenſible à cette indignité, demanda un jour la permiſſion d'aller à la chaſſe, &, dans une autre occaſion, celle d'aller au Temple, pour ôter, à ſes Sujets, l'idée qu'il fût Priſonnier. Cortez y conſentit ; mais en lui donnant une garde de cent cinquante Soldats, & le menaçant de la mort s'il arrivoit quelque ſoulevement de la part du Peuple.

Maſſacre de pluſieurs Princes.

Cacamatzia, Neveu de l'Empereur, & Roi de Teſcuco, ne pouvant être trompé ſur le miſérable état de ſon Oncle, entreprit de s'élever ſur le Trône impérial, & communiqua ſon deſſein aux Princes d'Iztapalapa, de Jacuba & de Cayoacan, Neveux de Montezuma, comme lui. Mais leur complot fut heureuſement découvert ; & l'Empereur même ayant demandé qu'ils fuſſent tous arrêtés, les Eſpagnols ſaiſirent ardemment cette occaſion d'augmenter leur puiſſance, en feignant d'e-

xécuter ſes ordres. Lorſque ces quatre Princes furent Priſonniers, Cortez ne differa plus à preſſer ouvertement Montezuma de faire hommage au Roi d'Eſpagne. Il lui laiſſa néanmoins la liberté de délibérer ſur cette propoſition, avec les principaux Caciques. Mais ſes meſures lui répondoient de la réſolution du Conſeil, qui fut exécutée avec beaucoup d'éclat, & dans la meilleure forme; quoique pendant cette cérémonie, l'Empereur, & tous les Princes ſes Vaſſaux, ne puſſent retenir leurs larmes. Cortez qui les vit affecter imprudemment de faire parade de leur or, voulut ſçavoir d'où ils tiroient tant de richeſſes. Quelques Officiers Eſpagnols furent conduits dans trois lieux différens, d'où il rapporterent quantité d'or en poudre, que les Indiens avoient recueilli du ſable de leurs Rivieres, & Montezuma ne ſe fit pas preſſer, pour céder, à ſes nouveaux Maîtres, tout le tréſor de ſon pere, qui étoit renfermé dans l'appartement que les Eſpagnols avoient eu la modération de reſpecter. Tout l'or fut fondu en lingots, & produiſit la valeur de ſix millions de piaſtres, dont on leva un cinquiéme pour le Roi. Cortez en prit un autre cinquiéme, &

GEMELLI CARERI. 1697.

Hommage rendu à l'Eſpagne.

Partage de l'or des Mexiquains.

GEMELLI CARERI. 1697.

tout le reſte fut partagé entre les Soldats.

Montezuma, qui ne voyoit plus de ſûreté que dans une dépendance abſolue, offrit, à Cortez, une de ſes filles en mariage. Ce fier Conquérant l'accepta, mais à condition que le même jour on mettroit, dans le grand Temple de Mexico, un Crucifix & l'Image de la Vierge. Cette Loi parut dure à la Nation. Cependant, les Eſpagnols, obtinrent, du moins, une partie du Temple, ſéparée de celle qui contenoit les Idoles, & la Meſſe y fut célébrée publiquement. Les Prêtres des deux principales Divinités Mexiquaines, ſe voyant menacés de leur ruine, eurent la hardieſſe d'exhorter le Peuple à prendre les armes. Il ſe forma un parti ſi puiſſant contre les Eſpagnols, que Montezuma, lié déſormais avec eux par les mêmes intérêts, leur conſeilla de ſortir de la Ville, avant que les Rebelles euſſent achevé de s'y raſſembler. Cortez commença peut-être à ſe repentir d'avoir fait briſer ſa Flotte. Il s'efforça d'appaiſer les Prêtres par la médiation de l'Empereur, qui demanda du temps pour faire conſtruire trois Vaiſſeaux, ſur leſquels ils fit entendre que les Eſpa-

Les Prêtres exhortent le peuple à la guerre.

gnols étoient disposés à s'embarquer.

GEMELLI CARERI. 1697.

Telle étoit leur situation, lorsque Diego Velasquez, Gouverneur de Cuba, apprenant que Cortez avoit envoyé de riches présens à la Cour d'Espagne, sans l'en avoir informé, mit en Mer une Flotte de dix-neuf Vaisseaux, montés de quatorze cens hommes & de vingt piéces de canon. Il en donna le Commandement à Pamphile de Nervaez, auquel il joignit un Auditeur, qui devoit faire l'office de Médiateur entre Cortez & lui. A peine cette Flotte eut jetté l'ancre dans le Port d'Ulva, que Montezuma en reçut avis, des Indiens de la Côte, qui la lui porterent dépeinte sur de la toile de Maghey. Il se hâta d'envoyer à Nervaez un riche présent d'or, d'étoffes & de vivres, par le conseil de Cortez même, qui n'attendoit du secours que d'une armée de sa Nation. Mais Nervaez déclara, aux Députés de l'Empereur, que Cortez & ses Soldats n'étoient que des Déserteurs de l'Espagne, & des Rebelles, dont il avoit ordre de se saisir, pour le délivrer de sa prison. Cortez ayant reçu cette nouvelle de Montezuma, qui l'en croyoit informé avant lui, tint conseil avec ses Officiers, & se hâta d'écrire à Nervaez.

Obstacles de la part des Espagnols mêmes.

GEMELLI CARERI. 1697.

Il lui repréſentoit que pour l'honneur de leur Patrie & pour le ſervice du Roi, il ne devoit pas ſeconder la fureur d'un Peuple, prêt à ſe ſoulever, ni penſer à délivrer Montezuma, dont l'empriſonnement faiſoit l'unique ſûreté des Eſpagnols. Il offroit enfin de lui remettre tout ce qu'il avoit conquis, & de ſe retirer dans une autre Province. Loin d'écouter des propoſitions ſi juſtes, Nervaez mit dans les fers l'Auditeur, qui ſembloit les approuver, & marcha vers Mexico avec toutes ſes troupes. A ſon approche, Cortez laiſſa Pierre d'Alvarado & quelques Soldats, pour la garde de Montezuma & du Fort. Il demanda du ſecours aux Caciques de Tlaſcala, dont il avoit eu la prudence d'entretenir l'amitié; & marchant contre Nervaez, avec le reſte de ſes forces, & ſix mille Indiens armés de piques, il ſe promit la victoire, de la juſtice de ſa cauſe autant que de ſon courage. Il arriva le ſoir à une lieue de Sempoalla, où Nervaez étoit campé ſans défiance. Après avoir encouragé ſes gens, il paſſa, dans la plus grande obſcurité de la nuit, un ruiſſeau, dont ſes Ennemis croyoient s'être fait une barriere. Il les ſurprit, il les défit entiérement;

Cortez les ſurmonte.

&

& pour comble de bonheur, il ſe ſaiſit de Nervaez & de toute l'artillerie. Une victoire ſi complette lui devint encore plus avantageuſe par ſes ſuites. Les vaincus lui prêterent ſerment de fidélité. Il ſe ſaiſit des dix-neuf Vaiſſeaux ; & tous les Eſpagnols ſe trouvant réunis ſous ſes ordres, à l'exception du ſeul Nervaez, qu'il laiſſa, ſous une bonne garde, dans Vera-cruz, il envoya la Flotte de divers côtés, pour faire de nouvelles conquêtes. GEMELLI CARERI. 1697.

Mais, au milieu de ſon triomphe, il apprit que Mexico s'étoit ſoulevé, & qu'Alvarado, ſerré de près dans le Fort, avoit beſoin d'une prompte aſſiſtance. La néceſſité de conſerver ce poſte le fit partir auſſi-tôt avec treize cens Hommes de pied, environ cent Chevaux, & deux mille Indiens de Tlaſcala. Il entra dans Mexico, le 24 de Juin 1520. Montezuma demanda la liberté d'aller au-devant de lui, & ne s'attendoit qu'à ſe voir careſſé d'un Vainqueur, qui avoit accepté la qualité de ſon gendre. Mais la correſpondance, qu'il avoit entretenue avec Nervaez, étoit un crime que les Eſpagnols ne lui avoient pas pardonné. Cortez refuſa de lui parler, dans la cour du Palais, où ce Prince s'étoit avancé pour le rece- Soulevement de Mexico.

GEMELLI CARERI. 1697.

voir. Un affront ſi ſanglant lui fit oublier la foi qu'il avoit jurée. Il fit inveſtir le Palais, par un grand nombre d'Indiens, armés de fléches & de frondes, & mettre le feu au Quartier de Cortez, qui n'eut pas peu de peine à l'éteindre. Tous les Eſpagnols ſe retirerent en bon ordre dans leur Fort ; mais le combat ayant recommencé le jour ſuivant, ils ſe virent en danger d'être accablés par la multitude. L'attaque dura pluſieurs jours avec tant de chaleur, qu'appréhendant de manquer bientôt de vivres & de munitions, ils réſolurent de demander la paix. Cortez envoya un Religieux Eſpagnol à Montezuma, pour le ſupplier, en faveur de leur alliance, d'arrêter la fureur de ſes Sujets, avec promeſſe de ſortir ſur le champ de Mexico. Cette grace lui fut d'abord refuſée. Cependant la bonté de l'Empereur prévalut ſur ſon reſſentiment, & lui fit donner ordre aux Combattans d'abandonner les armes. Il étoit alors dans une galerie découverte, d'où le Peuple pouvoit entendre ſa voix : mais pluſieurs Caciques s'approchant auſſi-tôt de ſa perſonne, lui déclarerent qu'il ne méritoit que l'indignation de ſes Sujets, & que les Mexiquains, voulant la ruine

Mort de Montezuma.

entiere des Eſpagnols, avoient fait un choix d'un autre Empereur. A peine eurent-ils fini cette impérieuſe déclaration, que le malheureux Montezuma ſe vit couvert d'une grêle de flêches & de pierres, dont il reçut pluſieurs bleſſures mortelles, qui terminerent bientôt ſon regne & ſa vie. GEMELLI CARERI. 1697.

Cortez ſe promit quelque avantage de cette révolution. Il fit de nouvelles propoſitions de paix aux Rebelles, ſans autres conditions que la liberté de ſortir de Mexico; & pour les toucher apparemment, par quelques marques de zèle pour leur Nation, il les fit exhorter à donner la Couronne au fils de Montezuma, comme le ſeul moyen d'éviter les troubles dont ils étoient menacés ſous le régne d'un Uſurpateur. Mais, pour unique réponſe, ils tomberent, le lendemain avec tant de furie, ſur les Eſpagnols, qu'ils en tuerent un grand nombre. Cortez en tira vengeance, par une ſortie, dans laquelle il mit le feu à la Ville, après avoir maſſacré des milliers d'Indiens. Enſuite, déſeſpérant de réſiſter à tant d'Ennemis, il prit la réſolution de ſortir de Mexico, à la faveur des ténébres. Sa premiere démarche fut de faire tuer tous les parens de Montezu-

Cortez eſt forcé de ſe retirer.

GEMELLI CARERI. 1697.

ma, & d'autres Princes, qu'il retenoit Priſonniers. Il fit le partage de tout l'or qu'il avoit raſſemblé; & le 10 de Juillet, à l'entrée de la nuit, il ſortit du Fort avec tous ſes gens, qui portoient un Pont de bois, pour traverſer pluſieurs Canaux, dont les Ponts avoient été rompus. Les Ennemis s'apperçurent, à minuit, qu'il paſſoit ſur les digues. Ils l'attaquerent ſi vigoureuſement, qu'ils lui tuerent environ deux cens hommes. Alvarado, quoiqu'appéſanti par quelques bleſſures, évita de tomber entre leurs mains, en faiſant un ſaut extraordinaire, qui a fait nommer cet endroit juſqu'aujourd'hui, le Saut d'Alvarado. Cortez, après avoir paſſé le dernier Pont, ſe rendit à Tacuba, où loin d'obtenir une retraite, il trouva les Habitans armés contre lui. Il fut obligé de prendre des chemins écartés, avec le ſecours des Guides de Tlaſcala, & ſans ceſſe pourſuivi par un Corps d'Indiens, qui cherchoient à le ſurprendre dans l'obſcurité. Un Temple, près duquel il arriva, lui parut propre à recevoir quelques fortifications, pour y faire panſer commodément ſes Bleſſés. On y a bâti, dans la ſuite, l'Egliſe de Notre-Dame de los Remedios. Cette nuit fut nommée la nuit triſte,

Embarras de ſa ſuite.

en mémoire du maſſacre, ſurtout de ceux qui avoient plutôt penſé à défendre leur or que leur vie. On continua de ſe retirer, en faiſant face aux Mexiquains : mais la Bataille, qui ſe donna le 14, proche d'Otumba, coûta tant de monde aux Eſpagnols, que dans la revûe qu'ils firent le jour ſuivant, il ne ſe trouverent qu'au nombre de quatre cens quarante. Ce petit Corps fut bien reçu à Tlaſcala, quoique les Indiens auxiliaires fuſſent réduits à douze cens hommes. GEMELLI CARERI. 1697.

Quanhlimoc, proche parent de Montezuma, étoit monté ſur le Trône par les ſuffrages des Conjurés. Il rappella tous les Guerriers du Mexique, pour établir ſa domination, ſans paroître inquiet des réſolution de Cortez, qu'il crut aſſez humilié par ſa fuite. Cependant l'Armée Eſpagnole ſe trouva renforcée de cent quarante hommes, venus de la Riviere de Panuco, ſur laquelle ils avoient tenté inutilement de s'établir. Cortez prit le parti d'envoyer quelques Officiers, en Eſpagne, & dans les Iſles de la dépendance de cette Couronne, pour ſolliciter du ſecours, & pour ſe procurer des Chevaux. Il lui vint en même temps, de Veracruz, quelques Avanturiers Eſpagnols, Les Eſpagnols ſont renforcés.

GEMELLI CARERI. 1697.

amenés par des eſperances de fortune, qui le mirent en état de marcher vers Teſcuco ; & les Caciques de Tlaſcala, moins attachés à ſa Nation qu'à ſa perſonne, lui raſſemblerent un Corps de dix mille Indiens. Ces ſecours imprévûs le firent avancer avec un air de triomphe. Le Prince de Teſcuco ne balança point à le recevoir, & lui fit préſent d'un Etendart d'or. Quelques jours après, il vit ſon armée groſſie d'une autre recrue d'Eſpagnols, qui étoient arrivés dans un Vaiſſeau particulier. Avec des forces ſi nombreuſes, il commença par ſubjuguer tous les environs de Mexico, dans le deſſein de s'approcher du Lac par les Canaux, & d'entreprendre le ſiége de cette Ville. Une revûe générale, qu'il fit le jour de la Pentecôte, lui fit trouver ſept cens trente-quatre Eſpagnols, & plus de vint mille Indiens, ſans y comprendre ceux qui ſuivoient l'armée, dans l'eſpérance du butin. Il prit cent cinquante hommes de ſa Nation, qu'il diſtribua ſur des barques de douze Rameurs, le reſte fut partagé en neuf Compagnies, dont il fit trois Corps, commandés chacun par un Officier de confiance. Huit mille Indiens de Tlaſcala reçurent ordre d'aller faire le ſiége d'Iſtapalapa,

Ils retournent à Mexico,

de Cuepacan & de Tacuba, pour ſe faciliter les moyens de rompre l'Aqueduc de Chapultepech, qui fournit Mexico d'eau. Cortez ſe mit lui-même ſur une Barque ; & dans pluſieurs courſes, qu'il fit ſur le Lac, il détruiſit quantité de Canots Indiens. Il délivra Conſalve de Sandoval, qui ſe trouvoit environné d'un grand nombre d'Ennemis ; & l'ayant envoyé à Teguaquilla, pour ſe rendre maître de la chauſſée, qu'on nomme aujourd'hui Notre-Dame de Guadaloupe, il réſolut d'entreprendre ſérieuſement le ſiége de Mexico.

GEMELLI CARERI. 1697.

Exploits de Cortez.

Les Eſpagnols ne purent d'abord avancer beaucoup, parce qu'ils perdoient, la nuit, tout le terrein qu'ils avoient gagné pendant le jour. Dans une Ville, dont toutes les Maiſons étoient environnées d'eau, les Habitans profitoient des ténébres, pour ouvrir des foſſés où leurs Ennemis ſe précipitoient, ſans ſe défier du malheur par lequel ils étoient attendus. Cortez ouvrant les yeux ſur la diminution de ſes troupes, & ſur le danger du retardement, ſe détermina tout d'un coup à pénétrer dans Mexico. Il diviſa ſes gens en trois petits corps, pour les faire entrer par trois endroits différens; & ſe mettant lui-même à la tête

Siége de Mexico.

GEMELLI CARERI. 1697.

du premier, il marcha juſqu'à la Place de Tlatcluco, qui étoit alors la plus grande de la Ville, & qui eſt aujourd'hui le Couvent des Cordeliers. Mais ſon ardeur l'ayant emporté trop loin, ſur une chauſſée où les Indiens l'avoient attiré en fuyant, il s'engagea ſi malheureuſement dans la boue, qu'il y fut bleſſé, & que ſoixante de ſes Soldats y furent faits Priſonniers. Les deux autres corps n'eurent pas plus de ſuccès. Après avoir eſſuyé long-tems les fléches & les pierres des Indiens, qui les accabloient également, de leurs Canots, par eau, & par terre du haut de leurs Maiſons, ils revinrent extrêmement maltraités. Les Priſonniers furent immolés à l'Idole Huycilobos, & leurs corps abandonnés aux Bêtes ſauvages; à la réſerve des bras & des jambes, que les Mexiquains réſervoient pour les manger. Ils en écorchoient auſſi le viſage & la barbe, pour ſe faire une eſpece de maſque, de cette peau, dans leurs Fêtes ſolemnelles.

Cortez eſt abandonné de ſes Alliés.

Après des pertes ſi difficiles à réparer, les Auxiliaires de Tlaſcala, de Teſcuco & de quelques autres lieux, ſe retirerent dans leurs Cantons, & les Eſpagnols demeurerent ſeuls à la garde des poſtes, dont ils s'étoient ſaiſis.

Les uns s'occupoient à remplir les foſſés de terre & de bois, pour ſe faire un paſſage, & les autres veilloient autour d'eux pour les ſoutenir; tandis que ceux qui étoient dans les Barques employoient tous leurs efforts à rompre les eſtacades, dont les Mexiquains avoient bouché leurs Canaux. Ces travaux, pouſſés nuit & jour avec un ardeur infatigable, avancerent aſſez heureuſement pour ranimer les troupes de Tlaſcala & de Teſcuco. Elles revinrent au ſecours des Eſpagnols. Mais Cortez ne ſe laſſoit pas de propoſer la paix. Il députa quelques Priſonniers au nouveau Monarque, pour renouveller des offres qui avoient été vingt fois rejettées. Enfin n'eſperant plus rien de la douceur, & voyant ſes forces rétablies par le retour de ſes Alliés, il fit attaquer la Ville de trois côtés; & joignant l'exemple à ſes ordres, il pénétra lui-même juſqu'au grand Temple, ſur lequel il arbora ſes Etendarts. Les trois corps ſe réunirent dans le même lieu, après avoir fait, pendant deux jours, des prodiges de hardieſſe & de valeur. Les Habitans, & l'Empereur même, ſe virent forcés de ſe retirer dans la partie de la Ville, où les Maiſons étoient environnées des

GEMELLI CARERI. 1697.

Il pénétre dans la Ville.

GEMELLI CARERI. 1697.

plus larges Canaux. Mais, dans le paſſage, il en périt un grand nombre par les armes à feu des Eſpagnols, qui s'étoient mis en bataille dans la grande Place de Tlatoluco.

Fureur des Indiens.

Cortez reçut, dans le même temps, de la poudre & d'autres munitions, par un Vaiſſeau nouvellement arrivé d'Eſpagne. Cet accroiſſement de forces, & la confuſion de ſes Ennemis, ne l'empêcherent point de leur faire propoſer, encore une fois, la paix : mais après avoir paru délibérer, pendant une ceſſation d'armes de trois jours, ils fondirent avec plus d'emportement que jamais ſur les Eſpagnols ; & bravant la mort ſous toutes ſortes de formes, ils venoient la recevoir au bout du mouſquet. Cortez jugea qu'on n'obtiendroit rien d'eux, auſſi long-temps que l'Empereur ſe croiroit en ſûreté dans ſon poſte. Il détacha Chriſtophe de Sandoval, pour l'aſſiéger avec les Barques. Cette réſolution fut ſuivie d'un ſi prompt ſuccès, qu'on regretta beaucoup de ne l'avoir pas exécutée plutôt. A peine l'Empereur vit approcher les Barques, que ſe défiant de la conſtance de ſes Sujets, il ſe mit dans un grand Canot, avec ſes femmes & ſes meubles les plus précieux, pour s'é-

chapper par le Lac. Mais Sandoval s'en apperçut. Il le fit ſuivre par la Barque de Garcie Holguin, qui le prit ſans réſiſtance & qui le conduiſit à Cortez. On reſpecta ſes tréſors, & ſurtout ſes femmes, pour leſquelles il paroiſſoit fort allarmé. Cortez étoit ſur le haut du Temple, pour obſerver ce qui ſe paſſoit autour de lui. Lorſqu'on l'eût informé que l'Empereur étoit Priſonnier, il deſcendit avec autant de ſurpriſe que de joye, dans la réſolution de le traiter civilement, & de vaincre, s'il étoit poſſible, ce cœur farouche, par ſes careſſes & ſes bienfaits. Mais il lui trouva moins de fierté que de douleur. Seigneur, lui dit ce malheureux Prince, en verſant quelques larmes, j'ai fait mon devoir en défendant ma Ville & mon peuple. Puiſque la fortune m'a fait tomber entre tes mains, je te demande en grace de me tuer, de cette épée que tu portes. J'aime mieux la mort que la miſérable condition qui m'attend. Non, lui répondit Cortez, tu as défendu ta Ville en Guerrier. Tu ne mérites que de l'eſtime & de l'honneur. Il l'envoya, le même jour, avec de grandes marques de diſtinction, à Cuyoacan, ſous l'eſcorte de Sandoval. Les Lettres que Careri

GEMELLI CARERI. 1697.

L'Empereur eſt fait Priſonnier.

GEMELLI CARERI. 1697.

donne pour ſa ſource, mettent ce grand événement au 13 d'Août 1521, après quatre-vingt-treize jours de ſiége. Elles ajoûtent que l'Empereur Quanhlimoc n'étoit âgé que de vingt-quatre ans; qu'il avoit la taille belle, le teint brun, & le viſage long (14).

Gloire de Cortez.

Cortez prit, pour armes, après cette Conquête, trois Couronnes, avec une bordure chargée de ſept têtes de Rois. Auſſi-tôt qu'il eut fait tranſporter tous les Cadavres, dont les rues étoient remplies, ſon premier ſoin fut de faire donner la queſtion au Seigneur de Teſcuco, pour lui faire déclarer ſes tréſors, dont on n'avoit trouvé que la valeur de trois cens quatre-vingt-ſix mille piaſtres. Careri ne porte aucun jugement de cette action. Elle lui paroît, ſans doute, effacée par l'attention de ſon Héros, à rebâtir la Ville & à la repeupler. Enſuite, pendant que ſes Capitaines étendirent la domination Eſpagnole, dans les diverſes parties du même Empire, il dépêcha deux Vaiſſeaux en Eſpagne, pour offrir, au Roi, un préſent de deux millions deux cens mille piaſtres, en plaques ou en lingots d'or, avec toute l'Anti-

(14) Cortez le fit pendre enſuite, avec le Prince de Tacoba, ſon Neveu.

chambre du tréſor de Montezuma, & pour obtenir le Gouvernement de la belle Région, qu'il avoit conquiſe. Careri obſerve qu'il fit ſupplier le Roi de ne point envoyer de Juriſconſultes au Mexique, parce qu'il ne les croyoit propres qu'à fomenter les diſſenſions des Habitans. GEMELLI CARERI. 1697.

D'Avila & Quinonez, chargés de cette députation, furent pris, aux environs des Iſles Terceres, par un Corſaire François, nommé Florin. Quinonez mourut, dans la route, & d'Avila fut conduit, en France, avec ſes tréſors. Le Roi de France, à la vûe de tant de richeſſes qu'on lui apportoit, dit agréablement : l'Empereur Charles & le Roi de Portugal ont partagé, entr'eux, le nouveau Monde, ſans m'en laiſſer une part : je voudrois qu'ils me fiſſent voir le Teſtament d'Adam, qui leur donne ce droit. D'Avila obtint la liberté de retourner en Eſpagne, & ſur ſes repréſentations, Charles-Quint accorda, pour Cortez, non-ſeulement le Gouvernement de la Nouvelle Eſpagne, mais la confirmation du partage qu'il avoit fait des tréſors & des terres, entre les Conquérans avec le plein pouvoir de faire les mêmes diſpoſitions à l'avenir. Cortez continua d'envoyer, Les tréſors qu'il envoye à la Cour d'Eſpagne, ſont pris par les François.

GEMELLI CARERI. 1697.

à ce Prince, de riches préſens, entre leſquels on vante une Coulevrine d'or & d'argent, nommée le Phœnix (15). Cependant, les accuſations de ſes Ennemis, & quelques recherches de ſa conduite, qui paſſerent à la Cour, le

Sa diſgrace.

firent priver de ſon Gouvernement. Il ſe rendit en Eſpagne, où l'éclat de ſon mérite ayant eu plus de force que ſes raiſons; pour le juſtifier, il fut traité avec honneur. On lui donna le Marquiſat Del-Valle, qui vaut aujourd'hui ſoixante mille piaſtres de rente, avec la dignité de Capitaine Général de la Nouvelle Eſpagne, & de la Mer du Sud; & pour comble d'honneur, Charles-Quint le viſita dans une maladie. Il retourna, dans la ſuite, aux Indes Occidentales, avec ordre d'y faire conſtruire des Vaiſſeaux, pour entreprendre de nouvelles découvertes. On lui

Il découvre la Californie.

doit celle de la Californie, qui expoſa ſa vie à mille fâcheux accidens, & qui lui coûta plus de trois cens mille piaſtres. L'eſpérance de ſe faire payer de cette ſomme le conduiſit en Eſpagne: mais loin de réuſſir dans ſes préten-

(15) On y liſoit ces trois Vers Eſpagnols:

Ave Nacio ſin par,
Yo en ſerviros ſin ſegundo,
Y vos ſin ygual en el mundo.

tions, il reçut défenſe de retourner aux Indes, avant qu'on eût examiné ſa conduite. Cette diſgrace ne l'empêcha point d'accompagner Charles-Quint au ſiége d'Alger; d'où revenant avec ce Prince, il mourut à Caſtilleja de la Coſta, proche de Seville, le 2 de Décembre 1545, âgé de ſoixante & deux ans. Son corps fut porté, ſuivant ſes dernieres diſpoſitions, au Couvent des Cordeliers de Mexico. Cortez étoit de belle taille. Il avoit le teint brun, la barbe noire, & une cicatrice à la lévre inférieure (16).

GEMELLI CARERI. 1697.

Sa mort.

Careri, ne croyant pas ſes informations moins ſingulieres, ſur les Conquêtes de François Pizarre, qui portoit, vers le même temps, la gloire Eſpagnole dans les parties Méridionales du nouveau Monde, en fait entrer dans ſon Journal, un récit plus court. Rapportons-en quelques traits, pour lui faire honneur, encore une fois, de ſon travail & de ſes lumieres (17).

Les Eſpagnols, dit-il, firent voile de ce côté-là, dans le cours de l'année

(16) *Ibidem*, pages 291 & précédentes.

(17) On doit ſentir que ces informations particulieres de Careri, ne méritent pas de trouver place entre les Relations authentiques, qui formeront le Recueil des Voyages aux Indes Occidentales, & qu'il y auroit néanmoins de l'injuſtice à les ſupprimer tout-à-fait.

GEMELLI CARERI. 1697.

Circonſtances que Careri recueille ſur la Conquête du Pérou.

1525, ſous Pizarre & Jacques d'Almagro, qui avoient équipé deux Vaiſſeaux, avec le ſecours d'un Prêtre de Panama, nommé Luqué. Après mille lieues de navigation, ils prirent terre; & dans un combat, qu'ils eurent à ſoutenir ſur le rivage, Almagro perdit un œil. Enſuite, continuant leur Voyage, ils arriverent dans un Pays couvert d'eau, où les Habitans vivoient ſur des arbres, comme les Cygognes. Pizarre paſſa de-là dans l'Iſle de Galloe. D'Almagro l'y ſuivit peu de jours après; & s'étant avancés tous deux vers Tangorara, ils mirent à terre, près de Tumbez, Pierre de Candia, qui revint ébloui des richeſſes de cette Contrée. Pizarre engagea auſſi-tôt ſon Aſſocié à retourner à Panama; & s'embarquant, pour l'Eſpagne, avec ſa participation & celle de Luqué, il y alla demander le Gouvernement des lieux, dont il ſe promettoit la conquête. Charles-Quint lui accorda les titres, non-ſeulement de Gouverneur, mais d'Adelantade & de Capitaine Général de la Nouvelle Caſtille & du Pérou. Il retourna aux Indes, avec ces honneurs, accompagné de Jean Conſalve & de Ferdinand, ſes freres: mais au lieu d'y recevoir les félicitations d'Almagro, il

le trouva fort indigné que la Cour n'eût rien accordé pour lui. Cependant, ils armerent enſemble une Eſcadre, dont Pizarre commanda deux Vaiſſeaux. Leur navigation fut heureuſe juſqu'à Tumbez, où la tempête ne leur ayant pas permis d'aborder, ils ſe virent obligés de deſcendre dans un lieu qui appartenoit proprement au Pérou. Pizarre conquit d'abord l'Iſle de Puna, peu éloignée de la Côte, & gouvernée alors par Guaſcar Inga, frere aîné, mais Ennemi mortel de l'Empereur Ataliba, qui lui avoit enlevé la Couronne. Il s'efforça de gagner l'amitié de ce Prince: mais n'ayant pû lui faire agréer ſes offres, il s'avança vers Tumbez, où le Gouverneur ne parut pas plus diſpoſé à la Paix. Pizarre deſcendit au rivage, dans l'obſcurité de la nuit, paſſa la Riviere, & mit les Indiens en déroute. Il laiſſa quelques troupes dans ce lieu, qu'il nomma Saint Michel. Quelques Envoyés de la Cour l'étant venu menacer de la part d'Ataliba; il répondit, civilement, qu'il ne penſoit qu'à lui offrir les ſervices des Eſpagnols. Enſuite ayant marché juſqu'à Curamaha, il s'y fortifia, malgré la défenſe de ce Prince; avec l'attention néanmoins de lui envoyer deux Députés, pour lui

GEMELLI CARERI. 1697.

Bonheur de Pizarre & d'Almagro.

GEMELLI CARERI. 1697.

demander, encore une fois, ſon amitié. La réponſe, qu'il reçut, lui fit juger qu'il devoit ſe tenir prêt à combattre. En effet, Ataliba ſe mit en marche avec toute ſon armée. Il étoit porté dans une chaiſe d'or, garnie de plumes de Perroquets. Sa tête étoit raſée, mais couverte d'un bonnet de laine cramoiſie ; & ſes oreilles paroiſſoient à demi déchirées, par le poids des gros anneaux d'or qu'elles avoient à ſoutenir. Pizarre, dont l'orgueil ne connoiſſoit déja plus de bornes, lui envoya propoſer de payer un tribut à l'Eſpagne. Cet outrage fit commencer auſſitôt la guerre. Les Eſpagnols prévinrent leurs Ennemis, en fondant ſur eux avec une impétuoſité qui les effraya. Ataliba fit en vain ſes efforts pour les ranimer. Il fut abbattu lui-même de ſa chaiſe d'or, & fait Priſonnier. Une Victoire, qui coûta ſi peu, fit paſſer, dans un inſtant, d'immenſes tréſors entre les mains de Pizarre. L'Empereur offrit, pour ſa liberté, une Salle remplie de vaſes d'or & d'argent, que les Eſpagnols accepterent ; mais ils ôterent enſuite la vie à ce malheureux Monarque, ſollicités par Guaſcar, qui étoit auſſi tombé dans leurs chaînes. Il ne fut pas traité plus favorablement que

l'Empereur ſon frere. Auſſi-tôt qu'il eut livré de groſſes ſommes, dont on étoit convenu pour ſa rançon, il fut cruellement étranglé, en reprochant à Pizarre ſa mauvaiſe foi, & demandant d'être mené Priſonnier à l'Empereur d'Eſpagne. Ainſi, ſans répandre beaucoup de ſang, une Région de mille trois cens lieues d'étendue, ſe trouva conquiſe par la mort des deux freres, & les armes Eſpagnoles ne rencontrerent plus d'oppoſition. GEMELLI CARERI. 1697.

Après ce récit, dont pluſieurs circonſtances manquent en effet aux anciennes Relations, Careri donne, avec la même confiance, celui des cruelles diviſions qui s'éleverent entre les Pizarres, & de la mort tragique de tous ces avares Conquérans. Leurs guerres, dit-il, firent périr plus de cent ſoixante Capitaines, qui s'entr'égorgerent, avec une fureur, ſans exemple parmi les Nations qu'ils traitoient de barbares. Il n'admira pas moins que la fermeté d'un Eccléſiaſtique ait été ſeule capable de terminer ces ſanglantes Tragédies. Conſalve Pizarre étoit devenu Maître abſolu du Pérou, par la mort de tous ceux qui pouvoient lui diſputer le Gouvernement. Il avoit rejetté les Vicerois, envoyés par la Cour. Tragique fin des Conquerans.

GEMELLI CARERI. 1697.

Charles-Quint, irrité de cette inſolence, fit partir, d'Eſpagne, Pierre Gaſca, Prêtre, avec un pouvoir ſans bornes, & des Blancs-ſignés pour toutes ſortes d'occaſions. Gaſca, n'ayant pû ſe faire entendre par la douceur, livra bataille à Pizarre, battit ſes troupes, & le fit Priſonnier à Xaguixaguana, avec douze de ſes principaux Partiſans. Il fit juger cette troupe de Rebelles au dernier ſupplice, comme s'ils euſſent pris les armes contre la perſonne même du Roi. Pizarre fut conduit, au lieu de l'exécution, ſur une Mule, les mains liées, & couvert d'un manteau. Sa tête fut portée à Lima, & placée ſur une colomne, avec cette Inſcription : » C'eſt » ici la tête du traître Conſalve Pi- » zarre, qui a livré bataille dans la » Vallée de Xaguixaguana, contre l'E- » tendart royal, le Lundi 9 d'Avril » 1548 ». Gaſca, étant retourné en Eſpagne, préſenta un million & demi de piaſtres à Charles-Quint, & fut nommé, pour récompenſe, à l'Evêché de Placentia (18).

Un Prêtre finit les troubles.

Careri s'embarqua, le 14 de Décembre. En faiſant route par le Canal de l'Oueſt, il obſerva que le Château eſt petit, & que le Gouverneur y eſt auſſi

Careri paſſe de Vera-cruz à la Havane.

(18) Pages 298 & précédentes.

mal logé que ſes Soldats. On doit s'y garder de quantité de ſeches, dont il eſt environné ; ſurtout pendant les vents du Nord, qui empêchent de ſortir du Canal. Mais rien ne troubla la route de Careri, juſqu'au 29, qu'il entra dans le Port de la Havane. Il donne une légere idée de cette Ville. Elle eſt ſituée, dit-il, dans une Plaine, à vingt-trois degrés vingt minutes de latitude. Sa figure eſt ronde, dans un circuit d'une demie lieue, & ſes murailles ne ſont que de terre, du côté de l'Iſle ; mais elle eſt bien défendue du côté du Canal. On y compte environ quatre mille Habitans, Eſpagnols, Noirs, ou Mulâtres. La beauté ſinguliere des femmes de la Havane, & la vivacité d'eſprit, qui eſt le partage des hommes, en rendroient le ſéjour agréable, ſi les vivres n'y étoient toujours d'une extrême cherté. Deux piaſtres ſuffiſent à peine pour la dépenſe de chaque jour, ſurtout pendant que les Galions y ſont à l'ancre. Quoique le climat ſoit aſſez temperé, le bled avoit ceſſé d'y croître depuis quelque temps, ſans qu'on en pût trouver la raiſon ; & le pain, n'y venant que par Mer, ſe vend à fort haut prix. Mais on y ſupplée par une racine nommée *Jucca*, qui ne pro-

GEMELLI CARERI. 1697.

Idée de la Ville & du Port.

GEMELLI CARERI. 1697.

duit ni feuille, ni ſemence, & dont il ſuffit de planter des morceaux pour les faire croître (19). La Ville a deux de ſes faces ſur les Ports, où les Vaiſſeaux peuvent mouiller fort près de la Terre. Sa principale défenſe conſiſte dans trois Châteaux, dont le premier, à la gauche du Canal, ſe nomme del Motto; le ſecond, à droite, la Punta; & le troiſiéme, la Fuera.

Embarquement des Piaſtres, & bonne foi de ce Commerce.

Careri ſe fit un ſpectacle agréable de l'embarquement des caiſſes de piaſtres. Celles du Roi en contenoient trois mille, & celles des Particuliers deux mille ſeulement. On faiſoit monter la totalité à trente millions, dont la plus grande partie venoit de Portobello. La bonne foi, qui regne dans ce commerce, mérite d'être obſervée. Lorſque les Marchands ſont convenus de prix, ils ſe délivrent mutuellement les ballots de marchandiſes & les caiſſes de piaſtres, ſans inſpection & ſans compte, avec une confiance abſolue pour les mémoires d'échange. On ouvre enſuite les ballots & les caiſſes, devant des Notaires établis; & s'il s'y trouve quelque choſe de manque ou d'excédant, les Compagnies de Seville & de Lima en tiennent compte aux

(19) Page 312.

Particuliers. Careri fut informé que cette année même, la Compagnie de *Lima* avoit payé cinq mille piaſtres, pour diverſes marchandiſes qui s'étoient trouvées de plus dans la Foire précédente. GEMELLI CAREAI. 1697.

Il vit remettre, par le Pere de la Fuente Jéſuite, au Maître *de la Plate* de l'Amiral, une perle de ſoixante grains, & de la figure d'une poire, pour la préſenter au Roi. Un Négre, Eſclave d'un Prêtre, l'avoit priſe dans une Iſle voiſine de Panama; & ſon Maître en avoit refuſé ſoixante & dix mille piaſtres du Viceroi du Pérou, ſous prétexte qu'il vouloit la porter lui-même à la Cour. En effet, il s'étoit rendu à Porto-bello, avec ſa perle, qu'il nommoit la Perſequida: mais étant mort lorſqu'il ſe diſpoſoit à s'embarquer ſur les Galions, il en avoit chargé le Pere de la Fuente, qui aſſura Careri qu'elle étoit plus groſſe que la Pererina, mais d'une moins belle eau. Le Négre n'avoit eu que la liberté, pour récompenſe. La Perſequida, Perle ſinguliere, & ſon Hiſtoire.

Careri vit, à la Havane, deux ſortes de fruits, qui ne croiſſent dans aucun autre lieu. L'un, qui a la figure d'un cœur, & qui ſe nomme Guanana. Il eſt verd, en dehors, avec Deux fruits particuliers à la Havane.

GEMELLI CARERI. 1698.

quelques pointes épineuſes. L'intérieur eſt rempli de quartiers blancs, d'un goût véritablement aigre-doux. Son arbre n'eſt pas plus grand, que celui qui porte les Ananas. L'autre, que les Eſpagnols appellent Camitto, reſſemble à l'Orange par le dehors; mais ſa poulpe eſt blanche & rouge. La ſaveur en eſt douce. Les feuilles ſont vertes d'un côté, & couleur de canelle au revers. Careri vit, dans les Montagnes de la Havane, des Perdrix qui ont la tête bleue (20).

Perdrix à tête bleue.

Il donne un exemple remarquable, de l'eſprit d'intérêt qui regne parmi les Officiers Eſpagnols. Avant le départ des Galions, le Capitaine de la Marſtronza repréſenta, au Général, qu'il y avoit peu de ſûreté pour la navigation, ſi la Flotte partoit auſſi peu chargée que les Députés feignirent de le vouloir, pour ſuivre le Réglement du Conſeil des Indes, qui portoit défenſe d'y charger aucune ſorte de marchandiſes. Tous les Officiers de Marine, d'intelligence avec le Capitaine, s'aſſemblerent là-deſſus avec beaucoup d'affectation, & conclurent, en Juges intéreſſés, qu'il falloit remplir entiérement le fond de cale. Alors le Gé-

Ruſe des Officiers Eſpagnols pour leur intérêt.

(20) Page 326.

néral

néral fit déclarer ſolemnellement, aux Capitaines des Galions & aux Députés, qu'il étoit néceſſaire, pour le ſervice du Roi, que les Galions fuſſent beaucoup plus chargés; prétexte frivole, ſuivant Careri, mais dont tous les Officiers profiterent avidement, pour faire tranſporter à bord quantité de marchandiſes (21). GEMELLI CARERI. 1698.

La Flotte, ayant mis à la voile au commencement de Mars, n'eut pas peu de peine à ſortir du dangereux Canal de Bahama, auquel on donne quatre-vingt lieues de longueur, ſur dix-huit ou vingt de largeur. Le reſte de la navigation n'offrit que les accidens ordinaires, dans une route fort connue. Mais Careri obſerve, avec étonnement, qu'étant arrivé à trente-ſix degrés quatorze minutes, où l'on eut la vûe des Terres d'Eſpagne, neuf Pilotes, qui étoient ſur les Galions, demeurerent trois jours ſans pouvoir diſtinguer de quelle Terre ils approchoient, & combien ils étoient éloignés de Cadix, leur pays natal. Ils ne ſortirent de cette incertitude, qu'après avoir rencontré un vaiſſeau François, dont ils reçurent les inſtructions. La joie fut ſi vive alors, ſur toute la Flotte, que le lende- Ignorance de neuf Pilotes de cette Nation.

(21) page 327.

CARMELLI CARERI. 1698.

main, en entrant dans la Baye, on ſalua, d'une décharge de l'artillerie, l'image de notre-Dame de la Regle, qui eſt honorée dans un Couvent voiſin. De-là, laiſſant à gauche Rota, qui appartient au Duc d'Arcos, on mouilla dans los Puntales, cinquante-quatre jours après avoir quitté le Port de la Havane. » L'arrivée d'une Flotte ſi riche fut un jour de triomphe pour » les Habitans de Cadix. Elle leur fit » oublier la perte de tant de millions, » que le pillage de Carthagene avoit » coûté à l'Eſpagne. Les toîts des maiſons, & les clochers des Egliſes, étoient » couverts de drapeaux. Une foule innombrable de peuple faiſoit retentir » le rivage de cris de joie; & toutes » les cloches ſervoient comme d'écho, » à leurs acclamations (22).

Arrivée de Careri à Cadix.

Careri donne, ſuivant ſon uſage, une idée générale de cette Ville. Il la place à trente-ſix degrés trente minutes de latitude, & ſon Port lui parut le plus fréquenté de l'Europe; ce qui n'eſt pas ſurprenant, dit-il, ſi l'on conſidere que tous les Navires, qui vont au Levant, aux Côtes d'Afrique, aux Indes Orientales & Occidentales, ou qui viennent des mêmes lieux, enfin,

Idée générale de cette Ville.

(22) Pages 351 & précédentes.

que tous ceux qui veulent passer du Détroit dans l'Océan, s'arrêtent ordinairement au Port de Cadix. La Ville est dans une Isle; car il y a, vers l'Orient, un Canal, qui joint les eaux de la Baye avec celles de la grande Mer, & que l'on passe sur un fort beau Pont. Sa figure est irréguliere; mais elle n'a pas plus d'une demie lieue de circuit, & Careri fut surpris qu'elle ne fût point entiérement fermée de murs. Dans une si petite étendue, elle contient d'immenses richesses. Ses Edifices sont assez beaux, mais ses rues sont mal alignées. L'Isle, qui n'a pas plus de trois milles de terroir, produit en abondance toutes sortes de viandes, de poissons, de fruits & d'excellens grains; ce qui n'empêche point que ces vivres mêmes n'y soient fort chers. On voit, à l'Orient de la Ville, un petit Château, qui se nomme Sainte Catherine; & dans la Baye, deux Forts, qui portent le nom de los Puntales; l'un sur l'Isle de Mata-Gorda, & l'autre proche de Puertoreal; tous deux environnés d'eau. Careri donne huit lieues de tour à la Baye. Les Habitations qui ornent ses bords, la multitude continuelle de ses Vaisseaux, dont les mâts ont l'apparence d'une Forêt, forment, dit-il, une des

GEMELLI CARERI. 1698.

Isle où Cadix est située.

GEMELLI CARERI. 1698.

plus agréables Perſpectives du Monde. Il y vit arriver, dans l'eſpace d'un jour, plus de cent Bâtimens, qui venoient chercher l'argent des marchandiſes, que diverſes Nations avoient envoyées dans les Indes. Ainſi la plus grande partie des tréſors, qui viennent ſur les Galions, entrent dans la bourſe des Etrangers. Quelques jours après, il arriva trente-deux autres Navires, des ſeuls Ports de Hollande. Mais la ſatisfaction que Careri trouvoit dans ce ſpectacle, fut troublée par les Lettres d'Italie, qui lui apprirent la mort d'un de ſes freres, avec ce ſeul motif de conſolation, que ce frere l'avoit inſtitué ſon héritier (23). Il ne penſa plus qu'à retourner dans ſa Patrie. Cependant, n'ayant pû refuſer au Comte de los Rios y Cordun de ſe rendre avec lui, dans ſa Felouque, au Port de Sainte Marie, pour y ſaluer le Duc d'Albuquerque, Capitaine Général des Côtes d'Andalouſie, il ne regretta point ce Voyage, qui lui fit voir une Ville plus grande & mieux bâtie que Cadix. Sainte Marie eſt ſituée à l'Occident de la Baye, proche d'un Canal, qui s'étend deux lieues dans les Terres, juſqu'à la Chartreuſe de Xeres; & la

Careri hérite de ſon frere

Port de Sainte Marie.

(23) Page 362.

plûpart de ſes Habitans ſont des Marchands fort riches. GEMELLI CARERI. 1698.

Le Jeudi, premier jour de Juillet, Careri, partant de Cadix pour traverſer l'Eſpagne, prit par Saint Lucar de Barrameda, autre Port, ſitué à l'embouchure du Guadalquivir, ſur lequel il vouloit remonter à Seville. Comme il ne promet que ſes principales obſervations dans cette route, rien n'oblige ici de les ſupprimer. Il compte deux lieues de Cadix à Sainte Marie; & trois par terre, de Sainte Marie à Saint Lucar. Port de Saint Lucar.

Je m'embarqui, dit-il, ſur le Guadalquivir, avant la fin du jour, & nous fîmes, juſqu'à minuit, ſix lieues, avec vent & marée. Cette Riviere eſt fort douce & n'a pas plus de cent pas de largeur. On arriva, le 2, au ſoir, à la Puebla, & bientôt enſuite à Correa; deux Villages ſitués ſur la droite de la Riviere, à douze lieues de Saint Lucar. Après avoir fait deux autres lieues, nous paſſâmes à Gelves, Village qui appartient au Duc de Veraquas. Une heure avant le jour, nous nous trouvâmes proche de la Tour d'or; & de-là nous entrâmes dans Séville. Route de ce Port à Seville.

L'idée que j'avois de cette Capitale de l'Andalouſie, après avoir entendu

GEMELLI CARERI. 1698.

répéter ſans ceſſe, qu'on n'a rien vû de merveilleux, ſi l'on n'a pas vû Seville, me fit chercher, dès le même jour, à ſatisfaire ma curioſité. On me conduiſit d'abord au Cours. J'y vis de longues avenues d'arbres, qui environnent une Fontaine, dont les eaux ſuffiſent pour les arroſer chaque jour le ſoir, & pour remplir les Canaux d'alentour. On trouve, à l'entrée, deux colomnes très-hautes, avec deux Statues fort mal traitées par le temps, dont l'une repréſente Hercule, & l'autre Jules-Céſar; mais l'Inſcription *Plus ultrà*, qu'on y lit, doit faire conclure qu'elles ne ſont pas l'ouvrage des Romains, quoique les Eſpagnols paroiſſent en douter, & qu'elles ſont poſtérieures à la découverte de l'Amérique. La Ville eſt ſituée dans une Plaine, à quarante-ſept degrés trente-ſix minutes. Sa figure eſt preſque ronde, & ſon circuit d'environ deux lieues. On y compte quarante-deux Couvens d'hommes, trente-ſix de l'autre ſexe, & douze Hôpitaux. Les Egliſes & les Maiſons s'y font admirer par leur beauté; mais les rues ſont étroites, tortueuſes, mal pavées, & fort ſemblables à celles des Villes Moreſques.

Obſervation de Careri ſur Seville.

Il y a peu de Places, de cette impor-

tance, dont les murs ſoient auſſi bas que ceux de Seville. On y entre par quatorze portes, qui ont autant de Fauxbourgs. Les principaux ſont ceux de Saint Bernard, Saint Benoît, Saint Roch, la Tablada, & la Fuente. La rive droite du Guadalquivir offre une petite Ville, nommée Triana, qui ſe joint à Seville par un Pont de bois, & qui n'a de conſidérable qu'une Chartreuſe, & le Palais de l'Inquiſition. En général, Seville ne le céde point à Madrid pour la grandeur & pour le nombre des Habitans (24). GEMELLI CARERI. 1698.

L'Alcaçar, ou l'ancien Palais des Rois Mores, eſt un Monument d'une ſinguliere conſtruction. De la premiere cour, qui eſt fort grande, & dont les Edifices ſervoient de logement aux Officiers, on paſſe par un Portique, ſoutenu de trente-deux petites colomnes de marbre, qui conduit aux Bains. Enſuite on trouve une ſeconde cour, environnée de très beaux appartemens. Tout en eſt majeſtueux; quoiqu'il ſoit aiſé de remarquer que les ſtucs & les dorures ſont l'ouvrage d'une Nation barbare. Dans l'intervalle des Bains, on entretient quatre Parterres d'Orangers, dont on attribue le deſſein à la Reine. Alcaçar, ancien Palais des Mores. Sa deſcription.

(24) Pages 361 & précédentes.

GEMELLI CARERI. 1698.

Maria Padilla, femme de Pierre le Cruel. Vis-à-vis eſt une aſſez belle Porte, qui fait l'entrée des Appartemens. Elle conduit d'abord dans une grande Salle, d'où l'on paſſe dans une autre, & de ſuite dans une troiſiéme, pour deſcendre aux Appartemens d'en-bas, où l'on voit une belle cour, en forme de Cloître, environnée de cinquante-deux petites colomnes de marbre, & de ſept Chambres. Dans une de ces chambres, on obſerve particuliérement un dôme, où peut avoir été le Trône des anciens Rois.

De la ſeconde Salle, on paſſe par une porte de fer, dans une Place, ou une eſpece de cour, dont le centre offre un baſſin, avec une Statue, qui jette de l'eau par divers endroits. De-là, deſcendant par deux eſcaliers, on trouve deux autres Places, environnées de Mirthes, fort hauts & fort touffus (25). Pluſieurs Statues, formées de ces mêmes arbres, repréſentent des Muſiciens, avec des inſtrumens entre les mains. La terre y eſt remplie d'une infinité de petits tuyaux, qui ne paroiſſent point avoir eu d'autre uſage que de mouiller ceux qu'on vouloit ſurprendre par cette ba-

(25) Il faut ſuppoſer apparemment que le fond du terrein eſt fort inégal.

dine invention. Plus loin, ſur la droite, on arrive ſucceſſivement à deux autres Places, remplies de Mirthes, qui ſont taillés avec beaucoup d'art. Delà, on paſſe dans un lieu muré, qui contient huit parterres, remplis de toutes ſortes de plantes, avec des eſpaliers de Mirthes à l'entour, & de larges promenades qui les ſéparent. On y voit deux Fontaines, d'un ouvrage fort curieux; l'une contre le mur, l'autre ſous une Arcade, avec pluſieurs Figures d'hommes & d'animaux. Au bout d'une allée, qui fait face à l'arcade, on ſe rend, par une porte, près d'une Fontaine en forme de Rocher, qui tombe en ruine, faute de réparation, & quoique ſoutenue par quantité de Mirthes. Plus loin, par une autre porte, on arrive au pied d'un petit Pavillon couvert de porcelaine, mais mal bâti, près duquel eſt un autre baſſin, avec une Statue qui jette de l'eau. On trouve, de divers côtés, pluſieurs Parterres pleins de roſes & d'autres fleurs; un autre, d'Orangers & de Limoniers, & un Jadin potager, ſéparé par une fort haute muraille. Tout ce qu'on vient de décrire eſt enfermé de grands murs, avec des tours d'eſpace en eſpace.

GEMELLI CARERI. 1698.

Autres édifices publics.

On ne s'attachera point, avec Ca-

GEMELLI CARERI. 1698.

reri, à la deſcription des Couvens de Seville : mais on le ſuit volontiers à la Bourſe, ou la Maiſon du Commerce des Indes. C'eſt un grand Edifice bien voûté, & ſoutenu par des piliers de pierre de taille. Il eſt habité par un Prieur & deux Conſuls, qui adminiſtrent la Juſtice aux Marchands, ſous un dais, dans une Salle magnifique, & dont l'office eſt auſſi de régler & de lever l'Indult royal à l'arrivée des Galions, outre les autres droits pour les dépenſes des Miniſtres. De-là, Careri paſſe au Palais Archiépiſcopal, qu'il repréſente comme un Edifice d'architecture ordinaire, mais vaſte, & digne, dit-il, d'un Prélat qui n'a pas moins de douze cens mille piaſtres de revenu (26). Ce qu'on y voit de plus curieux eſt la Chapelle, & ſes magnifiques ornemens. L'Egliſe Archiépiſcopale, qui en eſt fort proche, paſſe pour le modéle de toutes les Cathédrales des Indes. Sa grandeur eſt extraordinaire. Elle a cinq portes dans ſa longueur, c'eſt-à-dire, des deux côtés, outre les trois du Frontiſpice, qui n'eſt pas encore achevé ; & pour aller à la principale de ces cinq portes, on traverſe un Parterre d'Orangers, envi-

(26) Page 371.

ronné de demies colomnes, & de chaînes de fer. L'Egliſe eſt diviſée en cinq nefs, formées par de beaux piliers. On y compte juſqu'à ſoixante & quinze Autels; mais le grand, qui eſt fait en demi-cercle, eſt d'un travail incomparable. Careri obſerve, comme une ſingularité fort remarquable, que le Cierge Paſcal peſe ving-cinq arobes, qui font ſix cens vingt-cinq livres d'Eſpagne. Le Chapitre de cette Egliſe eſt compoſé de quatre-vingt quinze Chanoines, outre les Officiers & les Muſiciens, qui montent au nombre de deux cens cinquante. La tour eſt un ouvrage magnifique, de forme quarrée, qui va toujours en rétréciſſant, & de plus de deux cens pieds de haut. L'eſcalier en eſt ſi large & ſi commode, qu'on y peut monter à cheval juſqu'aux cloches. GEMELLI CARERI. 1698.

Saint Elme eſt une Maiſon où l'on reçoit les Enfans, pour leur enſeigner la Marine, & qui, pour ſymbole de ſon inſtitution, offre un Navire au milieu de ſa cour. C'eſt de-là qu'on tire quantité d'Eleves, pour les envoyer aux Indes. A leur retour, ils ſont reçus dans le même lieu, s'ils veulent continuer d'y vivre; mais ils doivent abandonner, aux Adminiſtrateurs, les Ecole Eſpagnole de Marine.

GEMELLI CARERI. 1698.

gages qu'ils reçoivent du Roi ou des Marchands.

Aqueduc Romain.

On voit, à peu de diſtance de la Ville, un Aqueduc qui lui fournit de l'eau, & qui paſſe pour l'ouvrage des Romains. En revenant de ce lieu, par la porte de Cermona, on paſſe devant un Palais que le Duc d'Alcala fit bâtir, après ſes Voyages, ſur le modéle de celui de Pilate, qu'on montre encore à Jéruſalem. La *Caza de la Contratacion*, Tribunal, qui regarde le Commerce des Indes, eſt compoſé d'Officiers d'épée & de robbe, pour l'adminiſtration de la Juſtice; & d'une autre Cour, qui juge les affaires du Tréſor. Les Tribunaux de la Juſtice ordinaire ſont un autre ornement de Seville, par la beauté de l'Edifice, & par celle d'une cour environnée de belles colomnes, avec une Fontaine au centre. On fit remarquer à Careri, dans la rue del Candelejo, un buſte du Roi Pierre le Cruel, dont on lui raconta l'hiſtoire ſuivante. Ce Prince avoit coûtume de marcher la nuit, ſeul & bien armé, dans les rues de la Ville, pour obſerver cé qui ſe paſſoit autour de lui. Il eut un jour querelle avec un Eſpagnol, qui n'avoit pas voulu lui céder le pas; & ſon courage, ou ſon bonheur, lui

Avanture du Roi, Pierre le Cruel.

firent tuer ſon Ennemi. On trouva le cadavre. Le Roi donna ordre que l'Aſſaſſin fût découvert, & que l'on procedât contre lui avec la derniere rigueur. Quelque temps après, il voulut être informé du progrès de cette affaire. L'Alcalde, qui étoit parvenu à découvrir la vérité, répondit qu'il ne pouvoit pas pouſſer plus loin les procédures, parce que le Coupable étoit une perſonne du premier rang. Cette réponſe n'ayant pas refroidi l'ardeur que le Roi feignoit pour la Juſtice, l'Alcalde, preſſé par de nouveaux ordres, eut la hardieſſe de faire décapiter ſon Souverain en effigie. Le buſte, qu'on fit voir à Careri, fut placé dans le lieu de l'exécution, pour conſerver la mémoire de cet événement (27).

GEMELLI CARERI. 1658.

De Seville à Madrid, la route ſe fait par terre, & Careri n'y laiſſa rien paſſer ſans obſervation. Un caroſſe, qu'il loua pour ce Voyage, avec trois perſonnes d'un nom connu, coûta cinquante-quatre piaſtres. Il ne fit, le premier jour que cinq lieues juſqu'à Caſtel-blanco, dans un Pays mêlé de Montagnes & de Plaines. Le lendemain, il eut à traverſer une fâcheuſe Montagne, d'où il ſe rendit à Santa

Route de Seville à Madrid.

(27) Pages 378 & précédentes.

GEMELLI CARERI. 1698.

Olalia, après une marche de ſept lieues. Celle qui la ſuivit ne fut que de cinq lieues qui firent arriver les quatre Voyageurs à Fuente de Cantor, gros Village, qui contient trois Couvens. Ils arriverent à Monaſtero, premiere Place de l'Eſtramadour. Le lendemain, ils firent quatre lieues dans un Pays plat, pour ſe rendre à los Santos, Ville royale, d'où ils allerent paſſer la nuit, deux lieues plus loin, à Villa-franca. Six lieues les conduiſirent enſuite à Merida, Ville remplie de cette ſorte de Nobles que les Eſpagnols nomment Solariegas, c'eſt-à-dire, gens qui vivent de leur revenu. On y remarque un fameux Pont de pierre ſur la Riviere de Guadiana, long d'un demi mille, & d'une largeur qui le rend capable de recevoir deux caroſſes. Careri ne manqua point d'y viſiter un ancien Château des Prieurs conventuels de Lyon, qui portent ſur leur habit, une croix de Saint Jacques. Le jour ſuivant, après avoir fait deux lieues, ils paſſerent par trois Villages, pour arriver à Médekin, d'où ils allerent paſſer la nuit à Miajadaos. Le lendemain, ils firent trois lieues juſqu'à Santa-cruz. De-là, paſſant à la vûe de Truxillo, ils arriverent à Tordeſillas.

a chaleur étoit exceſſive, dans les montagnes eſcarpées qu'ils furent obligés de traverſer ; & trois lieues plus loin, ils paſſerent par las Caſas de Mirabere. Enſuite deux lieues les firent arriver ſur le bord du Tage, qu'ils paſſerent ſur un grand Pont de pierre, pour ſe rendre le ſoir dans Almarez. Le jour d'après, ils ne firent pas plus de deux lieues, dans une Plaine bien cultivée, juſqu'à la Calzada d'Oropeſa. Le Pays, dans lequel ils entrerent le lendemain, eſt également fertile & peuplé. Après avoir fait deux lieues, ils paſſerent par Orogko, Domaine des Comtes de ce nom. Cette Place eſt ſituée ſur une Colline, mais ſans autre défenſe que de mauvaiſes murailles. Quatre lieues plus loin, après avoir traverſé une Forêt, on paſſa devant l'Hôtellerie de Venedos, dangereuſe & célébre par ſa ſituation, qui l'expoſe au brigandage des Voleurs. La crainte de quelque fâcheuſe avanture fit faire quelques lieues de plus aux quatre Voyageurs, pour arriver à Talavera, Ville renommée par ſa porcelaine. Le lendemain, après en avoir fait ſix, ils s'arrêterent, le ſoir, à Santa Olalia. La route ne leur offrant plus que des Jardins d'Oliviers, & de bons

GEMELLI CARERI. 1698.

GEMELLI CARERI. 1698.

Villages, ils n'y trouverent que de l'agrément pendant les deux derniers jours de marche, dont l'un les conduisit à Casa Rubia, & l'autre à Mostobes. Le troisiéme, ils entrerent dans Madrid, par le Pont de Ségovie (28).

Idée que Careri donne de Madrid.

Careri marque peu d'admiration pour cette Capitale de la Monarchie d'Espagne. » Quoiqu'elle ne soit, dit-» il, qu'à quarante degrés dix minutes » de latitude, la chaleur y est insup-» portable en Eté, & le froid en Hiver. » Sa figure est presque ovale; ce qui » ne lui donne pas moins de cinq mil-» les de circonférence, tandis qu'elle » n'en a qu'un de longueur. Elle n'est » parvenue à cette grandeur, que de-» puis qu'elle est devenue la résiden-» ce de ses Rois. Ses murs sont de ter-» re, & fort bas. Les rues sont tou-» jours fort sales, parce qu'on y jette » toutes les ordures des maisons. En » Hyver, cette incommodité ne fait » qu'augmenter, par l'eau qu'on lâche » exprès pour emporter ces immondi-» ces, & qui ne pouvant trouver de » passage, empoisonne par sa puanteur. » D'ailleurs, la plûpart des maisons » sont mal bâties, & de simple char-» pente. Tout ce qui sert à la vie est

(28) Pages 384. & précédentes.

rt cher dans Madrid. Le vin y eſt ès-mauvais. Enfin, Careri n'y loue ue le pain & le Mouton, qui lui arurent excellens (29) «. Il y trouva ix modes nouvellement établies : ne, de faire courir quantité de Laais devant les caroſſes ; l'autre, de rter des Perruques, & de les charr de tant de poudre, qu'on ne doit s chercher, dit-il, d'autre cauſe de cherté du pain. Entre les principas curioſités de la Ville, il nomme la ibliothéque du Duc d'Uzeda, qui, our la grandeur du vaiſſeau, le choix les Livres, & la beauté des Tablettes, fermées de glaces, ne le céde point aux meilleures de l'Eſpagne. Tout ce qu'il ajoûte, à ce récit, eſt connu par les Relations des autres Voyageurs.

GEMELLI CARERI. 1698.

Bibliothéque du Duc d'Uzeda.

Mais on ne l'abandonnera point dans le petit Voyage qu'il fit à l'Eſcurial, où ſa curioſité lui fit faire quelques obſervations ſingulieres, qui ne doivent point être détachées de cet article. Il accompagnoit Dom Pierre de Chaves, Prélat du Royaume de Naples, à qui les Eſpagnols ſe faiſoient honneur de montrer ce qu'ils ont de plus rare & de plus précieux.

(29) Page 387.

GEMELLI CARERI. 1698.

Nous dînâmes, dit-il, à Roxas, où l'on compte trois lieues de Madrid; & nous en fîmes quatre autres, pour arriver le soir à l'Escurial, après avoir passé par Culminarego. Le Pere Recteur du College s'empressant de nous faire voir les raretés de ce grand Couvent, nous entrâmes dans la grande cour par un frontispice de pierre de taille; & passant dans une seconde, nous admirâmes les Edifices dont elle est environnée, mais particuliérement une très belle façade d'Eglise, ornée de six Statues, qui représentent les Prophétes. L'Eglise est composée de trois nefs, soutenues, comme le dôme, par de grands piliers de pierre de taille. On est frappé de la magnificence du grand Autel, qui est orné d'un double rang de colomnes, du marbre le plus fin, & de fameuses peintures. En montant dix-sept degrés du même marbre, on trouve un grand Tabernacle éclatant d'or, avec des colomnes de jaspe, qui ne sert que de revêtissement pour un autre de moindre grandeur, & couvert de pierres précieuses d'une valeur inestimable. Les murs, des deux côtés, offrent les Statues en marbre de Charles-Quint & de Philippe II. A gauche est l'Oratoire du Roi. Tou-

Voyage à l'Escurial.

Eglise.

es les voûtes ſont peintes par le Jor- GEMELLI CARERI. 1698.
ans. On montre, dans une armoire, ne grande Statue d'argent, & quanité d'autres de moindre grandeur, qui ontiennent diverſes reliques.

On nous fit voir enſuite les Tom- Tombeaux des Rois.
beaux des Rois & des Reines féconles, dans un lieu ſéparé de celui qui renferme les Rois & les Reines ſtériles, & les enfans des Rois. Ces deux Caveaux & tous les Tombeaux des Rois d'Eſpagne, qu'on y a dépoſés juſqu'à ce jour, ſont incruſtés de marbre noir. De-là, on nous fit remonter à la Sacriſtie, pour nous montrer quantité d'ornemens, garnis de pierres précieuſes, de franges d'or & de broderies. On nous fit admirer ſur tout un grand Tabernacle d'argent, d'un ouvrage merveilleux, dont l'Empereur avoit fait préſent au Roi d'Eſpagne. Mais, l'or & l'argent ſemblent perdre leur prix, dans un lieu, où les diamans, les rubis, les émeraudes & toutes ſortes de pierreries ſont prodiguées.

Nous fûmes conduits dans une pe- Manuſcrits de Sainte Thereſe.
tite chambre voiſine, où pour richeſſes, on nous montra quelques Manuſcrits de Sainte Théreſe, & quantité de Livres rares, avec une cruche d'environ vingt pintes, dans laquelle on pré-

GEMELLI CARERI. 1698.

tend que l'eau fut convertie en vin aux Noces de Cana. La Salle du Chapitre, où nous paſſâmes enſuite, eſt ornée d'excellens Tableaux anciens. On nous fit voir juſqu'aux Livres de Chœur, dont les ornemens ont coûté trente mille piaſtres; & deux grandes Orgues fort riches, outre deux petites qui ſont placées dans les Nefs. Proche du grand eſcalier, on admire le meilleur Tableau du Jordans, qui repréſente la Bataille de Saint-Quentin.

Bibliothéque.

Nos Guides nous inviterent enſuite à paſſer dans la Bibliothéque, où l'ordre des Livres ne forme point un ſpectacle moins agréable que leur multitude. Les Eſpagnols ſe plaignent qu'on y a pris quantité de Manuſcrits Arabes, ſans que perſonne ait jamais ſçû qui l'on doit accuſer de ce vol (30). Les Peintures y ſont admirables, & des plus grands Maîtres. On y montre une pierre d'Aiman, qui enleve vingt-quatre livres de fer, & dont la vertu eſt ſi active, qu'elle opere au travers d'un corps ſolide. L'Appartement du Roi, qui n'eſt pas éloigné de ce Sanctuaire des Sciences, eſt orné, dans toutes ſes chambres, des meilleurs Peintures des deux derniers ſiécles. De la

Perte des Manuſcrits Arabes.

(30) Page 398.

chambre de lit, on voit le Tabernacle du grand Autel. GEMELLI CARERI. 1698.

On compte, dans le Couvent de l'Eſcurial, quatorze Cloîtres, & cinq étages de Dortoirs. Il eſt habité par trois ſortes de Religieux, qui ont leurs Supérieurs indépendans les uns des autres, & dont le nombre monte à deux cens. Leurs Jardins ſont une autre curioſité. Outre les fruits & les fleurs, on y voit des Bois de Myrthes, travaillés avec beaucoup d'art, des Fontaines d'une clarté charmante, un dôme de marbre fin, & pluſieurs beaux Viviers, remplis de poiſſon. On ſçait que Philippe II. fit bâtir ce beau Couvent, pour accomplir un vœu, par lequel il s'étoit engagé, pendant la bataille de Saint-Quentin, à réparer l'injure qu'il avoit faite à ce Saint, en faiſant abbatre une Egliſe qui lui étoit dédiée. Les Eſpagnols aſſurent qu'il y employa deux millions cinq cens mille livres; outre le revenu annuel, qui eſt de quarante-ſix mille piaſtres (31).

Grandeur & beauté du Couvent.

Son Origine.

Careri quitte l'Eſpagne, traverſe les Pyrenées & toute la partie de la France, qui eſt entre ces Montagnes & celles des Alpes. Il s'y arrête ſi peu, que toutes ſes obſervations ſe ſentent de la

Retour de Careri à Naples.

(31) Page 490.

GEMELLI CARERI. 1698.

rapidité de ſa courſe. Gênes le retient plus long-temps, pour y attendre, de Cadix, ſes Manuſcrits & ſon bagage. Il acheve ſon voyage par terre juſqu'à Naples, ſa chere Patrie, où il arrive heureuſement le 3 de Décembre 1598. L'habitude & le goût des deſcriptions l'ayant porté à donner celles de toutes les Villes d'Italie qui ſe ſont trouvées ſur ſon paſſage, il finit ſon Journal par celle même de Naples (32).

§ V.

Conſeils importans pour les Voyageurs.

POUR ſe diſtinguer du commun des Voyageurs, Careri ajoûte, au récit de ſes courſes, divers conſeils, qu'il donne pour le fruit de ſon expérience, & qu'il croit néceſſaires à l'inſtruction de ceux qui entreprendront de marcher ſur ſes traces. Il commence par relever l'utilité des Voyages ; enſuite il établit ſix ou ſept regles, qu'il confirme ou qu'il éclaircit par ſon exemple.

I. Un Voyageur doit être à l'épreuve des plus horribles dangers. Il doit s'armer de conſtance, contre les plus grands malheurs & contre la mort même. Mais la prudence ne lui eſt pas

(32) Pages 496 & précédentes.

GEMELLI CARERI. 1698.

ns néceſſaire que le courage. Sa
niere attention doit tomber ſur le
x de ſa route, en conſultant ceux
ont parcouru le Monde avant lui.
avois eu cette précaution, obſerve
eri, avec une honnête franchiſe,
lui fait reconnoître ſes fautes, je
urois peut-être pas pris ma route
s l'Orient; & prenant au contraire la
ıte oppoſée, j'aurois fait mon tour
Monde avec plus de commodité, plus
ſûreté & moins de lenteur.

II. On doit être bien pourvû d'ar-
ent, parce que les dépenſes vont quel-
uefois beaucoup plus loin qu'on ne s'y
t attendu. Un Voyageur, qui n'a pas
u-delà du néceſſaire, ne peut faire
n grand nombre d'obſervations, qui
'obligent ſouvent de s'arrêter, ou de
prendre par des chemins détournés qui
allongent ſa route; ſans compter qu'il
eſt quelquefois utile de faire de petits
préſens, pour s'attirer du reſpect, &
pour ſe faire ouvrir des lieux dont l'ac-
cès n'eſt pas libre à tout le monde. C'eſt
avoir de l'argent que d'en porter la va-
leur en marchandiſes.

III. Un Voyageur doit avoir quel-
que teinture de Médecine, & ſurtout
de Chirurgie, autant pour ſa propre
utilité que pour celle d'autrui. Rien

GEMELLI CARERI. 1698.

n'apporte plus d'avantages, que de ſçavoir préparer quelques médicamens. On doit avoir auſſi quelque connoiſſance des Drogues & des Simples, pour être en état d'enrichir la Botanique de quelques nouvelles lumieres. Careri confeſſe qu'il eſt fort peu content de lui-même, ſur ce point. Il veut qu'on y joigne la connoiſſance des Animaux, qu'il croit bien plus facile, & qu'on ſoit capable de faire l'épreuve des minéraux qu'on rencontre.

IV. On doit ſçavoir parfaitement la Géographie, la Sphère, l'uſage de l'Aſtrolabe & celui de la Bouſſole, pour meſurer la hauteur Pôlaire, & pour remarquer les erreurs des Cartes. Il faudroit avoir lû toutes les Relations & les Hiſtoires des Pays qu'on entreprend de parcourir, & ſe trouver bien fourni des meilleures Cartes, ſur-tout de celles qui ſont imprimées en ſoie blanche, parce qu'elles ne ſont pas ſujettes à ſe couper, & qu'elles tiennent peu de place dans les malles. Qu'on y joigne, s'il eſt poſſible, une courte deſcription de chaque Pays; ſoit qu'on ſoit capable de la faire ſoi-même par de fidéles Extraits, ſoit qu'on la trouve imprimée en petit volume.

V. Heu-

V. Heureux le Voyageur qui ſçait un peu de deſſein ! Il a ſans ceſſe l'occaſion de s'en ſervir, pour tracer la figure d'une belle Statue, d'un Edifice, d'une Médaille, de quelque Plante rare & de quelque Animal ſingulier, ou pour lever le plan d'une Ville, d'une Forteresſe, d'un Port, &c. Qu'il n'oublie pas de porter un bon compas de proportion, & un quart de cercle avec ſes diviſions. Mais, pour ne rien faire ſans principes & ſans méthode, il doit ſçavoir un peu de Fortification, d'Architecture, de Perſpective, & ſurtout de Géométrie-pratique, qui lui apprendra l'art de meſurer les hauteurs inacceſſibles & leurs diſtances. Une bonne Lunette d'approche eſt auſſi d'une utilité continuelle ; & même un Teleſcope, pour obſerver les étoiles quand on paſſe la Ligne équinoxiale, & qu'on fait route vers le Pôle du Sud. Mais ce qui paroît digne, à Careri, d'un honneur éternel, c'eſt de ſçavoir faire une Carte géographique. GEMELLI CARERI. 1698.

VI. Il eſt indiſpenſable de parler pluſieurs langues, particuliérement celles qui ſervent au Commerce, telles que la Françoiſe, l'Italienne, l'Eſpagnole, la Portugaiſe & l'Eſclavone, la faveur deſquelles on trouve par-

GEMELLI CARERI. 1698.

tout des Interprêtes. L'argent peut ſuppléer imparfaitement à ce défaut, parce qu'il ſe fait entendre des plus ſourds: mais on n'en eſt que plus expoſé à divers périls, quand, avec la réputation d'être riche, on ne peut demander ni recevoir des avis pour les éviter.

Celui qui n'a pas du moins une partie de ces qualités, ſera reduit, s'il a quelque prudence, à ſe faire accompagner d'une perſonne qui poſſede celles qui lui manquent. La probité, dans ce Compagnon de fortune, lui fera trouver non-ſeulement plus de douceur, qu'il ne peut s'imaginer, à voir ſans ceſſe un Confident de ſes plaiſirs & de ſes peines, mais ſervira même à lui faire tirer plus d'inſtruction de la dépenſe & des travaux du Voyage.

Careri, ſuppoſant à ſon Diſciple toutes les qualités naturelles & acquiſes qu'on vient d'expliquer, lui apprend enſuite le moyen de les mettre en uſage. Il ſe trouve, dit-il, des hommes d'un naturel indolent, qui négligent d'obſerver ce qui mérite leur attention; & d'autres, qui meſurant les objets par la courte étendue de leurs lumieres, ne la donnent qu'aux bagatelles, ou du moins qu'à ce qui flatte leur goût. Le Politique s'attache au Gouvernement,

Naturaliſte aux Plantes & aux Ani- GEMELLI CARERI. 1698.
ux, le Géographe aux diſtances &
x ſituations, l'Hiſtorien aux événe-
ns paſſés, l'Antiquaire aux monu-
ns des ſiécles les plus éloignés, le
rchand à tout ce qui concerne le
mmerce, & chaque Artiſte à l'objet
ſa profeſſion. Ce n'eſt pas le but d'un Objet d'un véritable Voyageur.
itable Voyageur, qui doit travail-
pour la poſtérité autant que pour
-même, & rendre ſes Ecrits utiles
out le monde. Il doit être exercé à
re une Relation, non-ſeulement où
vérité ne manque pas, mais qui ren-
me, ſans diſtinction, tous les objets
la curioſité & du ſçavoir. Le genre
vie, auquel il s'eſt attaché, l'oblige
bſerver ſans relâche, la nature du
ys où il arrive, & de celui par le-
el il paſſe; c'eſt-à-dire, le climat,
hauteur du Pôle, la température
l'air, les Montagnes, les Vallées,
Rivieres & les Ponts, la fécondité
terroir, les diſtances des lieues,
Mines & les Carieres, les Bois,
Plantes médicinales, les arbres pro-
s à la conſtruction des Vaiſſeaux,
ualité des fruits, les Animaux, la
ation de la Mer, les Ports, les Caps,
écueils & les marées. A l'égard des
x habités, il doit faire tomber ſon

GEMELLI CARERI. 1698.

attention & ſes remarques ſur les murs, les Fortifications & les édifices ; ſur les magaſins, l'artillerie & la garniſon, du moins lorſqu'il le peut ſans danger ; ſur les coûtumes & les mœurs des Habitans ; ſur leur caractere, leur tempéramment, la longueur ordinaire de leur vie, leurs maladies les plus fréquentes, leurs remedes & leurs alimens communs ; ſur leur richeſſes & leur pauvreté, leur maniere de ſe vêtir, de ſe meubler, de converſer, d'élever les enfans ; ſur leurs ſciences, leurs arts, & leurs méthodes ; ſur leurs poids, leurs meſures, leurs monnoyes & leur commerce. C'eſt un ſoin utile, que celui de conſerver des monnoyes de chaque eſpece, pour ſe mettre en état de comparer l'alliage & la qualité de l'une avec l'autre. On doit s'appliquer particuliérement à connoître le Gouvernement de chaque Pays, les forces de l'Etat, l'adminiſtration de la Juſtice, & remarquer s'il y a quelque Loi qui ſoit contraire au droit commun, quelque uſage ou quelque établiſſement étrange. On n'oubliera point la fondation des Villes principales, quoiqu'ordinairement fabuleuſe ; ni les événemens anciens & modernes, qui peuvent donner du luſtre à leur Hiſtoire. Enfin,

lans les Pays Chrétiens, comme dans es Mahométans & les Idolâtres, il faut echercher ſoigneuſement l'origine de a Religion, & les changemens qu'elle ſoufferts, obſerver les différentes Sec- es, tenir compte des Temples, des éminaires, des Ecoles, des Chapitres, es Rites, des Cérémonies, de l'anti- uité des Evêchés, des Saints Protec- urs, des Reliques les plus conſidé- ables, du nombre & de la richeſſe des cléſiaſtiques, & même des plus fa- ieux Tableaux. GEMELLI CARERI. 1698.

Comme il eſt impoſſible qu'un Voya- eur faſſe toutes ces obſervations par s propres yeux, il cherchera les moyens e ſe lier avec les gens de Lettres, l s'en trouve dans le Pays, ou avec ielques Vieillards intelligens. Il exa- inera les points, ſur leſquels ils ne roîtront pas s'accorder; précaution ujours néceſſaire pour éviter l'erreur, r-tout, lorſque n'entendant point la ngue, on eſt réduit au miniſtere des terprêtes. Il écrira, chaque jour au ir, ſes remarques; parce que dans e ſi grande variété de ſoins & d'ob- s, la mémoire peut manquer. Ceux, i ne veulent rien donner au haſard, nt deux copies de leur Journal, dont confient l'une à quelque ami d'une Moyens qu'il doit employer.

droiture éprouvée. Careri, menacé, dans pluſieurs occaſions, de voir périr tous les Manuſcrits dont ſa Relation eſt compoſée, regretta quelquefois très amerement de n'avoir pas ſuivi ce conſeil. Il le donne avec cet aveu, pour en faire ſentir mieux l'importance (33).

GEMELLI CARERI. 1698.

(33) Careri, Tome VI. pages. 505, & ſuivantes.

VOYAGE

DE

LA BARBINAIS LE GENTIL,

AUTOUR DU MONDE.

INTRODUCTION.

CE Voyage (34) ne ſeroit point excepté du nombre de ceux qu'on a pris le parti de ſupprimer, s'il n'étoit recommandé à l'attention du Lecteur, par l'avantage qu'il a d'être le ſeul que Nation Françoiſe ait fait autour du monde, ou le ſeul du moins, qui ait mais été publié. Son Auteur ne ſe fait connoître, d'ailleurs, que par ſon titre, & par une Epître dédiée à M. le comte de Morville.

Départ de Cherbourg.

Il partit de la Baye de Cherbourg le d'Août 1714 (35). C'eſt le ſeul de tous les Voyageurs, qui faſſe profeſ-

(34) Edition d'Amſterdam, 1728, chez Pierre Mortier, 2 vol. *in* 12, avec des Figures & des Plans. Il eſt aſſez bien écrit, en Lettres qui portent la datte du tems & des lieux. Il n'échappe rien à l'Auteur qui puiſſe faire mal juger de ſon eſprit & de ſa bonne foi.

(35) Quoiqu'il n'explique pas mieux l'occaſion & le deſſein de ſon Voyage, on juge, ſur la ſuite, qu'il s'étoit embarqué ſur un Armateur.

La Barbinais le Gentil. 1714.

ſion de ne pas tenir compte des vents & des hauteurs. » Il vous importe peu, » écrit-il à ſon Correſpondant, de ſçavoir quel vent ſouffloit. Je vous dirai, ſeulement, qu'il étoit très favorable pour le Voyage des Iſles » Canaries. Cette déclaration ne doit pas faire eſperer beaucoup de remarques maritimes ; & la Barbinais ſe borne effectivement à la deſcription des lieux & des mœurs.

Ce même vent, qu'il ne veut pas nommer, ayant peu duré, le Vaiſſeau fut obligé de relâcher à l'Iſle de Sarc, qui n'eſt éloignée de celle de Guerneſey que d'environ trois lieues : mais le temps redevint ſi beau qu'ayant fait voile le 4, il ſe trouva, le 15, près de la petite Iſle Gratioſa. Les Iſles Canaries, où il arriva le 17, n'offrirent rien de plus curieux à la Barbinais, qu'une Dame Eſpagnole, qu'il vit dans un Couvent de l'Oratoria, & que la ſingularité de ſon Avanture lui fit trouver digne d'admiration & de piété. Elle étoit Niece du Marquis d'Aſialcazar, & Veuve du Comte de la Gomere. » On n'a jamais vû de beauté » plus parfaite : mais, avec les plus » beaux yeux du Monde, elle étoit » aveugle ; & cette diſgrace venoit de

Avanture ſinguliere de la Comteſſe de la Gomere.

l'impuiſſance de ſon Mari, dont les forces ne répondoient pas à ſes deſirs. Il avoit eu une autre Femme, à qui l'on aſſuroit que cette foibleſſe avoit cauſé la mort. La ſeconde, craignant le même ſort, ſur-tout après avoir déja perdu la vûe, s'étoit retirée dans ce Monaſtere; & le Comte, dont elle étoit aimée avec une extrême tendreſſe, étoit mort du chagrin de leur ſéparation (*36*).

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1714.

En paſſant la Ligne le 28 de Septembre, la Barbinais ſe vit initié, dit-, avec les formalités ordinaires, aux ıyſteres de la Navigation : mais il ous apprend qu'après avoir été arroſé 'eau, on le fit jurer qu'il ne couche- ɔit jamais avec la Femme d'un Pilote; ırconſtance, qu'aucun Voyageur n'a ıpportée dans les Baptêmes de Mer. a premiere terre qu'il vit ſur la Côte u Bréſil fut l'Iſle Grande, où le Vaiſeau mouilla, le 12 de Décembre, ans un Havre ſans nom, après avoir ailli d'échouer ſur un banc de ſable, ui eſt entre l'Iſle & la Terre-ferme. Il ait la deſcription de cette Iſle. Elle eſt ituée ſous le Tropique du Capricorne, deux lieues du Continent de l'Amé- ique, & ſon circuit eſt de quatorze

Circonſtance du Baptême de Mer.

(*36*) La Barbinais, Tome I. page 6.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1714.

lieues. On la nomme auſſi l'Iſle de Saint-Géorges. Il y regne un Printems éternel. Son terrein eſt élevé, & couvert d'arbres inconnus en Europe, qui forment, en pluſieurs endroits, des Boſquets fort agréables. La Barbinais monta ſeul au ſommet d'une Montagne, dont le pied s'avance juſqu'au bord du Havre. Après avoir eu beaucoup de peine à pénétrer dans l'épaiſſeur du Bois, il parvint au ſommet: mais s'étant égaré au retour, il deſcendit ſans tenir de route certaine; & pendant plus de cinq heures, il continua de marcher au haſard. Enfin, il ſe retrouva ſur le rivage; mais fort loin du Vaiſſeau & de ſes Compagnons. Le fruit de ſa curioſité fut d'avoir obſervé des arbres d'une groſſeur extraordinaire; d'avoir vû quantité d'Orangers & de Citroniers, qui croiſſent ſans culture; des Singes de la groſſeur d'un Veau, qui font retentir les Vallées d'un bruit étrange; des Caymans, & d'autres reptiles fort dangereux. Mais l'Animal le plus incommode, & le plus commun dans cette Iſle, eſt un petit ver, qui s'inſinue ſous les ongles du pied & de la main. Il y cauſe une demangeaiſon douloureuſe. La chair devient blanche; il s'y forme une tumeur;

Deſcription de l'Iſle Grande ou Saint Georges.

: le ſeul reméde eſt d'ôter doucement ver, avec la pointe d'une aiguille. il reſte, dans la plaie, quelque par- e de ſon corps, il y ſurvient une in- ammation, dont les ſuites peuvent re funeſtes.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1714.

La pêche eſt abondante autour de ette Iſle, & le Poiſſon excellent; ais l'épaiſſeur des Bois ôte le pouvoir e chaſſer. Cependant le Vaiſſeau Fran- ois manquoit de vivres; & l'expédi- on de M. du Guay-Trouin, à Rio e Janeïro, étoit encore ſi récente, que prudence ne permettoit pas de s'y réſenter. On fut réduit à chercher uelques proviſions, dans les Habita- ons de la Terre-ferme. La Barbinais, yant été détaché, pour cette expédi- ion, fut ſurpris que dans une Cabane, ù il ne fit pas difficulté d'entrer, plu- eurs Femmes prirent auſſi-tôt la fuite, n pouſſant de grands cris. » Je les ſuivis, dit-il, pour les raſſurer: mais leur crainte en devint plus preſ- ſante, parce que j'étois accompagné de quelques jeunes gens, dont la vi- vacité n'annonçoit pas des inten- tions auſſi réglées que les miennes. Les cris, qui ne diminuoient point, réveillerent un homme, dont l'aſ- pect grave & compoſé nous fit juger

Avanture de la Barbinais avec quelques Portugaiſes.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1714.

» qu'il prenoit beaucoup d'intérêt à
» cette ſcène. Il nous dit, d'un ton
» bruſque, que nous n'étions point
» en France, où les femmes & les
» hommes ont une liberté ſans bor-
» nes ; & que les Portugais n'en ac-
» cordoient pas tant à leurs femmes.
» Cependant, nos politeſſes l'ayant raſ-
» ſuré, il nous apprit, aſſez civile-
» ment qu'il y avoit, à peu de diſtan-
» ce, une petite Ville, nommée *Villa*
» *Grande*, où nous pouvions trouver
» des vivres. Nous nous y rendîmes
» auſſi-tôt. Mais la pauvreté n'y re-
» gnoit pas moins qu'à la Campa-
» gne (37).

Générosité d'un Chirurgien François.

Dans le même temps, un François, nommé la Borde, qui demeuroit à Paraty, où l'exercice de la Chirurgie lui avoit fait gagner du bien, apprit de quelques Habitans de Villa Grande, qu'un Vaiſſeau de ſa Nation avoit peine à trouver des proviſions ſur la Côte. il ſe hâta d'y envoyer une Pyrogue, chargée de pois & de poiſſon ſalé, avec une ſomme d'argent, & des excuſes de n'avoir oſé venir lui-même ; parce que depuis la priſe de Rio de Janeïro, les Portugais ayant rompu tout commerce avec les François, dans leurs

(37) *Ibidem*, pages 12 & 13.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1714.

olonies ; il craignoit qu'ils ne priſſent prétexte pour lui ravir tout ce qu'il ſſédoit. Sa généroſité cauſa des tranſrts de joie dans tout l'Equipage, qui mmençoit à ſouffrir beaucoup de la m. La Barbinais croit lui devoir ce noignage public de reconnoiſſance ; ſi les bénédictions des gens de Mer t quelque vertu, (ce qu'il ne croit éres dit-il ,) le Ciel n'a pas laiſſé t honnête Chirurgien ſans récomnſe (38). Paraty eſt une petite Ville, deſcend une grande partie de l'or, i vient des Mines, & qu'on tranſrte enſuite à Rio Janeïro. Elle n'eſt oignée de l'Iſle Grande que d'environ lieues.

Exemple d'une cruelle vengeance.

Villa Grande avoit été depuis peu théâtre d'une ſcène fort tragique, nt la Barbinais juge le récit imporit pour la connoiſſance du cœur huin, qui eſt malheureuſement capae de ces odieux excès. Le Colonel & le rgent Major de cette Ville, ſe haïſent depuis long-temps. Cette haine toit communiquée juſqu'à leurs Eſves, & les mettoient tous les jours x mains. Un jour que ceux du Conel avoient été battus, il ſe mit à ir tête ; & leur ayant fait inveſtir la

38) Page 14.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1714.

Maiſon du Sergento, il leur ordonna, dans ſa fureur, de tirer pluſieurs coups de fuſil aux fenêtres. La femme & la fille de ſon Ennemi furent tuées à la premiere décharge. Ce triſte ſpectacle toucha ſi vivement le Sergento, que ne conſultant plus que ſon déſeſpoir, ſans conſiderer l'inégalité des forces, il fondit, ſur le Colonel, avec quelques Eſclaves qu'il avoit autour de lui : mais il tomba bientôt, percé de deux coups de lance. Il demanda un Confeſſeur. Le Colonel lui déclara qu'il reclamoit en vain l'aſſiſtance du Ciel, & que s'il n'achevoit pas de le faire maſſacrer ſur le champ, c'étoit pour ſe raſſaſier du plaiſir de le voir expirer. Cependant un Religieux accourut. Mais le Colonel ne lui permit pas d'approcher ; & le voyant réſolu, malgré ſes menaces, d'écouter la Confeſſion de ſon Ennemi, il lâcha, ſur lui, ſon piſtolet, dont il ne fit que lui caſſer le bras. Enſuite, plongeant ſon épée dans le corps du Sergento ; va, lui dit-il, rougir de ta honte au fond de l'Enfer. Ma vengeance ſeroit imparfaite, ſi tu jouiſſois du Paradis (39).

Le Vaiſſeau François ayant remis à la voile, le 29. de Décembre, une

(39) Page 16.

nſpiration, formée à bord, qui faillit cauſer la ruine du Vaiſſeau, donne caſion à la Barbinais de laiſſer com- échapper le ſecret de ſon Voyage. On ſçait, dit-il, que ſuivant les or- dres du Roi & les conventions en- tre la France & l'Eſpagne, ceux qui vouloient armer, pour le Pérou, étoient obligés de tenir leur entrepri- ſe ſecrette. Notre Armateur avoit ris une Commiſſion Angloiſe, ſous e nom d'un Anglois, qui ne devoit ıvoir que le titre de Capitaine, ſans n exercer les fonctions. Cette pré- aution nous avoit engagés auſſi à rendre des Matelots Anglois, dont e nombre étoit preſqu'égal à celui les François. Il ſe paſſoit peu de ours, ſans quelque diſpute entre les eux Nations; & les Officiers mar- uoient peut-être trop de faveur pour ur Patrie. Les Anglois prirent la ſolution d'en tirer vengeance, & e tuer tous les François, à l'excep- on de tous ceux qu'ils jugerent les lus propres à les ſeconder dans leurs ntrepriſes. Ils devoient jetter enſuite ne partie des marchandiſes qui don- oient trop de peſanteur au Vaiſ- au, & forcer le Capitaine Anglois leur ſervir de Chef, dans le mé-

La Barbinais le Gentil. 1714.

Conſpiration ſur le Vaiſſeau.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1714.

» tier de Corſaire, qu'ils ſe propo-
» ſoient d'embraſſer. Un jeune hom-
» me de Guerneſey révela ce complot
» au Capitaine; & malgré les préven-
» tions nationales, il eut aſſez de pro-
» bité pour en donner avis aux Fran-
» çois. Les Officiers s'aſſemblerent.
» Après une ſérieuſe délibération, le
» Contre-maître & le Capitaine d'ar-
» mes reçurent ordre de tenir des ar-
» mes prêtes, & de prendre toutes
» ſortes de précautions contre une ré-
» volte. On fit aſſembler l'Equipage.
Punition des Conjurés.
» On ſe ſaiſit des Mutins, qui, ne ſe
» défiant de rien, furent arrêtés ſans
» réſiſtance. Leur crime ſembloit mé-
» riter la mort : mais on ſe contenta
» de les faire lier ſur des canons, &
» de leur faire donner, à chacun cent
» coups de corde. Les plus emportés
» furent mis au fers. Rien n'eſt plus dangereux, conclut l'Auteur, que de raſſembler, pour les Voyages de long-cours, des Equipages compoſés de différentes Nations. C'eſt nourrir une guerre inteſtine, d'autant plus dangereuſe qu'elle ne peut être arrêtée que par des remédes violens (40).

1715. On eut toujours les vents contraires, juſqu'au Cap le plus méridional

(40) Pages 19 & précédentes.

de l'Amérique. Il ne faut point attendre, de la Barbinais, de nouveaux éclairciſſemens ſur les Détroits (41). Une tempête jetta ſon Vaiſſeau, juſqu'au ſoixantiéme dégré trente minutes du Sud. Toutes ſes autres remarques ſentent peu l'homme de Mer. Il écrivit enſuite à ſon ami : » Vous aviez » alors l'Hyver, vous autres Européens; » & nous étions dans la belle ſaiſon, » c'eſt-à-dire, au milieu de l'Eté : ce- » pendant je n'ai jamais reſſenti de » froid plus cuiſant. Le 17 de Janvier, » nous obſervâmes qu'il n'y avoit que » trois heures de nuit; ce qui nous » conſoloit beaucoup, car la tempête » effraye moins, pendant le jour, que » dans les ténébres. Ajoûtez, aux in- » commodités d'un climat ſi froid, » celle d'avoir une grande partie de nos » Pilotes & de nos Matelots attaqués » du ſcorbut.

La Barbinais le Gentil. 1715.

La Barbinais, mauvais homme de Mer.

Après une navigation de ſix mois, ils découvrirent les Montagnes, que leur figure a fait nommer Mammelles du Biobio, & bientôt après, l'Iſle de

Son arrivée à la Conception du Chily.

(41) Rien n'eſt moins exact. Il nomme le Détroit de le Maire, *Détroit de Mair*. Il prétend que c'eſt un Capitaine nommé Hoorn, qui a donné ſon nom au Cap qui le porte; quoique perſonne n'ignore qu'il lui vient de la Ville de Hoorn, d'où étoit le Maire.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1715.

Sainte Marie, dont le terrein eſt fort bas. Cette Iſle n'eſt qu'à dix lieues de la Baye de la Conception. En entrant dans cette Baye, ils y apperçurent quantité de Vaiſſeaux à l'ancre devant la Ville; mais ils prirent le parti d'aller mouiller dans un enfoncement, nommé Talcaguena, d'où la Barbinais & quelques autres furent députés pour ſaluer le Gouverneur.

On ne s'arrête avec eux, dans ce Port du Chily, que pour continuer de recueillir ce qui leur eſt perſonnel, ou ce qui n'appartient du moins qu'à leur entrepriſe. La Barbinais ne diſſimule rien à ſon ami. Nous ſommes ici peu tranquilles, lui écrit-il, après avoir paſſé quelques mois à la Conception. Je n'ai vû, juſqu'à préſent, que des contre-temps fâcheux, & des embarras, qui naiſſent les uns des autres. Aſſurément ſi la Cour de France ſçavoit ce qu'il en coûte à ceux qui ſont venus dans ces Mers malgré ſes ordres, loin de les punir, elle auroit compaſſion de leur folie. Elle les loueroit peut-être du zèle qu'ils ont eu de purger le Royaume des ſuperfluités de ſes Manufactures, qu'ils viennent troquer ici pour de l'argent, & ſur leſquelles ils ſont une perte conſidérable.

Nous ne nous attendions pas à trou-
, dans la Baye de la Conception,
: compagnie ſi nombreuſe de gens
notre Nation, & bien moins à re-
oir les triſtes nouvelles qu'ils nous
rirent à notre arrivée. Leur pre-
:r compliment fut de nous félici-
, avec une amere ironie, d'être ve-
augmenter le nombre des Malheu-
x. Les plus honnêtes ne diſoient rien
plus. Mais quelques-uns nous char-
ient de malédictions, & d'autres
is ennuyoient par le récit du miſéra-
état de leurs affaires. En un mot,
t étoit en confuſion. On compte
iellement quarante Vaiſſeaux Fran-
; dans ces Mers. J'aime ma Na-
, continue la Barbinais, & je ſuis
porté à relever ſes défauts : cepen-
t l'expérience me force d'avouer
l n'y en a point qui ſoit plus ſou-
t duppe de ſon ambition, & qui
moins propre à commercer dans les
es. C'eſt le jugement que les au-
Peuples en portent auſſi. En effet,
t-ce pas perdre volontairement ſon
n, que d'envoyer, au Pérou, qua-
te Vaiſſeaux, lorſque ſix peuvent
ire ! Il eſt vrai que les Marchands
agnols ne ſont pas moins à plain-
. Ceux qui ont fait de gros achats,

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1715.

Grand nombre de François qu'il y trouve.

Obſervations ſur leur Commerce dans la Mer du Sud.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1715.

depuis deux ou trois ans, & qui, ſe flattant qu'il ne viendroit plus de Vaiſſeaux, ont négligé la vente de leurs marchandiſes, ſe voient ruinés par l'arrivée d'une Flotte ſi nombreuſe. L'avidité mal entendue de tous ces Armateurs eſt d'autant plus blâmable, qu'ils ne pouvoient ignorer le mauvais état des affaires, dont les Vaiſſeaux revenus du Sud les avoient aſſez inſtruits. Leur imprudence ne peut être excuſée que par les conjectures. Le rabais des eſpeces leur a fait chercher des dédommagemens ; & comme les armemens ont été ſecrets depuis le dernier Traité, chacun s'eſt cru le ſeul qui prenoit le parti d'armer. On a fait le même raiſonnement à Nantes, à Bayonne, à Marſeille, & ſur tout à Saint Malo; avec cette différence, que les Armateurs de Saint Malo, plus prudens que tous les autres, ont intéreſſé, dans leurs entrepriſes, des Négocians de Paris, de Lyon, & de divers autres lieux, gens peu éclairés dans ce commerce, & qui ſe laiſſant éblouir par la fortune des Malouins, ſe ſont imaginés, mal à propos, que la Corne d'abondance devoit être toujours pleine au Pérou. Telle eſt la ſource du mal. Mais il eſt à craindre aujourd'hui que

our d'Eſpagne, fatiguée d'un com- LA BARBI-
ce qui ruine le ſien, & ſollicitée NAIS LE GEN-
les Anglois, dont on connoît la TIL.
iſie, ne faſſe enfin paſſer une Eſ- 1715.
e dans ces Mers, avec des ordres
ne ſeront peut-être executés que trop
ement (42).

es ſages reflexions, qui peuvent
ir à l'éclairciſſement des affaires de
ce, dans quelques années fort cé-
es, feront prendre une meilleure
ion des lumieres de la Barbinais
le Commerce, que celle qu'on a
ſe former juſqu'ici de ſes talens
r la Marine & la Navigation. Elles
liquent auſſi le dégoût qu'il con- La Barbinais ſe dégoûte du Commerce.
pour ſon entrepriſe, & la réſolu-
qu'il forma tout d'un coup d'aban-
ner le Vaiſſeau de Cherbourg,
r s'embarquer ſur un Navire de
onne, qui ſe diſpoſoit à faire le
yage de la Chine. Son inclination,
il, ſe refroidiſſant pour le Com-
ce, il en ſentit naître une fort vive
r les Voyages; & pour ſon coup
ſai, il réſolut de faire le tour du
nde (43). Mais, avant ſon départ il Son projet de Voyage.
l'occaſion d'exercer ſon courage, lui
ous les François qui ſe trouvoient
rs dans la Baye.

2) Pages 30 & précédentes. (43) *Ibidem.*

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1715.

Ceux que l'eſpérance de n'y plus voir arriver de Vaiſſeaux, qui vinſſent troubler leur Commerce, y retenoit depuis deux ou trois ans, avoient fait bâtir dans l'enfoncement de Talcaguena, des cabanes propres & commodes. Leurs Jardins leur fourniſſoient toutes ſortes de légumes. La chaſſe, la pêche & l'agriculture faiſoient leur unique occupation; & ce lieu, juſqu'alors inculte & déſert, avoit pris une forme agréable par leurs ſoins. Ils y avoient même conſtruit une Chapelle qui ſervoit de Paroiſſe à leur petite Colonie; ſans s'être beaucoup ſouciés, à la vérité, d'en demander la permiſſion à l'Evêque Eſpagnol. Lorſque le Vaiſſeau de la Barbinais étoit arrivé dans la Baye, Dom Firmin, Meſtre de Camp Général, commandoit à la Conception. C'étoit un jeune homme de vingt-deux ans, fils du premier Préſident de l'Audience de Saint Jago. Il avoit, pour la Nation Françoiſe, une haine qu'il ne cherchoit pas même à diſſimuler. Les François en recevoient, chaque jour, de nouvelles marques; & loin de s'en reſſentir, ils affectoient de n'en faire aucune plainte. Mais le Gouverneur, prenant leur modération pour un défaut de courage, n'en devenoit

Comment les François ſe font reſpecter d'un Gouverneur Eſpagnol.

plus fier & plus injuſte. Ils juge- La Barbi-
enfin qu'il étoit néceſſaire pour leur nais le Gen-
té, autant que pour l'honneur de til.
Nation, de faire éclater un peu 1715.
rigueur ; & l'occaſion s'en préſenta
ıtôt. Du Morier des Vaux, le plus Mort & funé-
en de leurs Capitaines, également raille d'un Ca-
né des Eſpagnols & des François, pitaine Fran-
ırut d'une maladie de langueur, at- çois.
ıée au chagrin d'avoir vû ſes eſ-
nces détruites par le nombre ex-
f des Vaiſſeaux qui arrivoient dans
'ort. On voulut rendre de juſtes
neurs à ſa mémoire. Les Capitai-
aſſemblés convinrent que le corps
it porté, de Talcaguena à la Con-
ion, dans une Chaloupe tendue de
; que toutes les autres Chalou-
le la Flotte le ſuivroient, avec un
chement de trente Matelots, qui
›ient précéder le Convoi, pour faire
décharge de mouſqueterie en divers
oits marqués ; & que par intervalle
les Vaiſſeaux le ſalueroient de leur
n. Cependant, pour garder quel-
bienſéance avec le Gouverneur,
députa vers lui deux Capitaines,
lui demanderent la permiſſion d'e-
ter l'ordre du Conſeil. A peine
na-t-il les écouter. Il leur défendit
aire deſcendre à terre aucune per-

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1715.

ſonne armée, avec menace de charger ceux qui oſeroient l'entreprendre. Les François s'affligerent peu d'un refus, qui ſembloit autoriſer tous leurs reſſentimens. Ils n'en executerent pas moins leur projet; mais ils eurent la précaution d'armer ſoigneuſement les Chaloupes. Lorſqu'elles approcherent du rivage, le Gouverneur fut averti que malgré ſes défenſes, la Ville alloit être remplie de Soldats armés, & qu'il étoit temps de s'oppoſer à la deſcente. Il pâlit, il trembla, de colere, ou de crainte, & ſes premiers mouvemens parurent impétueux; mais les ſeconds furent plus modérés. Les François étoient déja ſur le ſable, lorſqu'il leur envoya dire qu'il leur permettoit d'y deſcendre. Tout le reſte ſe fit avec beaucoup d'ordre & de tranquillité; & cette leçon apprit, aux Officiers Eſpagnols, à traiter plus civilement leurs Alliés (44).

Le Gouverneur Eſpagnol eſt forcé de s'adoucir.

Révolte des Indiens pendant le ſéjour de la Barbinais à la Conception.

Pendant près de cinq mois, que la Barbinais paſſa au Port de la Conception, il fut convaincu par ſes propres yeux, que les François n'étoient pas les ſeuls à qui le gouvernement de Dom Firmin Uſtaris parût inſupportable. Les Indiens de la Plaine, impi-

(44) Pages 38 & précédentes.

toyablement

oyablement opprimés, prirent ce temps pour ſe ſoulever, & firent craindre aux Eſpagnols de ſe voir égorger ou rûler dans leurs murs. On a déja rapporté quelques exemples de ces révoltes; mais ils deviennent précieux pour l'Hiſtoire, lorſqu'ils portent ſur la foi d'un témoignage oculaire. La Barbinais entre ici dans un détail intéreſſant. Ces malheureux Indiens, dit-il, rebutés d'une longue & pénible ſervitude, réſolurent enfin de s'en délivrer. Leurs Caciques, ou leurs Chefs, qui recevoient à regret la loi d'une Nation étrangere, dans des lieux où leurs Ancêtres l'avoient donnée, s'aſſemblerent, & firent courir une fléche, qui eſt l'inſtrument dont ils ſe ſervoient autrefois pour exciter leurs Alliés à la guerre. Ils envoyerent auſſi aux Indiens, qu'on nomme *Indios Bravos*, une corde, qui marquoit, par des nœuds de différentes couleurs, leur projet, le jour & le lieu de leur aſſemblée. Cette conſpiration fut ſi ſecrette, qu'elle ne pût être étouffée dans ſa naiſſance. Un Hermite Indien, qui faiſoit ſa réſidence à peu de diſtance de la Conception, avoit fait, ſous divers prétextes, un amas conſidérable de fer, pour armer leurs lan-

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1715.

ces. Son commerce ayant été découvert, il fut arraché de ſa retraite & jetté dans un Cachot, où la force des tourmens lui fit trahir ſon ſecret. Mais il étoit trop tard pour en arrêter les ſuites. Le Gouverneur trouva ſeulement, dans cette dépoſition forcée, un nouveau ſujet de perſécuter les Indiens qui étoient demeurés fidéles. Il ordonna, aux Eſpagnols, de charger leurs Vaſſaux de chaînes, innocens ou criminels, & de les traiter avec la derniere rigueur. La plûpart de ces Malheureux furent livrés à la Juſtice, ſans excepter ceux dont leurs Maîtres avoient éprouvé l'attachement par de longs ſervices; & toutes les Priſons en ayant bientôt été remplies, on fit tomber la punition ſur les innocens, pour cauſer de l'épouvante aux coupables. Mais cette conduite ne fit qu'irriter les Rebelles. Ils auroient exercé leur premiere fureur ſur la Conception, dont ils n'étoient éloignés que d'environ dix lieues, ſi la crainte des Vaiſſeaux François ne les eût retenus. Pluſieurs Capitaines firent alors une démarche, dont ils eurent bientôt du regret. Ils allerent offrir leur ſecours au Gouverneur, en ajoûtant qu'ils ſe croyoient obligés, par la bonne intelligence qui

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1715.

Avec quelle rigueur ils ſont traités.

Faux orgueil du Gouverneur.

egnoit depuis long-temps entre les deux Couronnes, de conſerver à l'Eſpagne la poſſeſſion du Pays. Ce fier Eſpagnol rejetta leurs offres, & leur répondit, avec ſa hauteur ordinaire, que ſa Nation avoit aſſez de courage & de force pour défendre & garder ſes Conquêtes (45).

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1715.

Cependant le déſordre croiſſant de jour en jour, cette affectation d'intrépidité ne l'empêcha point de faire partir ſécretement ſes meilleurs effets. Comme ſa conduite le rendoit odieux aux Eſpagnols mêmes, ils firent éclater leurs murmures; & ſes précautions faiſant juger qu'il avoit reçu des avis certains de quelque péril preſſant, le peuple s'aſſembla, pour délibérer ſur la défenſe de la Ville. Mais il arriva, comme dans toutes les émotions populaires, que cette aſſemblée tumultueuſe ſe ſépara ſans avoir pris aucune réſolution. Les plus ſages, convaincus de l'extrêmité du danger, prirent le parti d'implorer le ſecours des François, & de ſe ménager une retraite ſur les Vaiſſeaux du Port. Le Gouverneur, qui ne pût ignorer long-temps cette allarme, voulut donner des marques de vigueur, pour rétablir ſa ré-

(45) Page 43.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1715.

putation. Il condamna au ſupplice, pluſieurs Indiens innocens, que la fauſſe terreur de leurs Maîtres avoit fait charger de fers. En vain les Magiſtrats refuſerent de confirmer une Sentence, dont ils connoiſſoient l'injuſtice. Ces Malheureux furent tirés de leur Cachot, & portés au lieu de l'exécution ſur des claies, par des Religieux, qui les exhorterent à la mort. La Barbinais peint vivement leur infortune. » Ils » étoient innocens, dit-il, de l'aveu » même de leurs Juges. A l'horreur » d'une mort qu'ils n'avoient pas mé» ritée, ſe joignoit la triſte circonſtan» ce de ſe voir ôter la vie, dans leur » propre Pays, par des Uſurpateurs, » qui avoient commencé par leur ravir » leurs biens & leur liberté. Ils em» portoient ſeulement la conſolation » de ne pas mourir dans l'Idolâtrie. » Un jeune homme de leur nombre, » demanda un Crucifix, lorſqu'il ſe » vit attaché au poteau; & prenant le » Ciel à témoin de ſon innocence, il » attendrit ſes Bourreaux mêmes, par » un diſcours fort touchant. Les corps » de ces miſérables victimes furent cou» pés en quartiers, pour être expoſés » ſur les grands chemins (46). Mais ce

Il condamne pluſieurs Innocens au ſupplice.

Circonſtances touchantes de leur mort.

(46) Pages 46 & précédentes.

» ſpectacle ayant pouſſé la fureur des » Rebelles au comble, ils ne tarderent » point à ſignaler leur vengeance par » le maſſacre d'un grand nombre d'Eſ- » pagnols, auxquels ils ne voulurent » accorder aucun quartier (47). Telle étoit l'état de cette querelle, lorſque la Barbinais partit de la Conception.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1715.

Il relâcha dans quelques Ports du Pérou, dont il donne le Plan & la Deſcription : mais, remettant à d'autres articles tout ce qui ne lui eſt pas perſonnel, on ne veut le ſuivre, au Port d'Arica, qu'un tremblement de terre lui fit bientôt abandonner, que pour obſerver, avec lui, que le mauvais air de cette Place ayant toujours été funeſte aux François, elle en a tiré le nom de leur Tombeau (48). Cependant, il eſt perſuadé qu'ils doivent en accuſer moins les maladies, qui régnent dans la Ville, que la qualité du vin, qui eſt violent & fumeux, & dont ils uſent avec excès. De-là s'étant rendu au petit Port d'Ylo, à quarante lieues d'Arica, ſon premier ſoin fut de viſiter une Vallée voiſine, où les François avoient eu la liberté de faire bâtir pluſieurs Magaſins, dont le der-

Arica, Tombeau des François.

(47) Pages 47 & précédentes.
(48) Page 60.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1715.

nier tremblement de terre avoit renverſé la plus grande partie. Il y apprit qu'à quarante lieues d'Ylo, du côté des Montagnes, on trouve deux Villes, nommées Mochegoa & Villa Hermoſa d'Arequipa, dont la ſeconde s'eſt ſignalée au commencement du régne de Philippe V. Les Femmes vendirent leurs joyaux, & les Hommes envoyerent de très groſſes ſommes à ce Prince, pour l'aider à ſoutenir la guerre contre l'Archiduc. Ces deux Villes ne ſont pas moins fameuſes par leurs vins, qui paſſent pour les meilleurs & les plus délicats du Royaume.

Villes affectionnées à Philippe V.

Voyage de la Barbinais dans l'intérieur des Terres.

Après avoir paſſé quelques jours dans Ylo, la Barbinais profita du retardement de ſon Vaiſſeau, pour entreprendre un petit Voyage, par terre, dans l'eſpérance d'y trouver l'occaſion de ſe défaire avantageuſement de quelques marchandiſes. Mais on lui conſeilla de s'avancer d'abord juſqu'à Piſco, petite Ville, qui n'eſt éloignée, de Lima, que de cinquante lieues. Ce ſeroit appauvrir trop ſon Journal, que de ſupprimer ici ſes obſervations; d'autant plus qu'elles ne ſont pas d'une nature qui puiſſe les faire rappeller, avec la même étendue, dans l'article général du Pérou. Piſco, dit-il, fut abîmé,

en 1690, par un tremblement de terre. Cette Ville étoit ſituée ſur le rivage, & la Mer ſe retira preſqu'à deux lieues de ſes bornes ordinaires. Les Habitans, ſurpris d'un événement dont ils ne connoiſſoient pas d'exemple, s'enfuirent dans les Montagnes. Quelques-uns ayant eu la hardieſſe de retourner ſur leurs pas, pour contempler un nouveau rivage, la Mer revint, trois heures après, avec tant d'impétuoſité qu'elle les engloutit, ſans que la vîteſſe de leurs chevaux pût les dérobber à la mort. Piſco fut ſubmergée, & l'eau ſe répandit fort loin dans la Plaine. La Rade, où les Vaiſſeaux jettent aujourd'hui l'ancre, eſt le même lieu où la Ville étoit autrefois aſſiſe. Elle fut rebâtie, un quart de lieue plus loin; & l'agrément de ſa ſituation en a fait le ſéjour de toute la Nobleſſe voiſine. Le Commerce étoit aſſez floriſſant à Piſco, lorſque l'entrée du Port de Lima n'étoit pas libre aux François. Ils y vendoient leurs marchandiſes avec autant d'avantage, & même avec plus de ſûreté qu'à Callao, où ils étoient obligés de déclarer leur cargaiſon aux Officiers de la Douane, & de leur payer un droit de treize pour cent, qui tournoit au profit du Viceroi & de ſes Officiers.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1715.

Piſco abîmé par un tremblement de terre.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1715.

D'ailleurs, ils couroient de grands riſques de la part du Viceroi, qui avoit des ordres poſitifs de ſa Cour, de ne pas les ſouffrir au Pérou, & qui pouvoit, ſur le moindre prétexte, confiſquer tous leurs effets, faire arrêter leurs Vaiſſeaux, & ſe juſtifier de ſa déſobéiſſance, en faiſant conduire, pieds & poings liés, leurs Capitaines, en Eſpagne (49).

Etat de la Province de Chincha.

La Barbinais partit de Piſco, le 4 de Septembre, & ſe trouva bientôt dans la Province de Chincha, dont la Capitale n'eſt aujourd'hui qu'un petit Bourg d'Indiens, du même nom. C'étoit autrefois une Ville puiſſante, qui contenoit, dans ſon étendue, plus de deux mille familles. On comptoit alors pluſieurs millions d'Habitans, dans une Province à préſent ſi déſerte, qu'à peine y reſte-il cinq cens familles. Cet exemple, obſerve la Barbinais, doit faire juger combien les Eſpagnols en ont détruit. Auſſi ne font-ils pas difficulté, dit-il, d'avouer eux-mêmes, que leur victoire leur a coûté le ſang d'un nombre infini de Malheureux.

Fable des Géants Peruviens.

Il vit, ſur la route, les veſtiges de ces Géants, renommés dans l'Hiſtoire du Pérou, qui furent frappés de la

(49) Page 73.

foudre, pour un crime dont le Ciel s'eſt réſervé ſouvent la vengeance. Les Eſpagnols ont pris long temps, pour Fables, ce que les Indiens en racontoient : mais ils ont ceſſé, dit-il, d'en douter, par les mêmes raiſons, ſans doute, qui paroiſſent l'avoir perſuadé lui-même. « Pendant un déluge, dont » tout le Pays fut inondé, les Indiens » ſe retirerent ſur les plus hautes Mon- » tagnes, pour attendre que toutes les » eaux fuſſent écoulées. Lorſqu'ils deſ- » cendirent dans la Plaine, ils y trou- » verent des hommes d'une taille dé- » meſurée, qui leur firent une guerre » cruelle. Ceux, qui échapperent à » leur barbarie, furent obligés de cher- » cher un azile dans les Cavernes des » Montagnes qu'ils avoient quittées. » Après s'y être tenus cachés pendant » pluſieurs années, ils virent paroître » au milieu des airs un jeune homme » qui foudroya les Géants ; & par la » défaite de ces cruels Ennemis, ils ſe » retrouverent Maîtres de leurs an- » ciennes demeures. Mes Guides, » ajoûte la Barbinais, me montrerent » pluſieurs marques de la foudre, im- » primées ſur un Rocher, & des os » d'une groſſeur extraordinaire, qu'ils » regardent comme les reſtes de leurs

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1715.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1715.

» Géants. On n'a pû ſçavoir en quel » temps ce déluge eſt arrivé. C'eſt » peut-être un déluge particulier, tel » que celui de la Theſſalie (50).

Tombeaux antiques.

On trouve, dans la Province de Chincha, pluſieurs tombeaux antiques. La Barbinais en vit un, dans lequel on avoit trouvé deux hommes & deux femmes, dont les cadavres étoient aſſez entiers, pour faire connoître la différence des deux Sexes ; quatre vaſes d'argile, quatre taſſes, deux chiens, & pluſieurs piéces d'argent. C'étoit apparemment l'ancienne maniére d'inhumer les Morts. Le Pays eſt un peu moins aride que dans les Provinces voiſines ; ce qui vient de la quantité de ravines qui l'arroſent. Ce ſont des torrens, formés par les neiges fondues, qui tombant avec impétuoſité du haut des Montagnes, entraînent les arbres & des parties de rochers. Leur lit n'eſt jamais profond, parce que les eaux ſe partagent en pluſieurs bras ; mais leur cours n'en eſt que plus rapide.

Route de la Barbinais.

La Barbinais arriva le premier jour, au ſoir, dans un Hameau, nommé le Tambo de Guyanacava. On nomme *Tambo*, un Edifice où les anciens Yncas gardoient leurs tréſors. Il por-

(50) Page 75.

toit, avec lui, toutes ſes proviſions, jusqu'à ſon lit. Lorſqu'il voulut ſouper, il fut ſurpris de voir que la chaleur les avoit corrompues ; & n'ayant point mangé tout le jour, la faim l'obligea de ſe remettre en marche pendant la nuit, pour arriver dans un petit Bourg qui ſe nomme Cagneta. Il le parcourut d'un bout à l'autre. L'habillement des femmes lui parut ſingulier. Elles ont une petite Caſaque, qui ſe croiſe ſur le ſein, & qui s'attache avec une épingle d'argent, longue de dix pouces, dont la tête eſt ronde & plate, & n'a pas moins de ſix à ſept pouces de diamétre. Un millier de ces épingles feroient une dot honnête en Europe : mais dans quelque néceſſité qu'une Indienne de Chincha ſe trouve, elle ne ſe défait point de ce biſarre ornement.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1715.

Parure qui conſiſte en Epingles.

Les eaux du torrent de Cagneta s'étoient débordées avec ſi peu d'obſtacle, que toute la Campagne étoit inondée. Mes Guides, raconte la Barbinais, me déclarerent qu'on ne pouvoit continuer la route ordinaire, ſans s'expoſer aux plus grands dangers, & qu'il falloit faire une journée de plus, pour paſſer ſur un Pont, qui étoit au ſommet de la Montagne, ſans quoi je ſe-

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1715.

rai forcé d'attendre, plus de huit jours, que les eaux fuſſent écoulées. Je ſuivis leur conſeil, mais je ne fus pas long-temps à m'en repentir. Nous fîmes ſept lieues, en montant par des ſentiers incommodes & fort étroits. Je voyois les nuages au-deſſous de moi, & cette élévation ne m'empêchoit pas de ſentir une chaleur extraordinaire. Nous arrivâmes au Pont, vers quatre heures après midi. Mais, Ciel! quel Pont! ſa vûe me fit frémir, & ce ſouvenir me glace encore le ſang. Qu'on s'imagine deux Pointes de Montagnes, ſéparées par un précipice, ou plutôt par un gouffre profond, dans lequel deux torrens ſe précipitent avec un fracas épouvantable. Sur ces deux Pointes, on a planté de gros pieux, auſquels ſont attachées des cordes de ſimple écorce d'arbre, qui paſſant & repaſſant pluſieurs fois d'une pointe à l'autre, forment une eſpece de rets, couvert de planches & de ſable. Tel eſt le Pont, qui forme la communication d'une Montagne à l'autre. Je ne pouvois me réſoudre à paſſer ſur cette machine tremblante. Les Mules paſſerent d'abord avec leur charge : mais la réſiſtance, qu'elles firent long-temps aux Muletiers, marquoit aſſez leur frayeur.

Deſcription d'un Pont terrible.

Pour moi, je paſſai comme elles, c'eſt-à-dire, en me faiſant de mes mains deux pieds de plus, & ſans oſer jetter les yeux de l'un ni de l'autre côté (51). LA BARBINAIS LE GENTIL. 1715.

J'entrai de-là dans la Province de Pachacamac, & je paſſai au pied d'une autre Montagne, dont l'aſpect me cauſa de nouveaux frémiſſemens. Le chemin, qui eſt ſur le bord de la Mer, a ſi peu de largeur, qu'à peine deux Mules peuvent y paſſer de front. Le ſommet de la Montagne, s'avançant au-deſſus, ſemble prêt à s'écrouler; & l'on remarque, à ſes ouvertures, qu'il s'en détache quelquefois de groſſes parties, qui tombent dans la Mer, & qui rendent le danger continuel. Les Eſpagnols appellent ce Paſſage, El mal paſſo d'Aſcia, du nom d'une mauvaiſe Hôtellerie, qui n'en eſt éloignée que d'une lieue. Je ferois pitié ſi je racontois tout ce que j'eus à ſouffrir dans ce Voyage. La chaleur m'accabloit pendant le jour; & j'étois dévoré, pendant la nuit, par diverſes ſortes d'Inſectes. Je traverſai des Montagnes de ſable ſi brûlantes, que je ne pouvois mettre pied à terre ſans reſſentir une ardeur inſupportable. Dans l'eſpace de quarante lieues, je ne vis

Chemin ſingulier.

(51) Pages 89 & précédentes.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1715.

pas un ſeul arbre, ſi ce n'eſt au bord des torrens, où la fraîcheur de l'eau entretient un peu de verdure. Ces déſerts inſpirent une véritable horreur. On n'y entend le chant d'aucun Oiſeau; & pendant toute ma marche, je n'en vis qu'un, de la groſſeur d'un Mouton, qui ſe perche ſur les Montagnes les plus arides, où il ſe nourrit des vers qui naiſſent dans cette vaſte étendue de ſables. Il eſt célébre, dans toutes les Relations du Pérou, ſous le nom de Condur ou Condor (52).

Déſerts affreux.

Condur, Oiſeau de la groſſeur d'un Mouton.

On apprit, à la Barbinais, que le nom de Pachanamac, qu'on donne à cette Province, eſt celui de la principale Divinité des Indiens, c'eſt-à-dire, du Soleil, qu'ils adorent comme le principe de tout ce qui exiſte; que ſa Capitale étoit autrefois une Ville puiſſante, qui contenoit, dans ſon enceinte, plus d'un million d'ames, & qu'elle fut long-temps le théâtre de la guerre & de la cruauté des Eſpagnols. Il n'eut pas beſoin d'autre témoignage que celui de ſes yeux, » lorſque paſſant au milieu des débris de » cette grande Ville, il n'y apperçut » que des ruines & des os entaſſés. Les » rues en ſont belles & ſpacieuſes;

Etranges ruines de la Ville de Pachanamac.

(52) Pages 91 & précédentes.

» mais il régne, parmi ces maſures, » un ſilence qui remplit le cœur d'ef- » froi, & rien ne s'y préſente à la vûe, » qui ne ſoit véritablement affreux. La » paſſion de l'or a pouſſé les Eſpagnols » juſqu'à tirer les corps de leurs tom- » beaux, pour y chercher les tréſors » qu'ils croyoient enſevelis avec eux. » Dans une grande Place, qui paroît » avoir été la plus fréquentée de cette » Ville, je vis, ajoûte la Barbinais, » pluſieurs cadavres que la qualité de » l'air & de la terre avoit conſervés » ſans corruption. Ils étoient épars » de divers côtés. On diſtinguoit aiſé- » ment tous les traits de leurs viſages; » mais ils avoient la peau plus tendue » & plus blanche, que ne l'ont ordi- » nairement les Indiens (53).

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1715.

Cadavres conſervés.

Après avoir pouſſé ſa route juſqu'à Lima, dont il donne une courte deſcription, il en partit le 25 de Janvier 1716, pour retourner à Piſco par le même chemin, & par conſéquent avec les mêmes dangers & la même fatigue. Il arriva, dans ce Port, le 3 de Février; & quelques jours après, il fut témoin d'un horrible événement, qui ne confirma que trop ce qu'on lui avoit raconté du tremblement de terre qu'il 1716.

(53) *Ibidem*, & page 92.

[LA BARBINAIS LE GENTIL. 1716.

Récit d'un tremblement de terre, dont la Barbinais fut témoin.

a déja décrit. » Le 10, à huit heures » du ſoir, la Nouvelle Piſco fut ébran- » lée. Dans un inſtant, dit la Barbi- » nais, je vis toutes les maiſons ren- » verſées. Je voulus prendre la fuite; » mais la peur, qui donne quelquefois » des aîles, m'avoit lié les pieds. Je » n'arrivai qu'avec peine ſur la Place » de la Ville, où tout le monde s'étoit » retiré. Un quart d'heure après, la ter- » re, ayant encore tremblé, s'ouvrit » en quelques endroits, d'où il s'éleva » des tourbillons de pouſſiere, avec » un bruit effrayant. La plûpart des » Habitans ſe retirerent ſur les Mon- » tagnes voiſines. Cette nuit fut un » temps d'horreur & d'épouvante. La » terre s'agitoit à tous momens. Nous » n'étions, dans la Ville, que trois ou » quatre François, qui n'oſions aban- » donner les débris de nos maiſons, » & qui ne ſentions pas moins le péril » qu'il y avoit à les habiter. Tout le » monde craignoit une nouvelle irrup- » tion de la Mer, telle qu'on ſe ſou- » venoit de l'avoir éprouvée, il y avoit » vingt-huit ans. Les Eſpagnols & les » Indiens n'ayant point la hardieſſe » d'aller reconnoître l'état du rivage, » nous prîmes cet emploi vers le jour. » Mais la lumiere ne reparut, que pour

» augmenter l'allarme commune. A neuf heures du matin, le tremblement ayant recommencé avec plus de violence, on publia auſſi-tôt que la Mer venoit de ſe retirer. Cette nouvelle étoit fauſſe; mais la crainte & l'exemple du paſſé y firent trouver tant de vraiſemblance, qu'on ne penſa plus qu'à la fuite. Les cris augmentoient la terreur. Je me préparois à fuir auſſi, & j'étois déja monté à cheval; quand, par un trouble d'eſprit, plutôt que par un reſte de courage, je réſolus de retourner au bord de la Mer, avec deux autres François. J'ai ſouvent éprouvé qu'une frayeur exceſſive produit les mêmes effets que la témérité. Mais nous vîmes la Mer tranquille, & le rivage dans ſa ſituation ordinaire. L'ardeur de guérir les Habitans de leur crainte nous fit pouſſer nos Chevaux avec beaucoup de vîteſſe, en faiſant de loin divers ſignes de nos chapeaux. Ceux qui attendoient notre retour, pour ſe déterminer, nous entendirent ſi mal, qu'ayant pris nos ſignes mêmes pour une exhortation à fuir, ils abandonnerent la Ville avec des cris lamentables. Nous n'y trouvâmes plus qu'un petit nombre

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1716.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1716.

» de Vieillards, que la foibleſſe de » l'âge avoit retenus, & qui regar- » doient déja les ruines de leurs mai- » ſons comme leurs tombeaux (54).

Circonſtances curieuſes qu'il obſerve.

Cependant, il paroît qu'on fut quitte pour quelques nouvelles ſecouſſes, qui acheverent de renverſer Piſco, & qui ne permirent pas aux Habitans d'y retourner de pluſieurs jours. La Barbinais, revenu à lui-même, ſe rappella quelques circonſtances, qu'il n'entreprend point d'expliquer. 1. Une demie heure avant que la terre eût commencé à s'agitter, tous les Animaux parurent ſaiſis de frayeur. Les Chevaux hennirent, rompirent leurs licols, & ſortirent de l'Ecurie. Les Chiens aboyerent. Les Oiſeaux épouvantés, & preſqu'étourdis, ſe jetterent dans les maiſons. Les Rats & les Souris ſortirent de leurs trous. 2. Les Vaiſſeaux, qui étoient à l'ancre, furent ſi violemment agités, qu'il ſembloit que toutes leurs parties fuſſent prêtes à ſe déſunir. Les canons ſauterent ſur leurs affuts, & les mâts rompirent leurs haubans. C'eſt ce que la Barbinais auroit eu de la peine à croire, s'il n'en eût été convaincu par des témoignages unanimes. Il conçoit bien, dit-il, que le fond de la

(54) Pages 120 & précédentes.

Mer étant une continuation de la Terre, l'eau peut être agitée par communication ; mais ce qui lui paroît difficile à comprendre, c'eſt ce mouvement irregulier d'un Vaiſſeau, dont tous les membres participent ſéparément à cette agitation, comme s'il faiſoit partie de la Terre, & qu'il ne nageât point dans un fluide. Son mouvement devroit reſſembler, au plus, à celui qu'il éprouveroit dans une tempête. D'ailleurs, pendant tout le tremblement de Piſco, la ſurface de la Mer étoit unie, & ſes flots n'étoient point élevés. Toute l'agitation devoit être intérieure, puiſque le vent ne ſe mêla point au tremblement de terre. Enfin, les Habitans aſſûroient que dans ces accidens, ſi la caverne terreſtre, où le feu eſt renfermé, va du Septentrion au Midi, & ſi la Ville eſt auſſi dans cette ſituation, toutes les Maiſons ne manquent point d'être renverſées ; au lieu que ſi ce feu ſouterrain prend une Ville dans ſa largeur, le tremblement fait moins de ravage. La Barbinais adopta volontiers cette opinion, après avoir été bien informé que celui de Piſco ne fut preſque pas ſenſible à cinq lieues vers l'Oueſt, & que depuis cette Ville juſqu'à cent lieues au-de-là, du

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1716.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1716.

Midi au Nord, toutes les Villes & les Villages furent entiérement renverſés (55).

Départ de l'Auteur pour la Chine.

Il quitta la Côte du Pérou, le 4 de Mars, avec quelque regret de s'éloigner d'une Ville nommée Guaura, ſituée dans l'endroit le plus riant & le plus champêtre du monde, à moins d'une lieue du petit Port de (56) Guacho, où il s'étoit rendu ſur le Vaiſſeau qui devoit faire voile à la Chine.

Guaura, charmant ſéjour.

» Une Riviere coule au milieu de » de Guaura. Les maiſons y ſont com» modes & bien bâties. Les femmes » ſont belles & affables, & les hommes » n'y connoiſſent point l'orgueil & la » jalouſie, deux vices ordinaires de leur » Nation.

Il ajoûte que ſi l'on conſidere le climat, la fertilité du Pays & le caractere des Habitans, on peut nommer ce petit canton les délices du (57) Pérou. Mais ſon deſtin & ſes engagemens l'apelloient à de nouvelles courſes. Il n'y penſoit pas ſans quelque frayeur, car on lui annonçoit qu'il ſeroit privé, pendant trois mois, de la vûe même des Terres. Ses Pilotes, peu verſés dans

Embarras des Pilotes François.

(55) Pages 121 & 122. du Sud.

(56) A onze degrés quarante minutes de latitude

(57) pages 126 & 128.

la navigation qu'ils alloient entreprendre, ne s'accordoient pas ſur le plan de leur route. Les uns prétendoient que pour n'être pas ſi long-temps expoſés aux calmes, il étoit à propos de gouverner au Nord, & de paſſer promptement la Ligne. Les autres ſoutenoient au contraire que la route de l'Oueſt-Nord-Oueſt étant la plus courte, cette raiſon devoit la faire préférer. L'une & l'autre opinion étoit bien fondée, mais on reconnut trop tard que la premiere devoit l'emporter; & le malheur qu'on eut de s'arrêter à l'autre, fit perdre beaucoup de temps par les calmes. L'ennui, ſeul mal au reſte que les François eſſuyerent dans une ſi longue courſe, fut d'autant plus continuel, que le Soleil voyageant avec eux, & l'ayant au Zenith, ils ne pouvoient obſerver la latitude. Mais ils raiſonnerent beaucoup ſur les Courans, qui ſont très rapides dans cette Mer, & chacun décidoit hardiment de leur cours : ſur quoi la Barbinais remarque qu'ils ſont d'une reſſource merveilleuſe pour les Pilotes, parce qu'ils leur attribuent toutes leurs erreurs de calcul.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1716.

Ils ſe trompent dans le choix de leur route.

Le 5 d'Avril en continuant de porter à l'Oueſt-Nord-Oueſt, ont vit des

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1716.

Oiſeaux, de toutes les eſpeces qui ſont communes ſur Mer : mais il parut bien plus ſurprenant de voir un Hibou, qui vint ſe perchet ſur les mâts. On le prit, on le mit en cage ; il paſſa quinze jours ſans manger. On lui rendit la liberté, dont il n'uſa que pour voltiger long-temps autour du Vaiſſeau, juſqu'à ce que l'épuiſement de ſes forces, par la faim ou la laſſitude, le fit tomber dans la Mer. La Barbinais ne s'arrête à cet incident, que pour demander d'où venoit un Hibou, à cette diſtance des Terres ? Car il n'eſt pas, dit-il, de l'opinion de ceux qui prétendent que les Rats & d'autres Animaux s'engendrent dans la craſſe d'un Vaiſſeau. Mais d'où venoit donc un Animal, qui ne s'éloigne jamais tant de la Terre ? L'opinion la plus commune eſt que les Iſles, qu'on trouve marquées ſur les Cartes, ſont beaucoup plus à l'Eſt, qu'il n'a plû aux Géographes de les placer ; c'eſt ce qu'on juge par les Journaux de tous les Navires qui ont fait cette route, & qui ne les ont jamais vues. Un ſeul Capitaine du Havre de Grace, nommé du Boccage, allant du Pérou à la Chine, découvrit, à deux cens quatre-vingt dégrés de longitude, & à qua-

Hibou pris en pleine Mer.

Raiſonnement ſur cet incident.

tte dégrés de latitude du Nord, un grand Rocher, fort élevé, & ceint de pluſieurs bancs de ſable, auquel il donna le nom de l'Iſle de la Paſſion (58). Ce morceau de Terre eſt le ſeul qu'on ait encore apperçu dans cette Mer, au-de-là de la Ligne, en ſuivant cette route. Ainſi la Barbinais s'eſt fait une queſtion, qu'il eſt obligé de laiſſer ſans réponſe. LA BARBINAIS LE GENTIL. 1716.

Entre les différentes eſpeces d'Oiſeaux, qui voloient autour du bord, on en diſtingua de plus gros qu'un Oye, qui avoient ſept pieds de longueur, d'un bout de l'aîle à l'autre, le bec crochu, & garni de deux rangées de petites dents fort aigües. La maniere de les prendre fut un agréable amuſement pour l'Equipage. On jettoit dans la Mer un hameçon, couvert d'un morceau de linge en forme de Poiſſon. L'Oiſeau venoit fondre ſur cette proie trompeuſe, & demeuroit pris, tantôt par le goſier, tantôt par les dents, malgré ſes efforts pour ſe dégager. Cette eſpece de chaſſe fut le grand amuſement des François, pendant une navigation de trois mois. Ils virent, en un même jour, après avoir déja fait treize cens trente-huit lieues, depuis le Chaſſe agréable.

(58) Page 132.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1716.

4 de Mars juſqu'au 29 d'Avril, ſix trombes d'eau, qui ſe formerent tout à la fois autour du Navire, à la diſtance d'un quart de lieue, avec un bruit ſourd, ſemblable à celui que l'eau fait en coulant dans un Canal ſouterrain. Ce bruit, croiſſant par degrés, reſſembla bientôt aux ſifflement des cordages d'un Vaiſſeau, lorſqu'un vent impétueux les agite. On remarqua d'abord l'eau qui bouillonnoit, & qui s'élevoit d'environ un pied & demi au-deſſus de la ſurface de la Mer. Il paroiſſoit, au-deſſus de ce bouillonnement, un brouillard ou plutôt une vapeur épaiſſe, de couleur pâle, & cette vapeur formoit une eſpece de Canal, qui montoit à la nue. Les Canaux, ou les manches de ces trombes, ſe plioient, à meſure que le vent chaſſoit les nues auſquelles ils étoient attachés; & malgré cette impulſion, non-ſeulement ils ne ſe détachoient pas, mais il ſembloit qu'ils s'allongeaſſent pour les ſuivre, en s'étréciſſant, ou groſſiſſant, lorſque le nuage s'élevoit ou ſe baiſſoit. Ce ſpectacle cauſa beaucoup de frayeur aux Matelots. On amena les voiles; on chargea le canon, dans l'idée commune que le bruit, ou le mouvement de

Six trombes d'eau, qui paroiſſent à la fois.

Explication qu'en donne l'Auteur.

de l'air, fair crever les trombes & les diſſipe. Mais avant qu'on eût employé ces remédes, c'eſt-à-dire, dans l'eſpace de dix minutes, on vit les Canaux ſe rétrecir, ſe détacher de la ſuperficie de la Mer, & ſe diſſiper (59) entiérement.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1716.

(59) Pages 135 & précédentes. Après cette Deſcription, la Barbinais entreprend d'expliquer un Phénomène, qu'il ne trouve point aſſez éclairci; & ſes idées peuvent être utiles aux Navigateurs. Il obſerve d'abord que la plûpart des Phyſiciens ſe ſont trompés, lorſqu'ils ont aſſuré que les trombes étoient un ſigne infaillible de tempête. Qu'on faſſe attention, dit-il, au paſſage où elles ſe firent voir. C'eſt dans la Mer pacifique, où les vents ſoufflent preſque toujours du même côté, & qui eſt renfermée entre les deux tropiques. Elles furent précédées & ſuivies d'un vent égal & leger. Les Pilotes l'aſſurerent, d'ailleurs, que celles qu'ils avoient vûes dans pluſieurs Mers, n'avoient cauſé aucune tempête, mais très ſouvent une pluie abondante, ſans tonnerre. Cependant, il entend une tempête générale, qui régne partout l'horiſon; car il ne doute point que le Canal, dont il a parlé, ne ſoit rempli d'un tourbillon de vent, capable d'en exciter une, dans l'endroit où il ſe forme; & c'eſt apparemment ce tourbillon, qui cauſe le bouillonnement de l'eau: mais cette tempête eſt locale. Les Canaux de nue, qui ſe forment ſur Mer, reſſemblent, par leur cauſe, à ceux qui ſe forment ſur terre; mais les effets en ſont différens. Le tourbillon, qui eſt renfermé dans l'un & dans l'autre, fait plus de ravage ſur terre, où il laiſſe ſouvent d'affreuſes marques de ſon paſſage, au lieu que ſur mer, on n'en reconnoît aucune trace, à moins qu'il ne rencontre quelque Vaiſſeau; ce qui arrive rarement. Pour l'expliquer, l'Auteur ſuppoſe qu'une nue peut, en tombant ſur une autre, former un véritable Eolipyle, qui ſe fait jour par la nue inférieure, & qui pouſſe, contre la Mer, un tourbillon de vent ca-

LA BARBINAIS LE GENTIL.

Le 30 de Mai, jour de la Pentecôte,

1716. pable d'exciter un bouillonnement ſur l'eau. Ce tourbillon, dont la chûte eſt perpendiculaire, produit deux effets différens: 1°. Il enfonce les eaux; & par une compreſſion violente, il forme une eſpece de creux, dans le centre du lieu où il tombe. 2°. Par ce creux, ou cette foſſe, il éleve les eaux au deſſus de leur niveau; & ces eaux, par leur propre poids, cherchent à regagner l'eſpace qu'elles occupoient: mais comme ce mouvement leur fait rencontrer les filets de la vapeur qui deſcend de la nue, elles gliſſent le long de ces filets, ou plutôt elles les heurtent; & par une ſorte d'élaſticité, elles s'élevent d'environ un pied au-deſſus de la ſurface de la Mer. Le corps de la vapeur, qui deſcend de la nue, forme la figure d'un Canal, qui ſemble s'élever du milieu de cette vapeur même, & qui remonte juſqu'à la nue. Elle eſt plus claire ou plus obſcure, ſuivant qu'elle eſt plus ou moins expoſée aux rayons du Soleil, & l'Auteur la compare à la fumée d'un feu noir & étouffé. Quelques-uns croyent, dit-il, que la nue attire l'eau de la Mer, par ce canal, comme on attire le vin du fond d'une bouteille par le moyen d'un tuyau; c'eſt-à-dire, que l'air extérieur, comprimant l'eau, qui eſt autour de l'extrémité du Canal, la force à remonter juſqu'à la nue, par ce même canal, dans lequel ils ſuppoſent que l'air eſt extrêmement rarefié. Si cela étoit, les gens de Mer tireroient inutilement le canon, pour diſſiper les trombes, & toute l'agitation de l'air ne ſ'ervi'oit à rien; comme on ne rompt point le fil d'un jet d'eau, de quelque maniere qu'on agite l'air. Il y a donc plus de vraiſemblance à ſuppoſer que la matiere de ces trombes n'eſt qu'une vapeur, qui s'échappant de la nue avec violence, forme l'image d'un corps continu, juſqu'à la ſurface de la Mer. On en doit conclure que l'effet de ce Phénomène ſur les Vaiſſeaux, ne ſçauroit être de les ſubmerger par l'eau, qui tomberoit perpendiculairement ſur le tillac, mais d'emporter ſeulement quelques voiles ou quelques mâts, parce que la trombe rencontrant ces corps ſolides ſur ſa route, il en ſort un tourbillon violent, dont l'effet eſt ſoudain, mais de peu de durée. Il eſt certain,

on eut la vûe de l'Iſle Guaham (60) ; & pour comble de joie, trois Vaiſſeaux François, de l'Eſcadre Marchande qu'on avoit laiſſée au Pérou, furent le premier ſpectacle qui s'offrit dans la Rade. Ils étoient arrivés le même jour, après s'être vûs expoſés aux dernieres extrêmités. Le feu avoit pris au fond de cale du Vaiſſeau nommé *le Martial*, commandé par la Villepoulet, homme de réputation dans la Marine. La foudre étoit tombée dans le Vaiſſeau qui ſe nommoit *le Maillebois* ; elle avoit briſé le grand mât, & le Capitaine en ayant été frappé, étoit mort ſur le champ. Le troiſiéme Vaiſſeau, nommé *la Bienſéance*, avoit beaucoup ſouffert par la diſette d'eau, & par le ſcorbut, dont preſque tout l'Equipage étoit attaqué.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1716.

Rencontre de trois Vaiſſeaux François, à l'Iſle de Guaham.

La Barbinais deſcendit avec le Capitaine, pour faire les complimens de la Nation Françoiſe au Gouverneur, qu'il honore du titre de Viceroi. Son

Etat préſent des Eſpagnols dans cette Iſle.

par conſéquent, que les gens de Mer ont raiſon d'agiter l'air par le bruit du canon ; ſurtout ſi la trombe eſt voiſine, car alors ce bruit fait ſur la nue, où elle eſt attachée, le même effet que le ſon des cloches ſur celle qui renferme le tonnerre.

(60) L'Auteur obſerve que la variation de l'Aiguille eſt une bonne régle pour trouver les Mariannes. Elle y eſt de ſix degrès & demi vers le Nord-Eſt. *Page* 144.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1716.

récit eſt une bonne peinture de l'état préſent des Eſpagnols dans cette Iſle. » On nous fit paſſer, dit-il, » par un guichet, qui ſervoit de porte-» cochere au Palais, & nous entrâmes » ſous un Portique, où nous vîmes » quelques fuſils, ſept ou huit ronda-» ches, des lances, quatre drapeaux & » un tambour. Quarante Soldats, ran-» gés en haye ſur l'eſcalier, nous reçu-» rent avec toute la gravité de leur Na-» tion; & l'Officier nous introduiſit, » d'un air de cérémonie, dans l'Appar-» tement du Viceroi. Le viſage ouvert & » content, que ce Seigneur prit à no-» tre arrivée, nous fit juger qu'il n'é-» toit pas fâché qu'elle lui procurât du » pain & du vin; ſecours dont il nous » avoua qu'il manquoit depuis long-» temps. Le mot de Palais doit faire » naître une grande idée de ſa demeu-» re; mais il faut ſçavoir que ce qui » s'appelleroit chaumiere en Europe, » porte ici le nom de Palais. Celui de » Guaham eſt couvert de paille, & de » feuilles de Palmier. Il conſiſte en » trois Salles, dont les deux premieres » étoient pour le Viceroi, & l'autre » pour une troupe de jeunes Indien-» nes, qu'il faiſoit élever: bonne œu-» vre, qu'il pouvoit faire ſans ſcan-

» dale, parce que ſon grand âge le » mettoit à couvert de la cenſure. Nous » viſitâmes auſſi deux Miſſionnaires Jé- » ſuites, qui me parurent de ſaints Per- » ſonnages. Ce n'eſt pas aſſûrément l'am- » bition, qui les attire dans une Iſle » où ils menent une vie très-auſte- » re (61).

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1716.

On eſt ſurpris que la Barbinais mette une garniſon de trois cens Soldats dans l'Iſle de Guaham, tandis que les Voyageurs prudens n'en font monter le plus grand nombre qu'à ſoixante. Mais il ajoûte que cette Milice a la liberté d'épouſer des femmes de l'Iſle, & qu'on ſouhaiteroit, s'il étoit poſſible, de peupler la Colonie par ces alliances. Le nombre des Indiens diminue de jour en jour; & de quinze mille, qui reſtoient après la conquête, on n'en compte pas aujourd'hui plus de quinze cens (62). Cependant, au départ des François, le Gouverneur accorda leur congé à quelques Eſpagnols. Tous les Soldats de l'Iſle, ennuyés de vivre dans un Déſert, vouloient s'embarquer. Le Vaiſſeau de la Barbinais en prit onze, pour renforcer ſon Equipage, après avoir rembourſé le Gouverneur de quelque argent qu'il feignit

Ils s'efforcent de la peupler.

(61) Page 145. (62) Page 150.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1716.

de leur avoir prêté, & qui n'étoit au fond, que le prix de leur liberté (63).

Incertitude des François sur le Port où ils doivent aborder à la Chine.

En approchant de la Chine, il reſtoit à ſe déterminer ſur le Port où l'on devoit aborder. L'alternative des deux ſeuls partis, dont on eut le choix, étoit également deſavantageuſe. » Ce-
» lui d'aller à Canton avoit ſes incon-
» véniens, par le grand nombre d'Eu-
» ropéens qu'on s'attendoit d'y trou-
» ver; & celui de ſe rendre à Emouy,
» dans la Province de Fokien, avoit ſes
» riſques, parce que peu de Vaiſſeaux
» Européens y abordent, & que ce Port
» ne convient au plus, qu'à ceux qui
» veulent retourner dans les Mers du
» Sud. Le Capitaine ne laiſſa pas de
» préferer Emouy, ſuivant les inſtruc-
» tions de ſes Armateurs. On lui repré-
» ſenta inutilement qu'ils avoient été
» mal informés; & que l'ordre, qui re-
» gardoit Emouy, ſuppoſant que ce Port
» étoit plus favorable au commerce que
» celui de Canton, ils lui ſçauroient
» bon gré de ne l'avoir pas ſuivi, lorſ-
» qu'ils apprendroient par quel motif
» il s'en étoit écarté.

Ils ſe déterminent pour l'Iſle d'Emouy.

On mit à la voile, le 7; & juſqu'au 22 de Juin, on fit quatre cens quatre-vingt-quatre lieues vers l'Oueſt-Nord-

(63) Page 155.

Oueſt. On eut alors la vue du Cap Enganno, Promontoire des Philippines ; & ce fut à dix lieues de ce Cap, que les autres Vaiſſeaux changerent de route. La variation, depuis l'Iſle de Guaham, avoit toujours diminué, juſqu'à un degré trente minutes vers le Nord-Eſt. On fit route à l'Oueſt, après la ſéparation. La Barbinais fut ſurpris du nombre infini de petites Iſles, qu'on rencontra les deux jours ſuivans, & qu'on doit redouter comme autant d'écueils. Le 25, on eut la vûe de l'Iſle Formoſe. Le Pilote avoit été averti de ne pas s'approcher trop de cette Iſle, parce qu'on y avoit découvert, depuis peu, quelques écueils, au Nord-Eſt du Pic ; d'autant plus dangereux, qu'ils ſont moins connus (64), & que les Courans portent au Nord-Eſt d'une maniere ſenſible. Le 26, à vingt-trois degrés ſeize minutes de latitude Septentrionale, & à cent trente-ſept degrés quatre-vingt quinze minutes de longitude, la Mer étoit couverte de Serpens, que les Rivieres de la Chine y entraînent, & qui marquent infailliblement le voiſinage de la Terre. Enfin, le 29, après avoir découvert les Montagnes de la Chine, on pria

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1716.

Leur route.

Nouveaux écueils de l'Iſle Formoſe.

(64) Pages 157. & précédentes.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1716.

quelques Pêcheurs, qui ſe préſentoient en grand nombre, de ſervir de Guides au Vaiſſeau pour entrer dans la Baye d'Emouy. Ils y conſentirent de bonne grace: mais ils répéterent mille fois, dans leur langue, *Hiamuen Boos*, c'eſt-à-dire, Emouy n'eſt pas bon. L'entrée du Port eſt remarquable, par une Montagne fort haute, ſur laquelle eſt une Tour, qu'on découvre de vingt lieues en Mer, & par une petite Iſle, percée à jour, qui n'eſt qu'à ſix lieues de l'entrée de la Baye (65).

Arrivée du Vaiſſeau dans la Baye d'Emouy.

Le Vaiſſeau François mouilla, le même jour au ſoir, devant le Temple principal de l'Iſle, à deux lieues du Port & de la Ville. L'Auteur donne, à la Baye, environ huit lieues de circuit. La Riviere de Changehen, qui s'y décharge, forme un beau Port, où les Vaiſſeaux ſont à l'abri de tous les vents.

Obſervations de la Barbinais.

Un ſéjour de pluſieurs mois, que la Barbinais fit dans l'Iſle d'Emouy, lui donna le temps d'étudier le caractere & les uſages des Chinois. Tout le reſte de ſon Ouvrage n'eſt qu'un Recueil de ſes obſervations. Mais, après celles qu'on a lûes au vingt-uniéme Tome de ce Recueil, & qui ſont le

(65) page 159.

fruit de deux siécles d'application & de recherches, dans les Relations d'un grand nombre de Missionnaires, dont la bonne foi ne doit pas être plus suspecte que les lumieres, il ne faut pas attendre de supplément fort précieux d'un jeune Voyageur, qui paroît s'en être fait moins une étude, qu'un amusement. LA BARBINAIS LE GENTIL. 1716.

Entre les plaintes qu'il fait des Chinois, il nomme un célebre Jésuite, qui conseilla aux François de ne pas souffrir leurs injures, & de leur donner des coups de canne lorsqu'il en seroit insulté; mais de ne pas se servir de son épée, parce que l'effusion du sang est un crime capital dans cet Empire. Il se fit, dit-il, un devoir de suivre cet avis à la lettre; & chaque jour lui fournissoit des occasions de le pratiquer. » Quoique les Chinois soient » d'un naturel lâche & timide, ils sont » malins; ils insultent volontiers les » Etrangers «. Nos habits les choquent, & nos perruques leur paroissent ridicules. Ceux d'Emouy se confirment, dans cette aversion, par le commerce qu'ils ont avec les Espagnols des Philippines. Ils y sont traités avec rigueur; & les cachots de l'Inquisition sont pleins de Chinois Idolâtres, qui ayant em-

Conseil qu'il reçoit de traiter tous les Chinois à coups de cannes.

Raisons qui nous rendent odieux aux Insulaires d'Emouy.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1718.

braſſé le Chriſtianiſme par des vûes purement humaines, renoncent à leurs engagemens, lorſque l'intérêt ceſſe de les y attacher (66). Il paroît auſſi que les Marchands Européens ne s'efforcent pas beaucoup de s'attirer leur affection. Un Chinois d'Emouy, qui vouloit engager la Barbinais à faire avec lui quelque liaiſon, le preſſa un jour de l'aller voir, & lui montra une Atteſtation d'un Miniſtre Anglois, qu'il croyoit capable de lui donner beaucoup de confiance pour ſon amitié. Elle étoit en langue Latine; & pour recommandation, elle contenoit que ſi quelque malheureux Européen étoit forcé, par ſon mauvais ſort, de venir dans le Port d'Emouy, il l'avertiſſoit que le Chinois Hia-cua, Porteur de cet Ecrit, étoit le plus grand Fripon d'une Ville, dont tous les Habitans étoient d'infâmes Voleurs (67). Quel effet ces perfidies ne ne doivent-elles pas produire, lorſqu'elles viennent à ſe découvrir.

Dîner à la Françoiſe, donné par un Chinois.

Le plus riche Marchand d'Emouy offrit un jour à dîner aux Officiers du Vaiſſeau, & voulut les traiter à la Françoiſe. La Barbinais donne la deſcription de cette Fête. » Deux Chinois, en » habit de cérémonie, les conduiſirent

(66) Page 191. (67) Page 192.

» chez le Marchand, qui ſe nommoit Empſia. Pluſieurs jeunes gens, groteſquement vêtus, s'y diſpoſoient à les ennuyer par la repréſentation d'une Comédie Chinoiſe. Six tables les attendoient ſous un Portique, ſans nappes & ſans aſſiettes, entourées ſeulement de tapis brodés de ſoie, qui pendoient juſqu'à terre. La curioſité conduiſit l'Auteur à la Cuiſine, où il vit une chambre pavée de charbons enflammés, par compartimens, & une troupe de Cuiſiniers armés de longues fourches, au bout deſquelles ils avoient embroché des Canards, des Poules, & des Cochons-laits, qu'ils promenoient gravement ſur les charbons, pour les rôtir. On ſe mit à table, après de longs complimens; & l'on y ſervit pluſieurs plats vuides, réſervés pour les viandes rôties, que les Cuiſiniers toujours armés de leurs fourches, apporterent à l'entrée du repas. Un Ecuyer tranchant vint découper les viandes, avec des mains ſi ſales & ſi dégoûtantes, que les Convives n'oſerent y toucher. La Comédie avoit commencé, dans le même lieu, par les fanfares d'une eſpece de cornet à bouquin, par le tintamarre de pluſieurs baſſins d'airain,

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1716.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1716.

» & d'un tambour de peau de Buffle, » enfin par des danſes fort groteſques. » Après le premier ſervice, on vit paroître les ragoûts du Pays, dans de » grandes jattes de porcelaine, avec de » petits bâtons, qui ſervent de fourchettes aux Chinois. Leur boiſſon » chaude n'accommodant pas les François, ils avoient eu la précaution de » faire apporter du vin du Pérou : mais » leur Hôte, accoutumé à ne rien boire de frais, s'imagina leur rendre un » grand ſervice en le mettant près du » feu. Quelle fut leur ſurpriſe, lorſqu'ils virent fumer le vin dans leurs » verres (68) !

Avantures de quatre Miſſionnaires.

A l'occaſion du Pere Laureati, Miſſionnaire Jéſuite, & Mandarin de la Chine, dont l'aſſiſtance délivra les François d'un grand embarras, la Barbinais nous apprend les diſgraces de quatre Miſſionnaires d'un autre Ordre, qui vinrent ſe refugier dans le Comptoir François, le 9 d'Août 1716. Malgré l'Ordonnance impériale, qui portoit défenſe à tous les Européens d'entrer, dans l'Empire, par un autre Port que celui de Canton, ils avoient oſé s'embarquer dans une Jonque Chinoiſe, qui partoit de Manille, pour ſe rendre

(68) Pages 208 & précédentes.

dans la Province de Fokien. Leur eſpérance avoit été d'échapper plus facilement par cette route, à la vigilance des Mandarins, & d'arriver à Changcheou, Ville principale de cette Province. Le Capitaine Chinois leur avoit promis qu'en touchant aux Côtes de la Chine, il les mettroit ſecrettement à terre, ſans déclarer leur arrivée aux Officiers de l'Empire. Il s'étoit même engagé à leur donner un Guide : mais il ne tint qu'une partie de ſa promeſſe. Après les avoir fait deſcendre à deux lieues d'Emouy, vêtus à la Chinoiſe, & les avoir livrés aſſez fidélement à la conduite d'un Chrétien du Pays, il alla donner avis, aux Mandarins, de leur débarquement, & du lieu où il les avoit laiſſés ; dans l'intention apparemment de les faire arrêter, & de ſe ſaiſir de leur argent & de leur bagage, dont ils avoient eu l'imprudence de lui confier le ſoin. Mais il fut la dupe de ſon avarice & de ſa mauvaiſe foi. Les Mandarins l'obligerent de porter, à leur Tribunal, tout ce qui appartenoit aux quatre Miſſionnaires, & lui donnerent ordre de les faire comparoître dans l'eſpace de deux jours, ſous peine de la confiſcation de ſon Vaiſſeau. Il ſe hâta de les rejoindre à Changcheou. Leur embarras fut

LA BARDINAIS LE GENTIL. 1716.

Ils ſont trahis par un Capitaine Chinois.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1716.

extrême, en apprenant sa trahison; mais s'étant rassurés lorsqu'ils eurent appris qu'il y avoit un Vaisseau de l'Europe au Port d'Emouy, ils ne firent pas difficulté de se laisser conduire dans cette Ville. Ils y furent reçus fort civilement des François. Cependant ils retomberent dans leurs allarmes, à la vûe du Pere Laureati; & leur moindre crainte fut de se voir traversés dans le dessein qu'ils avoient de retourner à Changcheou. » Telle est, suivant la remar-

Leurs préventions contre les Jésuites.

» que de l'Auteur, la prévention de » tous les Missionnaires contre les Jé» suites. Le Pere Laureati, qui ne » l'ignoroit pas, ne se trouva pas moins » embarrassé, parce qu'il étoit question » de protéger quatre personnes, qui » n'avoient pas respecté les ordres de » l'Empereur. S'il leur arrive quelque » chose de fâcheux, disoit-il, ils m'ac» cuseront d'en être l'auteur; & si je » leur rend service, comme la charité » m'y oblige, ils se vanteront que je » n'ai pû leur nuire. La suite justifia » ses idées. Cependant il leur promit » son secours (69).

A quel danger la superstition les expose.

Le Capitaine François leur fit donner un logement, en attendant que les Mandarins eussent décidé de leur sort.

(69) Pages 198 & précédentes.

Ils raconterent ce qui leur étoit arrivé, dans leur paſſage de Manille à la Chine. Une tempête les avoit mis en danger de périr ; mais beaucoup moins par la violence des vents, que par la ſuperſtition barbare des Chinois. Dans l'extrêmité du péril, les Chefs du Vaiſſeau s'étoient aſſemblés ſur la poupe, au pied de leur principale Idole, pour y faire diverſes ſortes d'encenſemens & de fumigations. Ils y avoient placé une natte, qu'ils s'étoient hâtés de couvrir de riz. Un d'entr'eux s'étoit couché deſſus, la tête appuyée ſur un grand chapeau de paille. Enſuite, les yeux étincellans & la bouche écumante, il s'étoit élancé ſur le haut de la poupe ; & s'armant d'une canne de Bambou, il l'avoit fait tourner autour des Aſſiſtans, avec tant de force & de viteſſe, qu'il ſembloit vouloir les aſſommer. Cependant, ils ne paroiſſoient pas craindre ſes coups, dans l'opinion que leur Idole ne permet jamais qu'ils ſoient bleſſés en l'honorant. Les Miſſionnaires, qui n'avoient pas la même confiance, avoient appréhendé, plus d'une fois, d'être mortellement bleſſés. Ce violent exercice ayant duré plus d'une demie heure, il ſe recoucha ſur la natte, & traça ſur le riz divers ca-

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1716.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1716.

racteres : mais, ſoit qu'ils fuſſent mal formés, ou qu'ils n'annonçaſſent rien de certain, on le pria de s'expliquer plus clairement. Alors il prit un papier, ſur lequel il écrivit, avec le ſang qui dégoûtoit de ſa langue, d'autres caracteres, qui faiſoient connoître ce qu'on devoit jetter dans les flots. Tantôt c'étoit un coffre de marchandiſes, tantôt une charge de riz, pour diminuer ſucceſſivement la charge du Vaiſſeau. Pendant ce déſordre, les Miſſionnaires étoient en prieres, comme des Criminels, qui attendent le moment de leur ſupplice, & dans la crainte continuelle que le Diable, qui parloit par la bouche du Chinois, n'ordonnât qu'ils fuſſent auſſi jettés à la Mer (70). On s'eſt arrêté à ce récit, parce qu'on n'a rien vû qui lui reſſemble, dans l'article des ſuperſtitions Chinoiſes. La Barbinais ajoûte lui-même qu'il auroit eu peine à le croire, ſi le Pere Laureati ne l'avoit aſſuré qu'il avoit eu le même ſpectacle en allant aux Philippines (71).

Eloge & caractere du Pere Laureati, Jéſuite Italien.

Ce Mandarin Apoſtolique ſervit les quatre Miſſionnaires avec tant de zèle, que non-ſeulement il obtint l'oubli de

(70) Pages 200 & précédentes.

(71) *Ibidem.*

leur faute, mais qu'il leur fit rendre leur bagage, avec la liberté de demeurer à Changcheou, juſqu'à l'arrivée des ordres de la Cour. Ils ne laiſſerent pas, comme il l'avoit prévû, de lui attribuer les premiers contre-temps qu'ils avoient eſſuyés. Les François, qui avoient mis ſon caractere à l'épreuve, lui rendoient plus de juſtice. » Ils » n'avoient jamais vû de Vieillard plus » aimable & plus gai. Avec beaucoup » de vivacité d'eſprit, il avoit une par- » faite connoiſſance des belles Lettres, » une mémoire ſurprenante, un juge- » ment ferme & ſolide, & un atta- » chement inviolable aux intérêts de » ſa Compagnie. Il y avoit vingt-deux » ans qu'il étoit parti de Rome, pour » venir prêcher l'Evangile à la Chine. » Ses Supérieurs l'avoient d'abord en- » voyé dans une Province Septentrio- » nale, où ſa patience & l'auſtérité de » ſes mœurs avoient levé quantité d'ob- » ſtacles, qui s'étoient oppoſés à l'éta- » bliſſement de la Foi. Enſuite, étant » paſſé aux Philippines, dans le deſ- » ſein d'y établir une Miſſion pour l'A- » mérique, il avoit lié une étroite ami- » tié avec M. de Tournon, Patriarche » d'Antioche, qui étoit arrivé dans le » même temps à Manille. Il l'avoit ac-

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1716.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1716.

compagné juſqu'à Canton : mais les » différends, qui s'éleverent entre les » Miſſionnaires, lui firent prendre le » parti de ſe retirer dans le fond d'une » Province, pour éviter d'être le com- » plice ou le témoin du Schiſme dont » l'Egliſe Chinoiſe étoit menacée ; & » lorſqu'un ordre de la Cour eut banni » particuliérement les Dominiquains, » & d'autres Eccléſiaſtiques, qui s'é- » toient établis dans l'Empire ſans la » participation de l'Empereur, il les » avoit ſecourus par ſon crédit (72).

Réflexions ſur les honneurs dont les Jéſuites jouiſſent à la Chine.

Gardons-nous de ſupprimer, là-deſſus les réflexions de la Barbinais. J'ai ſouvent oui blâmer, dit-il, l'autorité que les Jéſuites ont à la Chine, comme oppoſée à la Doctrine de l'Evangile, qui preſcrit l'humilité à ſes Miniſtres. Il eſt certain que ſi les Miſſionnaires, de quelque Société qu'ils ſoient, abuſent de leur pouvoir, ou ſi l'ambition ſeule leur fait rechercher les titres pompeux & les honneurs, ils ſont condamnables : mais il paroît que les Prédicateurs de l'Evangile ne peuvent avoir trop d'autorité à la Chine. Les Peuples de cet Empire ne ſe prennent que par les yeux. Le ſeul nom de Mandarin les intimide. Un Miſſionnaire, paré

(72) Pages 209 & 210.

de ce titre, eſt à couvert des inſultes de la Populace, malgré la haine qu'elle porte au nom Européen. D'ailleurs, la Religion s'inſinue bien mieux dans l'eſprit d'une Nation Idolâtre & ſuperſtitieuſe, lorſqu'elle eſt prêchée par des hommes dont le caractere & la dignité ſont reſpectables. Au reſte, le nom de Mandarin ne doit pas faire entendre que les Jéſuites ſoient réellement Mandarins, puiſqu'ils n'ont aucune charge (73), & qu'ils n'exercent aucune Magiſtrature : mais comme ils ont la ſauve-garde de l'Empereur (74), & ſon amitié, les Mandarins de l'Empire leur portent du reſpect & les traitent comme leurs égaux ; ce qui ſuffit, à la Chine, pour contenir le Peuple (75).

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1716.

Comment le Pere Laureati eſt traité.

J'en eus de bonnes preuves, continue l'Auteur, dans la permiſſion qui me fut accordée, par le Gouverneur d'Emouy, d'accompagner le Pere Laureati juſqu'à l'extrêmité de l'Iſle. Nous rencontrâmes, ſur la route, le Mandarin, Gouverneur de la Campagne, eſcorté de ſoixante hommes à cheval & de ſes Bourreaux. Auſſi-tôt qu'il eut apperçu la Chaiſe du Pere Laureati,

(73) Ils n'ont jamais poſſedé que la dignité de premier Préſident du Tribunal des Mathématiques.

(74) C'eſt une ceinture jaune.

(75) Pages 212 & précédentes.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1716.

il mit pied à terre, pour le venir ſaluer. Tous ſes gens mirent bas les marques de leur Juriſdiction, & ſe tinrent en haie les bras croiſés ſur l'eſtomac. Le Miſſionnaire le reçut fort civilement, mais d'une maniere, néanmoins, qui faiſoit ſentir quelque ſupériorité. De lieue en lieue, nous rencontrâmes des Députés de divers Mandarins, qui préſenterent, au Pere Laureati, des rafraîchiſſemens de la part de leurs Maîtres. Après deux jours de marche, nous arrivâmes ſur les bords du Canal qui ſépare l'Iſle d'Emouy de la Terre-ferme. C'eſt un bras de Mer, large d'une demie lieue, couvert de Bateaux, attachés les uns aux autres par de fortes chaînes, & qui forment une Ville flottante. On trouve, ſur le bord de la Mer, un grand Monaſtere de Bonzes, où le Gouverneur d'Emouy avoit fait préparer un feſtin: mais le Pere Laureati, n'étant pas diſpoſé à s'y arrêter, s'embarqua ſur le champ avec toute ſa ſuite, compoſée de 18 perſonnes, & remercia les Officiers du Gouverneur, auxquels il fit quelques libéralités, ſuivant l'uſage de la Chine (76).

L'abſence de ce Miſſionnaire fit ſentir vivement, aux François, l'obligation

(76) Page 313.

qu'ils avoient eue à ſes bons offices. Elle rendit les Chinois à leur caractere ; & leur haine, pour les Etrangers, éclata bientôt avec d'autant plus de violence, qu'elle avoit été long-temps retenue. Un des Pilotes du Vaiſſeau, ayant ſurpris un Chinois, qui mettoit la main dans ſa poche pour le voler, le repouſſa bruſquement, & voulut lui arracher un mouchoir qu'il avoit déja tiré. Le Chinois demanda du ſecours à la Populace par ſes cris. Quantité de Furieux tomberent ſur le Pilote, qui étoit ſans armes, déchirerent ſes habits & l'accablerent de coups. Il ſe jetta dans la Mer, pour ſe ſauver à la nage juſqu'au premier Bateau : mais il fut pourſuivi avec tant d'opiniâtreté, que les forces lui manquant, il en chercha dans ſon courage. Il revint à terre, il arracha un bâton des mains d'un Porteur, & s'en ſervit avec tant d'adreſſe & de force, que s'étant fait jour au travers de la foule, il bleſſa l'auteur de la querelle. La bleſſure étoit legere, mais comme l'effuſion du ſang eſt un crime capital entre les Chinois, ils n'eurent pas plutôt vû couler celui de leur Compagnon, que prenant la fuite, ils laiſſerent le champ de bataille au Pilote.

La Barbinais croit ce récit néceſſai-

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1716.

Avanture des François d'Emouy, pour ſervir de leçon aux Négocians.

Courage d'un Pilote François.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1716.

re, pour l'inſtruction de tous les Européens que le Commerce appelle à la Chine. Le Pilote, dit-il, étoit dans un état pitoyable. Ses lévres & ſes joues étoient déchiquetées, par les ongles de ſes Ennemis; armes dangereuſes, & les ſeules dont ils faſſent uſage. Il avoit le corps tout noir de coups. L'Interprête vint donner avis, au Comptoir, que cette affaire auroit des ſuites fâcheuſes, & qu'il étoit d'autant plus important de les prévenir, que le Chinois avoit déja porté ſes plaintes aux Mandarins, & qu'il n'auroit pas manqué de faire un faux expoſé de la querelle. Cette circonſtance allarma les François. Ils ſçavoient que les Mandarins étoient capables de ſaiſir les plus légers prétextes, pour s'emparer du bien d'autrui. Le Vaiſſeau n'étoit plus en état de leur inſpirer de la crainte. On l'avoit déſarmé, pour le carener. La réſolution qu'on prit, au Conſeil, fut d'envoyer la Barbinais, avec un autre Officier du Comptoir, au Tribunal des Loix, pour y porter auſſi leurs plaintes & demander juſtice. Ils furent ſuivis d'une populace furieuſe, qui, les regardant comme des Criminels déja livrés à la rigueur des Juges, les menaçoit de la baſtonade à laquelle

Il eſt maltraité.

ils alloient être condamnés. En effet, les Officiers du Tribunal, avertis de leur deſſein, s'étoient aſſemblés pour éluder la juſtice qu'ils venoient lui demander. Ils les firent attendre, pendant plus de deux heures, après leſquelles ils firent appeller le Chinois bleſſé : Mais avant que de le faire paroître devant eux, les Gardes le préſenterent aux deux François ; & pour exciter la compaſſion des Spectateurs, ils le faiſoient porter par quatre hommes, comme ſi la bleſſure, qu'il avoit à la tête, avoit déja pû lui affoiblir les jambes. D'ailleurs, par une autre ruſe, il s'étoit déchiqueté la tête avec des morceaux de porcelaine. Le ſang en couloit de toutes parts, & couvroit toute ſa robbe (77).

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1716.

La Barbinais demande juſtice aux Mandarins.

Pluſieurs Bourreaux, qui gardoient la porte du Veſtibule, l'introduiſirent en jettant de grands cris. Il ſe proſterna devant les Mandarins. La porte ayant été fermée auſſi-tôt, les deux François ne purent voir ce qui continua de ſe paſſer : mais une heure après, ils furent appellés, & les Bourreaux ſe préparerent à leur ſervir d'eſcorte. Effrayé, dit la Barbinais, d'entendre déja leurs voix lugubres, je demandai, à l'Inter-

Comment il eſt reçu au Tribunal.

(77) Pages 217 & précédentes.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1716.

prête, où ces préparatifs devoient aboutir. Il me répondit que l'uſage aſſujettiſſoit les Criminels à paroître, devant les Mandarins, entre les mains des Exécuteurs de la Juſtice. Je refuſai d'entrer. Je fis déclarer, aux Juges, que nous reclamions les Loix de l'Empire en faveur des Etrangers; & que nous n'étions pas venus pour recevoir leur Sentence, mais pour demander juſtice. L'Interprête leur fit ce rapport. Comme ils n'ignoroient pas la vérité du fait, ils entreprirent de nous rebuter par divers obſtacles. Notre délicateſſe leur parut propre à favoriſer ce deſſein. Ils ordonnerent qu'on fît paroître devant eux notre Pilote, comme une formalité néceſſaire aux informations. Ils ſçavoient qu'étant briſé de coups, il ne pouvoit être aiſément tranſporté. Mais nous continuâmes de demander audience, avec menace d'aller frapper ſur le tambour du Gouverneur (78), ſi elle nous étoit refuſé.

Avantage qu'il tire de ſa fermeté.

Deux heures ſe paſſerent, dans ces conteſtations. Enfin ſurpris de notre fermeté, ils nous firent dire qu'ils ſupprimeroient la premiere condition, mais que nous n'en paroîtrions pas

(78) *Voyez* l'Article des Uſages de la Chine, au Tome XXI. de ce Recueil.

moins

moins devant eux, dans la posture ordinaire des Chinois, c'est-à-dire, que nous leur parlerions à genoux; & que ce n'étoit pas pour eux-mêmes qu'ils exigeoient cette soumission, mais pour le Sceau de l'Empereur, qui étoit exposé dans la Salle. Nous rejettâmes encore cette prétention; & les Mandarins se relâcherent à convenir seulement qu'on ne nous donneroit point de siéges, & que le Thé ne nous seroit présenté qu'après l'Audience. Nous les trouvâmes assis sous un dais de damas bleu, garni de crêpines blanches, chacun avec une table devant soi. Le Sceau de l'Empereur étoit effectivement sur une autre table, au fond de la Salle. Nous les saluâmes à la Françoise, & nous leur demandâmes justice de l'insulte que le Peuple avoit faite à notre Nation, dans la personne d'un de nos Pilotes. Ils répondirent, d'un ton fort grave, que le Pilote étoit accusé d'avoir voulu visiter des femmes, dans une rue écartée; que le désordre n'avoit pas eu d'autre cause, & que nous ne devions pas ignorer que ce crime étoit le plus grand, dont un Etranger pût se rendre coupable dans l'Empire. Nous n'étions pas préparés à cet artifice. Cependant il nous fut aisé

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1716.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1716.

de le détruire. Quelle apparence qu'un homme aſſez ſérieux, qui ne ſçavoit pas la langue du Pays, eût cherché des femmes ſi loin du Comptoir, ſurtout dans une Ville où la conduite même des Habitans devoit nous en inſpirer de la défiance ? Les Mandarins feignirent de ne pas ſentir la vérité de cette réponſe ; & s'obſtinant ſur la même accuſation, ils nous firent valoir leur indulgence, comme une faveur accordée à notre qualité d'Etrangers. Nous perdîmes l'eſpérance d'obtenir d'eux plus de juſtice : mais comme il nous ſuffiſoit d'avoir fait connoître l'innocence du Pilote, nous leur demandâmes de nouveaux ordres pour notre ſûreté, en ajoûtant qu'il étoit à craindre que l'impunité n'augmentât l'inſolence du Peuple. Enfin nous leur déclarâmes, avec aſſez de hauteur, qu'ayant apporté, dans leur Port, l'eſprit de paix qui convient au Commerce, nous n'étions pas diſpoſés à ſouffrir des inſultes, & qu'il étoit de leur intérêt de n'en pas faire l'expérience (79).

Comment cette affaire ſe termine.

Deux Conſeils pour les Négocians.

La Barbinais conclut ce récit par deux conſeils, dont il ne releve pas moins l'importance. » 1°. A la Chine, » dit-il, il faut témoigner autant de

(79) Pages 221 & précédentes.

» fermeté qu'il eſt poſſible, & ne ja- » mais ſouffrir que les Mandarins don- » nent atteinte aux privileges que l'Em- » pereur accorde aux Etrangers «. Leur pouvoir eſt limité, & la moindre plainte peut les perdre. 2°. Il ne faut rien omettre pour impoſer du reſpect au Peuple; & comme il ſe prend beaucoup par les yeux, on ne doit pas négliger la magnificence dans les habits, ni l'air grave & compoſé (80).

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1716.

La Barbinais, laiſſant les affaires du Commerce aux Marchands de ſon Vaiſſeau, prit le parti de ſe retirer, avec un ami, dans une petite Iſle, voiſine d'Emouy, nommée Cobonfou. Il ſe logea dans un Monaſtere de Bonzes; & cette ſolitude lui facilita le moyen de s'inſtruire des mœurs & des uſages de la Chine, par un commerce de Lettres, qu'il entretint avec pluſieurs Miſſionnaires, autant que par les converſations fréquentes qu'il eut, dit-il, avec les Chinois lettrés, & les Bonzes les plus ſuperſtitieux. Ses Hôtes ne parloient qu'un Portugais corrompu; mais il convint avec eux de certains ſignes, à l'aide deſquels ils s'entendoient aiſément. La plûpart de ſes obſervations ſe ſentent ſi fort de leur prin-

La Barbinais ſe retire dans un Monaſtere de Bonzes.

(80) Pages 222 & précédentes.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1716.

cipale ſource, c'eſt-à-dire, de la communication qu'il avoit avec les Miſſionnaires, qu'on y reconnoît ſouvent juſqu'à leurs expreſſions, telles que le Pere du Halde les employe dans ſon Recueil hiſtorique de la Chine; & cette remarque ne deshonore point la fidélité d'un Voyageur. Il fait quelques réflexions curieuſes ſur la Province de Fokien, qui compte l'Iſle d'Emouy dans ſa dépendance. Sa ſituation, dit-il, eſt très-commode pour la navigation & le commerce. On y trouve tous les matériaux néceſſaires pour la conſtruction des Vaiſſeaux. Ses Peuples ſont preſque les ſeuls, qui ſortent de la Chine, & qui faſſent voile ſur les Mers du Japon. Leurs Vaiſſeaux vont aux Philippines, d'où ils rapportent des ſommes conſidérables. » Rien ne prouve mieux » la mauvaiſe politique d'Eſpagne, qui » ſe prive de ſes plus beaux revenus, » en permettant, aux Chinois, le com» merce de ces Iſles. Le Galion d'Aca» pulco n'apporte des millions de piaſ» tres aux Philippines, que pour ache» ter des marchandiſes Chinoiſes; ce » qui fait entrer à la Chine des ri» cheſſes ſurprenantes: tandis que les » Hollandois, plus prudens, payent » les marchandiſes de la Chine en den-

Situation de Fokien & d'Emouy.

» rées équivalentes, c'eſt-à-dire, en épi- » ceries qu'ils tirent de leurs propres » Etabliſſemens, en draps de Hollande, » &c. & ne laiſſent ſortir l'argent de » Batavia que pour être tranſporté en » Europe «. Quoique la Province de Fokien ſoit la moins étendue de l'Empire, elle eſt riche & très-peuplée. Sa Capitale eſt Focheou, Ville fameuſe par la beauté de ſes Temples, & par le ſéjour du Pere Laureati, qui en gouvernoit l'Egliſe. Les Miſſionnaires de l'Ordre de S. François en avoient une alors à Changcheou, Ville conſidérable de la Province, ſur la Riviere de Chang. Emouy n'a pas le titre de Ville, mais c'eſt un Château conſidérable par le nombre de ſes Habitans, & par la réſidence d'un Tito, qui, commandant à plus de vingt mille hommes, va de pair avec les principaux Mandarins. L'Iſle, où cette Place eſt ſituée à vingt quatre degrés dix minutes de latitude du Nord, n'a pas moins de dix-huit lieues de circuit. Son Port eſt capable de contenir plus de mille Vaiſſeaux. La Barbinais y crut voir, à ſon arrivée, une eſpece de Forêt flottante. Cependant, contre le témoignage de ceux qui attribuent l'uſage de la Bouſſole aux Chinois, long-

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1716.

Ville ou Château d'Emouy.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1716.

temps avant nous, il prétend que ces Peuples n'en ont qu'une imparfaite connoiſſance, & qu'ils entendent fort mal la navigation. Ils ne perdent jamais la Terre de vûe, dans leurs Voyages; & la ſituation des Montagnes leur ſert à ſe reconnoître ſur Mer. Il voulut ſçavoir un jour, d'un Pilote Chinois, qui avoit fait pluſieurs fois le Voyage des Philippines, par quelle méthode il dirigeoit ſa route. » Je » vais, lui dit le Pilote, chercher l'Iſle » que vous nommez Formoſe, & j'en » ai connoiſſance avant que d'avoir per- » du entiérement de vûe nos Monta- » gnes. Si la Mer eſt trop agitée, je » louvoye toute la nuit. Si elle eſt cal- » me, je demeure à l'ancre. Au point » du jour, je fais voile; & quand je » découvre les Philippines, ou les Ba- » buyanes, je vois encore les Iſles, » qui ſont entre Formoſe & ces der- » nieres. Si le brouillard me dérobbe » la vûe de la Terre, j'amene mes » voiles. Il n'y a qu'un vent furieux » qui puiſſe me cauſer de l'embar- » ras (82) «. Si les Chinois, demande la Barbinais, ont eu, depuis tant d'années, la connoiſſance de la Bouſſolle, pourquoi ne l'ont-ils plus? ſurtout,

Comment les Chinois naviguent.

(82) Page 244.

lorſque leur Commerce avec les Européens devroit perfectionner leurs anciennes idées ?

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1716.

La Ville, ou le Château d'Emouy, offre la véritable image d'une République de Fourmies, ou d'un Eſſain d'Abeilles. Ses Habitans ſont dans un mouvement continuel. Elle a ſix milles de circuit. Les Maiſons communes y ſont baſſes ; mais on diſtingue les Palais des Mandarins, par les colomnes qui en ſoutiennent le toît, & qui ſont plus hautes & plus groſſes, à proportion du rang.

La Barbinais n'entreprend point de décider ſi les Lettrés Chinois adorent un premier Principe intelligent, ſouverain, parfait, ſans commencement & ſans fin ; ou ſi leur culte ſe borne au Ciel matériel & au pouvoir, qu'ils lui ſuppoſent, de produire & de conſerver tout ce qui exiſte. C'eſt, dit-il, le fondement de toutes les diſputes qui partageoient alors les Miſſionnaires, & dans leſquelles il n'a point la témérité d'entrer (83). Mais, s'attachant à la vérité des faits, il veut repréſenter ce

Parti que la Barbinais prend ſur les diſputes des Miſſionnaires.

(83) Dans l'embarras, où les Jéſuites étoient alors pour ſatisfaire la Cour de Rome, ſans offenſer l'Empereur de la Chine, ils publierent, à Pekin, une Relation hiſtorique, qui contenoit l'Apologie de leur conduite La Barbinais ſe procura cette curieuſe Piece ; & ſe l'étant fait traduire en Portugais,

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1716.

qu'il a vû de ſes propres yeux dans les Temples du Pays, & laiſſer juger à ſes Lecteurs ſi les fameux Rits doivent porter le nom d'Idolâtrie (84).

Il raconte ce qu'il a vû dans les Temples.

Confucius, qu'il ſuffit de nommer ici pour le faire connoître, a ſon Temple dans chaque Ville. On y voit, dans l'endroit le plus éminent, ſa Statue environnée de celles de pluſieurs de ſes Diſciples, dont l'attitude marque le reſpect qu'ils ont eu pour leur Maître. Tous les Magiſtrats de la Ville s'y aſſemblent, aux jours de la nouvelle & de la pleine Lune. Ils y font un petit ſacrifice, different de celui qu'ils appellent ſolemnel. Ce n'eſt point à ces ſacrifices lunaires que la Barbinais s'arrête, ſoit qu'il ne les eût pas vûs, ou qu'il ne les croye pas propres à l'éclairciſſement qu'il ſe propoſe : mais il décrit, ſans partialité, les circonſtances du ſacrifice ſolemnel, qui s'offre deux fois par an, aux deux Equinoxes, auquel tous les Lettrés doivent aſſiſter. En un mot, c'eſt une peinture extérieure qu'il veut donner.

Le Sacrificateur, qui eſt ordinaire-

il la traduiſit lui-même dans notre langue. Elle n'a paru dans aucuns des Mémoires qui ont été publiés en Europe.

(84) Comparez ce récit avec celui qui eſt tiré des Relations des Miſſionnaires, au Tome 23 de ce Recueil.

ment un des Lettrés, ſe diſpoſe, à cette cérémonie, par le jeûne & l'abſtinence. Il prépare, la veille, le riz & les fruits qui doivent être offerts. Il arrange, ſur les tables du Temple, les piéces d'étoffes, qu'on doit brûler à l'honneur de Confucius. On orne l'Autel des plus riches étoffes de ſoie. On y met la Statue de ce Philoſophe, ou les tablettes ſur leſquelles ſon nom eſt écrit en caracteres d'or. Le Sacrificateur éprouve les Pores & les Chevres qu'on doit immoler, en répandant du vin chaud dans leurs oreilles. S'ils remuent la tête, il les juge propres au ſacrifice. Il les rejette, s'ils ne font aucun mouvement. Avant que d'immoler le Porc, il fait une profonde inclination. Il l'immole enſuite. Le ſang & le poil des oreilles, ſont conſervés pour le lendemain.

LA BARBE NAIS LE GENTIL. 1716.

Sacrifices qui ſe font à Confucius.

Le jour ſuivant, au chant du Cocq, on donne le ſignal. Le Sacrificateur, ſuivi des Aſſiſtans, ſe rend au Temple. Après pluſieurs génuflexions, il y invite l'eſprit de Confucius à venir recevoir les hommages & les offrandes des Lettrés. Il ſe lave les mains; tandis que les autres Miniſtres du Temple allument des bougies, & jettent des parfums dans des braziers préparés

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1716.

à la porte du Temple. Lorſqu'il eſt arrivé près de l'Autel, un Maître des Cérémonies dit à haute voix : qu'on offre le poil & le ſang des Bêtes immolées. A ces mots, tous les Aſſiſtans ſe levent ; & le Prêtre ſuivi de ſes Miniſtres & de toute l'aſſemblée, porte le vaſe avec beaucoup de modeſtie & de gravité. Il enterre les poils & le ſang des Bêtes, dans une cour qui eſt devant le Temple.

Après cette formalité, on découvre la chair des victimes, & le Maître des Cérémonies dit : Que l'eſprit du grand Confucius deſcende. Auſſi-tôt le Prêtre éleve un vaſe plein de vin, & le répand ſur une Figure humaine, faite de paille, en diſant ces mots : » Vos ver-
» tus ſont grandes, admirables, ex-
» cellentes, ô Confucius ! Si les Rois
» gouvernent leurs Sujets avec équité,
» ce n'eſt que par le ſecours de vos
» Loix & de votre Doctrine incom-
» parable. Nous vous offrons tous
» ce ſacrifice. Notre offrande eſt pure.
» Que votre eſprit vienne donc vers
» nous, & nous réjouiſſe par ſa pré-
» ſence «. Le Maître des Cérémonies dit enſuite, à haute voix, *Civi*, c'eſt-à-dire, mettons-nous à genoux ; & peu de temps après, il dit *Ki*, qui ſigni-

fie, levons-nous. Le Prêtre lave encore une fois ſes mains, & un de ſes Miniſtres lui préſente deux vaſes ; l'un plein de vin, l'autre couvert d'une piéce d'étoffe de ſoie. Le Maître des Cérémonies dit alors ; que le Prêtre s'approche du Trône de Confucius ; c'eſt-à-dire, de l'Autel où il ſuppoſe que l'Eſprit réſide. Le Prêtre ſe met à genoux ; & tandis que les Muſiciens chantent des Hymnes à l'honneur de ce Philoſophe, il prend la piéce de ſoie, l'éleve, & l'offre à l'Eſprit. Il prend de même le vaſe de vin ; & l'ayant offert, le Maître des Cérémonies dit ſucceſſivement ; *Civi* & *Ki*. Le Prêtre brûle enſuite la piéce d'étoffe, dans une urne de bronze, & il adreſſe ce diſcours à Confucius : » Depuis que les hommes ont commencé » à naître, juſqu'à ce jour, quel eſt » celui d'entr'eux qui a pû ſurpaſſer ou » même égaler les perfections & les » vertus de ce Roi ? L'Eſprit de Confucius eſt ſuperieur à celui des Saints » du temps paſſé. Ces offrandes & » cette piéce de ſoie ſont préparées » pour le ſacrifice que nous vous faiſons, ô Confucius ! Tout ce que » nous vous offrons eſt peu digne de » vous. Le goût & l'odeur de ces mets »

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1716.

» que nous vous préſentons, n'ont » rien d'exquis ; mais nous vous les » offrons, afin que votre Eſprit dai- » gne nous écouter.

Le Sacrificateur, après s'être proſterné pluſieurs fois, prend le vaſe plein de vin. Il adreſſe encore à Confucius deux prieres, dont la ſubſtance eſt qu'il lui offre, avec beaucoup de zèle, un excellent vin ſans mélange, & de la chair de Porc & de Chevre. Enſuite, ſuppoſant que ſon Eſprit eſt deſcendu, il le prie de recevoir favorablement ces offrandes. Le Maître des Cérémonies dit à haute voix : » mettez-vous » à genoux ; approchez-vous du Tem- » ple de Confucius, & buvez le vin » de la félicité. Le Prêtre boit le vin, & reçoit, d'un des Aſſiſtans, les viandes immolées ; après quoi, il fait une nouvelle priere, en ces termes : » Nous » vous avons fait ces offrandes avec » plaiſir, & nous nous perſuadons » qu'en vous les faiſant, nous rece- » vrons toutes ſortes de biens, de gra- » ces & d'honneur. En même temps il diſtribue les viandes aux Aſſiſtans. Le ſacrifice ſe termine en conduiſant l'Eſprit de Confucius, au lieu d'où l'on ſuppoſe qu'il eſt deſcendu (85).

(85) Pages 139 & précédentes.

La Barbinais ne ſe borna point à ce grand ſpectacle, qui faiſoit le principal ſujet de diſcorde. Il voulut voir auſſi les ſacrifices ſolemnels, qui ſe font aux Ancêtres des Familles & ſur la nature deſquels les Miſſionnaires ne s'accordoient pas mieux. Le Tito d'Emouy avoit fait élever, aux portes de cette Ville, un Temple ſuperbe aux Eſprits de ſes Ayeux. Cet ouvrage étoit achevé depuis peu. Le Pere Laureati conſeilla lui-même à la Barbinais d'y aſſiſter.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1716.

Sacrifices qui ſe font aux Ancêtres.

J'allai au Temple, dit-il, & je fus placé dans un lieu à l'écart, d'où je pouvois voir toutes les circonſtances de la Cérémonie. Ceux qui devoient y être préſens, s'étoient aſſemblés à la porte, avant le lever du Soleil. Le Chuchi, ou le Sacrificateur étoit accompagné de deux Miniſtres appellés Fuchi, & de pluſieurs autres perſonnes, qui devoient auſſi ſervir au ſacrifice. Ils s'étoient préparés à cette Fête, par un jeûne de trois jours, pendant leſquels ils avoient vécu en continence, ſans manger de viande & ſans boire de vin. Le Temple étoit magnifiquement orné. Les Tablettes y étoient expoſées ſur une grande table en forme d'Autel, & couvertes d'un grand voile. On avoit placé, ſur un coin de l'Autel, une Figure

Sacrifice pour les Ancêtres.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1716.

humaine de paille, qui repréſentoit apparemment le Mort à l'honneur duquel on faiſoit particuliérement ce ſacrifice. Les tables étoient couvertes de mets différens, tels que des poules, des fruits, du vin, du riz, & diverſes ſortes de poiſſon.

Diverſes prieres.

Auſſi-tôt que le Prêtre fut entré dans le Temple, il lava ſes mains; & s'approchant de l'Autel, avec tous ſes Miniſtres, il expoſa les tablettes à la vûe du Peuple. Tous les Aſſiſtans ſe mirent à genoux, & ſe proſternerent le viſage contre terre. Le Maître des Cérémonies dit à haute voix: » Nous » qui ſommes des Enfans reſpectueux » envers nos Peres, nous vous ſer» vons, nous vous honorons aujour» d'hui, & nous vous ſupplions de ve» nir au milieu de nous, pour recevoir » nos vœux & nos offrandes. Le Peuple, s'étant mis à genoux trois fois de ſuite, & s'étant relevé autant de fois, le Maître des Cérémonies cria: » Que le Sa» crificateur vienne s'approcher de l'Au» tel, & qu'il ſe proſterne devant les » Eſprits. Les Eſprits ſont déja deſcen» dus. Qu'on leur offre les viandes. Un des Miniſtres prit alors un vaſe plein de vin, & le mit entre les mains du Sacrificateur, qui le répandit ſur la Figure humaine de paille. Le Peuple

ayant recommencé à ſe proſterner, le Prêtre offrit, devant les tablettes, des viandes & des fruits. LA BARBINAIS LE GENTIL. 1716.

Le Maître des Cérémonies recommença auſſi à crier, mais d'une voix plus forte : » Buvez le vin de la félicité. Qu'il ſoit la ſource des biens » & des faveurs. Le Prêtre, ayant bû le vin, fit cette priere : » Illuſtres Ancêtres, vous avez commandé, au » Maître des Cérémonies, de nous » promettre de votre part des biens ſans » fin. C'eſt vous qui procurez à vos » Deſcendans les dons magnifiques du » Ciel, & qui nous donnez des moiſſons abondantes, une longue vie, » &c. Enſuite, chacun ſe mit à genoux. J'admirai la promptitude avec laquelle tout le monde obéiſſoit au Maître des Cérémonies. Les Prêtres & les Miniſtres prirent les Tablettes, & les recouvrirent comme elles l'avoient été. Les viandes & les fruits furent diſtribués aux Aſſiſtans, & le Maître des Cérémonies termina ſes fonctions par ce diſcours : » Soyez ſûrs qu'en récompenſe » du Sacrifice que vous venez d'offrir, » vous recevrez toutes ſortes de faveurs, de biens & de richeſſes, une » heureuſe & abondante lignée, une » longue vie, le repos & la paix. Le Promeſſes de la part des Ancêtres.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1716.

Prêtre, ayant répété les mêmes paroles, mit le feu à un monceau de papiers dorés, ronds & taillés en forme de Monnoie. Avant que de ſortir du Temple, chacun fit, au Tito, un certain nombre de révérences & de génuflexions (86).

Deſcription de la grande Pagode d'Emouy.

La Barbinais joint, à ce récit, une courte deſcription de la grande Pagode d'Emouy, avec le ſoin d'avertir qu'elle ne ſe trouve dans aucune autre Relation. Ce beau Temple eſt ſitué à deux milles de la Ville, dans une Plaine, qui ſe termine, d'un côté à la Mer, & de l'autre à une fort haute Montagne. La Mer, par différens Canaux, forme devant le Frontiſpice une nappe d'eau, bordée d'un gazon toujours verd. Toute la face de l'Edifice eſt de trente toiſes. Le Portail eſt d'une grandeur proportionnée, & chargé de figures en relief. On trouve à l'entrée un vaſte Portique, pavé de grandes pierres quarrées & polies, au milieu duquel s'éleve un Autel, qui ſoutient une Statue coloſſale de bronze doré, aſſiſe, & les jambes croiſées. Quatre autres Statues, qui ſont dans la même poſture, autour d'elle, ne laiſſent pas d'avoir dix-huit pieds de hauteur;

(86) Pages 244 & précédentes.

mais elles n'ont d'admirable que la beauté de la dorure. Chacun de ces coloſſes eſt compoſé d'un ſeul morceau de pierre, & porte en main ſon ſymbole. L'un tient un Serpent, qui fait pluſieurs replis autour de ſes bras ; l'autre, un arc bandé ; le troiſiéme une hache d'armes, & le dernier une eſpece de guitarre. LA BARBINAIS LE GENTIL. 1716.

En ſortant du Portique, on entre dans une avant-cour, quarrée, & pavée de longues pierres griſes, dont la moindre a dix pieds de longueur & quatre de large. Quatre Pavillons, qui forment les quatre côtés de cette cour, & qui ſe terminent en dômes, communiquent par un corydor qui regne à l'entour. Le premier contient une cloche, de dix pieds de diamétre, élevée ſur une fort belle charpente (87). Dans le ſecond, on voit un Tambour, d'une groſſeur demeſurée, qui ſert aux Bonzes, pour annoncer les jours de la nouvelle & de la pleine Lune. Les deux autres Pavillons renferment les ornemens du Temple, & ſervent de retraite aux Voyageurs, que les Bonzes ſont obligés de recevoir & de loger. Au milieu de la cour, on voit une grande Tour iſolée, Inſtrumens de Muſique.

(87) Le battant des cloches Chinoiſes eſt en dehors, & de la forme d'un marteau.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1716.

qui se termine aussi en dôme, où l'on monte par un escalier de pierre, qui regne en dehors. Le dôme de cette Tour est un Temple, dont la forme intérieure est quarrée. La voûte est ornée de Mosaïque, & les murailles sont revêtues de figures de pierres en relief, qui représentent des Animaux & des Monstres. Les colomnes, qui soutiennent la voûte, sont de bois verniſſé. Le pavé n'est composé que de petits coquillages, qui forment, par un assemblage curieux, des Oiseaux, des Papillons, des fleurs & d'autres figures. Les Bonzes brûlent sans cesse des parfums sur l'Autel, & n'entretiennent pas moins soigneusement le feu des lampes, qui sont pendues à la voûte.

Autres Instrumens.

A l'une des extrêmités de l'Autel, on voit une Urne de bronze, sur laquelle ils frappent par intervalles, & qui rend un son lugubre. A l'autre bout est une machine de bois, ovale & creuse, qui sert au même usage, surtout lorsqu'on chante les louanges de l'Idôle titulaire du Temple. C'est la Déesse *Coanginpussao*. Elle est placée au milieu de l'Autel, sur une fleur de bronze dorée, qui lui sert de base. Elle tient un jeune Enfant dans ses bras. Plusieurs Idoles subalternes sont rangées autour d'elle, dans une attitude qui marque leur respect & leur dépendance.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1716.

Figures Hiéroglyphiques

Les Bonzes ont tracé, ſur les murs de ce Temple, divers caracteres hiéroglyphiques. On y voit un Tableau peint à freſque, qui repréſente un Etang de feu, où pluſieurs hommes ſemblent nager; les uns portés ſur des Monſtres, les autres environnés de Dragons & de Serpens aîlés. Au milieu du gouffre, on apperçoit un rocher eſcarpé, ſur lequel la Déeſſe du Temple eſt aſſiſe, tenant dans ſes bras un Enfant, qui ſemble appeller tous les Malheureux qu'il regrete de voir dans les flammes : mais un Vieillard, dont les oreilles ſont pendantes, & la tête armée de cornes, les empêche, à coups de maſſue, de s'élever juſqu'au ſommet du Rocher. Les Bonzes refuſerent à la Barbinais l'explication qu'il leur demanda ſur ce Tableau. Il vit, derriere l'Autel, une eſpece de Bibliothéque, dont les Livres traitent du culte, & de la forme des Sacrifices.

Lorſqu'il fut deſcendu de ce Temple, on lui fit traverſer la cour, pour entrer dans une Galerie, dont les murs ſont lambriſſés. Il y compta vingt-quatre Statues de bronze doré, qui repréſentoient vingt-quatre Philoſophes, anciens Diſciples de Confucius. Au bout de ce long eſpace, il arriva

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1716.

dans une grande Salle, qui eſt le Réfectoire des Bonzes. On le fit paſſer delà dans un aſſez vaſte appartement, par lequel on arrive enfin au large Temple. On y monte par un grand eſcalier de pierre. L'intérieur eſt particuliérement orné de vaſes, remplis de fleurs artificielles, quoiqu'on y trouve auſſi les deux Inſtrumens de Muſique, & les autres décorations du premier Temple. L'Idole principale eſt ſur l'Autel; mais on ne la voit qu'au travers d'une gaze très fine, qui forme une eſpece de rideau. Le reſte de l'Edifice conſiſte en pluſieurs grandes chambres, fort propres, mais mal percées. Les Jardins & les Boſquets ſont pratiqués ſur le côteau de la Montagne, où l'on a taillé, dans le roc, des grottes charmantes (88).

Ornemens du grand Temple.

Les François viſiterent ſouvent ce Temple, & n'y reçurent que des civilités de la part des Bonzes. Cependant la Barbinais avertit qu'il ne faut pas chercher à ſatisfaire entiérement ſa curioſité, ni pénétrer dans les Appartemens où l'on n'eſt pas introduit; ſurtout, dit-il, ſi l'on n'eſt pas bien accompagné. Les Bonzes, à qui le commerce des femmes eſt interdit, ſous

(88) Pages 173 & précédentes.

de rigoureuſes peines, & qui en gardent ſouvent dans des lieux ſecrets, ſe vangent d'une curioſité trop indiſcrete. Le Pere Laureati lui raconta que près de Focheou, lieu de ſa réſidence, il y avoit un fameux Monaſtere des principaux Bonzes de cette Province. La fille d'un Docteur Chinois, retournant chez ſon pere, ſuivie de deux femmes, & portée, ſuivant l'uſage du Pays, dans une chaiſe couverte, eut la dévotion d'entrer dans ce Temple, & fit avertir les Bonzes de ſe retirer, tandis qu'elle y feroit ſa priere. Leur Chef ſe cacha derriere l'Autel, vit cette jeune perſonne, & conçut pour elle une paſſion ſi vive, qu'ayant fait arrêter ſur le champ les deux Suivantes par quelques autres Bonzes, il ſe ſaiſit d'elle, malgré ſes cris & ſes larmes. Le Docteur apprit bientôt que ſa fille étoit entrée dans le Temple, & qu'elle y avoit diſparue. En vain la redemanda-t'il aux Bonzes. Ils s'accorderent à répondre qu'elle étoit ſortie, après avoir fait ſa priere. Mais, élevé dans le mépris de la ſuperſtition, comme tous les Lettrés Chinois, il s'adreſſa au Général des Tartares de la Province. Les Bonzes ſe virent forcés de ſe juſtifier. Ils ſe flatterent de mettre le Peuple dans leurs

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1716.

Incontinence des Bonzes.

La Barbinais le Gentil. 1716.

intérêts, en publiant que leur Dieu étoit devenu amoureux de la jeune fille & qu'il l'avoit enlevée. Les plus adroits entreprirent même de faire comprendre, au Docteur, combien l'Idole avoit fait d'honneur à ſon ſang, par une ſi belle alliance. Mais le Général Tartare, mépriſant ces Fables, ſe rendit au Monaſtere, en examina ſoigneuſement tous les réduits, & trouva, dans un lieu ſouterrain, plus de trente femmes, entre leſquelles le Docteur reconnut ſa fille. Auſſi-tôt qu'elles furent ſorties de leur priſon, le Général fit mettre le feu aux quatre coins de l'Edifice, & brûla le Temple, les Autels, les Dieux & les Miniſtres (89).

Témoignage que la Barbinais rend aux Bonzes de Colomfou.

La Barbinais, qui faiſoit ſon ſéjour dans une Communauté de Bonzes, n'y apperçut rien de ſi révoltant. » Leur » culte, dit-il, ne s'étend pas fort » loin. Uniquement occupés de l'en» tretien des lampes, ou du ſoin de re» cevoir ceux qui viennent faire leurs » prieres, ils menent une vie molle & » oiſive. Ils n'ont aucun revenu fixe. » Ils vont, de porte en porte, une clo» chette à la main, mandier les ſe» cours néceſſaires à la vie. Lorſqu'un » Chinois fait quelque fête, à l'hon-

(89) Page 179.

» neur de l'Idole qu'il garde dans ſa
» maiſon, il appelle les Bonzes, qui,
» revêtus de longues chappes brodées,
» portent l'Idôle par les rues : ils mar-
» chent deux à deux, tenant à la main
» pluſieurs banderolles garnies de ſon-
» nettes, & le Peuple les ſuit, par curio-
» ſité plutôt que par dévotion. Au jour
» de la nouvelle & de la pleine Lune, ils
» ſe levent pendant la nuit, pour ré-
» citer des prieres. Il m'a ſemblé qu'ils
» répétoient toujours la même choſe,
» avec autant de modeſtie & de dé-
» votion, que s'ils avoient quelque
» idée des Dieux qu'ils invoquent. Ils
» affectent une grande humilité dans
» les complimens qu'ils ſe font entre
» eux. Ils ſe proſternent les uns devant
» les autres. Mais, comme ils ſe trai-
» tent enſuite, & que le plus ſouvent
» ils s'enivrent, la viſite, qui com-
» mence par des civilités, finit preſ-
» que toujours par des invectives mu-
» tuelles.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1716.

Ce ſont là, continue l'Auteur, des détails que j'ai ſans ceſſe devant les yeux, depuis que j'habite le Monaſtere de Colomfou. Les Bonzes m'y ont cédé, depuis cinq mois, un fort joli appartement, ſous le bon plaiſir des Mandarins. Il y a quelques jours que

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1716.

je faillis d'être étouffé dans mon lit, par la fumée d'un ſacrifice. Je ſortis bruſquement de ma chambre & le premier objet que j'apperçus fut une

Simplicité d'un Bonze.

table couverte de Poules bouillies, de Canards, de Poiſſon, &c. Je vis le Bonze, qui me loge, fort occupé à brûler du papier doré, dans ſon urne ſacrée. Je jugeai d'abord qu'il faiſoit quelque important ſacrifice ; mais je ne pouvois comprendre pour quoi il le faiſoit à ma porte. Je lui en demandai la raiſon : Votre Dieu, me dit-il en pleurant, tue toutes mes Chevres. Depuis que vous demeurez dans cette Iſle, j'ai perdu la moitié de mon troupeau. Je tâche de flechir ce terrible Dieu par les viandes que je lui offre. Il me fit voir quelques caracteres hieroglyphiques, qu'il avoit tracés ſur ma porte, par leſquels il prétendoit conjurer le Dieu des François. Je voulus le déſabuſer ; mais je n'y réuſſis pas. Cependant m'étant informé du ſujet

Les François en profitent.

de ſon chagrin, j'appris que nos Matelots venoient chaque jour dans la petite Iſle de Colomfou, où l'on avoit dreſſé une Tente, pour mettre à couvert les uſtanciles du Vaiſſeau & que s'imaginant plaire au Ciel en volant un Bonze, ils mettoient dans l'oreille

de

de ſes meilleurs Chevreaux une groſſe épingle de fer, qui pénétroit juſqu'au cerveau. Ces animaux en mouroient bientôt ; & le Bonze, attribuant cette mortalité à quelque maladie contagieuſe, dont il accuſoit le Dieu des François, les jettoient à la voirie. Les Matelots ſe hâtoient de les emporter, & rioient beaucoup de ſa ſimplicité.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1716.

Le Pere Laureati ne fit pas difficulté de raconter, à la Barbinais, pluſieurs circonſtances, qui ne ſe trouvent point dans les Recueils du Pere du Halde. Elles regardent particuliérement le fameux Empereur Kamhi, qui occupoit encore le Trône. Il regnoit depuis environ cinquante ans, & ſon âge étoit de ſoixante & trois. Le goût qu'il avoit pour nos Sciences & nos Arts lui faiſoit tolerer les Miſſionnaires, & l'établiſſement d'une Religion étrangere dans l'Empire : mais il n'avoit aucune diſpoſition à l'embraſſer. Il avoit tout l'orgueil & le faſte des Monarques Orientaux. Sa vanité ne pouvoit ſouffrir que dans les Cartes Géographiques, on ne mît pas ſon Empire au centre du Monde ; & quelques Jéſuites furent obligés, pour lui plaire, de renverſer l'ordre, dans une Carte Chi-

Traits curieux racontés à la Barbinais, ſur l'Empereur Kamhi.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1716.

noiſe, qu'il leur fit faire à Peking. Il rejetta deux Globes, d'une rare beauté, qu'un Négociant Anglois lui avoit offert, par la ſeule raiſon que la Chine n'y étoit pas ſituée comme il le deſiroit. Sa prévention, pour le Pays dont il étoit le Maître, alloit juſqu'à ſe tromper lui-même pour tromper les autres. S'il voyoit quelque nouvel ouvrage de l'Europe, il ordonnoit ſécretement, à ſes Ouvriers, de le contrefaire; & le faiſant voir enſuite aux Miſſionnaires, comme une production du génie Chinois, il leur demandoit, avec beaucoup de ſens froid, ſi les Européens faiſoient les mêmes ouvrages.

Sa curioſité n'ayant point de bornes, il voulut un jour s'enyvrer, pour connoître les effets du vin. Un Mandarin, qui paſſoit pour une tête forte, reçut ordre de boire avec lui. On lui apporta des vins de l'Europe, ſurtout des Iſles Canaries, dont les Gouverneurs des Villes Maritimes avoient ſoin de fournir conſtamment ſa table. Il s'enyvra. Les vapeurs de l'yvreſſe l'ayant plongé dans un profond ſommeil, le Mandarin paſſa dans l'antichambre des Eunuques, & leur dit que l'Empereur étoit yvre; qu'il étoit à craindre qu'il ne contractât l'habi-

tude de boire avec excès ; que le vin aigriroit encore ſon humeur, naturellement violente, & que dans cet état il n'épargneroit point ſes plus chers Favoris. Pour nous mettre à couvert d'un ſi grand mal, ajoûta le Mandarin, il faut que vous me chargiez de chaînes, & que vous me faſſiez mettre dans un Cachot, comme ſi l'ordre venoit de lui. Laiſſez-moi le ſoin du reſte. Les Eunuques approuverent cette idée, pour leur propre intérêt. L'Empereur, ſurpris de ſe trouver ſeul, à ſon réveil, demanda pourquoi le Mandarin l'avoit quitté. Ils répondirent qu'ayant eu le Malheur de déplaire à Sa Majeſté, on l'avoit conduit, par ſon ordre, dans une étroite Priſon, où il devoit recevoir la mort. Le Monarque parut long-temps rêveur, & donna ordre enfin que le Mandarin fût amené. On le fit paroître, chargé de ſes chaînes. Il ſe proſterna aux pieds de l'Empereur, comme un Criminel qui attend l'Arrêt de ſon ſupplice. Qui t'a mis en cet état, lui dit ce Prince ? quel crime as-tu commis ? Mon crime, je l'ignore, lui répondit le Mandarin. Je ſçais ſeulement que Votre Majeſté m'a fait jetter dans un noir Cachot, & que lorſqu'on m'en a tiré, j'attendois la

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1716.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1716.

mort. L'Empereur retomba dans une profonde rêverie. Il parut ſurpris & troublé. Enfin, rejettant, ſur les fumées de l'yvreſſe, une violence dont il ne conſervoit aucun ſouvenir, il fit ôter ſes chaînes, au Mandarin, & le renvoya libre. Depuis cet Avanture, on remarqua qu'il évitoit les excès du vin (90).

Le même Miſſionnaire pour peindre l'avarice de Kamhi, racontoit encore à la Barbinais que ſe promenant, il y avoit quelques années, dans un Parc de la Ville de Nankin, il avoit appellé un Mandarin de ſa ſuite, qui paſſoit pour le plus riche Particulier de l'Empire, & qu'il lui avoit ordonné de prendre la bride d'un âne, ſur lequel il monta, & de le conduire autour du Parc. Le Mandarin obéit, & reçut un tael pour récompenſe. L'Empereur voulut, à ſon tour, lui donner le même amuſement. En vain le Mandarin s'en excuſa. Il fallut ſouffrir que ſon Maître lui rendît l'office de Palfrenier. Après cette bizarre promenade ; combien de fois, lui dit l'Empereur, ſuis-je plus grand & plus puiſſant que toi ? Le Mandarin ſe proſternant à ſes pieds, lui répondit que la comparaiſon étoit

(90) Pages 308 & précédentes.

impoſſible. Eh bien, repliqua Kamhi, Je veux la faire moi-même. Je ſuis vingt mille fois plus grand que toi. Ainſi tu payeras ma peine, à proportion du prix que j'ai crû devoir mettre à la tienne. Le Mandarin paya vingt mille taels, en ſe félicitant ſans doute de la modeſtie de ſon Souverain (91). LA BARBINAIS LE GENTIL. 1716.

Après avoir paſſé environ ſept mois dans l'Iſle d'Emouy, le Vaiſſeau François remit à la voile, le 12 de Janvier 1717; & dans l'eſpace d'un mois il arriva heureuſement à la vûe de pluſieurs Iſles, qui forment l'embouchure du Détroit de Malaca. Elles forment une perſpective charmante, par la verdure des arbres dont elles ſont couvertes. Cependant la Barbinais s'étonne » qu'on oſe ſe guider ſur les » vûes, ou les perſpectives, d'une » Terre qu'on deſſine ſur Mer. Il avoit » des Plans, levés par de très habiles » gens; & les Terres, les Montagnes, » &c. ne paroiſſoient point à ſes yeux » telles qu'elles étoient deſſinées. Il eſt » perſuadé, dit il, que ſi deux Ingé- » nieurs levent, dans deux Vaiſſeaux » différens, le Plan d'une même Ter- » re, ce Plan ne paroîtra pas le même, 1717. Départ de l'Iſle d'Emouy. Plans levés en Mer, toujours incertains.

(91) *Ibidem.*

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1717.

» ſi la diſtance des deux Vaiſſeaux eſt » ſeulement d'une demie lieue. Ainſi, » pour ſe ſervir utilement de tous les » Plans qu'on porte ordinairement ſur » Mer, il faudroit que le Vaiſſeau, » où l'on eſt, ſe trouvât préciſément » au même point que celui ſur lequel » ils ont été levés; ce qui lui paroît » impoſſible. Il croit auſſi que depuis » la Chine juſqu'au Détroit de Mala- » ca, la ſonde & la latitude ſont les » meilleurs Guides. Il faut peu ſe fier » aux Courans, qui ſont variables ſui- » vant les ſaiſons, & qui n'ont pas tou- » jours la même force (92).

Avanture ſinguliere, qui fait honneur aux François.

Le 16, à deux lieues de la Côte de Sumatra, les François ſe virent dans la néceſſité de commettre une action qu'ils ſe reprocherent amérement, & dont le récit même, joint au vif regret qu'ils en eurent, fait un honneur extrême à la généroſité de leur Nation, dans des Mers où l'on n'a pas vû juſqu'à préſent que les autres Européens ſe piquent de la même délicateſſe. Ils ſe trouverent tout d'un coup à quatre braſſes de profondeur, ſans pouvoir reconnoître le Canal, dont ils s'étoient écartés par degrés. Dans cet embarras, ils jetterent l'ancre: mais, une heure

(92) *Ibidem*, Tome 3, page 17.

après, tandis qu'on délibéroit ſur le péril préſent, on s'apperçut que le fond étoit encore diminué d'une demie braſſe, & qu'il ne s'en falloit pas un pied que le Vaiſſeau ne fût échoué. La peur augmenta le danger. Les Matelots n'écoutoient plus les ordres des Officiers, & la prudence n'étoit pas moins oubliée que la ſoumiſſion. » Enfin, la néceſſi- » té, confeſſe l'Auteur, nous rendit » injuſtes, & nous empêcha même de » conſidérer un autre péril, auquel » nous allions nous expoſer. Nous ti- » râmes un coup de canon à boulet, » ſur un Brigantin Malai, qui paſſoit » entre la Côte de Sumatra & notre » Vaiſſeau. Les Malais amenerent auſ- » ſi-tôt leurs voiles; & nous nous jet- » tâmes, cinq ou ſix, dans la Cha- » loupe, avec nos armes, ſans ſçavoir » encore quel étoit notre deſſein. Je » proteſte, en particulier, que je fus » pouſſé par un mouvement dont je ne » fus pas le maître. Cependant, auſſi- » tôt que nous eûmes laiſſé le Vaiſ- » ſeau, on nous avertit, avec le Porte- » voix, de prendre un Pilote, de gré » ou de force. « Nous abordâmes le Brigantin, où nous ne vîmes d'abord que ſept ou huit hommes, qui achevoient de charger quelques petits ca-

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1717.

Dans quel danger ils ſe trouvent.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1717.

nons de bronze. Leur Chef nous ayant demandé, par divers ſignes, ce que nous deſirions de lui, nous lui répondîmes, dans le même langage, que nous avions beſoin d'un Pilote, pour nous conduire dans le Canal du Détroit. Une vieille Femme, qui ſe tenoit aſſiſe dans un coin, m'ayant dit quelques paroles, en mauvais Portugais, je lui expliquai nos intentions: mais lorſqu'elle les eut connues, elle feignit de ne les pas entendre.

Leur combat ſur un Vaiſſeau Malai.

Cependant nous avions poſté deux de nos gens à la poupe, & deux à la proue, avec ordre de faire feu ſur les Malais, s'ils nous attaquoient avec trop d'avantage. Ceux qui étoient à la proue m'avertirent que le Brigantin étoit emporté par le Courant, & que les Malais n'avoient pas jetté l'ancre. Je les preſſai de la jetter. Ils arrêterent ainſi ce Bâtiment, qui étoit déja hors de la portée du canon du nôtre. Nous fîmes enſuite paſſer dans notre Chaloupe, la vieille Femme, le Capitaine, qui étoit ſon Fils, une autre Femme, & deux Malais, comme des ôtages néceſſaires à notre ſûreté. La violence, que nous fûmes obligés d'employer, leur ayant fait jetter des cris, pluſieurs autres Malais ſortirent auſſi-tôt du fond de cale,

» d'un air ſi furieux, » que nous ne » pûmes douter qu'ils n'euſſent formé » quelque deſſein contre nous. Nos » regards ſe tournerent triſtement vers » notre Vaiſſeau ; & nous vîmes, avec » douleur, qu'il nous étoit impoſſible » d'en recevoir du ſecours. Cependant » le danger devenoit terrible. Quoi- » qu'on n'eût apperçu que ſept ou huit » hommes, en entrant dans le Brigan- » tin, ils étoient plus de ſoixante, qui » commencerent à ſortir tumultueuſe- » ment du fond de cale. La crainte » d'être accablés par le nombre, ſi » nous leur laiſſions le temps de s'aſ- » ſembler, & de reconnoître l'inéga- » lité de nos forces, nous fit charger » ceux qui étoient montés les premiers. » Ils tirerent leurs poignards, pour ſe » défendre ; & dans le même temps, » nous vîmes paroître derriere nous, » d'autres Malais, qui s'étoient cachés » dans la Chambre de poupe. Heureu- » ſement, aucun des nôtres ne fit feu » ſur eux ; & nous contentant de les » repouſſer par le mouvement de nos » ſabres, nous les contraignîmes, après » une légere réſiſtance, de rentrer tous » dans le fond de cale. Quelques-uns » néanmoins furent bleſſés. Nous ôtâ- » mes, de la chambre de poupe, un aſſez

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1717.

Combat imprévu.

LA BARBE-MAIS LE GENTIL. 1717.

» grand nombres d'armes, dont ils n'a-
» voient pas eu le temps de ſe ſervir
» dans leur ſurpriſe, & nous fermâmes
» ſoigneuſement les écoutilles. Notre
» deſſein n'étoit pas de leur nuire; &
» nous gémiſſions au contraire de nous
» voir forcés à la violence: mais ils
» nous auroient infailliblement maſſa-
» crés, ſi nous avions perdu le temps
» à vouloir les convaincre de la droi-
» ture de nos intentions.

Secours que les François tirent de leurs Captifs.

Le calme paroiſſant rétabli, nous tranſportâmes, dans notre Chaloupe, toutes les armes que nous avions trouvées. Elles conſiſtoient en quantité de lances, & ſix petits pierriers de fonte, que nos Ennemis auroient pû faire ſervir contre nous, pendant notre retour au Vaiſſeau. Leur Capitaine, que nous emmenions malgré lui, ne laiſſa point de donner divers ordres à ſes Matelots, pour la ſûreté de notre route; & nous partîmes ſous ſa conduite. Ces malheureux Malais pleuroient amérement. La Vieille ſeule nous regardoit d'un œil ſec, & me dit hardiment, en mauvais Portugais, que loin de nous craindre, elle étoit ſûre que ſi nous étions Chrétiens, nous n'aurions pas l'injuſtice de l'arracher du ſein de ſa Patrie, & de la réduire à l'eſclavage. Cette fermeté

m'étonna. Je lui fis comprendre que nous ne penſions en effet qu'à tirer, de ſon fils, un ſecours qui nous étoit néceſſaire, dans le deſſein de le récompenſer de ſes peines, & de lui reſtituer tout ce qu'on avoit enlevé du Brigantin. Enſuite, lui ayant demandé quel étoit ſon Pays, elle me répondit qu'elle étoit de Cambaye; que ſon fils avoit armé le Brigantin, pour tranſporter du riz à l'Iſle de Java, & que la plûpart des Malais, qu'il avoit à bord, n'étoient que des Paſſagers.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1717.

En arrivant au Vaiſſeau, le Capitaine Indien, fit l'office de Pilote. Il nous conſeilla de lever l'ancre, pour aller mouiller une portée de fuſil plus loin. Nous y paſſâmes tranquillement la nuit. Mais, à l'arrivée du jour, nous fûmes ſurpris de ne plus voir le Brigantin, qui s'étoit échappé à la faveur des ténébres. Le Capitaine Indien pouſſa des cris, s'arracha les cheveux, & nous reprocha la perte de ſon Vaiſſeau, dont il ne douta point que les Paſſagers Malais ne ſe fuſſent ſaiſis dans ſon abſence. Il fit des plaintes ſi touchantes, que par compaſſion, & pour ne pas nous rendre coupables d'une autre injuſtice, nous nous rendîmes à la priere qu'il nous fit, de le

Le Capitaine Indien perd ſon Brigantin.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1717.

mettre au rivage, à la derniere Pointe de Sumatra. La joie, de ſe revoir en liberté, parut diminuer ſon inquiétude. On lui donna vingt piaſtres, un ſac de biſcuit, trois bouteilles de vin, & deux flaccons d'eau de-vie; avec de la poudre & des balles, qu'il avoit demandées pour ſe défendre des Bêtes farouches, qui ſont en grand nombre ſur cette Côte. On lui rendit ſes pierriers & ſes lances. Enfin, lorſqu'il fut prêt à s'embarquer dans le Canot du Vaiſſeau, pluſieurs François eurent la généroſité de lui ſervir d'eſcorte. Je fus de ce nombre.

Rencontre d'un Seigneur de Sumatra.

Nous nous armâmes chacun d'un fuſil & d'un ſabre, & nous fîmes route vers le rivage, tandis que notre Vaiſſeau continua la ſienne à petites voiles, pour doubler la derniere pointe du Sud de l'Iſle. Nous nous approchâmes de terre à la portée du fuſil. Mais un grand banc, dont le rivage eſt bordé, nous obligea de la côtoyer pendant plus d'une lieue, ſans pouvoir y deſcendre. Notre impatience étoit fort vive, ſurtout à la vûe de pluſieurs Chats-Tigres, & d'autres Animaux, que nous regrettions de ne pouvoir tirer. Après avoir vogué plus de deux heures, nous touchions preſqu'à la pointe du Sud, lorſque nous apperçûmes une petite Ga-

liote à rames, qui venoit à nous le long du rivage. Nous n'étions que ſix François armés. Nos amis, qui nous voyoient du Vaiſſeau, craignirent que nous ne fuſſions attaqués par les Indiens de ce Bâtiment, lorſqu'ils auroient reconnu notre petit nombre, & ne douterent pas qu'ils n'y fuſſent même excités par les Malais, que nous tenions encore ſous le joug. On ſe hâta d'armer la Chaloupe, où la plûpart des Officiers & des Volontaires s'embarquerent ardemment, pour accourir à notre ſecours. Mais comme nous étions pouſſés par le vent, nous abordâmes la Galiote avant qu'ils euſſent fait la moitié du chemin. C'étoit un Bâtiment ras & ſans canon, monté par une vingtaine d'Indiens nuds, au milieu deſquels on diſtinguoit un Seigneur de Sumatra. Nos fuſils, dont nous les couchâmes en joue, les rendirent immobiles; & la vivacité avec laquelle ils ſe virent aborder, leur fit croire ſans doute que leur vie étoit menacée. Cependant, la vieille femme, qui étoit avec nous, & que ce mouvement nous avoit fait perdre de vûe, ſauta légerement dans la Galiote. nous doutâmes, d'abord, ſi ce n'étoit pas pour animer ces Inſulaires au combat; mais après quelques diſcours,

LA HARE-NAIS LE GENTIL. 1717.

Généroſité d'une Femme Indienne.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1717.

qu'elle parut leur tenir, nous fûmes agréablement surpris de voir leur Chef porter les mains à sa tête, & nous saluer à la maniere des Maures. Il étoit revêtu d'une longue robbe, de toile des Indes. Un grand chapeau, tissu de joncs, garantissoit sa tête des ardeurs du Soleil. Ses doigts étoient chargés d'anneaux & d'émeraudes.

Sa fierté en quittant les François

Nos Malais nous prierent alors de les laisser passer tous dans cette Galiote, & nous firent entendre qu'en remontant le Détroit, ils esperoient retrouver plus facilement leur Brigantin. Nous leur accordâmes tout ce qu'ils demanderent de nous. Leurs provisions & leurs armes furent transportées à leur suite, par nos propres Matelots. Lorsqu'ils eurent quitté le Canot, nous fîmes de excuses civiles au Capitaine; mais il affecta de ne pas nous répondre. La vieille femme, plus sensible à l'offense qu'aux réparations, malgré le service qu'elle venoit de nous rendre, garda de même un profond silence, tous deux apparemment pour se venger de leur perte par nos remords; car ils avoient pû remarquer que nous étions vivement touchés du mal que nous leur avions causé. Notre Pilote ayant fait mettre à la voile, après no-

tre retour, nous ignorons ſi ces malheureux Indiens retrouverent le Brigantin, & nous ne ſçavons pas mieux ſi la force de la néceſſité peut nous avoir juſtifiés devant le Ciel (93). LA BARBINAIS LE GENTIL 1717.

La Barbinais, ſe formant à la navigation par l'expérience & l'exemple, donne ici quelques lumieres importantes ſur le reſte du même Paſſage. Après avoir obſervé que l'Iſle de Sumatra forme trois Détrois conſidérables; celui de Malaca, vers le Nord; à l'Orient, celui de Banca, avec l'Iſle de ce nom, & au Midi celui de la Sonde, avec l'Iſle de Java, il repréſente ſon Vaiſſeau à trois lieues de l'Iſle de Lucipara, Eſt-Quart de Nord-Oueſt, ſur ſix braſſes de fond, & dans l'embarras pour faire ſonder le banc de ſable, dont cette Iſle eſt environnée. Le banc ſe trouve beaucoup plus loin de Sumatra, & plus proche de Lucipara, qu'il n'eſt marqué ſur les Cartes : » mais ſi c'eſt » une erreur des Géographes, elle ne » doit pas, dit-il, leur être reprochée » comme un défaut; car en marquant » le danger plus proche, ils ont peut-» être voulu réveiller la prudence des » Pilotes. « On trouva trois baſſes & demi de profondeur, ſur les acoves de Obſervations de l'Auteur ſur le Détroit de la Sonde.

(93) *Ibid.* pages 32 & précédentes.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1717.

ce banc. Pour ne rien donner au hasard, un Vaisseau doit se faire précéder ici de sa Chaloupe, avec un drapeau, qui marque les sondes à mesure qu'elles varient. Après avoir fait route, depuis le matin jusqu'à midi, sans s'écarter de plus d'une lieue, de la Côte de Sumatra, on gouverne au Sud, & au Sud-Quart-de-Sud-Oueſt. La Chaloupe, étant revenue à bord, rapporta que dans toutes les sondes, on n'avoit pas trouvé moins de six brasses d'eau à cette distance de la Terre; ce qui doit engager ceux qui voudront entrer dans le Détroit de Banca, ou en sortir par ce Passage, à ranger plutôt l'Isle de Sumatra, que celle de Lucipara. On étoit à trois dégrés vingt-quatre minutes de latitude Méridionale, & la route avoit été au Sud-Oueſt. La Chaloupe ayant averti que le fond étoit diminué de deux brasses, on avoit porté au Sud-Sud-Oueſt; & le fond ayant encore diminué, on avoit mis le Cap au Nord-Quart-de-Nord-Eſt, pour ne pas tomber sur un banc de sable, qui est au large de l'Isle aux grands arbres, ainsi nommée de plusieurs arbres très hauts, qu'on découvre de fort loin. » Ce banc » est beaucoup plus éloigné de l'Isle, » qu'il n'est marqué dans les Cartes.

Conseil qu'il donne aux Navigateurs.

» Il faut même que les Courans portent au Sud avec une rapidité surprenante, puisque suivant l'estime on croyoit n'avoir fait que sept ou huit lieues depuis Lucipara, quoique les Cartes en marquent dix-huit (94).

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1717.

On passa, le lendemain, devant les deux Isles las Hermannas, à si peu de distance, qu'on y auroit pû jetter une pierre. Ce ne sont proprement que deux petits Rochers couverts d'arbres. Il n'y a point d'écueils à craindre, entre ces Isles & Sumatra : mais on doit éviter de passer au large, c'est-à-dire, à l'Est, où les Roches sont dangereuses à fleur d'eau. Les Courans portent toujours au Sud.

Isles de las Hermannas.

Le jour suivant, qui étoit le 20 de Mars, les sondes ayant donné depuis sept jusqu'à onze brasses, on vit bientôt la Terre de toutes parts, c'est-à-dire, toute la Côte Orientale de Sumatra, sur la droite du Vaisseau, plusieurs Isles sur la gauche, & l'Isle de Java devant la proue. Cette partie de l'Isle de Sumatra est fort montagneuse. On y distingue une Montagne, dont le sommet se termine en Pyramide, & qui marque l'entrée du Détroit de la Sonde. La distance, depuis les Isles

(94) Page 35.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1717.

las Hermannas juſqu'à ce Détroit, eſt moins grande qu'elle n'eſt marquée dans les Cartes. On vit bientôt auſſi l'Iſle que les Hollandois ont nommée la grande Toque, parce qu'elle a quelque reſſemblance avec un bonnet. Elle ſert encore à reconnoître l'entrée du Détroit. Son circuit eſt d'environ quatre cens pas. On y trouve vingt braſſes de profondeur, ſans aucun écueil, à un jet de pierre du rivage. Un Vaiſſeau, ſurpris par le calme, ne doit pas balancer à jetter l'ancre à l'embouchure du Détroit, parce que les Courans le porteroient infailliblement ſur cette Iſle (95).

Iſle de la grande Toque.

A ſi peu de diſtance de Batavia, & pendant la paix, qui regnoit entre les Puiſſances de l'Europe, il étoit naturel que les François allaſſent relâcher dans un Port, où la qualité d'amis devoit leur faire eſperer toutes ſortes de rafraîchiſſemens. » Cependant ils » n'eurent pas même la penſée d'y abor- » der, dans la crainte que la jalouſie » du Commerce ne portât les Hollan- » dois à leur faire quelque inſulte. Ces » fiers Marchands ne ſouffrent qu'avec » peine que les autres Nations de l'Eu- » rope entreprennent de paſſer le Dé-

Raiſons qui éloignent les François de Batavia.

(95) Pages 39. & précédentes.

» troit de la Sonde. Ils ſe ſont acquis » un empire ſi redoutable dans ces » Mers, qu'ils croyent pouvoir tout » y commettre impunément. La Bar- » binais s'étonne que les François, » les Anglois, les Eſpagnols & les Por- » tugais n'ayent point encore cherché » à tirer vengeance des injures qu'ils » ont reçues de cette ambitieuſe Na- » tion, & qu'ils ayent ſouffert qu'elle » ſoit devenue ſi puiſſante (96).

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1717.

On ſe détermina donc dans un Conſeil, à chercher du ſecours parmi les Barbares, plutôt que d'en demander à de ſi dangereux amis; & cette réſolution nous procure ici quelques lumieres ſur une Côte, dont on avoit peu de connoiſſance. Le 22, les Courans ayant ſuppléé au vent, pour faire avancer le Vaiſſeau dans le Détroit, il ſe trouvoit à midi par les ſix dégrés quinze minutes. On y découvroit le rivage de Java, & pluſieurs Habitations ſur la pente des Montagnes & dans les Vallées. On voyoit de vaſtes Campagnes, plantées de riz. Les Montagnes ne ſont pas fort hautes, du côté du Détroit; mais elles ſont couvertes d'arbres, vers leur cime, & les revers paroiſſent bien cultivés.

Ils cherchent du ſecours parmi les Barbares.

(96) Page 40.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1717.

L'ancre ayant été jettée pour toute la nuit, quelques Officiers ſe mirent dans le Canot, à neuf heures du ſoir, pour viſiter le rivage, & tenter la pêche de la Tortue. La Barbinais voulut être du nombre. Ce petit Voyage, dit-il, ne fut pas des plus heureux. Le vent, les éclairs & la pluye nous incommoderent beaucoup. Nous entrâmes dans une petite Baye, d'une lieue de longueur d'un Cap à l'autre, où nous trouvâmes la Mer moins agitée ; mais la Côte étoit défendue par un banc de Rochers, & nous n'eûmes pas peu de peine à deſcendre. Cependant l'air étant devenu plus ſerein, & la Lune nous prêtant ſa clarté, nous trouvâmes un petit Havre, où nous nous engageâmes par un Canal bordé d'écueils. En touchant au rivage, la vûe de pluſieurs traces, que nous prîmes pour celles de diverſes Bêtes féroces, dont nous ſçavions que l'Iſle eſt remplie, faillit de nous faire rentrer dans notre Canot. Mais chacun s'étant reproché ſa frayeur, nous nettoyâmes nos armes, pour nous mettre en défenſe contre les Hommes & les Bêtes. Nos Matelots allumerent un grand feu. Nous ſéchâmes nos habits ; & quelques flaccons de vin, que nous avions apportés, ranimerent nos

Voyage nocturne de la Barbinais.

forces & notre courage. Il y avoit, ſur le rivage, un Bois fort épais, d'où ſortoit un ruiſſeau d'eau fade & ſaumache. Nous en pouvions eſperer de plus douce, en remontant ſur les bords; mais un bruit affreux, que nous entendîmes dans le Bois, qui paroiſſoit venir d'une légion d'Animaux, ne nous inſpira point l'envie de tenter cette avanture. Ceux qui n'étoient point armés rentrerent dans le Canot, pour s'exercer à la pêche; tandis qu'examinant les traces imprimées ſur le ſable, nous nous efforçâmes d'en démêler quelques-unes de Tortue. Mais, quoique cette Baye nous eût paru fort poiſſonneuſe, nous n'y prîmes aucune eſpece de poiſſon. Nous n'y apperçûmes non plus aucune marque d'habitation. Les Hollandois qui abordent quelquefois à cette Côte, enlevent les Beſtiaux qu'ils y trouvent; ce qui porte les Inſulaires à ſe retirer, avec leurs troupeaux, dans les Vallées ou ſur les Montagnes.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1717.

Le 23, les François s'avancerent juſqu'à la derniere Pointe de l'Iſle de Java, où finit le Détroit de la Sonde, & reconnurent l'Iſle du Prince. Leurs Inſtructions portoient d'y relâcher, pour y faire de l'eau: mais cette Iſle déſerte ne leur promettant point d'au-

Iſle du Prince.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1717.

tres ſecours, ils prirent le parti de s'approcher d'une autre Iſle, qui n'eſt ſéparée de Java que par un Canal aſſez étroit, dans l'eſpoir que d'un côté ou de l'autre ils trouveroient de l'eau, du riz & des légumes. On mouilla ſur vingt braſſes, à une demie lieue de l'Iſle. La Chaloupe & le Canot furent équipés, pour chercher une Aiguade ſur l'un ou l'autre bord du Canal. Une heure après, on vit pluſieurs Bateaux, qui traverſoient ce petit bras de Mer. On reçut ordre d'employer la douceur, pour lier commerce avec les Indiens. La Barbinais s'étoit embarqué dans la Chaloupe. L'expérience du paſſé obligeant les Matelots François de ſe tenir ſur leurs gardes, ils étoient tous bien armés. Le Canot ſe rendit à la Côte de Java ; mais les Rochers, qui bordoient le rivage ne lui permirent point d'y faire de l'eau, quoiqu'on en vît tomber, par caſcades, du haut d'une Montagne.

Les François relâchent dans une Iſle voiſine.

Pour nous, raconte la Barbinais, nous prîmes vers la petite Iſle, avec la Chaloupe, & nous y deſcendîmes facilement. Nous vîmes d'abord cinq ou ſix cabanes, d'où ſortirent quelques Indiens à demi nuds ; les uns armés d'un poignard, les autres d'une lon-

Leur commerce avec les Inſulaires.

gue lance. Ils nous reçurent néanmoins avec assez de douceur, & nos caresses servirent à l'augmenter. Mais nous crûmes y démêler de la défiance. Leurs signes nous firent comprendre que l'Isle étoit déserte, & qu'il étoit inutile d'y pénétrer plus loin ; que du côté de Java, nous trouverions du riz & des Bœufs, & que nous y ferions aisément de l'eau, à l'embouchure de cinq ou six petites Rivieres, qui se jettoient dans le Canal. Au fond, le but de ces promesses étoient de nous ôter la pensée d'entrer dans leur Isle, où nous sçûmes bientôt qu'ils avoient leurs habitations & leurs familles. Ils sont dans une crainte continuelle de se voir enlever par les Hollandois ; & la peur, ou l'expérience leur fait attribuer le même dessein à tous les Etrangers (97). LA BARBINAIS LE GENTIL. 1717.

Cependant la satisfaction, qu'ils marquerent de nos caresses & de nos présens, nous fit juger qu'ils pourroient se familiariser avec nous. Le Canal nous ayant été facile à traverser, nous trouvâmes en effet, sur la Côte opposée, cinq Rivieres, dans l'espace d'un quart de lieue : mais quoiqu'assez larges, elles paroissent autant de bran- Lumieres qu'ils tirent d'eux.

(97) *Ibidem*, page 47.

troupe paſſa la Riviere ; tandis que le reſte, obſervant les mouvemens des Indiens, étoit prêt à les ſaluer d'une décharge, s'ils ménaçoient nos gens de la moindre inſulte. Mais ils prirent la fuite à notre approche. Nous n'entreprîmes point de les ſuivre, parce que le jour baiſſoit, & qu'en nous engageant plus loin, nous craignîmes d'être attaqués au paſſage des Rivieres, qu'il falloit traverſer à notre retour. Les rives étoient couvertes d'herbes fort hautes, où les Indiens pouvoient ſe tenir cachés pour nous ſurprendre. Ainſi la prudence nous ayant reconduits à notre Chaloupe, nous la retrouvâmes au même lieu ; mais le rivage du Canal nous offrit d'autres Indiens, qui avoient fait d'inutiles efforts pour engager nos Matelots à deſcendre. Ils ne nous avoient pas vûs traverſer les Rivieres, parce que depuis les Bois juſqu'au Canal, ils n'avoient pas ceſſé de marcher entre les herbes, dont tout cet eſpace étoit couvert. Leur ſurpriſe ne les empêcha point de recevoir du tabac & quelques mouchoirs de coton, que nous leur offrîmes ; & la reconnoiſſance les fit monter au ſommet des Palmiers qui étoient en grand nombre ſur le rivage,

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1717.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 7171.

pour cueillir des Cocos, qu'ils nous offrirent à leur tour (98).

Son jugement sur les noix de cocos.

La Barbinais, qui goûtoit apparemment de ce fruit pour la premiere fois, déclare ici qu'il trouve de l'exagération dans les éloges que tous les Voyageurs en ont faits. S'il fournit, dit-il, à tous les beſoins de la vie, c'eſt ſans doute aux beſoins des Singes & des Hermites. Cependant les Matelots en chargerent la Chaloupe, pour conſoler, par ce préſent, le reſte de l'Equipage, qui n'avoit depuis long-temps que de fort mauvaiſe eau, & qui attendoit des rafraîchiſſemens avec une mortelle impatience. Ils y joignirent quantité d'herbes fraîches, qui ne furent pas reçues moins joyeuſement à bord. On y eut peine à comprendre qu'un Pays arroſé de tant de Rivieres, & planté d'une grande variété d'arbres, fût ſi mal pourvu d'eau douce. Mais ſi les Officiers ne ſouhaitoient pas moins d'en trouver, ils vouloient auſſi que l'Aiguade fût aſſez proche, pour ne pas cauſer trop de fatigue à des gens épuiſés par leur derniere navigation. La Chaloupe & le Canot avoient ordre de n'annoncer de l'eau & du bois, qu'après en avoir découvert dans un

(98) Pages 51 & précédentes.

lieu commode, où la peine du tranſport ne fût pas plus à craindre que le mal dont on vouloit ſe délivrer. LA BARBINAIS LE GENTIL. 1717.

Cette raiſon obligea la Chaloupe de paſſer une ſeconde fois dans la petite Iſle. Elle y deſcendit, d'un côté oppoſé à celui qu'elle avoit viſité le jour précédent, & devant la Rade même où le Vaiſſeau étoit à l'ancre. On y trouva une petite Riviere, dont l'eau étoit douce & facile à charger Un Bois voiſin offroit diverſes ſortes d'arbres. Cette heureuſe nouvelle fut portée au Vaiſſeau. Mais comme les Indiens ne paroiſſoient pas revenus de leur défiance, on défendit aux Matelots de ſe débander. Le 24, on fit ſix Voyages, avec ſuccès, dans le cours de la journée. Les Indiens, n'oſant encore paroître, envoyerent quelques petits Enfans, pour juger de ce que leur Iſle avoit à craindre, par le traitement qu'ils recevroient. On leur fit un ſi bon accueil, que les Peres venant bientôt eux-mêmes, apporterent des œufs, des Poules, des Tourterelles, & des Biches de la groſſeur d'un Lievre, qu'ils ſçavent prendre à la courſe (99). Les Officiers du Vaiſſeau ne firent plus difficulté d'aller à la Chaſſe, en obſervant néan-

Eau de la petite Iſle.

Multitude d'Animaux qui s'y trouvent.

(99) Page 57.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1717.

moins de ne pas s'écarter beaucoup du rivage. Ils trouverent, dans l'Iſle, un nombre infini de Tourterelles, de couleurs différentes; les unes vertes, avec des taches noires & blanches, d'autres blanches & noires, blanches & jaunes, & couleur cendrée. Elles ne different pas moins par la groſſeur. Les plus groſſes ſont de celle d'un Pigeon, & les moindres de celle d'une Grive. On n'admira pas moins la multitude des Singes, des Ecureuils, des Sapajoux, des Paons, des Pintades, des Hupes, des Herons, des Grives, des Merles, des Colibris, & de pluſieurs autres Oiſeaux, dont on ignoroit les noms.

Lézards volans.

La Barbinais vit des Lézards, qui voloient d'arbres en arbres, comme des Cigales. Il en tua un, dont les couleurs lui cauſerent de l'étonnement par leur variété. Cet Animal étoit long d'un pied. Il avoit quatre pattes, comme les Lézards ordinaires. Sa tête étoit platte, & ſi bien percée au milieu, qu'on y auroit pû paſſer une aiguille ſans le bleſſer. Ses aîles étoient fort déliées, & reſſembloient à celles du Poiſſon volant. Il avoit autour du cou, une eſpece de fraiſe, ſemblable à celle que les Coqs ont au-deſſous du goſier. On prit quelques ſoins, pour conſerver un

Animal si rare : mais la chaleur le corrompit avant la fin du jour (1).

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1717.

Enfin, les Indiens oserent se joindre aux François. Ils apporterent familiérement des œufs & des Poules. Ils prêterent des vaſes de terre, pour les faire cuire. La pêche qui devint l'amuſement de tout l'Equipage, ne tarda point à fournir des Poiſſons de toute eſpece. On prit, d'un ſeul coup de filet, ſept Tortues de Mer, qui s'y trouverent enveloppées, & plus de deux cens autres Poiſſons, dont les uns reſſembloient à nos Turbots, & d'autres à nos Vives & à nos Merlans. La pêche de la Tortue fut encore plus abondante le jour ſuivant. On en fit une groſſe proviſion, pour le reſte du Voyage. Ce poiſſon, ſe nourriſſant de ſa propre ſubſtance, ne cauſe aucun embarras dans un Vaiſſeau (2).

Abondance des Tortues.

La Barbinais eut la hardieſſe de pénétrer dans l'Iſle, avec cinq ou ſix de ſes Amis. L'épaiſſeur du Bois ne les ayant point effrayés, ils y pénétrerent par divers ſentiers, qui les conduiſirent à l'entrée d'un Village, diviſé en deux grandes rues, tirées au cordeau : les maiſons étoient uniformes, bâties à diſtance égale, & de la même élé-

Voyage de la Barbinais dans l'Iſle.

(1) Page 55. (2) Page 56.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1717.

vation. Chacune étoit ſoutenue ſur huit piliers de bois, d'environ douze pieds de hauteur. Le toît étoit plat & quarré. Dans l'intervalle d'une Maiſon à l'autre, on avoit planté un arbre, qui couvrant le toît de ſes branches, donnoit un ombrage frais, & néceſſaire ſous un climat ſi brûlant. Il y avoit, au milieu de chaque rue, une eſpece de Halle, ouverte de tous côtés, dont le toît étoit ſoutenu par quatre gros piliers; & quatre arbres, plantés aux quatre angles de ce Bâriment, formoient une parfaite ſymétrie (3).

Habitation des Inſulaires.

Les Habitans, épouvantés d'une viſite à laquelle ils ne s'étoient point attendus, avoient pris la fuite avec tant de précipitation, que leurs Maiſons étoient demeurées ouvertes, & qu'ils n'en avoient rien emporté. Elles conſiſtoient dans une petite chambre quarrée. Une table, des natres, des hamacs, & des métiers de Tiſſerand, en compoſoient tous les meubles. Les François ne toucherent à rien, pour faire connoître qu'ils ne cherchoient qu'à trafiquer de bonne foi. En parcourant toute l'habitation, ils remarquerent, au-dehors, un édifice plus ſpacieux & plus élevé que les autres. Ils jugerent que c'étoit

(3) Page 59.

la Moſquée de ces Peuples, qu'ils avoient reconnus Mahométans à d'autres marques. On y montoit par une échelle. La curioſité, dit la Barbinais, nous ayant fait entreprendre de la viſiter, nous laiſſâmes quatre de nos gens aux deux Avenues du Village, pour nous avertir du mouvement des Indiens; parce que nous appréhendions qu'ils ne fuſſent plus ſenſibles à la profanation de leur Temple, qu'à toute autre injure. L'intérieur étoit un eſpace quarré, dans lequel nous trouvâmes, du côté Oriental, une chaire ſemblable à celle de nos Prédicateurs, & couverte d'un tapis de toile des Indes. Il y avoit une fenêtre à chaque face de l'édifice, & une table devant chaque fenêtre. Je trouvai, continue l'Auteur, ſur une de ces tables, pluſieurs Manuſcrits en caracteres Arabes, couchés les uns ſur les autres, que je pris pour des feuillets de l'Alcoran. Malgré la réſolution que nous avions formée de ne rien prendre, je ne pus réſiſter à la tentation d'emporter quelques-unes de ces feuilles, les unes pliées en forme de Livre, les autres roulées dans des cannes de Bambou. Pendant que nos obſervations s'attachoient à d'autres ſingularités, nous fûmes avertis,

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1717.

La Barbinais viſite leur Temple.

Il y prend des Manuſcrits Arabes.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1717.

par nos Sentinelles, qu'on entendoit quelque bruit. La prudence nous fit ſortir auſſi-tôt de ce lieu, pour marcher au-devant de cinq ou ſix Indiens, qui venoient par un ſentier fort couvert. Ils prirent la fuite, à notre vûe. Leur frayeur ne ſervant qu'à nous animer, nous continuâmes de pénétrer dans le Bois, & nous trouvâmes un autre Village, ſi peu différent du premier, que nous le prîmes d'abord pour le même, où nous pouvions être retombés par divers détours. Mais nous remarquâmes bientôt que les Maiſons y étoient en plus grand nombre. Elles n'étoient pas moins déſertes. Quoique l'épaiſſeur du Bois, ne permît point à la vûe de s'étendre fort loin, je vis la terre défrichée en quelques endroits, & fort bien cultivée. Je n'ai jamais vû tant de Gibier. Les Paons ſont des oiſeaux fort communs dans cette Iſle.

Autre Habitation.

Je remarquai, ſur la terre, des traces de Bœufs & de Chevres; mais je crus y diſtinguer auſſi celles de pluſieurs Bêtes féroces; & je m'imaginai que les Habitans n'élevoient leurs Maiſons, que pour ſe mettre à couvert de ces dangereux voiſins (4).

(4) Pages 62 & précédentes.

En retournant au rivage, les François y trouverent une troupe d'Indiens, armés de longues lances, qui formoient un cercle autour d'un grand homme, ſec & pâle, dont le corps étoit couvert d'une longue robbe de toile griſe, & la tête d'un morceau de mouſſeline, en forme de Turban. Ils paroiſſoient l'écouter avec une attention mêlée de reſpect. Mais leur ſurpriſe étant devenue fort vive, à la vûe de ſix Etrangers armés, ils ſe regarderent long-temps, comme pour ſe conſulter. Nous ne leur laiſsâmes pas le temps, dit la Barbinais, de former aucune réſolution. Après avoir ſalué leur Chef, à la maniere Indienne, nous nous mêlâmes parmi eux, avec une confiance, qui parut leur en inſpirer. Leur Chef répondit à nos civilités. Nous leur fîmes entendre que nous ſouhaitions d'acheter quelques Beſtiaux : mais quoiqu'ils ne puſſent ſe tromper à nos ſignes, puiſque nous imitions le cri des Bœufs, ils feignirent de n'y avoir rien compris ; & rentrant dans le Bois l'un après l'autre, ils nous laiſſerent ſur le rivage, que nous ſuivîmes tranquillement pour rejoindre notre Chaloupe.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1717.

Rencontre d'une troupe d'Indiens.

Comment ils ſe retirent.

Cependant, comme on ne pouvoit douter que l'Iſle ne contînt d'autres

Nouvelle viſite de l'Iſle.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1717.

provisions que de l'eau & du bois, on prit le parti de faire débarquer vingt hommes armés, du côté de l'Aiguade, où les Insulaires avoient paru moins timides ou moins farouches. La Barbinais ne manqua point cette nouvelle occasion de s'instruire. Nous trouvâmes, dit-il, quelques Indiens, qui, loin de s'effrayer, parurent consentir au dessein que nous marquâmes de les suivre. Après avoir fait environ cent pas, dans le Bois, nous arrivâmes dans une Plaine, qui contenoit plusieurs Habitations, de la forme des autres, mais beaucoup plus élevées. Cette Isle, qui n'a que deux lieues de circonférence, est mieux peuplée qu'on ne peut se l'imaginer. Personne n'ayant pris la fuite, à notre approche, le Chef du premier Village se présenta pour nous recevoir. Il nous offrit du Riz cuit, des Bananes, des Goyaves, & d'autres fruits connus dans les Indes. Les femmes marquerent d'abord plus d'effroi: mais, se familiarisant par degrés, elles se firent voir à la porte de leurs maisons, après avoir eu la précaution d'en tirer l'échelle. Elles nous montrerent des Nattes, des Poules, & des Perroquets, qu'elles nous proposoient de troquer pour des Mouchoirsde co-

Les François y sont bien reçus.

Figure des Femmes.

ton. Leur teint eſt fort bazanné. Elles ont les yeux petits, la bouche fort grande, le nez écraſé, les cheveux noirs & longs : mais cette difformité ne nous empêcha point de les trouver vives, alertes & de bonne humeur. J'achetai quatre Biches dans le deſſein de les porter en France, où cet Animal ſeroit admiré. Il a réellement la figure d'une Biche, quoiqu'il ne ſoit pas plus gros qu'un Liévre (5). Nous renouvellâmes inutilement nos inſtances, pour obtenir des Bœufs ou des Chevres. LA BARBINAIS LE GENTIL 1717.

Ces bons Indiens nous firent entendre que leurs troupeaux n'étoient point dans l'Iſle, & qu'ils paiſſoient ſur les Montagnes de Java. Si la ſaiſon nous eût permis d'attendre, il y a beaucoup d'apparence que commençant à prendre du goût pour nos manieres, ils nous auroient fait apporter, de Java, toutes les proviſions dont nous avions beſoin : mais nous appréhendions de ne pouvoir doubler le Cap de Bonne-Eſpérance, & d'être obligés de relâcher à l'Iſle de Bourbon (6). Notre expérience ſera du moins une leçon, pour les Vaiſſeaux François qui viſiteront la même Iſle. Leçon pour les Vaiſſeaux François.

(5) Page 67. (6) Page 68.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1717.

Comme c'eſt pour entrer dans cette vûe, qu'on s'eſt attaché à ſuivre ici la Barbinais, on regrete qu'il ne faſſe pas connoître cette Iſle par ſon nom, ou qu'à l'exemple des grands Voyageurs, il ne l'ait pas honorée du ſien, s'il ne lui en trouvoit pas ſur ſes Cartes. Il ſe contente de fixer le point de ſon départ à l'Iſle du Prince, qu'il place à ſix degrés quarante minutes de latitude Méridionale, & à cent vingt-quatre degrés trente minutes de longitude (7).

Situation de l'Iſle du Prince.

Tempête.

Une furieuſe tempête, que la ſuperſtition des Matelots leur fit regarder comme un châtiment, pour être partis le jour de Pâques, fut le ſeul accident qui retarda la navigation juſqu'au 13 d'Avril. La ſaiſon étant ſi avancée, qu'on ne pouvoit entreprendre, avec prudence, de doubler le Cap, le Capitaine, après avoir fait un Procès-verbal pour ſa décharge, tourna ſes voiles vers l'Iſle de Bourbon. On étoit, le 14, à vingt & un degrés vingt-ſix minutes de latitude, & quatre-vingt-ſept degrés quarante-quatre minutes de longitude, où la variation, obſervée au coucher du Soleil, ſe trouva de quatorze degrés vers le Nord-Oueſt (8).

(7) Page 70. (8) Page 82.

Le 20, on eut la vûe de l'Iſle Bourbon, à la diſtance de quatorze lieues, & la variation fut de dix-neuf degrés. L'Iſle de France, devant laquelle on paſſa vers le ſoir, à quatre lieues de diſtance, ſe fit remarquer par ſes hautes Montagnes, qui jettoient un feu noir & épais. Mais, le lendemain, en approchant de celle de Bourbon, la ſupputation du chemin, qu'on avoit fait pendant la nuit, donna lieu de conclure que la diſtance, entre ces deux Iſles, n'eſt pas ſi grande qu'elle eſt marquée ſur les Cartes. On fit route à l'Oueſt, pour mieux reconnoître l'Iſle de Bourbon; & lorſqu'on eut découvert la Riviere, entre le Pays brûlé & le Quartier de Sainte Suſanne, on ſuivit la Terre à deux lieues de diſtance, pour aller mouiller dans la Rade de Saint-Denis, où eſt le Quartier du Gouverneur.

Erreur de diſtance entre les Iſles de Bourbon.

Cinq mois de ſéjour, dans cette Iſle, donnerent de l'exercice aux obſervations de la Barbinais. On y comptoit alors neuf cens perſonnes libres & onze cens Eſclaves. Entre les premiers, il n'y avoit que ſix familles, dont le ſang fût ſans mêlange, parce qu'elles s'étoient préſervées de toute alliance avec les familles des Mulâtres & des Meti-

Obſervations de la Barbinais ſur l'Iſle de Bourbon.

La Barbinais le Gentil. 1717.

ces. Cependant l'Auteur obſerva que les femmes Mulâtres, par les alliances qu'elles contractent avec les François, qui quittent leurs Vaiſſeaux, pour s'établir dans l'Iſle, produiſent des enfans moins bazannés. Le ſang ſe purifie, & leur teint, dit-il, blanchit par degrés. Il vit, un jour, dans l'Egliſe Paroiſſiale de Saint Paul, une Famille entiere, qui lui cauſa de l'admiration. Tous les viſages de ceux qui la compoſoient lui parurent de couleur différente, & ſa vûe alloit du blanc au noir, & du noir au blanc. Il compta depuis la Triſayeule, juſqu'à l'arriere petite fille cinq générations. La Triſayeule âgée de cent huit ans, étoit noire comme les Indiennes de Madagaſcar. La Fille étoit Mulâtre; la Petite-fille, Metice; la Fille de celle-ci, Quarteronne; la quatriéme, Quinteronne; enfin la derniere étoit blonde, & ne lui parut pas moins blanche qu'une Angloiſe. En général, ces Inſulaires ſont doux, tranquilles & laborieux. Leurs richeſſes conſiſtent en troupeaux de Bœufs & de Moutons, en Eſclaves, & en Plantations, que la Compagnie des Indes leur diſtribue. L'Iſle produit deux moiſſons, chaque année; mais le bled ne s'y conſerve pas plus

Etrange variété des teints.

d'un an. Il ſe corromproit même, dans cet eſpace, ſi le grain étoit ſéparé de l'épi. Auſſi les Habitans s'attachoient-ils plus à la culture du riz. D'ailleurs l'embarras de faire moudre leurs bleds à force de bras, leur faiſoit préférer le riz, pour nourriture commune. La Barbinais admira néanmoins qu'ils ne fiſſent pas conſtruire des Moulins à vent, dans un Pays où le bois eſt ſi commun (9). Quoique le terrain ſoit propre à la vigne, on n'y en avoit point encore planté. On y fait deux boiſſons aſſez fortes; l'une de miel, dont l'uſage trop fréquent eſt pernicieux, & l'autre, qui ſe nomme Sangorin, du ſuc des cannes de ſucre. Mais, quoiqu'elle puiſſe enivrer auſſi, l'excès n'en eſt pas ſi dangereux. L'air de l'Iſle eſt fort ſain, & ſes Habitans parviennent à l'extrême vieilleſſe. Vers le mois de Décembre, il ſe leve un vent impétueux, qui enleve tout ce qu'il y a d'impur, dans l'air & ſur la terre. Il fait à la vérité beaucoup de ravage, juſqu'à déraciner les arbres & renverſer les maiſons: mais on a remarqué que lorſqu'il manque une année, les Inſulaires ſont expoſés à des maladies

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1717.

Qualités du Climat.

(9) Pages 92 & précédentes. Toutes ces Obſervations doivent être rapprochées de celles qu'on a lûes dans les Tomes 32 & 36 de ce Recueil.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1717.

épidémiques, qui en font périr un grand nombre. Ils ſont avertis de l'approche de cet ouragan, par un grand bruit, qu'ils entendent, pendant quatre jours, dans les Montagnes. L'air & la Mer ſont alors tranquilles; mais la Lune enflammée annonce la tempête pour le lendemain. Chacun pourvoit alors à ſa ſûreté. On étaye les maiſons & les arbres fruitiers. S'il ſe trouve un Vaiſſeau dans la Rade, l'Equipage doit profiter de ces avertiſſemens, & ſe hâter de prendre le large.

Principaux Quartiers de l'Iſle.

L'Iſle eſt diviſée en quatre principaux Quartiers, dont celui qui ſe nomme Saint-Paul, eſt le plus étendu & le plus peuplé. Il eſt ſitué au pied d'une Montagne fort eſcarpée, & ſes Habitations ſont bâties ſur les bords d'un grand Lac d'eau vive, qui s'écoule dans la Mer. Chaque Famille a ſes Plantations ſur la Montagne. On y monte par un ſentier fort rude, & l'on trouve, ſur la cime, une Plaine couverte d'arbres, à la réſerve des lieux qui ont été défrichés. Pendant le ſéjour de la Barbinais, il reſtoit encore aſſez de terrain, pour deux cens habitations. On y cultive du riz, du tabac, du bled, des cannes de ſucre, & divers fruits, tels que des bananes,

des ananas, des goyaves, des oranges, des citrons, &c.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1717.

Le Quartier de Saint-Denis, eſt à ſept lieues de Saint-Paul, du côté de l'Eſt. Il eſt moins peuplé, quoique le ſéjour en ſoit plus agréable. Deux lieues plus loin, le long de la Mer, on trouve celui de Sainte-Marie, qui n'eſt pas comparable aux deux autres. Mais le plus fertile eſt celui de Sainte-Suſanne, qui eſt à quatre lieues de Saint-Denis. On va de l'un à l'autre par un chemin qu'on a frayé au milieu des Bois; au lieu que pour aller de Saint-Denis à Saint-Paul, on eſt obligé de prendre par Mer. Cependant les Négres traverſent quelquefois des Montagnes, qui paroiſſent inacceſſibles. On ne peut faire que la moitié du chemin par Mer, en deſcendant au lieu qui ſe nomme *la Poſſeſſion*, d'où l'on peut aller, à cheval, juſqu'à Saint-Paul, par une Plaine aſſez étendue, qui ne demande que d'être cultivée, pour devenir plus fertile. On fait aiſément le tour de l'Iſle en ſuivant le bord de la Mer; mais il eſt impoſſible de la traverſer dans l'intérieur, & cette entrepriſe n'a jamais été tentée que par quelques Eſclaves fugitifs, qui ſe ſont retirés dans les Bois,

où l'on ignore juſqu'à leur exiſtence. L'Iſle de Bourbon n'eſt habitée que d'un côté. La partie du Sud eſt brûlée par les feux d'un Volcan, qui répand, dans les Vallées, des torrens de ſouffre & de bitume. La Barbinais juge même que cet embraſement s'eſt communiqué à toutes les parties de l'Iſle. En creuſant, dit-il, à la profondeur de trois pieds, il a trouvé des traces de feu, & le Roc véritablement calciné (10). Il attribue la fertilité des Plaines, aux neiges qui couvrent les hautes Montagnes. Elles forment des torrrens, qui s'enflent beaucoup en Eté, mais qui ne cauſent aucun ravage en roulant vers la Mer, parce que leur lit eſt profond, & que les bords en ſont eſcarpés. La Nature, dit-il, donne ce ſecours aux Habitans pour ſuppléer au défaut des Fontaines qui leur manquent. Il eſt rare qu'on en puiſſe creuſer, dans une terre ſi ſéche. Pendant les mois de Juin, de Juillet & d'Août, les pâturages ne fourniſſent preſque rien. On eſt obligé de chaſſer les Troupeaux dans les Montagnes, où ils ſe nourriſſent de feuilles d'arbres. Chaque Chef de famille imprime ſa marque à ſes Beſtiaux ; & la bonne

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1717.

Elle eſt brûlée par les feux d'un Volcan.

(10) Pages 96 & précédentes.

foi, qui regne entre ces Inſulaires, les met à couvert du vol (11).

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1717.

L'Iſle abondoit autrefois en Tortues de terre ; mais les Vaiſſeaux en ont tant détruit, qu'il ne s'en trouve plus aujourd'hui que dans la partie Occidentale, où les Habitans mêmes n'ont la permiſſion d'en tuer que pendant le Carême. Les Chevres & les Sangliers, fort communs auſſi dans l'Iſle de Bourbon, ſe ſont retirés au ſommet des Montagnes. On y avoit apporté des Lapins, des Cailles, des Perdrix & des Pintades : mais les Lapins n'ont pu s'y creuſer des retraites ; les Cailles, véritables Oiſeaux de paſſage, ne s'y ſont pas long-temps arrêtées, & les Perdrix ont auſſi diſparu. Il n'eſt reſté que les Pintades, qui ſe ſont fort bien multipliées. Sur les Montagnes de l'Eſt, dans une petite Plaine, qui ſe nomme la Plaine des Coffres, on trouve un Oiſeau bleu, de couleur fort vive, & d'aſſez bon goût, auquel les Habitans n'ont point encore donné d'autre nom que celui d'Oiſeau bleu. Pendant le cours des mois de Juillet & d'Août, qui ſont l'Hyver du Pays, on voit deſcendre, des Montagnes, une eſpece de Grive, qu'on prend avec un

Tortues de terre.

Animaux qu'on y a portés.

(11) Page 97.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1717.

nœud coulant, attaché au bout d'une perche, en le lui paſſant autour du cou. Elle eſt ſi peu farouche, qu'elle vient ſouvent ſe repoſer ſur le bras du Chaſſeur. On l'abbat du moindre coup; parce que ſe nourriſſant de riz & de caffé, elle eſt ſi graſſe qu'elle a de la peine à voler. La Barbinais avoit beaucoup de répugnance pour une eſpece de Chauve-ſouris, de la groſſeur des Poules, qui vivent de fruits & de grains, & dont les Inſulaires lui vantoient le goût : mais, en ayant mangé par ſurpriſe, il en trouva la chair extrêmement délicate; c'eſt, dit-il, un de ces Animaux, qui n'ont contr'eux que le nom & la figure. Il explique pourquoi l'Iſle ne produit aucun reptile venimeux. Le Roc, dit-il, étant calciné à deux ou trois pieds de terre, tous les Animaux qui ſont accoutumés à ſe faire des retraites ſouterraines ne peuvent s'y creuſer des trous : mais il paroît oublier que cette raiſon eſt ſans force pour l'Araignée, qui n'a aucun venin dans l'Iſle de Bourbon. Il en a vû d'auſſi groſſes qu'un œuf de Pigeon. Elles font leurs toiles, d'un arbre à l'autre; de ſorte que dans les Bois, il faut ſe frayer le chemin avec de longues perches. Elles ſont ſi

Comment on prend les Grives.

Raiſon pour laquelle il n'y a point d'Animaux vénimeux.

laborieuſes, qu'elles réparent leur ouvrage en moins d'un demi jour. La Barbinais ne doute point qu'on ne pût tirer beaucoup d'avantages de leur travail, ſi l'on découvroit quelque moyen de le mettre en œuvre. Il n'y a point d'arbre, où l'on ne trouve deux ou trois de ces groſſes Araignées (12). LA BARBINAIS LE GENTIL. 1717.

Entre les plus beaux arbres de cette Iſle, on compte ceux qui ſe nomment Nattins, ou Bois de Nattes; les Ebeniers, dont le bois eſt fort luiſant; & le Benjouin, qui produit une gomme odoriférante, dont on ſe ſert, au défaut de Godron, pour le radoub des Vaiſſeaux. L'arbriſſeau le plus commun eſt le Cotonnier, & ſon coton eſt plus blanc que celui des Indes. On a remarqué, dans un autre Article, qu'elle produit d'ailleurs une grande abondance de grands arbres, également propres à faire de très belles planches, des mâts, des pompes, des parquets, & toute ſorte d'ouvrages de Menuiſerie. Principaux arbres.

Le retour de la Barbinais, par le Bréſil, allonge ſon Journal, ſans l'enrichir beaucoup; mais cette route le faiſant retomber dans la ligne, qui Retour de l'Auteur en France.

(12) Pages 104 & précédentes.

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1717.

l'avoit conduit à la Mer du Sud, il acheve, à Saint Malo, un cercle qu'il nomme le Tour du Monde (13).

(13) La néceſſité de réparer ſon Vaiſſeau l'ayant arrêté pluſieurs mois au Bréſil, il ne partit, de Saint Salvador, que vers la fin de Mars 1718, & ſa navigation fut heureuſe juſqu'à la vûe de l'Eſpagne. Mais il ajoûte quelques éclairciſſemens curieux ſur la ſituation des Armateurs, du nombre deſquels il étoit. Notre embarras, dit-il, fut extrême, en approchant de l'Europe. » Nos marchandiſes de la Chine » nous fermoient l'entrée » de nos propres Ports. » Notre Voyage au Pérou, » donnoit aux Eſpagnols » une eſpece de droit de » confiſquer notre Vaiſſeau. On ouvrit certains » paquets des Armateurs » Propriétaires, où l'on » trouva ordre d'aller à » Saintonge, petit Port de » Biſcaye: mais les vents » nous pouſſerent, malgré » nous, au Cap d'Ortegal, & nous obligerent » d'entrer, le 30 de Mai, » dans le Port de Viveros, » ſur la Côte de Galice. » Comme il n'eſt pas fortifié, & qu'il auroit été » difficile aux Eſpagnols de » nous y faire inſulte, nous » réſolûmes d'y attendre » le retour de notre Directeur, qui partit deux » heures après notre arrivée, pour aller recevoir, » à Bayonne, les ordres » des Propriétaires. Dans » l'intervalle, nous fûmes » menacés par le Marquis » de Richebourg, Gouverneur de Galice, qui » faiſoit ſa réſidence à la » Corogne; mais il lui auroit été impoſſible de » nous prendre dans un » Port ſans canon, ſans » Barques, & ſans Frégates. Le Directeur revint » un mois après, & nous » apporta l'ordre d'aller à » Genes; ce qui étoit fort » mal-imaginé; car porter » des ſoies en Italie, c'étoit » porter de l'eau à la Mer. » Mais les Armateurs, » ayant fait preſque tous » banqueroute, pendant » notre Voyage, avoient » cédé à leurs Créanciers » l'intérêt qu'ils avoient » dans le Vaiſſeau; & ceux » qui n'avoient point eu ce » malheur, craignant que » tout le Vaiſſeau ne fût » ſequeſtré, vouloient le » mettre à couvert dans » un Port étranger. Cependant les Créanciers » furent informés de leur » deſſein, & ſe trouverent » à Genes, lorſque le Vaiſſeau y jetta l'ancre. La » Barbinais, qui avoit pris » le chemin de Terre, pour

» se rendre de Viveros à » Genes, n'y arriva que » pour être témoin d'un » Procès, dans lequel il » ne voulut point entrer. » L'horreur qu'il avoit » pour la chicanne lui fit » pratiquer, dit il, l'Evan» gile à la lettre, & céder » son manteau à ceux qui » le demandoient. *Ibidem*, » *pages* 283 *& précédentes.*

LA BARBINAIS LE GENTIL. 1717.

HISTOIRE NATURELLE DES INDES ORIENTALES.

INTRODUCTION.

SI l'on ſe rappelle que dans un ſi grand nombre de Journaux & de Deſcriptions, qui regardent les Indes Orientales, on a pris pour méthode, d'y joindre les recherches des Voyageurs ſur les productions particulieres de chaque Pays; & que pour cet Article, qui doit faire la concluſion d'un ſi long travail, on ne s'eſt propoſé de réſerver que leurs Obſervations générales, c'eſt-à-dire, celles qui ſont communes à la plûpart de ces belles Contrées; il ne paroîtra point ſurprenant que ce qui reſte à traiter ſoit d'une médiocre étendue. D'un autre côté, on reconnoîtra mieux que jamais combien cette diſtribution étoit néceſſaire, pour éviter une longueur exceſſive, dans un ſujet qui formeroit pluſieurs Volumes, ſi toutes ſes parties étoient raſſemblées. C'eſt au Lecteur qu'on laiſſe le ſoin de les rapprocher, pour ſatisfaire ſa curioſité, ou pour faciliter ſon inſtruction; ce qui lui ſera toujours aiſé en conſultant les Tables. On n'a donné, juſqu'à préſent, que celles des Chapitres & des autres Diviſions; mais on ne manquera point d'en joindre une des Matieres, à la fin de l'Ouvrage, & d'y faire entrer tous les noms

des

des Animaux, des Plantes, & des autres Productions remarquables, qui ſe trouvent diſperſées dans les Deſcriptions.

§ I.

Saiſons de l'Année (14).

SAISONS DE L'ANNE'E.

COMME l'Hyver & l'Eté ſont les plus différentes Saiſons de notre Climat, c'eſt la Saiſon ſéche & la Saiſon humide, qui ſont les plus oppoſées dans la Zône torride & dans les Régions voiſines. Les Européens ne laiſſent pas de leur donner communément le nom d'Eté & d'Hyver, parce qu'elles ſe ſuccédent avec la même régularité; c'eſt-à-dire, que comme on a l'Eté, dans le Climat voiſin de chaque Pôle, lorſqu'on a l'Hyver dans l'autre, il fait de même un temps ſec & beau au Nord de l'Equateur, lorſque le temps eſt venteux & pluvieux, au Midi, excepté à quelques degrés de la Ligne, & dans quelques endroits ſeulement. Mais il y a cette différence, entre la Zône torride & les Zônes tempérées, que lorſqu'il fait un temps ſec & beau dans l'une, c'eſt alors la Saiſon de l'Hyver dans celle des deux autres, qui eſt du même côté. Quand le Soleil paſſe l'Equinoxe, & qu'il approche de l'un ou l'autre des Tropiques, il commence à échauffer ſon Pôle; de ſorte que plus il en approche, plus l'air eſt ſerein, ſec, & chaud, hors des Tropiques mêmes. Au contraire, dans la Zône

Rapport des Saiſons entre les Climats de la Zône torride & des Zônes tempérées.

Leur différence.

(14) On peut rapprocher d'ici quelques Remarques de Gautier Schouten, que d'autres raiſons ont fait placer à la fin de ſon Article, pages 303 & ſuivantes. Celles qu'on donne ici ſont tirées de tous les Voyageurs, particuliérement de Dampier.

SAISONS DE L'ANNE'E.

torride, quoique du même côté de la Ligne, plus le Soleil eſt éloigné, plus le temps eſt ſec. A meſure que le Soleil s'approche, le Ciel ſe couvre de nuages, & le temps devient plus pluvieux; car les pluies ſuivent le Soleil. Elles commencent, de chaque côté de la Ligne, peu après qu'il a paſſé l'Equinoxe, & d'ordinaire elles continuent juſqu'à ſon retour.

Temps déclaré des Saiſons dans la Zône torride au Nord de l'Equateur.

La Saiſon humide, au Nord de l'Equateur, dans la Zône torride, commence au mois d'Avril ou de Mai, & continue juſqu'à celui de Septembre ou d'Octobre. La Saiſon ſéche commence dans le cours de Novembre ou Décembre, & dure juſqu'au mois d'Avril ou de Mai. On a fait, en mille endroits de ce Recueil, la deſcription de leurs Phénomènes.

Dans la latitude Méridionale, le temps change aux mêmes mois; mais, avec cette différence, que les mois, qui ſont ſecs dans cette latitude, ſont humides dans celle du Nord, & réciproquement. On obſerve néanmoins que les deux Saiſons ne commencent pas toujours en même temps; & que tous les Pays ne ſont pas également partagés de ſéchereſſe & d'humidité. Dans quelques Régions, les pluies ſont plus abondantes que dans d'autres, qui ont par conſéquent plus de temps ſec. Mais, en général, les Pays, ou les Parages, qui ſont ſous la Ligne, ou qui en ſont voiſins, ont le fort des pluies aux mois de Mars & de Septembre.

Différence priſe des lieux.

Les pointes de Terre, ou les Côtes, qui ſont les plus expoſées aux vents généraux, ont ordinairement le plus de part au temps ſec. Au contraire, les grandes Bayes, ou les détours de terre, particuliérement ſous

la Ligne, ſont plus ſujets à la pluie. Cependant cette régle n'eſt pas ſans exception. Le temps ſemble ſe régler, comme les vents, par des cauſes accidentelles, qui paroiſſent ſujettes elles mêmes à beaucoup de variation. SAISONS DE L'ANNE'E.

Commençons par les Côtes les plus ſéches. Sur celle d'Afrique, la ſéchereſſe eſt extrême depuis le mois de Mars juſqu'à celui d'Octobre; & c'eſt auſſi la ſaiſon ſéche du Pays. L'humide, ou la pluvieuſe, qui dure depuis Octobre juſqu'au mois de Mars, eſt modérée, ou du moins, ſans ces excès de pluie, qui ſont communs dans la plûpart des autres Pays de ces latitudes. On n'y reſſent que des pluies fort douces. Il y arrive quelquefois des Tornados, mais ils n'y ſont pas ſi fréquens qu'aux Indes Orientales. Sur les Côtes du Pérou, depuis le troiſiéme degré de latitude Méridionale juſqu'au trentiéme, il ne pleut jamais, ni ſur Mer, juſqu'à deux ou trois cens lieues de Terre, ni ſur Terre du côté de la Mer, ſans qu'on ſçache préciſément à quelle diſtance. Cependant, on y voit, le matin, de petits brouillards, qui durent l'eſpace de deux ou trois heures, & qui ne continuent guéres après dix. La nuit amene auſſi des roſées. Cette Côte eſt Nord & Sud. Elle eſt expoſée à la Mer du côté de l'Oueſt, avec une chaîne de Montagnes fort hautes, qui s'étendent le long du rivage Les vents y ſont toujours au Midi. Mais il y a cette différence, que les vents réglés de Côte, du côté de l'Amérique, ſoufflent plus loin de terre que ceux d'Afrique; ce qui vient apparemment de la diſproportion des Montagnes, dans les deux Continens. La hauteur exceſſive des Andes, ou des Cordelieres, eſt cauſe ſans doute que le vent d'Eſt ne ſe fait ſentir qu'à deux Exemples ſur les Côtes ſéches.

SAISONS DE L'ANNE'E.

cens lieues de terre, dans la Mer pacifique; tandis que le vent général regne juſques près de quarante lieues de la Côte d'Afrique, qui n'a pas des Montagnes ſi hautes. Or, ſi celles d'Amérique arrêtent les vents dans leur carriere, on doit ſe perſuader aiſément qu'elles ſont capables d'arrêter les nues, avant qu'elles puiſſent atteindre la Côte, & que le temps ſec ne vient que de-là. Le giſement des Côtes eſt le même, & les mêmes vents y regnent: d'où viendroit la différence du tems, demande Dampier, ſi ce n'eſt celle des Montagnes? On ſçait d'ailleurs que leurs parties Orientales ne manquent pas de pluie. Il n'en faut pas d'autre preuve que ces grandes Rivieres, qui ſe déchargent de-là dans la Mer Atlantique; au lieu que les Rivieres de la Côte du Sud ſont petites & en petit nombre. On en connoît même qui tariſſent tout à fait, pendant une bonne partie de l'année. A la vérité, elles reprennent leur cours dans leurs ſaiſons, c'eſt-à-dire, quand les pluies reviennent au mois de Février; ce qui ne manque jamais au couchant de ces Montagnes.

Exemples ſur les Côtes humides.

Paſſons aux Côtes humides, telles que la Côte de Guinée, depuis le Cap Lopez, à un degré de latitude Méridionale, juſqu'au Cap des Palmes, en y comprenant le détour de terre & toute la Côte, à l'Oueſt. C'eſt un Pays extrêmement humide, ſujet à de terribles Tornados & à des pluies exceſſives, ſurtout pendant les mois de Juillet & d'Août, qui n'ont preſque pas un beau jour. Toute cette Côte eſt ſi proche de la Ligne, que ſa partie la plus éloignée n'en eſt pas à plus de ſix ou ſept degrés. Cette proximité ſuffit pour faire conclure que c'eſt une Côte plu-

vieuſe, puiſqu'on a poſé, pour principe, que la plûpart des lieux voiſins de la Ligne ſont fort ſujets aux pluies. On a remarqué auſſi que les uns le ſont plus que d'autres, & la Guinée peut paſſer pour une des plus humides parties de l'Univers. S'il y a des Pays où les pluies continuent plus long-temps, on n'en connoît point où elles ſoient plus abondantes. Son giſement doit le faire juger, autant que ſa ſituation, parce qu'au Nord de la Ligne, on y trouve un grand enfoncement, d'où elle s'étend, à l'Oueſt, parallelement avec la Ligne. Suivant les obſervations de quelques habiles gens, il y a plus de fond à faire ſur ces circonſtances priſes à part, que lorſqu'elles ſe trouvent réunies. SAISONS DE L'ANNÉE.

D'ailleurs, on ne ſçauroit douter qu'il n'y ait auſſi des cauſes étrangeres qui préviennent ces effets, ou qui ſervent du moins à tempérer la violence des pluies, comme on le voit ſur d'autres Côtes. Il n'eſt pas beſoin d'autre exemple que la Côte oppoſée de l'Amérique, entre le Cap du Nord, qui eſt au Nord de l'Equateur, & le Cap Blanc, au Bréſil, qui eſt du côté du Sud. Le giſement de cette Côte eſt à peu près ſemblable à celui de la Côte de Guinée, avec cette différence, que l'une eſt au Midi, & l'autre au Nord de l'Équateur. Les deux Caps lui ſont paralleles, & différent très peu dans leur diſtance de ce cercle. Mais l'un pointe à l'Oueſt, & l'autre à l'Eſt; de ſorte que l'un fait la partie la plus Occidentale du Continent d'Afrique, & l'autre la partie la plus Orientale du Continent d'Amérique. Une de ces deux Côtes n'a qu'un vent, qui repouſſe la marée; & qui ſemble être l'effet de deux vents contraires. L'autre eſt expoſé au vent réglé général, Cauſes étrangeres.

SAISONS DE L'ANNE'E.

& ne manque jamais de Briſe. La premiere a ſes Tornados & ſes grandes pluies, dans la ſaiſon humide, c'eſt-à-dire, aux mois de Mai, de Juin, de Juillet, d'Août & de Septembre, entre leſquels ceux de Juillet & d'Août, ſont les mois pluvieux. Celle du Continent d'Amérique, étant expoſée à l'Eſt Nord-Eſt, ou au Sud-Eſt, eſt bien moins ſujette aux pluies. Cependant, comme elle eſt proche de la Ligne, elle en a ſa part, mais ſans excès, & beaucoup moins que la Guinée. Elle eſt au Midi de la Ligne; & par conſéquent ſa ſaiſon pluvieuſe tombe entre les mois d'Octobre & d'Avril, comme la ſaiſon ſeche entre Avril & Octobre. Ces ſaiſons y regnent juſqu'à ſix ou ſept degrés au Nord de la Ligne; ce qui n'arrive dans aucune autre partie du Monde connu. On ne nomme du moins que le Cap Lopez en Guinée, au premier degré de la partie du Sud, qui ſoit ſujet au même temps que la Guinée, quoique le reſte de ce Pays appartienne à la partie du Nord.

Saiſon qu'on choiſit pour les Moiſſons.

La raiſon, qui fait donner, par les Européens, le nom de ſaiſon ſéche à l'Eté, & de Saiſon humide à l'Hyver, c'eſt que la moiſſon ſe fait dans la ſaiſon ſéche, ſurtout dans les Plantations où l'on recueille le ſucre. Les cannes de ſucre ſont alors du plus beau jaune; & quoiqu'elles en ayent moins de jus, il eſt incomparablement plus doux que dans la ſaiſon humide, où quelque mûres que ſoient les cannes, non-ſeulement elles rapportent moins de ſucre, mais le ſucre n'en eſt pas ſi bon, & coûte plus de peine à préparer. Auſſi, dans les Climats au Nord de la Ligne, on commence vers Noel à faire le ſucre, lorſque les cannes ſont mûres, après

la ſaiſon ſéche ; au lieu que dans les Climats Méridionaux, tels que celui du Bréſil, on y travaille au mois de Juillet. On connoît auſſi quelques endroits, proche de la Ligne, dans la partie du Nord, où les ſaiſons ſont les mêmes que dans la partie du Sud. Tel eſt le Pays de Surinam. Au reſte, quoique la ſaiſon ſéche ſoit le temps ordinaire de cueillir les cannes, & la ſaiſon humide le temps propre à les planter, cet ordre n'eſt pas ſuivi ſi conſtamment que chacun n'ait égard auſſi à ſa commodité ; d'autant plus qu'en tout temps de l'année, on peut les planter avec ſuccès, ſurtout après une pluie modérée, qui tombe ſouvent dans le cours même des ſaiſons ſéches.

SAISONS DE L'ANNE'E.

Que les Bayes ſoient plus ſujettes aux pluies que les Pointes de terre, c'eſt ſur quoi tous les exemples paroiſſent s'accorder. En Amérique il pleut exceſſivement dans la Baye de Campêche, ſurtout aux mois de Juillet & d'Août ; tandis que toute la Côte, depuis le Cap Catoche juſqu'au Cap Condecedo, qui eſt plus expoſée au vent réglé, n'eſt pas de la moitié ſi pluvieuſe. Le Golfe de Honduras a des pluies exceſſives, comme toute la Côte, entre le Cap Gratia-di-Dios & Carthagene ; mais ſur la Côte de Caraccos, & vers le Cap de Vela, où les vents ſont plus frais, les pluies ſont plus modérées. On remarque néanmoins quelque différence dans les petites Bayes, qui ſont entre ces deux points. Celle de Mericaya, par exemple, qui eſt un peu à l'Eſt du Cap la Vela, eſt plus ſujette aux pluies que les environs du Cap. Les pluies extraordinaires de la Baye de Panama, ſont une autre preuve, ſurtout au Midi de la Baye, depuis le Golfe Saint Michel, juſqu'au Cap

Les Bayes plus ſujettes aux pluies que les Pointes de terre.

SAISONS DE L'ANNE'E.

Saint François, où les pluies continuent depuis le mois d'Avril juſqu'à celui de Novembre, & ſont de la derniere force aux mois de Juin, de Juillet & d'Août. On nomme auſſi pluſieurs petites Bayes, à l'Oueſt de celle de Panama, qui ſe reſſentent extrêmement de la ſaiſon humide, telles que les Bayes de Dulce, Caldera, Amapalla, &c. Mais à l'Oueſt de celle-ci, où la Côte eſt plus unie, il pleut beaucoup moins, & les Tornados y ſont terribles.

Grandes pluies de quelques endroits des Indes Orientales.

Les Indes Orientales ont quantité de Bayes & de Golfes, où les pluies ſont fort groſſes. Tels ſont les Golfes du Tonquin & de Siam, & le fond du Golfe de Bengale, avec ſa partie Orientale. Sur la Côte de Coromandel, qui eſt au Couchant du même Golfe, & dont les terres ſont plus baſſes & plus unies, le temps eſt plus tempéré. Au contraire, la Côte de Malabar, qui eſt au Couchant du Cap de Coromandel, & dont les terres ſont montagneuſes, eſt ſujette à de grandes pluies; ſur quoi l'on obſerve, en général, que les parties Occidentales des Continens ſont plus ſujettes à la pluie que les Orientales, à l'exception des Côtes d'Afrique & du Pérou. On a déja rapporté la ſéchereſſe de celles ci, à l'extrême hauteur des Andes, qui arrête les pluies. D'un autre côté, lorſqu'on obſerve que les Montagnes ordinaires ſont plus ſujettes aux pluies que les Pays-bas, on n'entend que les Pays maritimes. Les Anglois rendent témoignage qu'au Midi de la Jamaïque, qui commence à Leganez, & qui s'étend, à l'Oueſt, juſqu'à la Riviere noire, Pays fort uni, qui a la Mer au Midi, & des Montagnes du côté du Nord, il pleut toujours ſur les Montagnes avant qu'il pleuve dans le

Pluies plus ordinaires ſur les Montagnes.

Pays plat. Ils assurent que les pluies y commencent trois semaines avant qu'il en tombe vers la Mer; qu'on y voit tous les jours des nuages noirs, & qu'on y entend le bruit du tonnerre; que ces nuages, qui semblent d'abord s'avancer vers la Mer, sont arrêtés dans leur cours; qu'ils retournent du côté des Montagnes, où ils se dissipent, au grand regret des Habitans, dont les Plantations & les Bestiaux ont beaucoup à souffrir de la sécheresse. En un mot, le défaut de pluie, dans sa saison, est une des plus grandes incommodités de cette partie de l'Isle. L'herbe y est quelquefois brûlée, & le Bétail y périt faute de fourage: au lieu que dans la partie Septentrionale, où les Montagnes sont voisines de la Mer, on ne manque point de riches ondées, jusques dans la saison sèche, vers la pleine ou la nouvelle Lune. A la vérité, l'excès des pluies y est incommode dans la saison humide. La petite Isle des Pins, près de Cuba, est si fameuse par ses pluies, que si l'on en croit les Espagnols, il y pleut tous les jours de l'année. On n'en trouve point d'autre cause, qu'une haute Montagne élevée en pointe, qui en fait le centre, autour de laquelle les nuages se rassemblent, & qui en est presque toujours couverte. Tous les Voyageurs font le même récit de la Gorgone, petite Isle de la Mer du Sud. On croit pouvoir conclure que les Terres élevées sont ordinairement les plus sujettes aux pluies. Il paroît même que la Mer l'est moins que la Terre. Quand on est proche du rivage, dans la Zône torride, on voit souvent pleuvoir sur terre, & le Ciel couvert de nuées, tandis que le tems est clair & serein sur Mer. Quoique le vent vienne de terre, & que les

SAISONS DE L'ANNÉE.

SAISONS DE L'ANNE'E.

nuées ſemblent avancer ſur Mer, elles retournent ſouvent en arriere, comme attirées ou retenues par une cauſe ignorée. On lit, dans toutes les Relations, que les Matelots qui font voile près des Côtes, & qui voyent approcher une nuée, en marquent peu d'embarras, & diſent, dans leur langage, que la terre va la dévorer. Au reſte, tout ce qu'on a dit ici, ne regarde que le voiſinage des terres; ce qui n'empêche pas qu'à de plus grandes diſtances, il ne pleuve beaucoup auſſi ſur Mer.

Il pleut plus la nuit que le jour.

Enfin, l'on a toujours obſervé que dans la ſaiſon humide, il pleut beaucoup plus la nuit que le jour. Après les plus beaux jours, il eſt rare que la nuit ſe paſſe, ſans une ou pluſieurs groſſes pluies. Elles durent trois ou quatre heures. Mais c'eſt ordinairement proche des Côtes, que les nuages ont le plus d'épaiſſeur, qu'ils jettent plus d'éclairs, accompagnés d'un horrible bruit, & que l'eau tombe en plus grande abondance.

Obſervations utiles.

Un Ecrivain, dont les récits ſont toujours accompagnés d'utiles obſervations, ſe trouvant aux Indes Orientales, en 1688, vers les dix-neuf degrés de latitude Septentrionale, s'attacha particuliérement à l'étude des ſaiſons. Il remarque d'abord, comme tous les autres Voyageurs, que dans les Pays qui ſe trouvent entre les deux Tropiques, on diſtingue les ſaiſons en ſéches & pluvieuſes, avec autant de juſteſſe que nous les diſtinguons en ſaiſons d'Hyver & d'Eté: mais, ajoûte-t-il, comme le changement de l'Eté en Hyver, & de l'Hyver en Eté, n'arrive pas tout d'un coup, & que dans l'intervalle, il ſe trouve les ſaiſons du Printems & de l'Automne, qui participent un peu de l'un & de l'autre,

on voit auſſi, dans les Indes, ſur la fin de la ſaiſon ſéche, de petites pluies paſſageres, qui précédent les mois où elles regnent avec une violence extrême ; & de même, à la fin de ce mauvais temps, il fait d'aſſez beaux jours, qui conduiſent à la grande chaleur. Les ſaiſons ſont généralement fort ſemblables, pendant le même temps de l'année, dans tous les endroits de la Zône torride, qui ſont du même côté de l'Equateur. Mais, à deux ou trois degrés de chaque côté, le temps eſt plus mêlé & plus inconſtant, quoiqu'il approche de l'humidité extrême ; & ſouvent même il eſt contraire au temps qu'il fait alors du même côté de l'Equateur, plus loin vers le Tropique : de ſorte que pendant le regne du temps pluvieux, dans les parties Septentrionales de la Zône torride, il peut néanmoins faire un temps ſec & chaud, à deux ou trois degrés au Nord de la Ligne. On peut dire la même choſe des latitudes & des ſaiſons oppoſées ; mais ce qui eſt vrai par rapport à la ſéchereſſe ou à l'humidité, dans la Zône torride, peut l'être auſſi généralement à l'égard du chaud & du froid ; car, pour toutes ces qualités, il y a ſans doute une différence qui naît de la ſituation particuliere du Pays, ou d'autres cauſes accidentelles, outre celle qui dépend de leur différente latitude. C'eſt ainſi que la Baye de Campêche, dans les Indes Occidentales, & celle de Bengale dans les Indes Orientales, qui ont à peu près la même latitude, ſont tout à la fois extrêmement chaudes & humides. Il eſt difficile de juger ſi c'eſt de leur ſituation que cela vient, ou de la foibleſſe & de la rareté des Biſes : cependant, ſi l'on prend garde à la latitude de ces lieux, on trouvera

SAISONS DE L'ANNÉE.

SAISONS DE L'ANNE'E.

qu'étant près des Tropiques, cette ſeule raiſon doit les rendre généralement plus ſujets aux grandes chaleurs, que ceux qui ſont proche de l'Equateur.

Chaleur exceſſive près des Tropiques.

C'eſt ce qu'on prouve dans pluſieurs autres endroits des deux Indes, qui ont la même latitude. Les parties, qui ſont près des Tropiques, ſont toujours les plus chaudes, particuliérement à trois ou quatre degrés de ces cercles, où la chaleur ſe fait beaucoup plus ſentir que ſous la Ligne même. On en peut apporter pluſieurs raiſons, indépendamment de la ſituation particuliere du Pays & des vents. Par exemple, le jour n'a jamais plus de douze heures ſous l'Equateur, & la nuit eſt toujours de la même longueur; au lieu que ſous les Tropiques, le plus long jour a près de treize heures & demie, & que cette longueur, qui diminue la nuit d'une heure & demie, faiſant une différence de trois heures ſur la nuit & ſur le jour, ne peut manquer de produire un effet conſidérable. D'ailleurs, dans les endroits, qui ſont, par exemple, à trois degrés des Tropiques, ou à vingt degrés de latitude du Nord, le Soleil vient à deux ou trois degrés du Zenith, au commencement de Mai; & lorſqu'il a paſſé le Zenith, il ne va pas plus de deux ou trois degrés au-delà, pour revenir & paſſer encore une fois. Ainſi les Habitans de ces Pays ont le Soleil comme ſur leur tête, depuis le commencement de Mai juſqu'à la fin de Juillet. Au contraire, lorſque le Soleil vient ſous la Ligne, dans les mois de Mars & de Septembre, il paſſe d'abord vers le Nord ou le Sud, & ne demeure pas vingt jours à paſſer depuis trois degrés, d'un côté, juſqu'à trois degrés de l'autre; ce qui doit faire juger que dans

le peu de ſéjour qu'il y fait, la chaleur ne ſçauroit être égale à celle du voiſinage des Tropiques, où il continue ſi long-temps d'être vertical, au Midi, & où il demeure plus long-temps ſur l'horizon chaque jour particulier, qui ſe trouve ſuivi d'une nuit plus courte. SAISONS DE L'ANNÉE.

Ce que l'expérience rend certain, c'eſt qu'aux Indes Orientales, vers les vingt degrés de latitude du Nord, la chaleur eſt exceſſive pendant les mois humides, particuliérement lorſque le Soleil ſe dégage des nuées & peut les pénétrer. Ceux qui ont paſſé quelques années au Tonquin, qui eſt à peu près dans cette poſition, rendent témoignage que c'eſt un des Pays les plus chauds qu'ils ayent jamais vûs. Les pluies y ſont auſſi très abondantes, quoiqu'il ſe trouve divers endroits dans la Zône torride où elles le ſont encore plus, & qui ſont néanmoins dans la même latitude & du même côté de l'Equateur. La ſaiſon humide y commence à la fin d'Avril, ou au commencement de Mai, & dure juſqu'à la fin d'Août, qui ſe termine par des pluies d'une extrême violence. Mais elles ne laiſſent pas d'être mêlées de quelques intervalles de beau temps.

Irrégularité des Saiſons dans leur retour & leur durée.

On convient néanmoins que ces différentes ſaiſons ne ſont pas ſi régulieres dans leur retour, qu'il ne differe quelquefois d'un mois ou ſix ſemaines. Elles ne reſſemblent pas toujours, non plus, pendant toute leur durée. Quelquefois les pluies ſont plus violentes & plus longues, & quelquefois elles ſont plus modérées. Dans certaines années, elles ne ſont pas ſuffiſantes pour produire une récolte médiocre. Dans d'autres, elles viennent à contre-temps, ce qui nuit beaucoup au riz,

SAISONS DE L'ANNE'E.

ou qui retarde du moins ſon accroiſſement. On a remarqué pluſieurs fois que dans les Pays de la Zône torride, toute l'agriculture dépend de ces inondations annuelles, qui humectent & engraiſſent la terre. Si la ſaiſon humide eſt plus ſéche qu'à l'ordinaire, les terres qui portent le riz, n'étant pas bien détrempées par le débordement des Rivieres, la récolte eſt médiocre; & ſi le riz, qui eſt le pain des Habitans, manque dans des Pays ſi peuplés, il devient impoſſible d'y ſubſiſter ſans le ſecours des autres Régions. De-là vient que dans ces temps de néceſſité, les Pauvres ſe trouvent réduits à vendre leurs Enfans, pour ſe conſerver la vie, & que ſi cette reſſource leur manque, ils meurent miſérablement dans les rues. Cet uſage, d'acheter des vivres au prix de ce qu'on a de plus cher, eſt ordinaire dans toutes les parties des Indes Orientales, & particuliérement ſur les Côtes de Malabar & de Coromandel, où la famine eſt plus fréquente & cauſe quelquefois de funeſtes ravages. En général, ces deux Contrées ſont fort ſéches. Elles n'ont pas de grandes Rivieres, qui puiſſent engraiſſer la terre, & leur récolte depend uniquement des pluies. Si ce ſecours leur manque, comme il arrive quelquefois pluſieurs années de ſuite, la déſolation des Habitans eſt incroyable. Les Voyageurs nous font d'affreuſes peintures, des extrêmités dont ils ont été témoins. Ils ont vû périr des milliers d'Indiens, & leurs cadavres épars dans les campagnes. Les plus heureux ſont ceux qui conſervent la force de gagner quelques Villes maritimes, habitées par les Européens, pour ſe vendre eux-mêmes, après avoir vendu leurs Femmes & leurs Enfans; quoique ſûrs d'être tranſportés à

l'inſtant hors de leur Patrie, & de ne la revoir jamais. SAISONS DE L'ANNÉE.

Il y a cette différence, entre ces deux Pays & les terres plus baſſes, que jamais ils ne peuvent être incommodés par l'excès des pluies; au lieu que dans les autres il peut arriver que les eaux ſoient trop groſſes pour leur ſituation. Dans ces fâcheuſes circonſtances, les Habitans font des digues, pour contenir les Rivieres dans leurs bornes, & creuſent des foſſés pour faire écouler l'eau que les digues ne peuvent arrêter. Mais ce travail même devient quelquefois inutile contre la violence des Courans, ſurtout lorſqu'ils arrivent hors de leurs ſaiſons; car les inondations régulieres ne cauſent aucun mal, & laiſſent au contraire un limon qui engraiſſe les terres. Dans les ſéchereſſes extraordinaires, les Contrées baſſes ont l'avantage de pouvoir être arroſées par des Canaux qu'on tire des Rivieres; & la néceſſité l'emporte, alors, ſur la pareſſe naturelle aux Indiens.

§ II.

Vents Aliſés, & autres Vents.

LEs Vents, que les François nomment *Aliſés*, les Anglois *Vents de Commerce* (15), & qu'on appelle auſſi Généraux ou Réglés, ſont ceux qui ſoufflent conſtamment Differences des Vents.

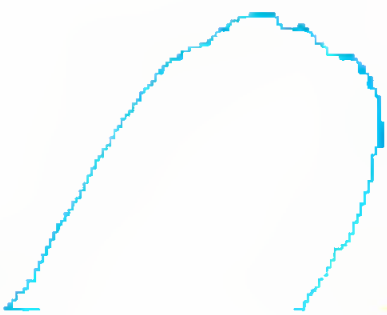
(15) Parce que leur régularité les rend extrêmement favorables au Commerce. L'origine du mot Aliſé eſt aſſez obſcure. Quelques-uns le font venir de *Liſere*, parce que l'eſpace où ces Vents regnent, fait une ſorte de Liſiere autour du Globe. Mais il paroît plus probable qu'il vient du vieux mot *Alis*, qui a ſignifié doux & uni.

VENTS. d'une pointe ou d'un trait du Compas, c'eſt-à-dire, d'un certain endroit de l'horizon, particuliérement depuis le trentiéme degré de latitude du Nord, juſqu'au trentiéme degré de latitude du Sud. Cependant, on en diſtingue pluſieurs ſortes : les uns, qui ſoufflent de l'Eſt à l'Oueſt, les autres, de l'Oueſt à l'Eſt, du Sud au Nord, &c. Quelques-uns ſoufflent réellement, toute l'année, d'un même endroit ; d'autres ſoufflent d'un côté, pendant la moitié de l'année, & du côté contraire pendant l'autre moitié. D'autres encore ſoufflent ſix mois d'un côté, & changeant enſuite de huit ou dix rhumbs au plus, y continuent ſix mois ; après quoi, ils reprennent leur premiere direction ; tels ſont tous les Vents aliſés changeans, qui dans le cours de l'année ſe ſuivent tour à tour, chacun dans la ſaiſon qui lui eſt propre. Ceux qu'on appelle Vents de Terre & Vents de Mer, différent beaucoup des précédens. Les uns ſoufflent le jour, & les autres la nuit, avec tant de conſtance & de régularité, que jamais ils ne manquent de ſe ſuivre.

Vents aliſés généraux. Mais le Vent aliſé, ſur Mer, eſt un Vent général, auquel on peut donner ce nom, par oppoſition aux autres Vents aliſés, fixes ou changeans, qui ſemblent dépendre d'une cauſe accidentelle ; parce que la cauſe de ce Vent général, qui eſt peu connue (16), ſemble fort réguliere. Ces Vents généraux ne

(16) Il y a beaucoup d'apparence que le Vent aliſé d'Eſt, qui ſouffle continuellement entre les deux Tropiques, eſt cauſé par le mouvement circulaire de la Terre, & par la rarefaction perpétuelle & violente de l'air, ſous la Zône torride, qui doivent donner à l'air un cours d'Orient en Occident. Le Vent général d'Eſt, doit recevoir des variations,

Biblioteca Nazionale
FONDO
PALATINO
Napoli



VENTS.

ſe trouvent que dans la Mer Atlantique, qui ſépare l'Afrique de l'Amérique, dans l'Océan Oriental, & dans la grande Mer du Sud. Dans toutes ces Mers, excepté ſous la Ligne, ils ſoufflent conſtamment & ſans intermiſſion dans la bande du Sud, comme dans celle du Nord: mais ils ne ſoufflent pas d'une même force en tout temps, ni dans les deux latitudes. Ordinairement, ils ne ſoufflent que ſur l'Océan, ſans s'approcher des Côtes de plus de trente ou quarante lieues, ſurtout du côté de l'Oueſt: car, de celui de l'Eſt, le Vent d'Eſt, qui eſt le véritable aliſé, s'étend preſque juſqu'à la Côte, ou s'en approche aſſez pour y être ſurpris par le Vent de terre. Il reçoit ſouvent auſſi le vent de Mer, qui le détourne quelquefois de quatre ou cinq pointes du Compas. En quelques endroits, ſurtout dans la Mer & dans la bande du Sud, le véritable aliſé ne ſe trouve qu'à cent cinquante ou près de deux cens lieues de la Côte: mais, au Nord de la Ligne, dans ces Mers, il ſouffle juſqu'à trente ou quarante lieues de la terre.

Vent aliſé de l'Ocean Atlantique.

En partant de l'Europe pour les Indes Orientales ou Occidentales, ou pour la Gui-

qui cauſent un Nord Eſt & un Sud-Eſt réglés ſous la Zône torride; & ce ſont ces Vents qu'on appelle proprement Aliſés. On y peut mettre auſſi le Vent d'Oueſt, qui ſouffle régulièrement hors des Tropiques, de part & d'autre, juſqu'au quarantiéme degré de latitude, & qu'on croit cauſé principalement par le reflux d'air, qui doit s'enſuivre de ce Vent d'Eſt, qui regne entre les Tropiques. Ces Vents ne ſoufflent réguliérement que ſur les grandes Mers, parce que ſur la Terre, ou ſur des Mers trop proches des Terres, ils reçoivent une infinité de variations, par les fermentations de la Terre, par la ſituation des Côtes, & par d'autres cauſes particulieres.

VENTS. née, on trouve preſque toujours ces Vents à la hauteur de trente degrés, & quelquefois de trente-deux ou trente-cinq. Il peut arriver qu'en ſortant de la Manche avec le vent au Nord-Eſt, il continuera juſqu'à ce qu'on trouve le véritable Aliſé; mais c'eſt ſur quoi l'on ne peut faire aucun fond : au lieu que le vent réglé ne manque jamais entre les trente & les vingt-huit degrés. Avec ce vent, quand il eſt fixe, le temps eſt preſque toujours beau, ſi le Soleil eſt dans un Signe Méridional. Mais ſi le Soleil ſe trouve dans un des Signes Septentrionaux, le temps eſt ordinairement couvert. Au contraire, ſur la Mer Atlantique dans la bande du Sud, lorſque le Soleil eſt dans les Signes Septentrionaux, le temps eſt clair; comme il eſt couvert, lorſque le Soleil eſt dans un Signe Méridional.

C'eſt le vent Eſt-Nord-Eſt qu'on trouve vers le vingt huitiéme degré de latitude, ſurtout quand le Soleil eſt au Midi de la Ligne: mais, aux mois de Mai, de Juin, & de Juillet, on trouve le vent à l'Eſt-Quart-de-Sud, ou à l'Eſt-Sud-Eſt. Ces vents, ſoit qu'ils ſoient au Nord ou au Sud de l'Eſt, ſoufflent avec modération depuis leur premiere rencontre au trente ou vingt-huitiéme degré, juſqu'au Tropique, où ils ſoufflent conſtamment entre l'Eſt-Nord-Eſt & l'Eſt. Mais entre les dix ou douze degrés de la Ligne, ils ne ſont pas ſi frais, ni ſi fixes, entre les mêmes pointes du Compas. Aux mois de Juillet & d'Août, les vents du Sud ſouffient fort ſouvent entre les onze & douze degrés de latitude Septentrionale, demeurant fixes entre le Sud-Sud-Eſt & le Sud-Sud Oueſt ou Sud-Oueſt, mais, aux mois de Décembre & de Janvier, le véritable vent réglé ſouffle entre

le trois & le quatrriéme degré. A meſure que le Soleil reprend ſa courſe vers le Nord, les vents du Sud augmentent & s'approchent du Nord de la Ligne, juſqu'au mois de Juillet, auquel ils ſe retirent peu à peu vers la Ligne. Quand le Soleil eſt dans les Signes Méridionaux, c'eſt le meilleur temps de l'année pour paſſer de la Ligne au Sud; car, outre l'avantage du Vent aliſé, qui conduit un Vaiſſeau proche de la Ligne, le vent eſt alors plus certain & plus frais, le temps plus beau; & les vents, qui en d'autres ſaiſons ſont entre le Sud-Sud-Eſt & le Sud-Sud Oueſt, tournent au Sud-Eſt. Mais, dans nos mois d'Eté, il n'y a que des calmes, & de ces dangereux tourbillons, nommés *Tornados*, qui s'élevent ordinairement contre le vent réglé. Ils ne durent pas long-temps, car le vent qui les cauſe s'appaiſe tout d'un coup, ou tourne au Sud, ſans qu'on puiſſe s'aſſurer qu'il y demeure trois minutes. VENTS.

Ce qu'on dit ici des vents du Sud, des calmes & des Tornados, doit être entendu de la partie Orientale de la Mer Atlantique, juſqu'environ trois cens cinquante-quatre degrés de longitude Oueſt; car, plus loin, du même côté, on trouve d'ordinaire les vents au Sud-Eſt, lors même qu'on paſſe la Ligne; & c'eſt alors un vent frais. Auſſi, du côté de la Guinée, les plus habiles Marins font route au Sud de la Ligne, juſqu'à ce qu'ils ſoient parvenus à cette longitude. Quelques-uns néanmoins s'avancent plus vers les Côtes de l'Amérique, avant que de paſſer la Ligne. En venant des Indes Orientales, les Anglois paſſent auſſi la Ligne près des Côtes de l'Amérique, pour trouver, au Sud-Eſt, des vents frais, qui durent toute l'année. Mais, en

Conduite des habiles Marins.

VENTS. allant aux Indes, ils font leur route Sud, depuis l'Iſle de Saint Jago, où ils trouvent les vents dans cette longitude.

Obſervations ſur les vents de différentes Mers. Les vents près de la Ligne, dans la Mer des Indes & dans la Mer du Sud, différent de celui-ci. Cependant, ils y ſont auſſi Méridionaux, & par conſéquent différens de ce qu'ils ſont dans les Parages plus éloignés; car, à deux ou trois degrés de chaque côté de la Ligne, les vents ſont fort incertains. Il y a même des calmes fréquens, ou du moins de fort petits vents, & quelquefois des tourbillons, dans la Mer des Indes. Dans celle du Sud, proche de la Ligne, les vents ſont au Sud, à cent trente lieues des Côtes. Là, il ne ſouffle que de petits vents, mais réglés. Le temps y eſt beau entre Mars & Septembre; mais, vers Noël, les Tornados y exercent leur empire. Cependant, dans l'une & l'autre de ces deux Mers, proche, ou même ſous, la Ligne, les vents ſont ſouvent au Sud; mais ils ne ſoufflent qu'à deux ou trois degrés de la bande du Nord ou du Sud, excepté vers les Terres. On a déja remarqué que dans la Mer Atlantique, les vents du Sud & Sud-Oueſt ſoufflent quelquefois juſqu'aux dix & douze degrés de latitude Septentrionale. On ne doit pas s'étonner que les vents du Sud regnent conſtamment près de la Ligne, entre le Cap verd en Afrique, & le Cap Blanc du Bréſil, ſi l'on conſidere que ces deux Promontoires, l'un au Nord & l'autre au Midi de la Ligne, ne laiſſent qu'un petit eſpace aux vents pour ſouffler, & qu'il y a toujours un vent frais, principalement du côté de l'Amérique. Comme ce Parage, à deux ou trois degrés de la Ligne, eſt fort ſujet aux calmes, aux tourbillons, & aux petits

Effet du Cap Verd en Afrique, & du Cap Blanc au Bréſil.

vents des autres Mers, qui ne ſont pas ſi reſſerrées, cette Mer y eſt beaucoup plus ſujette que toute autre, ſurtout du côté de l'Eſt, depuis le fond de la Côte de Guinée juſqu'aux vingt-huit ou trente degrés de l'Oueſt. Dampier l'attribue non-ſeulement à la Ligne, mais encore à la proximité de la Terre, vers la Ligne. Cette partie de la Mer, étant, dit-il, comme entre la Terre & la Ligne, eſt rarement exempte de mauvais temps, ſurtout depuis Avril juſqu'en Septembre. Mais lorſque le Soleil s'eſt retiré vers le Tropique du Capricorne, le temps y eſt moins fâcheux. VENTS.

Sous la Ligne même, entre le Cap d'Afrique & celui d'Amérique, non-ſeulement les calmes & les tourbillons ſont moins fréquens, mais on y trouve des vents frais, avec un aſſez beau temps. De-là vient que les Anglois & les Hollandois, qui vont aux Indes Orientales, s'efforcent de paſſer la Ligne dans une diſtance égale de ces deux Caps; & quoiqu'ils trouvent quelquefois les vents au Sud-Sud-eſt, ou Sud-Sud-Oueſt, ou plus à l'Eſt ou à l'Oueſt, ils n'avancent pas néanmoins plus d'un degré à l'Eſt ou à l'Oueſt du milieu du Canal, dans la crainte de rencontrer, vers l'Oueſt, quelque rapide courant, ou des calmes du côté de l'Oueſt, qui retarderoient également leur courſe. Les Portugais, dans leurs Voyages au Bréſil, en uſent de même, & font voile au Sud de la Ligne avant que d'approcher de Terre, pour éviter le Cap Saint Auguſtin, qu'il n'eſt jamais prudent de vouloir paſſer à peu de diſtance. Méthode des Anglois & des Hollandois.

Les Anglois, qui ont leur Commerce en Guinée, au Nord de la Ligne, où ils trouvent toujours un bon vent d'Oueſt, font ordinairement leur route ſans s'aſſujettir à toutes Difficultés du retour de Guinée.

VENTS. ces précautions : mais, à leur retour, ils paſſent la Ligne juſqu'au trois & quatriéme degrés du Sud, pour y trouver un vent frais entre Sud Sud-Eſt & Sud-Sud-Oueſt. Avec ce vent, ils s'éloignent de trente-cinq ou trente-ſix degrés dans le même parallele, avant que de repaſſer la Ligne, c'eſt à-dire, preſqu'à moitié chemin entre les Pointes des deux Caps. Là, ils trouvent un vent frais qui les porte en Amérique. Quelques-uns pouſſent juſqu'à quarante degrés, pour repaſſer la Ligne, & trouvent là des vents forts; au lieu que s'ils faiſoient leur route au Nord de la Ligne, dans l'eſpérance de racourcir leur Voyage, ils rencontreroient ou des calmes près de la Ligne, ou des vents d'Oueſt, en rangeant la Côte, ou tout à la fois ce double inconvénient, s'ils vouloient tenir un milieu entre les deux; ſans compter les Tornados, ſurtout aux mois de Mai, de Juin, de Juillet & d'Août. En un mot, ceux qui paſſent la Ligne du Nord au Sud, & qui la repaſſent à diſtance égale des deux Caps, ont l'avantage d'employer peu de temps près de la Ligne, & de manquer rarement de vent; parce que dans ces Mers, il n'a pas d'autre paſſage qu'entre ces deux Promontoires.

Les paſſages ſont plus aiſés dans de plus grandes Mers.

Dans les autres Mers, telles que l'Océan Oriental & la Mer du Sud, on paſſe avec moins de difficulté. Ces Mers ſont d'une ſi grande étendue, qu'on n'y trouve point les inconvéniens inévitables dans l'Atlantique. A l'égard des vents, entre la Ligne & les deux Tropiques, Dans l'Océan oriental & dans la Mer du Sud, ils ſont, du côté du Sud, à l'Eſt-Sud-Sud-Eſt, & du côté du Nord, à l'Eſt-Nord-Eſt. Ce ſont toujours des vents frais, ſurtout dans la Mer du Sud, à un ou deux degrés de la Ligne, Nord comme Sud,

Biblioteca Nazionale
FONDO
PALATINO
Napoli

jusqu'au Tropique ou vers les trente degrés de latitude. Les vents alisés de la Mer Atlantique, ni ceux de la Mer des Indes Orientales, ne sont, ni si frais, ni si certains, ni si généraux qu'ils le sont ici. Lorsqu'une fois on a gagné le vent réglé, & qu'on est hors de la portée du vent des Côtes, on ne manque plus de vent frais dans toute cette vaste étendue de Mer. Tous les Anglois, qui ont fait ce Voyage, confirment là-dessus le témoignage de Dampier; & Dampier confirma lui-même sa premiere expérience, dans le Voyage du Cap Coriente à l'Isle de Guaham. VENTS. Expérience confirmée.

A l'égard du vent, au Midi de la Ligne, David, son ancien Capitaine, ne lui en laissa aucun doute. Il étoit parti, comme Dampier, des Isles Gallapagos; & de-là, faisant route à l'Ouest-Sud-Ouest, jusqu'à ce qu'il eût gagné le véritable alisé à l'Est-Sud-Est, il changea sa route, alors, directement au Sud, sans passer la Ligne, & par conséquent sans le secours du vent réglé, jusqu'au Midi du Tropique. Vent au Midi de la Ligne.

Dans l'Océan oriental, entre la latitude de trente degrés & de quatre, au Midi de l'Equateur, le véritable vent réglé est à l'Est-Sud-Est, ou Sud-Est-Quart-d'Est: mais il est moins frais & moins fixe que dans la Mer du Sud. Outre qūe cette partie du même Océan, qui est Nord de la Ligne, ne jouit pas d'un vent si réglé, il est plus sujet aux calmes; & vers la Côte, il l'est à d'autres vents qui changent avec les Saisons.

Les vents alisés des Côtes sont fixes ou changeans. Les Côtes, sujettes aux vents alisés fixes, sont celles du Midi de l'Afrique & du Pérou, avec une partie de celles du Mexique & de la Guinée. Vents alisés des Côtes, fixes ou changeans.

VENTS.

Alisés fixes.

Les parties Méridionales de l'Afrique & du Pérou ſont dans la même latitude, toutes deux au Sud de la Ligne, & toutes deux dans la partie Occidentale de leurs Continens. Quoiqu'elles ne ſoient pas abſolument paralleles, les vents ne laiſſent pas d'y être à peu près les mêmes ſur les Côtes, pendant toute l'année. Sur la Côte d'Angola, les vents ſont entre le Sud-Oueſt & le Sud; & ſur la Côte du Pérou, entre le Sud-Sud-Oueſt & Sud-Sud Eſt. Mais on doit obſerver que les vents réglés, qui ſoufflent ſur les Côtes, à l'exception de la Côte Septentrionale d'Afrique, ſoit qu'ils durent toute l'année ou qu'ils changent de Pointe, ne ſoufflent jamais directement ſur la Côte, ou le long des Côtes, mais de biais, en faiſant un angle aigu d'environ vingt-deux degrés, & qu'à proportion que le Pays ſe détourne à l'Eſt ou à l'Oueſt du Nord ou du Sud de ces Côtes, les vents ne manquent point de changer; au lieu que le vent aliſé de la Côte Septentrionale d'Afrique, ſouffle à deux ou trois poiintes loin des Côtes. Ces vents Méridionaux, qui ſoufflent conſtamment toute l'année, ſur les Côtes du Pérou & ſur celles d'Afrique, ſont forts, & ſoufflent plus loin des Côtes qu'aucun vent ſujet à changer. Au Pérou, ils ſoufflent juſqu'à cent quarante ou cent cinquante lieues de la Côte, avant qu'on puiſſe remarquer leur changement: mais enſuite, à meſure qu'on s'éloigne, le vent tourne de plus en plus du côté de l'Eſt, juſqu'à la diſtance d'environ deux cens lieues, où il ſe fixe à l'Eſt-Sud-Eſt, qui eſt le véritable aliſé. Entre Angola & le Bréſil, les vents ſont à peu près de même que dans les Mers du Sud, pour les parties Occidentales

Côte du Pérou & d'Afrique.

des

des Côtes du Pérou ; excepté que vers les quatre degrés du Sud, ils demeurent fixes au Sud-Sud-Oueſt, ou au Sud-Oueſt, pour vingt-huit ou trente degrés de longitude. VENTS.

Les Côtes du Mexique & de Guinée ont auſſi leurs vents réglés. Comme la Côte du Pérou regne du Nord au Sud, celles-ci ont leur ſituation plus proche de l'Eſt & de l'Oueſt. Suivant le cours des vents généraux, le vent devroit être d'Orient ſur ces Côtes ; au lieu qu'il eſt tout-à-fait contraire : car depuis la latitude des dix degrés aux vingt du Nord, ſur la Côte du Mexique, il eſt conſtamment preſque d'Oueſt ſur toute la Côte ; du moins lorſqu'il ne ſe trouve pas repouſſé, comme il l'eſt quelquefois, par les Tornados, qui ſe levent d'ordinaire contre le vent. On fait la même obſervation ſur les Côtes d'Angola, qui ſont auſſi ſujettes à des Tornados. Les Côtes du Pérou en ſont exemptes ; mais il y a quelquefois des calmes, qui continuent l'eſpace de deux ou trois jours. Ces calmes n'arrivent ordinairement, vers les Côtes d'Angola & du Mexique, qu'après un tourbillon. Côtes du Mexique & de Guinée.

Les Côtes du Mexique & de Guinée, comme celles d'Angola & du Pérou, ſont dans le même parallele ; & les vents y ſont à peu près les mêmes. Comme le Continent du Mexique commence près de Panama, au huit ou neuviéme degré de latitude Septentrionale, la partie de Guinée, dont on parle ici, commence près du vieux Calabar, vers quatre ou cinq degrés de la même latitude. Le Pays court à l'Oueſt de ces deux endroits, pendant quelques centaines de lieues. Ce n'eſt pas ſur une même pointe de Compas, parce qu'il trouve de petites pointes de terre, des Bayes Mêmes paralleles.

VENTS. & divers détours : cependant les vents réglés qui soufflent sur ces Côtes, à deux pointes de la Mer, soufflent aussi de l'Oueſt, & régulièrement, sur la Côte de Guinée. La partie Orientale de cette Côte est celle où le vent donne, & la partie Occidentale en est à l'abri : cette vérité, observe Dampier, est si contraire à l'opinion commune des gens de Mer, parce qu'ils la jugent opposée au cours ordinaire des vents, qu'ils ne la reconnoissent qu'après en avoir fait l'expérience.

Toute cette partie de l'Afrique, qui est entre le Cap Verd, au quatorziéme degré de latitude Septentrionale, & le Cap Boyadar au vingt-septiéme, est sujette aux vents de Nord, ou entre Nord & Nord-Est ; vents qui sont toujours très-frais. De-là vient que les Vaisseaux, qui font le Voyage de la Guinée, tâchent de se maintenir près de cette Côte, & doublent souvent les Caps. Lorsqu'ils sont arrivés au Midi du Cap Blanc, qui est vers les vingt & un degrés de latitude, ils se trouvent quelquefois fort incommodés d'un sable rouge que le vent leur porte de terre. Leurs Ponts & leurs Voiles en sont couverts.

Du Cap Verd au Cap Sainte Anne, qui est vers six degrés du Nord, le vent réglé est entre Est & Sud-Est. Du Cap Sainte Anne jusqu'au Cap Palmas, vers quatre degrés, il est au Sud-Oueſt ; & de ce Cap au détour de la Côte de Guinée, il est à l'Oueſt-Sud-Oueſt. C'est ici qu'il commence à passer au Sud ; & jusqu'au Cap Lopes, qui est au Midi de la Ligne, il est au Sud Oueſt, comme dans tout le reste de cette Côte, jusqu'à trente degrés du Sud.

Entre les Côtes où les vents ont des chan-

gemens réguliers, on compte principalement, dans le nouveau Monde, cette partie de la Côte, qui eſt entre le Cap Gratia di Dios & le Cap la Vela, la Côte du Bréſil, & la Baye de Panama dans la Mer du Sud; & dans le Monde ancien, toute la Côte depuis le Cap de Bonne-Eſpérance juſqu'aux parties les plus éloignées de la Chine. Ce qui regarde Gratia di Dios & la Vela, n'appartient point aux Relations qui ont paru juſqu'à préſent dans ce Recueil. Sur la Côte du Bréſil, où l'on n'a pû ſe diſpenſer de ſuivre quelques Voyageurs, les vents ſont à l'Eſt, depuis le mois de Septembre juſqu'au mois de Mars; & au Sud, depuis Mars juſqu'en Septembre. Dans la Baye de Panama, les vents ſont à l'Eſt depuis Septembre juſqu'au mois de Mars; & au Sud, ou Sud-Sud-Oueſt, entre Mars & Septembre.

VENTS. Alisés de Côte changeans.

Depuis le Cap de Bonne-Eſpérance, du côté de l'Eſt, juſqu'au Pays de Natal, & au Cap des Courans, les vents, entre Mai & Octobre, ſont conſtamment entre Oueſt & Nord-Oueſt juſqu'à trente lieues des Côtes, mais toujours plus forts au Nord-Oueſt. Lorſque le vent paſſe au Nord-Oueſt, c'eſt d'ordinaire avec un gros temps & quantité de pluie. Entre Octobre & Mars, les vents ſont à l'Eſt, entre Eſt-Nord-Eſt & Eſt-Sud Eſt, avec un beau temps. Les vents d'Eſt-Nord-Eſt ſont frais; mais ceux d'Eſt-Sud-Eſt ne ſont que des petits vents, qui donnent un peu de pluie par intervalles.

Côte d'Afrique juſqu'à la Mer rouge.

Du Cap des Courans juſqu'à la Mer rouge, les vents ſont variables depuis Octobre juſqu'au milieu de Janvier; le plus ſouvent au Nord, mais ſautant quelquefois de rhumb en rhumb juſqu'à faire le tour du Compas. Les

VENTS. plus forts ſont au Nord ; la plûpart violens, orageux, avec des bouraſques de pluie. Avant les tempêtes, la Mer s'enfle ordinairement du côté du Nord. Depuis Janvier juſqu'à Mai, les vents ſont au Nord-Eſt & Nord-Nord-Eſt, & le temps fort beau. Depuis Mai juſqu'en Octobre, ils ſont Méridionaux. Aux mois de Juillet, d'Août & de Septembre, il y a de grands calmes dans la Baye de Pate & de Melinde, & un grand Courant dans la même Baye. Les Vaiſſeaux qui paſſent vers cette Côte, dans l'eſpace de ces trois mois, doivent s'en garder à plus de cent lieues, s'ils ne veulent être emportés dans la Baye par ce Courant. Les calmes durent quelquefois ſix ſemaines entieres ; mais à cent lieues de la Côte, on trouve un vent frais du Sud. Vers l'entrée de la Mer rouge, proche du Cap de Guardafu, les vents ſont preſque toujours forcés, & le temps eſt gros, lors même que les calmes ſont ſi grands dans la Baye de Melinde, & que le temps eſt fort beau, avec un vent frais en Mer, à dix ou douze lieues du Cap.

Aliſés de la Mer rouge. Dans la Mer rouge, les vents ſont forts au Sud-Oueſt, entre les mois de Mai & d'Octobre ; & le Courant eſt ſi rapide, que pendant tout cet intervalle on eſt forcé de ranger la Côte du Sud, où l'on trouve des vents de terre & des ras. Dans le cours de Septembre & d'Octobre, le vent tourne du côté du Nord, & ſe fixe enfin au Nord-Eſt. Il continue, dans cette direction, juſqu'au changement de la Mouſſon, qui arrive au mois d'Avril ou de Mai. Alors, il paſſe pour quelque temps au Nord, enſuite à l'Eſt, & de-là au Sud, où il ſe fixe.

Le changement des vents, dans cette partie

du Monde, ne s'étend pas seulement le long de cette Côte, mais aussi depuis le Golfe de Perse jusqu'au Cap de Comorin; & depuis ce Cap, sur toutes les Côtes du Golfe de Bengale. Il s'étend même jusqu'au Détroit de Malacca; & du côté de l'Est, jusqu'au Japon, où les vents variables soufflent tour à tour, pendant tout le cours de l'année. Mais dans tous ces lieux, le vent réglé ne souffle pas exactement du même trait de Compas. On a déja fait observer que ces sortes de vents soufflent de biais, sur les Côtes, d'environ deux ou trois pointes. Dans les Bayes, qui ne sont pas sur un même rhumb, le vent change à proportion. Cette régle néanmoins ne se trouve pas toujours vraie dans les Bayes profondes; mais elle regarde surtout une Côte assez droite, & d'une situation presqu'égale; car les pointes de terre n'y apportent point de changement. Sur les Côtes & au fond des grandes Bayes, telles que le Golfe de Bengale & celui de Siam, le vent différe beaucoup des deux côtés, & plus encore en pleine Côte. Mais ils changent tous dans leurs saisons, qui sont Avril & Septembre. Ils passent tous, en même temps, à leurs points opposés. Dans les Indes Orientales, on donne, à ces vents variables, le nom de Mousson, dont l'une, qui s'appelle Mousson d'Est, commence au mois de Septembre & regne jusqu'au mois d'Avril, où elle fait place à la Mousson d'Oüest, qui regne jusqu'au mois de Septembre suivant. L'une & l'autre soufflent de biais dans la Côte. La Mousson d'Est amene le beau temps, & celle d'Oüest est accompagnée de la pluie & des tourbillons. La plûpart des Pays de Commerce, dans les Indes Orientales, surtout ceux qui sont dans

VENTS.

Alisés des Indes Orientales.

Comment ils forment les Moussons.

VENTS. le Continent, entre la Ligne & le Tropique du Cancer, ſont ſujets à cette variété de changemens & de ſaiſons. Les Iſles qui ſont ſous la Ligne au midi, entre la Ligne & le Tropique du Capricorne, ont leurs ſaiſons oppoſées ; ce qui n'empêche pas qu'elles ne changent en même-temps.

Différence entre les Mouſſons au Nord & au Sud de la Ligne.

La différence qu'on remarque entre les Mouſſons au Nord, & les Mouſſons au Sud de la Ligne, c'eſt qu'au mois d'Avril, lorſque la Mouſſon d'Oueſt commence au Nord, les vents de Sud-Sud-Oueſt commencent au Midi : c'eſt ce qu'on a nommé Mouſſon Sud-Sud-Oueſt. Enſuite, au mois de Septembre, lorſque la Mouſſon d'Eſt tourne au Nord de la Ligne, le vent de Nord-Nord-Eſt ſouffle du côté du Sud, & ſe nomme Mouſſon Nord-Nord-Eſt. La Mouſſon d'Oueſt eſt accompagnée de Tornados & de pluies, dans la latitude Septentrionale. Au contraire, la Mouſſon Sud-Sud Oueſt, qui regne en même-temps dans la latitude Méridionale, amene le beau temps : & comme la Mouſſon d'Eſt amene le beau temps dans la bande du Nord, la Mouſſon Nord-Nord-Eſt, qui regne en même-temps dans la bande du Sud, amene le mauvais temps & les Tornados. Quoique ces vents ne changent pas toujours en même-temps, les mois de Septembre & d'Avril paſſent néanmoins pour les mois du changement, & ſont ordinairement ſujets aux deux ſortes de vents. Ainſi les Mouſſons ſoufflent réguliérement tour-à-tour ; & c'eſt à la faveur de cette révolution, que les Navigateurs ont l'avantage de voyager d'une partie des Indes avec un vent, & de retourner avec un autre. La navigation dépend de cette alternative.

Il ſeroit difficile de concevoir comment le

Commerce pourroit ſe faire dans ces Mers, ſans cette admirable diſpoſition de la nature. La plûpart des Royaumes Indiens, où il ſe fait, ſont entre la Ligne & le Tropique du Cancer; & la terre git tellement Nord, qu'il eſt impoſſible aux Vaiſſeaux de gagner le Nord du Tropique, pour entrer dans les vents variables, comme l'on fait aux Indes Occidentales, lorſqu'on veut aller loin à l'Eſt. Il n'y auroit pas non plus d'avantage à tenir la Mer, comme dans la Mer du Sud, parce qu'alors on s'approcheroit tant de la Ligne, qu'on y ſeroit expoſé ſans ceſſe aux calmes & aux Tornados. Si l'on paſſoit au Sud de la Ligne, pour achever le Voyage par cette route, il n'y auroit pas plus de ſuccès à ſe promettre; car cette partie de la Mer, qui eſt au Midi de la Ligne, eſt ſous l'empire du véritable vent réglé, qui ne manque preſque jamais d'y régner, & ce vent porteroit un Navire, au Sud, juſqu'à la hauteur où les vents commencent à changer. D'ailleurs, la Mer n'y eſt point aſſez large, pour aider à cette ſuppoſition. Les Vaiſſeaux Européens qui font le Voyage de Siam, du Tonquin, &c. ſont obligés de prendre la Mouſſon d'Oueſt; & quoiqu'après avoir paré le Cap, ils ayent la commodité de faire leur route à l'Eſt, auſſi loin que la terre le permet, ils ne peuvent avancer autant qu'il eſt néceſſaire, avant qu'ils ſoient contraints d'entrer dans le vent réglé; ce qui leur fermeroit la route, s'il étoit auſſi réglé qu'il l'eſt en d'autres Mers. Ainſi, ſans la ſucceſſion conſtante des Mouſſons anniverſaires, on ne pourroit faire route que d'un côté. On iroit à l'Oueſt; mais on ſeroit forcé d'y demeurer, ou d'employer pluſieurs années à revenir d'un Port,

VENTS. Avantages des Navigateurs.

VENTS. d'où l'on peut revenir en ſix ſemaines. Il eſt vrai, que pour les Ports, qui ne ſont pas éloignés l'un de l'autre, on fait ſouvent voiles contre la Mouſſon, à l'aide des briſes, ou des vents frais de Mer & de Terre, qu'on trouve près des Côtes; mais les grands Voyages demandent néceſſairement d'autres ſecours.

Les Mers du Sud, les Côtes de Bréſil & de Guinée, & toute cette Côte d'Afrique, qui eſt entre le Cap de Bonne-Eſpérance & la Mer rouge, ont de ces vents frais de Terre & de Mer, qui peuvent ſervir contre le vent aliſé, dans une courte navigation. Pour les Voyages mêmes de long-cours, on y a trouvé des méthodes qui ne peuvent convenir aux Indes Orientales. Par exemple, vers la Côte du Pérou, où les vents de Midi ſouffient toujours, les Vaiſſeaux, qui doivent aller au Sud, portent à l'Oueſt juſqu'à ce qu'ils ſoient hors du vent réglé de Côte. Alors, ils trouvent, à l'Eſt-Sud-Eſt, le véritable vent réglé, qui les mene auſſi loin qu'il leur plaît vers le Sud, & de-là droit à leur Port. Vers le Mexique, où le vent de Côte eſt à l'Oueſt, on court au large juſqu'au véritable vent réglé, qu'on rencontre à l'Eſt-Nord-Eſt; & de-là on fait route au Nord, juſqu'au terme. Combien de fois n'a-t-on pas lû, dans les Relations précédentes, que les Vaiſſeaux qui viennent des Philippines à la Côte du Mexique, font leur route Nord juſqu'à quarante degrés, pour trouver le vent qui les amene à la Côte? De même, tous les Vaiſſeaux, qui vont de l'Europe aux Indes Orientales, n'ont pas plutôt paſſé la Ligne dans la Mer Atlantique, qu'ils portent Sud au-delà du vent réglé, pour faire

de là leur route à l'Eſt vers le Cap. A leur retour des Indes, après avoir repaſſé la Ligne, ils portent Nord, avec le vent à l'Eſt-Nord-Eſt, juſqu'à ce qu'ils ſoient arrivés au Nord du vent réglé, d'où ils font route à l'Eſt. Tel eſt l'avantage que la Navigation tire d'une grande Mer. VENTS.

Briſes, ou vents frais de Mer & de Terre.

Ce qu'on vient de nommer les Briſes, ou les vents frais de Mer & de Terre, ne demande pas moins d'explication. Les vents frais de Mer, en général, ne ſont que des vents de Côte réglés : mais ils différent de tous les autres vents réglés, en ce que les autres ſoufflent jour & nuit avec la même force, au lieu que ces vents frais de Mer ſoufflent le jour & ceſſent la nuit. On y remarque encore cette différence, que tous les autres vents réglés, ceux qui varient comme ceux qui ne varient point, ſoufflent toujours à peu près d'une même pointe ; au lieu que ces vents frais ou ces Briſes de Mer, en ſe levant le matin, ſoufflent preſque toujours, à peu près comme les vents de Côte réglés, du même trait de Compas : mais, vers midi, ils s'éloignent de deux, trois, ou quatre pointes de la Terre, & ſoufflent preſque directement dans la Côte ; ſurtout lorſque le temps eſt beau, car c'eſt alors qu'ils ſont plus réglés.

Cours des Briſes de Mer.

Ils ſe levent ordinairement vers neuf heures du matin, mais quelquefois plûtôt ou plus tard. D'abord, ils s'approchent de terre avec une douceur, &, pour employer les termes de Dampier, » d'un air languiſſant, » qui feroit croire volontiers qu'ils appréhendent de ſe rendre incommodes. Ils s'arrêtent. Il ſemble qu'ils ſoient prêts à ſe retirer. La vûe de tous ces mouvemens forme

VENTS. » un ſpectacle agréable ſur la Côte. Dans les approches de ce vent, l'eſpace de Mer, qui eſt entre le vent & la terre, eſt uni comme une glace. Il commence à friſer doucement l'eau, en la faiſant paroître un peu noirâtre. Une demie heure après avoir atteint la terre, il ſouffle un peu plus fort; & ſes forces augmentent par degrés juſqu'à midi. Il eſt alors au plus haut degré, dans lequel il continue juſqu'à deux ou trois heures: mais, vers midi, lorſque le temps eſt beau, il ſaute de deux ou trois points du côté de la Mer. Après trois heures, il commence à perdre ſes forces; & vers cinq heures, un peu plus ou moins, ſuivant le temps, il ceſſe tout-à-fait, juſqu'au lendemain.

Leur régularité. On attend ces vents, dans leurs latitudes, avec autant de régularité que le jour eſt attendu après la nuit. S'ils manquent quelquefois, ce n'eſt que dans la ſaiſon humide. Sur toutes les Côtes de l'Océan, dans les deux Indes & dans la Guinée, ils ſe levent le matin & ſe retirent vers le ſoir: mais ils ſont plus forts, ils ſe levent plutôt, & tombent plus tard, aux Caps & aux pointes de terre. Au contraire, ils ont moins de force & de durée dans les Bayes & dans les Anſes. Les Iſles, qui ſont le plus à l'Eſt & à l'Oueſt, ont l'avantage de ces vents, des deux côtés. Cependant on obſerve que la vraie Briſe de Mer ne ſe détourne pas tant, ſi ce n'eſt à peu de diſtance de la terre. Dampier la fixe à trois ou quatre lieues. Au-delà, dit-il, on ne trouve que le vrai vent de Mer.

Cours des Briſes de terre. Le vent, qu'on appelle Briſe de terre, eſt directement contraire à la Briſe de Mer. L'une ſouffle droit dans la Côte, & l'autre de la Côte. L'une ſe leve de jour & ſe re-

pose la nuit ; l'autre ne souffle que la nuit & se repose le jour. Aussi-tôt que la Brise de Mer a fini son cours, le même ordre de la Providence fait sortir l'autre de sa retraite, pour commencer son office, & rafraîchir l'air, jusqu'au lendemain, par une douce agitation. Il n'est pas aisé de marquer le temps de son lever, ni celui de sa durée. L'un & l'autre dépendent de la saison, de la disposition de l'air, ou de quelque autre cause accidentelle. On donne, à ces vents, le nom de Brises de terre, parce qu'ils soufflent de terre, quelle que soit la situation de la Côte. Ils soufflent non-seulement près du rivage, mais dans quelques parties de la Mer assez éloignées, surtout à l'Isthme de Darien. Ils se font sentir rarement sur les pointes. Les plus forts se trouvent ordinairement dans les Golfes ou les grandes Bayes, dans les grands Lacs intérieurs, & dans un assemblage de petites Isles sur le bord de la Mer. Dans la Mer du Sud, les Bayes de Panama, de Guaiaquil, de Paita, &c. ont leurs Brises de Terre & de Mer : mais en plusieurs endroits, particuliérement dans la Baye de Paita, la Brise de Terre ne se leve qu'à minuit. Elle y est toujours fraîche, jusqu'à sept ou huit heures du matin, & son retour est constant pendant toute l'année ; au lieu que dans le Golfe de Panama, elle n'est pas si certaine dans la saison humide que dans la saison séche.

VENTS. Leurs différences.

Suivant les détours des Côtes, ces vents de Terre sont aussi plus forts ou plus foibles. Sur la Côte de Guinée, entre le Cap Sainte Anne & le Cap Palmas, ils sont à l'Est, & continuent frais jusqu'à quatre lieues de terre. Les Brises de Mer y sont au Sud-Sud-

Détours des Côtes.

VENTS. Oueſt. Sur la Côte d'Angola, la Briſe de Terre eſt à l'Eſt-Nord-Eſt, & celle de Mer à l'Oueſt-Sud-Oueſt, toutes deux régulieres. Sur les Côtes du Pérou & du Mexique, dans la Mer du Sud, celle de Terre ſouffle preſque généralement, de la Côte, en droite ligne. Le vent de Mer n'y étant pas moins régulier, les Pêcheurs ont l'avantage de partir avec un vent, & de retourner avec l'autre. Aux Indes Orientales, les Briſes de Mer & de Terre ne ſont pas moins réglées dans les grandes Iſles, que dans le Continent; mais quelquefois elles y ſouffient de biais. En général, les Briſes de Terre ſont fort froîdes, & beaucoup plus que celles de Mer; quoique celles-ci ſoient toujours plus fortes, & que leur fraîcheur, telle qu'elle eſt, ſoit d'un grand ſoulagement pour ces Climats chauds, où le fort de la chaleur eſt dans l'intervalle des deux Briſes, lorſque le temps eſt ordinairement calme. On a peine à reſpirer, juſqu'au premier ſouffle de ce vent, qui ſe leve pour rafraîchir l'air. De même, lorſqu'il tombe, vers le ſoir, on ſent une extrême chaleur, juſqu'à l'arrivée du vent de Terre, qui ne ſe leve quelquefois qu'à minuit ou plus tard. De-là vient que ceux qui ſe couchent nuds, ſur des nattes, & quelquefois à l'air, pour y trouver du rafraîchiſſement, ſe trouvent le lendemain tranſis de froid, & gagnent des flux de ſang, qui en font périr un grand nombre.

Sur la Côte Méridionale du Mexique, entre le Cap Blanc, au neuviéme degré cinquante-ſix minutes de latitude du Nord, & Realejo, à onze degrés de la même latitude, c'eſt à-dire, dans une diſtance d'environ quatre-vingt lieues, on trouve un vent que

les Eſpagnols ont nommé Popogajos, & qui ne ſe fait ſentir qu'aux mois de Mai, de Juin & de Juillet. Il ſouffle jour & nuit, ſans interruption, quelquefois trois ou quatre jours, & même ſix ou ſept de ſuite. C'eſt un vent frais, mais qui n'eſt pas violent.

VENTS. Vent nommé Popogajos.

La Côte de Coromandel, aux Indes Orientales, a des vents que les Portugais nomment *Terrenos*, parce qu'ils viennent de Terre; mais qui ne reſſemblent pas néanmoins à ceux qu'on a décrits ſous le même nom. Les véritables Briſes de Terre ne ſoufflent que la nuit, en y comprenant le ſoir & le matin; & ceux-ci ſouffient trois ou quatre, & quelquefois huit ou dix jours de ſuite. Ceux-là ſont fort froids: ceux-ci ſont au contraire les plus chauds de tous les vents. Ils ſont à l'Oueſt, & ne ſoufflent qu'aux mois de Juin, de Juillet & d'Août, qui eſt le temps de la Mouſſon d'Oueſt, quoique la véritable Mouſſon de cette Côte ſoit alors Sud-Oueſt. Auſſi-tôt que ces vents commencent à ſouffler, non-ſeulement les Européens ſe tiennent à couvert, mais ils ferment ſoigneuſement leurs portes & leurs fenêtres, & dans cette retraite même, ils s'appercoivent du changement de l'air, par l'altération qu'ils reſſentent dans leur tempéramment. Quoique cette chaleur ſoit exceſſive, elle n'excite aucune ſueur dans les Indiens, qui ont la peau extrêmement rude, ſurtout celle du viſage & des mains; & la plûpart ne s'en trouvent pas incommodés. Les mêmes vents ſe font ſentir auſſi ſur la Côte de Malabar, mais dans une autre ſaiſon, qui arrive aux mois de Décembre, de Janvier & de Février, & qui eſt auſſi la Mouſſon d'Eſt ou Nord-Eſt: car le vent d'Eſt, véritable Mouſſon de

Vent nommé Terrenos.

Il eſt fort dangereux.

VENTS. cette saison, vient alors de terre, sur cete Côte, qui est au Couchant du grand Promontoire des Indes, comme celle de Coromandel en est à l'Orient.

Ses effets au Golfe Persique. Le Golfe Persique n'est pas moins incommodé de ce vent, avec cette différence qu'il y souffle aux mois de Juin, de Juillet & d'Août, pendant la Mousson de l'Oueſt, & qu'il y est encore plus chaud. Les Marchands de l'Europe, qui se trouvent dans les Ports, quittent alors leur demeure & se retirent à Ispahan. Ceux que la nécessité de leurs affaires y retient, passent le temps dans des cuves pleines d'eau, pour se garantir des mauvaises impressions de l'air.

Harmatan. On nomme plusieurs fois, dans les Relations de ce Recueil, les Harmatans, les Typhons & les Eléphans; mais c'est ici qu'on en a remis l'explication. Le Harmatan est un vent particulier de la Côte de Guinée, qui commence à souffler entre la fin de Décembre & le commencement de Février, sans que jamais il arrive plûtôt ni plus tard. Il continue deux ou trois jours; & rarement il en dure cinq. Il est si froid & si perçant, qu'il ouvre les jointures du Plancher des Maisons, les Ponts des Navires, & les côtés qui sont au-dessus de l'eau, jusqu'à pouvoir y passer la main. Ces ouvertures se soutiennent aussi long-temps qu'il est dans sa force; ensuite tout se rejoint comme auparavant. Pendant le cours d'un vent si pernicieux, les Habitans du Pays, comme les Etrangers, sont obligés de tenir leurs Maisons bien fermées, & de n'en pas sortir. Ils ont le même soin pour leurs Bestiaux, qui ne sont pas moins en danger. Quelques Voyageurs ont vérifié, par l'expérience, que des Chevres,

Description de ses effets.

exposées à l'âpreté du Harmatan, meurent dans l'espace de quatre ou cinq heures. Les hommes, qui n'ont pas les commodités nécessaires, ou qui ne se frottent pas le corps de quelque huile douce, perdent la liberté de respirer, & sont presque suffoqués par la force ou la malignité de l'air. Ce vent souffle entre l'Est & le Nord-Est, & n'approche pas plus du Nord. Il est toujours frais, & d'une force égale; sans éclairs, sans tonnerre & sans pluie. Pendant toute sa durée, le Soleil ne luit point, & le temps ne cesse pas d'être fort couvert. Aussi-tôt qu'il expire, le vent alisé, qui, sur cette Côte, est toujours Oüest Sud-Oüest, & Sud-Oüest, recommence à souffler, & le temps redevient clair & serein. VENTS.

Les vents qui forment les tempêtes, entre les deux Tropiques, ont reçu des noms particuliers, qui les distinguent des vents connus. Quoiqu'elles n'y soient pas si fréquentes que dans les latitudes plus voisines des Pôles, on les y attend néanmoins, chaque année, dans la saison qui leur est propre. Il se passe quelquefois des années sans aucune tempête; & quelquefois, elles sont aussi moins furieuses. Lorsqu'elles sont de la derniere force, elles en durent moins long-temps.

Le vent qu'on nomme Typhon, dans les Mers de la Chine, est peu différent de ce qu'on appelle Ouragan, aux Indes Occidentales: ils ont les mêmes présages & les caracteres; c'est-à-dire, le nuage diversifié par une affreuse variété de couleurs, un vent au Nord-Est, d'une force extraordinaire, avec un torrent de pluie; tout cela suivi d'un calme, auquel succéde un vent au Sud-Oüest, aussi véhement que le premier. Le Typhon. Typhon.

VENTS. & l'Ouragan arrivent dans la même saison de l'année, c'est à-dire, pendant les mois de Juillet, d'Août & de Septembre, & presque toujours vers la pleine ou la nouvelle Lune. Aussi remarque-t-on que les Régions, où se forment ces Météors, sont au Nord de la Ligne, quoiqu'ils ne soient pas exactement dans la même latitude (17).

Le plus mauvais temps, dans les Mers des Indes Orientales, est aux mois de Juillet & d'Août. C'est alors que la Mousson ordinaire d'Oueſt souffle presque sans interrup-

(17) Voici la peinture qu'un célébre Voyageur fait du Typhon. Les Typhons, dit-il, sont une espece de violens tourbillons, qui regnent sur diverses Côtes des Mers Orientales, aux mois de Juillet, d'Août & de Septembre. Ils arrivent ordinairement lorsque la Lune change, ou devient pleine, & sont presque toujours précédés par un tems beau, clair & serein, accompagné de vents doux & modérés, qui tournent du vent ordinaire de ce temps de l'année. Avant que ces tourbillons commencent, il paroît une grosse nuée, au Nord-Est, qui est fort noire près de l'horizon, mais d'une couleur rougeâtre enfoncée, vers la partie supérieure, & plus brillante encore au dessus; tandis qu'à ses extrêmités, elle est pâle, & d'une couleur blanchâtre, qui éblouit les yeux. Cette nuée est véritablement affreuse. Elle se fait quelquefois voir l'espace de douze heures, avant la naissance du tourbillon. Lorsqu'elle commence à se mouvoir avec rapidité, on peut s'attendre, à coup sûr, que le vent ne tardera point à souffler. Il se leve impétueusement, & souffle au Nord-Est, avec une véhémence terrible, pendant environ douze heures, accompagné de furieux coups de tonnerre, de gros & fréquens éclairs, & d'une pluie extrêmement violente. Lorsqu'il commence à s'abbattre, la pluie cesse aussi tout d'un coup, & le calme succéde pour une heure ou deux: mais ensuite, le vent, devenant à peu près Sud-Oüest, souffle avec autant de violence & aussi long-tems de ce côté-là, que pendant qu'il étoit Nord-Est. *Dampier*, *Tome* III, *page* 32.

tion, & que le Ciel eſt toujours couvert de nuages noirs, qui cauſent de grandes pluies, accompagnées de vents fort impétueux. La fin de cette Mouſſon produit une horrible tempête, qui en fait la derniere ſcène, & que les Portugais ont nommée *Elephanta*. On ſe met enſuite en Mer, ſans craindre d'autres tempêtes dans cette ſaiſon. Ce vent furieux ſouffle directement dans la Côte, & bouche, par conſéquent, les Havres. Ils arrivent ſur les Côtes de Malabar & de Coromandel, & dans le Golfe de Bengale, au même temps de l'année, que les Typhons ſur les Côtes de la Chine, du Tonquin, de la Cochinchine & de Camboye. VENTS. Elephanta.

Pluſieurs Mers ſont ſujettes aux Tornados, ſurtout près de l'Equateur; mais elles le ſont moins que la Mer Atlantique, & celle-ci même ne l'eſt pas tant à quelque diſtance conſidérable des Terres, qu'à moins d'éloignement. En général, il paroît que la Mer y eſt moins ſujette que la Terre. Lorſqu'on eſt près de la Côte, dans la Zône torride, on voit ſouvent pleuvoir ſur terre, & le Ciel s'y couvrir de nuée, pendant que le temps eſt clair & ſerein ſur Mer. Quoique le vent vienne de terre, & que les nues ſemblent avancer ſur la Mer, elles retournent ſouvent vers la Côte, comme attirées par quelque vertu ſecrette; & lorſqu'elles avancent en effet, elles ſe diſſipent inſenſiblement. Auſſi, les Matelots, qui font voile à quelque diſtance des Côtes, & qui voyent approcher un Tornado, en marquent peu d'inquiétude. *La terre*, diſent-ils, *va le dévorer*. Si les Tornados gagnent quelquefois la Mer, c'eſt rarement qu'ils en tirent leur origine. Ils ſe forment d'abord de la terre. On voit ſouvent Tornados.

VENTS. une petite nuée s'élever au-dessus d'une Montagne, & grossir si prodigieusement, qu'elle cause deux ou trois jours de pluie. Ces petites nues effrayent beaucoup les Navigateurs, lorsqu'elles paroissent la nuit. Dans ces latitudes, l'usage des Matelots est de se coucher sur le tillac. On y étend des nattes. Chacun a la sienne, avec un oreiller pour la tête, & une couverture velue pour se couvrir. S'ils sont surpris, dans cet état, par un Tornado, outre le chagrin d'être en un moment pénétrés de pluie, ils sçavent, par une expérience continuelle, que leurs embarras & leurs craintes durent trois ou quatre heures de suite; au lieu que pendant le jour, c'est une affaire d'une heure au plus. Mais il est toujours surprenant qu'une si petite nuée puisse produire tant de pluie. Si l'on est à la vûe de la Côte, les nuages paroissent fort épais sur la terre. On y voit les éclairs, accompagnés d'un tonnerre affreux, & la pluie semble y tomber en plus grande abondance. Au contraire, de l'autre côté du Vaisseau, c'est-à-dire, plus loin, en Mer, il pleut moins que sur le Vaisseau même, & le temps y paroît assez clair.

Maniere dont ils se forment.

§ III.

Marées & Courans.

MAREES ET COURANS. ON entend, par le terme vulgaire de Marées, le flux & le reflux de la Mer, dans la Côte, & hors de la Côte; faculté de l'Océan, qui semble être universelle, quoiqu'elle ne soit pas également réguliere sur toutes les Côtes, ni pour le temps, ni pour la hauteur de l'eau; & l'on entend, par les Courans, un autre mouvement de la Mer,

qui differe des marées dans ſa durée, comme dans ſon cours. MARÉES ET COURANS.

Les marées peuvent être comparées aux vents de Mer & de Terre, en ce qu'elles ne s'éloignent pas des Côtes; quoiqu'en effet la Mer flue & reflue ſucceſſivement deux fois le jour, en vingt-quatre heures. Il y a cette différence, à la vérité, que les vents de Mer ſouffient de jour dans la Côte, & les vents de Terre, vers la Mer, pendant la nuit. Mais ils ſont auſſi réglés que les marées, dans leur mouvement; & comme elles, ils ne s'éloignent pas des terres. Comparaiſon des Marées aux vents de Mer & de Terré, & des Courans aux vents de Côte.

Les Courans ont auſſi beaucoup de rapport avec les vents réglés de Côte. Les uns & les autres ſont plus éloignés de terre; & tout porte à croire que les vents réglés de Côte ont beaucoup d'influence ſur les Courans.

On regarde comme un des premiers Elémens de la Navigation, de ſçavoir le temps des hautes marées; & cette ſcience eſt en effet d'une néceſſité abſolue dans les Mers de l'Europe, où les marées ſont plus régulieres, que dans toute autre Mer. Mais on ſe borne ici à celles des Indes Orientales, de la Mer du Sud, & des autres lieux dont on a recueilli, juſqu'à préſent, les Relations dans cet Ouvrage.

C'eſt une obſervation aſſez générale, que les plus grandes embouchures des Rivieres ont les plus fortes marées, & qu'au contraire, ſur les Côtes qui ont le moins de Rivieres ou de Lacs, elles ſont plus petites, ou moins ſenſibles. On remarque auſſi qu'en montant, avec plus de force, dans les embouchures des grandes Rivieres, elles ne laiſſent pas d'y monter moins haut, que dans celles dont Principes généraux.

MARE'ES ET COURANS.

le paſſage eſt étroit. D'ailleurs, elles ne ſont jamais ſi fortes ni ſi hautes, autour des Iſles, qui ſont fort éloignées du Continent, qu'autour de celles qui en ſont voiſines, ou que dans les parties mêmes du Continent.

Marées les plus irrégulieres des Indes Orientales.

Dans la plûpart des Indes Occidentales, les marées ne ſont guéres plus hautes que dans la Manche. Dans les Indes Orientales, elles montent fort peu, & ne ſont pas ſi régulieres qu'en Europe. Les plus irrégulieres ſont celles du Tonquin, vers le vingtiéme degré de latitude du Nord, & celles de la Nouvelle Hollande, vers les dix-ſeptiéme degrés du Sud. A peine y peut-on diſcerner les baſſes marées. Celles du Tonquin ont été décrites par Davenport, & publiées dans les Tranſactions philoſophiques de la Société Royale. Dans la Nouvelle Hollande, la Mer flue & reflue d'environ cinq braſſes; le flux à l'Eſt-Quart-de-Nord, & le reflux à l'Oueſt-Quart-de-Sud.

Marées extraordinaires de la Nouvelle Hollande.

Dampier raconte que pendant deux mois qu'il paſſa ſur cette Côte, la plus grande marée n'arriva que trois jours après la pleine & la nouvelle Lune; ce qui lui parut d'autant plus étrange, qu'il ne vit aucun changement dans le temps. Lorſque le Vaiſſeau fut carené, ceux qui n'avoient pas fait cette remarque ſe flatterent de pouvoir le mettre à flot, la troiſiéme marée après la nouvelle Lune. Mais ils furent extrêmement ſurpris de ne le pas voir flotter, ni cette marée, ni la marée ſuivante; & la plûpart s'imaginerent que l'unique moyen de le mettre à flot étoit de creuſer le ſable. Ils ne revinrent de cette conſternation qu'à la ſixiéme marée, lorſqu'ils la virent monter aſſez haut pour ſoulever le Navire. La Marée ſuivante ſe

trouvant encore plus haute, ils furent parfaitement convaincus qu'elle eſt fort irréguliere ſur cette Côte. Dampier ajoûte, qu'il n'y a ni Riviere, ni Lac, qui puiſſe cauſer ſon irrégularité, ni ſon exceſſive hauteur. Mais il croit en pouvoir donner pour cauſe, ce grand détour de terre, qui ſe trouve entre la Nouvelle Hollande & la Nouvelle Guinée. Il peut être vrai auſſi, ſuivant l'opinion de quelques Navigateurs, qu'il y ait quelque paſſage entre ces deux terres, ou du moins quelque grande & profonde Baye. Cette ſuppoſition ne paroîtra pas la moins vraiſemblable, ſi l'on conſidere que le flux eſt extraordinaire, du côté de l'Eſt, dans toute cette Mer, entre la Nouvelle Hollande & les Iſles au Nord. C'eſt ce qu'on découvre ſenſiblement, en approchant de la Nouvelle Hollande, & d'où l'on doit conclure qu'il y a néceſſairement quelque plus grand receptacle qu'une Riviere ou un Lac. L'apparence qu'il y a quelque paſſage, ou du moins quelque Baye profonde, augmente encore lorſqu'on obſerve que la marée paſſe le long du Continent, & qu'elle ne monte point entre les Iſles au Nord; outre que le Promontoire le plus Septentrional de la Nouvelle Hollande, avançant preſque juſqu'à la Ligne, & lui ſervant de barriere de ce côté-là, il s'enſuit qu'elle doit avoir quelque autre paſſage. MARE'ES ET COURANS.

Dans le Détroit de Malacca, la marée monte à l'Eſt, & deſcend à l'Oueſt. Le flux & le reflux y ſont d'environ ſix pieds, dans les plus grandes marées. A l'Orient de la Côte d'Afrique, entre le Cap de Bonne-Eſpérance & la Mer rouge, le cours de la marée eſt régulier. Elle monte au Sud & deſcend au Nord; & dans les grandes Rivieres de Marée du Détroit de Malacca.

MARE'ES ET COURANS.

cette Côte, ſurtout celle de Natal à trente degrés de latitude du Sud, la plus grande hauteur du flux & du reflux eſt de ſix pieds.

Du Golfe de S. Michel dans la Mer du Sud.

Avec une égale rapidité dans les embouchures des Rivieres, on connoît des lieux où le flux & le reflux ſont beaucoup plus hauts que dans les autres. Tels ſont le Golfe de Saint Michel & la Riviere de Guaiaquil. Le Golfe de Saint Michel a pluſieurs grandes Rivieres, qui ſe déchargent toutes dans une eſpece de Lac, large de deux ou trois lieues, & ſéparé de la Mer, par de petites Iſles baſſes, entre leſquelles il y a des Canaux, par où la marée paſſe dans le Lac, & de-là dans les Rivieres. Elle reflue de même; & ſouvent toutes les Iſles en ſont inondées, juſqu'au ſommet des arbres. Les Rivieres, qui ſe jettent dans ce Lac, ſont aſſez étroites. Leurs rives ſont eſcarpées, & ne ſont guéres plus hautes que le vif de l'eau. Comme le Lac & les Rivieres ſont le ſeul receptacle de la marée, il n'eſt pas ſurprenant qu'elle y monte & deſcende de dix-huit & vingt pieds. Il en eſt à peu près de même de la Riviere de Guaiaquil, excepté que les lagunes y ſont plus larges. La marée y monte & deſcend de ſeize pieds. De pluſieurs autres grandes Rivieres, de la même Côte, où elle ne paroît ni plus, ni moins rapide, il n'y en a point, où la hauteur du flux & du reflux ſoit ſi remarquable.

De la Riviere de Guaiaquil.

Si la Mer du Sud communique, ſous terre, à celle du Nord?

On a déja remarqué que ces grandes marées du Golfe Saint Michel ont fait penſer à quelques Obſervateurs, qu'il y a, ſous terre, une communication entre les Mers du Nord & du Sud, & que l'Iſthme de Darien eſt une eſpece de Pont, ſous lequel la Mer a ſon flux & ſon reflux, comme ſous le Pont de Lon-

dres. D'autres, pour confirmer cette opinion, assurent qu'on ne cesse pas d'y entendre d'étranges bruits, dont ils ne cherchent point d'autre cause; qu'en faisant voile dans la Baye de Panama, les Navires s'y trouvent prodigieusement agités, & quelquefois brisés contre les Isles, par la violence de cette agitation; qu'en d'autres temps, ils sont attirés comme par la force d'un gouffre, & menacés d'être emportés, sous terre, dans la Mer du Nord. On ajoûte que dans les grandes marées, les Isles de la Baye sont couvertes d'eau; que le Pays même est inondé dans une grande étendue, & qu'on n'y voit que la cime des arbres. Dampier proteste contre ce récit : MARE'ES ET COURANS.

» Il est assez étrange, dit-il, que mes » Compagnons & moi, nous n'ayons rien » observé d'approchant. J'ai passé deux fois » cette Isthme; & la seconde fois, j'y demeurai vingt trois jours, sans y entendre » aucun bruit souterrain. J'ai fait voile aussi » dans la Mer du Sud, pendant près de trois » années, desquelles j'ai passé quelques mois » dans la Baye de Panama; & lorsque j'en » fus parti, notre Equipage y demeura plus » long-temps. Cependant, loin d'y trouver » de si terribles gouffres, nous observâmes » que la Navigation y étoit aussi douce que » sur aucune autre Mer. Dans mes entretiens, » avec les Indiens & les Espagnols, je n'ai » rien appris de conforme à toutes ces idées. » Je sçais que Gage, Voyageur Anglois, n'a » pas fait de difficulté de les adopter: mais » on peut lui reprocher trop de crédulité; » ou, si l'on juge de sa santé, par cette Re- » lation, qui est imparfaite & mal soute- » nue, on doit juger qu'il se portoit mal Experiences & réflexions de Dampier.

MARE'ES ET COURANS.

» dans ce Voyage. A l'égard des marées, » qu'on repréſente ſi grandes dans toute cette » Mer, on exagere beaucoup ; & je ne con- » nois que le Golfe Saint Michel, où le flux » & le reflux ſoient exceſſifs, juſqu'à cou- » vrir les petites Iſles, & n'y laiſſer que le » ſommet des arbres à découvert. Mais ces » Iſles ſont fort baſſes, & ne produiſent que » de petits arbres en comparaiſon des Iſles » de la Baye de Panama, où la Ville de ce » nom ſeroit bien-tôt ſubmergée ſi les Iſles » de la Baye pouvoient l'être. Les Iſles des » Perles, qui ſont baſſes & plates, ne le ſont » jamais. Le flux & le reflux n'y ſont que » d'environ dix ou douze pieds, dans les plus » grandes marées ; ſans excepter les parties » Méridionales, qui ſont preſque oppoſées » au Golfe Saint Michel, & qui n'en ſont » éloignées que de treize ou quatorze lieues. » Cependant la marée y monte plus haut, » de deux ou trois pieds, qu'aux environs de » Panama, ou dans tout autre endroit de la » Baye.

Marées moins hautes autour des Iſles éloignées de terre.

On a fait obſerver que les marées ſont moins hautes, dans les Iſles éloignées du Continent. Aux Iſles Gallapagos, qui en ſont à près de cent lieues, le flux & le reflux ne ſont que de deux ou trois pieds, plus ou moins, ſuivant que la Côte a plus ou moins de Bayes ou de Rivieres. A *Guaham*, une des Iſles Mariannes, la marée ne monte que deux ou trois pieds au plus. Dans la Baye de Panama, elle eſt plus réguliere qu'en tout autre endroit des Côtes du Pérou & du Mexique. Elle monte à l'Eſt, & deſcend à l'Oueſt, d'environ cinq pieds, comme ſur tout le reſte de cette Côte.

A Rialejo, elle eſt de huit ou dix pieds ;

&

& de même aux environs d'Amapalla, où elle monte à l'Eſt & deſcend à l'Oueſt. Dans le Golfe Dolce, & la Riviere de Necoya, elle monte juſqu'à dix ou onze. Elle eſt moins haute ſur la Côte du Pérou, particuliérement entre le Cap Saint François & la Riviere de Gnaiaquil, où elle monte au Sud & deſcend au Nord. Autour de l'Iſle de Plata, elle eſt de trois ou quatre pieds; mais depuis le Cap Blanc, qui eſt au troiſiéme degré, juſqu'au trentiéme de latitude méridionale, elle n'eſt que d'un pied & demi ou deux pieds. Sur toute cette Côte, elle monte au Sud & deſcend au Nord. MARE'ES ET COURANS.

Paſſons à la deſcription des Courans. Ils différent des marées à pluſieurs égards. Dans celles-ci, les eaux avancent & refoulent deux fois, en vingt-quatre heures; & les Courans, au contraire, prennent leur direction d'un côté, pour un jour, ou une ſemaine, ou quelquefois davantage; après quoi ils retournent de l'autre. Dans quelques endroits, ils courent juſqu'à ſix mois d'un côté & ſix de l'autre. Quelquefois, ils ne courent, d'un côté, qu'un jour ou deux, vers le temps de la pleine Lune; enſuite, ils retournent d'une grande force & reprennent leur premier cours. La force des marées ſe fait généralement ſentir près des Côtes; au lieu que les Courans en ſont éloignés. On ne s'apperçoit pas de l'effet des Courans, comme de ceux des marées, par l'accroiſſement & le décroiſſement de l'eau, parce que les marées pouſſent du côté de terre. Différences entre les Courans & les Marées.

C'eſt une obſervation commune à tous les gens de Mer, que partout où les vents réglés dominent, le Courant eſt réglé par le vent, & prend la même direction. Mais ſa Les vents réglés gouvernent les Courans.

MARE'ES ET COURANS.

force n'eſt pas toujours égale ; & le mouvement n'en eſt pas ſi ſenſible en haute Mer, que près des Côtes, ſurtout près des Caps qui s'avancent fort loin en Mer. Autour des Iſles, les Courans ſe font auſſi plus ou moins ſentir, ſuivant leur expoſition aux vents réglés. Au reſte, il eſt certain qu'en divers temps de l'année, tous les Courans changent leur cours. Quelquefois la force du vent, qui ſouleve les vagues & qui les emporte d'un côté, n'empêche pas que le Courant, ſous leur ſurface, n'ait une direction contraire. En un mot, il n'eſt pas extraordinaire de voir deux Courans oppoſés, dans le même temps, dans le même lieu, & réellement l'un ſur l'autre.

Courans des Indes Orientales.

Aux Indes Orientales, leur direction, pendant une partie de l'année, eſt de l'Eſt à l'Oueſt ; & pendant l'autre partie, elle eſt directement oppoſée. En Guinée, comme aux Indes Occidentales, ils ne changent que vers la pleine Lune : ce qu'il faut entendre néanmoins des parties de la Mer, qui ne ſont pas éloignées des Côtes. S'il y a des Courans en haute Mer, qui ne ſuivent pas ces régles, l'exception eſt rare ; & l'on ſe contente de la remarquer ici, ſans entreprendre d'en trouver la cauſe (18).

Courans de la Côte d'Afrique.

Sur la Côte de Guinée, le Courant ſe porte à l'Eſt, excepté dans le temps même, ou vers le temps, de la pleine Lune. Mais au Midi de la Ligne, depuis Loango juſqu'aux ving-cinq ou trente degrés, il court, avec le vent, du Sud au Nord, à la réſerve des temps qu'on vient d'excepter.

A l'Eſt du Cap de Bonne-Eſpérance, de-

(18) Chaque Relation de ce Recueil contient quelques Remarques ſur ces Courans particuliers.

puis les trente degrés juſqu'aux vingt-quatre du Sud, il ſe porte à l'Eſt-Nord-Eſt, depuis le mois de Mai juſqu'à celui d'Octobre; & le vent eſt alors Oueſt-Sud-Oueſt ou Sud-Oueſt. Mais depuis Octobre juſqu'au mois de Mai, lorſque le vent eſt entre Eſt-Nord-Eſt & Eſt-Sud-Eſt, la direction du Courant eſt à l'Oueſt. Ce qui doit s'entendre, de cinq ou ſix lieues de terre juſqu'environ cinquante; car plus près de la Côte, on n'a que la marée, ſans Courans; & cinquante lieues au-delà des terres, le Courant ceſſe tout à fait, ou devient imperceptible. MARÉES ET COURANS.

Sur la Côte des Indes, au Nord de la Ligne, le Courant ſuit la Mouſſon; mais il ne change pas tout à fait ſi-tôt, & la différence eſt quelquefois de trois ſemaines, ou plus. Enſuite, il ne change point, juſqu'à ce que la Mouſſon ſoit fixe du côté contraire. Par exemple, la Mouſſon d'Oueſt commence au milieu d'Avril; mais le Courant ne change qu'au commencement de Mai; & la Mouſſon d'Eſt commence vers le milieu de Septembre, mais le Courant ne change qu'au mois d'Octobre. Côte des Indes au Nord de la Ligne.

Aux Iſles Gallapagos, dans la Mer du Sud, on trouve un Courant fort incommode, quoique d'une force médiocre; & les Voyageurs, qui s'en plaignent, ne doutent pas que plus loin, où les vents du Sud regnent, les Courans ne ſoient plus rapides. Courans de la Mer du Sud.

Les plus fameux Courans, dans cette Mer, ſont ceux des Caps Saint François, de Paſſao, de Saint Laurent, & du Cap Blanc. Ce dernier Cap en a de fort violens, qui ont leur direction au Nord-Oueſt, & qui apportent d'autant plus d'obſtacle à la Navigation, que le vent y ſoufflant preſque tou-

MARE'ES ET COURANS.

jours avec force, on eſt ſouvent obligé d'y faire voile contre le Courant. Les Voyageurs connoiſſent moins ceux de la Côte du Mexique, parce qu'ils y prennent ſoin de ſe tenir ordinairement dans l'étendue des marées. A la Côte de Guatimala, entre douze degrés cinquante minutes, & treize degrés, Dampier rencontra un Courant qui ſe portoit au Sud-Oueſt, & ne douta point qu'il ne ſuivît le vent; ſur le principe général que près des terres, les Courans ſont gouvernés par le vent réglé de Côte.

Utilité de ces Obſervations.

Dans ce petit Recueil d'Obſervations, fondées ſur l'expérience de quelques habiles Navigateurs, on ne prétend pas avoir réuni toutes les connoiſſances qui appartiennent au même ſujet. Mais il ne ſera pas ſans utilité, pour l'explication d'un grand nombre de difficultés de la même nature, qui ſe trouvent répandues dans toutes les parties de cet Ouvrage.

§ IV.

Arbres, Plantes, Fruits, & autres Productions.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

IL eſt à propos de répéter, que le ſoin qu'on a pris conſtamment de joindre à la deſcription de chaque Pays, ſes productions particulieres, ne laiſſe à nommer, ou à décrire ici, que celles qui ſont communes à la plus grande partie des Indes Orientales. On va les réduire à l'ordre alphabétique.

Aavora eſt le nom d'un arbre, & de ſon fruit, qui eſt de la groſſeur d'un œuf de Poule, & qui croît avec pluſieurs autres, en maniere de bouquets, contenus enſemble dans

A SAVOIR.

une grande gouſſe. La chair renferme un noyau très-dur, oſſeux, gros comme un noyau de Pêche, qui a trois trous aux côtés, & deux plus petits, proches l'un de l'autre. Ce noyau renferme une belle amande, qui eſt aſtringente, & vantée pour arrêter le cours de ventre.

L'*Abhal* eſt une eſpece de Cyprès, dont le fruit, qui porte le même nom, eſt de la groſſeur de celui du Cyprès, & de couleur rouſſe. On le regarde comme un puiſſant Emmenagogue, qui ſert auſſi, dit-on, pour hâter l'expulſion des fœtus morts dans la matrice. L'Abhal.

L'*Achia* eſt moins un arbre qu'une ſorte de grande canne, qui ſe confit jaune & en verd, dans le Pays, avec de fort vinaigre, du poivre, quelques Epiceries, & d'autres ingrédiens. L'Achia.

L'*Adhatoda* eſt une eſpece de Noyer, dont les feuilles croiſſent oppoſées les unes aux autres. Le calice de la fleur eſt oblong, & compoſé d'une ſeule piece; la fleur eſt du genre des Monopetales irréguliers, diviſée en deux levres. Sa partie ſupérieure eſt courbée en forme d'arc, & ſes levres ſont retournées vers le bas. Son ovaire ſe change en un fruit dont l'écorce eſt ligneuſe, & qui eſt partagé en deux cellules qui contiennent une ſemence applatie, & qui a la forme d'un cœur. On lui attribue, comme à l'Abhal, la vertu d'expulſer le fœtus mort, & c'eſt ce que ſignifie ſon nom. L'Adhatoda.

L'*Agathy* eſt un arbre d'environ trente pieds, dans ſa plus grande hauteur, & de cinq ou ſix pieds de circonférence, dont les branches du milieu, & celles du ſommet s'étendent beaucoup plus en hauteur qu'en largeur. Il L'Agathy.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

croît dans les lieux sablonneux. Sa racine est de couleur noire, d'un goût astringent, & pousse des fibres à une distance considérable. Son bois, qui est fort tendre, le devient d'autant plus qu'il approche du cœur. Une incision, dans l'écorce, en fait sortir une liqueur claire & aqueuse, qui s'épaissit en gomme peu de temps après.

L'Agoucla.

L'*Agoucla*, que les Portugais nomment *Aquila*, par corruption, & les François *Bois d'Aigle*, est un grand arbre, qui ressemble, d'ailleurs à l'Olivier. Son bois est compacte, dur, pesant, de couleur grise, brune, ou noirâtre, résineux. Il rend, quand on l'approche du feu, ou qu'on le brûle, une odeur fort agréable. Ceux qui ont cru que le bois d'Aigle étoit le premier bois qu'on trouve sous l'écorce de l'Aloes, & qui par conséquent ne le regardent point comme un arbre particulier (19), ignorent qu'il n'est point amer, & que le bois d'Aloes l'est beaucoup. Il n'a qu'une legere âcreté, qui ne se fait même sentir qu'après l'avoir mâché long-tems. C'est dans la Cochinchine qu'il croît particuliérement; mais les Habitans en font un commerce, qui le rend assez commun dans toutes les parties des Indes, où l'on s'en sert contre les maladies contagieuses, pour fortifier le cœur & l'estomac. Les Grands & les personnes riches en font brûler dans des lieux bien fermés, où ils en reçoivent précieusement les vapeurs, comme une fumigation salutaire pour tout le corps. Il fait suer. Il ranime les esprits. On en fait aussi des poignées de sabre & divers petits ouvrages.

(19) Voyez ci dessous le même arbre, entre les Plantes du Japon.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

L'Ahate de Pauncho Recchi.

L'*Ahate de Pauncho Recchi*, arbre commun dans les Indes, ſurtout aux Philippines, dont on le croit originaire, eſt d'une groſſeur médiocre, d'environ vingt pieds de haut, couvert d'une écorce fongueuſe, dont le dedans eſt rouge. Son bois eſt blanc & extrêmement dur; mais le cœur & l'aubier ſont verdâtres, ſans odeur, d'un goût amer, & un peu auſtere. Ses branches, qui ſont en petit nombre, ſont couvertes d'une écorce verte, parſemée de petites taches couleur de cendre; ſa racine eſt jaunâtre, extrêmement fibreuſe, & revêtue d'une écorce d'un rouge foncé, d'une odeur forte & d'un goût onctueux. Ses feuilles ſont oblongues, unies & raſes, poſées alternativement; la partie de deſſus eſt verte & luiſante; celle de deſſous l'eſt beaucoup moins. Elles donnent une huile, étant froiſſées dans les mains, mais ſans aucune odeur. Les fleurs ſont attachées, par des pédicules, aux plus petites feuilles, dont elles prennent la place, & compoſées de trois feuilles épaiſſes, triangulaires, ſemblables à du cuir, blanches par dedans & d'un verd pâle en dehors. Lorſqu'on les jette dans le feu, elles ont l'odeur du cuir brûlé. Le fruit ſort des étamines de la fleur; & dans ſa maturité, il eſt de la groſſeur d'un citron, verd & friſé par dehors, blanc en dedans, plein d'une poulpe ſucculente, d'un goût & d'une odeur agréable. Cet arbre fleurit deux fois l'année, en Avril, & vers le mois de Septembre. Les deux maturités de ſon fruit arrivent en Août & Février. Ses feuilles, réduites en cataplaſmes avec du ſel, font ſuppurer les tumeurs malignes. Son fruit eſt apéritif & rafraîchiſſant.

L'Ahegaſte.

L'*Ahegaſte* eſt un grand arbre, qui produit

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

un fruit qu'on abandonne aux Oiſeaux, mais dont les racines ſervent à teindre en bel incarnat. On n'abbat pas l'arbre pour les prendre. L'uſage eſt de les couper ſeulement d'un côté, & de leur laiſſer le temps de repouſſer.

L'Alafreira.

L'*Alafreira*, arbre un peu plus grand que notre Prunier, produit le Saffran dans les Indes. Sa fleur a le pied jaune, quoique ſes feuilles ſoient blanches. Elle ſert aux mêmes uſages que le Saffran en Europe, mais il n'a pas la même bonté. La plus grande ſingularité de cet arbre, eſt de fleurir pendant la nuit, ſans aucune différence de ſaiſon dans tout le cours de l'année.

L'Aloes.

L'*Aloes* des Indes, qui paſſe pour le meilleur dans les uſages de la Médecine, eſt aſſez ſemblable au Squille, mais plus gros. Ses feuilles ſont auſſi plus graſſes, canelées obliquement, & convexes par leur partie inférieure. Les bords en ſont ornés, d'un & d'autre côté, de pointes émouſſées, obliquement couchées, & qui paroiſſent rompues. Il porte une tige ſemblable à celle de l'Anthérique. La plante entiere répand une odeur très forte. Elle eſt d'un goût très amer, & n'a qu'une racine, qui s'avance perpendiculairement en terre, comme un pieu. L'Aloes croît en abondance dans toute l'Inde.

L'Alpam.

L'*Alpam* eſt un fameux arbriſſeau, dont le tronc ſe diviſe en deux ou trois tiges. Il eſt couvert d'une écorce de couleur verte & cendrée, ſans odeur, & d'un goût acide, aſtringent. Ses branches ſont d'un bois blanchâtre, partagées par des nœuds. Elles ont une moelle verte. La racine eſt rouge, compoſée d'un grand nombre de fibres capillaires, qui s'étendent en tout ſens. Les feuilles

ſont de figure oblongue, étroites, & terminées en pointe très aigüe, d'un verd foncé en deſſus, & pâle en-deſſous. Elles ont un très grand nombre de côtes. Leur odeur n'eſt pas déſagréable, mais leur goût eſt un peu âcre. Les fleurs, qui ſont couleur de pourpre foncé, & ſans odeur, croiſſent ſur des pédicules foibles & ronds, & ſont quelquefois deux ou trois enſemble. Elles ont chacune trois feuilles, ou petales, aſſez larges, très pointues par le bout, qui ſont couvertes, en dedans, d'un coton fort blanc. Les fleurs ont, dans le milieu, trois étamines rouges & oblongues, qui ſe croiſent l'une ſur l'autre. Aux fleurs ſuccédent des coſſes pointues, rondes, & pleines d'une poulpe charnue, ſans aucune ſemence viſible. L'Alpam eſt toujours couvert de feuilles. Il croît dans les terrains ſablonneux & découverts. Quelque partie qu'on en prenne, on en fait, avec de l'huile, un excellent onguent, pour les ulceres & les maladies de la peau. Le ſuc de ſes feuilles & celui de ſa racine ſont des Antitodes fort vantés.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

L'*Ambalam* eſt un grand arbre, qui croît dans les lieux ſablonneux, & dont le tronc eſt ſi gros, qu'à peine un homme peut l'embraſſer. Sa racine eſt longue & fibreuſe; ſon bois, liſſe, poli, & couvert d'une épaiſſe écorce. Les plus grandes branches ſont de couleur verte; & couvertes d'une pouſſiere bleue. Chaque feuille eſt compoſée de deux paires de feuilles plus petites, terminées par une autre feuille de figure irréguliere. Des jets que pouſſent les plus grandes branches, il ſort un grand nombre de fleurs, qui ont, comme les jets, un goût amer & acide, approchant de celui du fruit du Manguier, & une odeur forte & acide. Les fleurs ſont blanches, petites, &

L'Ambalam.

ARBRES, PLANTES ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

semblables à de petites étoiles. Elles sont composées de cinq ou six petales, minces & pointus, un peu durs & luisans. Lorsque les boutons des fleurs viennent à pousser, l'arbre se dépouille de ses feuilles, & ne les reprend que lorsque le fruit paroît.

L'Ambaré.

L'*Ambaré*, arbre qui quitte ses feuilles, est d'une hauteur médiocre. Il produit un fruit de même nom, dont la figure & la grosseur sont celles d'une petite Pêche, & qui a, comme elle, un petit noyau. Il est employé à l'assaisonnement des viandes, auxquelles il donne un goût qui approche de celui du verjus.

L'Ambela.

L'*Ambela* est un arbre dont on distingue deux especes : l'une de la grandeur du Nesflier, & dont les feuilles ressemblent à celles du Poirier. Son fruit approche de la Noisette. Il est terminé par plusieurs ongles, & il a le goût du Verjus, mais beaucoup plus agréable. On le confit, avant & après sa maturité, & on le mange avec du sel. L'autre espece est de la même grandeur ; mais ses feuilles sont plus petites que celles du Pommier, & son fruit plus gros. Les Indiens font bouillir son bois avec le Sandal, & en donnent la décoction contre les fievres.

L'Ambon.

L'*Ambon* est de la forme du Nefflier : mais son fruit, qui est délicat & savoureux, approche de la figure des Prunes blanches. Il contient un noyau, de la grosseur d'une Noisette, auquel on attribue l'étrange pouvoir de faire tourner l'esprit, pour peu qu'on en mange. Pyrard assure qu'en ayant imprudemment goûté, il se sentit la raison troublée pendant vingt-quatre heures. Si l'on en mange beaucoup, il cause de mortelles maladies.

FONDO
PALATINO

Insulcira, arbre de hauteur
un fruit qui croît au gros d
ui reſſemble à la pomme d
s extérieures, comme le Me
e eſt blanc, & contient un n
e d'excellentes confitures, d
ele l'Epine vinette. Il meu
ſſier, de Mars & d'Avril.
Anansſeira, Plante qui p
les Indes Orientales, eſt
elui des Indes Occidentales
fruit a la même forme, &
lui donnent quelque reſſe
échaut. Sa grandeur comm
ce de long, ſur une demi
a poulpe jette une od
eſt dure, mêlée de jaune
goût aigre-doux, qui d
agréable, lorſqu'après l'a
mpé dans de l'eau & du ſuc
les Indiens ont pour ce
ent pas toujours d'attendre
uits en corrigent l'aigreur à
eſt d'ailleurs fort ſain, quo
un couteau qu'on y laiſſero
, en perdroit tout-à fait
Anavinga eſt un arbre
yenne, qui eſt toujours ve
e eſt mûr au mois d'Août
, pris en décoction, ex
ide les maladies qui ont d
ient le ventre libre. De la
ffes, dans de l'eau, on f
ire pour ceux qui ont d
articulations
Angolam eſt un fort be
cent pieds de haut, &
ſſier, qui croît ſur les

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

L'*Amſaleira*, arbre de hauteur commune, porte un fruit qui croît au gros des branches, & qui reſſemble à la pomme d'or. Il a des côtes extérieures, comme le Melon. Le dedans eſt blanc, & contient un noyau. On en fait d'excellentes confitures, dont le goût tient de l'Epine vinette. Il meurit aux mois de Février, de Mars & d'Avril. L'Amſaleira.

L'*Anananſeira*, Plante qui produit l'Ananas des Indes Orientales, eſt peu différent de celui des Indes Occidentales & d'Afrique. Son fruit a la même forme, & ces piquans, qui lui donnent quelque reſſemblance avec l'Artichaut. Sa grandeur commune eſt d'une Palme de long, ſur une demie de diamétre. Mais ſa poulpe jette une odeur de muſc. elle eſt dure, mêlée de jaune & de blanc, d'un goût aigre-doux, qui devient encore plus agréable, lorſqu'après l'avoir pelée on la met dans de l'eau & du ſucre. La paſſion que les Indiens ont pour ce fruit, ne leur permet pas toujours d'attendre qu'il ſoit mûr; mais ils en corrigent l'aigreur à force de ſucre. Il eſt d'ailleurs fort ſain, quoique ſi chaud, qu'un couteau qu'on y laiſſeroit l'eſpace d'un jour, en perdroit tout-à-fait ſa trempe. L'Ananſeira.

L'*Anavinga* eſt un arbre de grandeur moyenne, qui eſt toujours verd, & dont le fruit eſt mûr au mois d'Août. Le ſuc de ce fruit, pris en décoction, excite la ſueur, chaſſe les maladies qui ont de la malignité, & tient le ventre libre. De la décoction des feuilles, dans de l'eau, on fait un bain ſalutaire pour ceux qui ont des douleurs dans les articulations. L'Anavinga.

L'*Angolam* eſt un fort bel arbre, d'environ cent pieds de haut, & douze pieds de groſſeur, qui croît ſur les Montagnes, & L'Angolam.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

parmi les Rochers. Il eſt toujours verd. Son fruit reſſemble à celui du Cerifier, & dure très long-temps. Les Indiens du Malabar le regardent comme le Symbole de la Royauté, parce que ſes fleurs ſont attachées à ſes branches en forme de diadême. Le ſuc qu'on tire de ſa racine, par expreſſion, tue les vers, purge les humeurs phlegmatiques & bilieuſes, évacue l'eau des Hydropiques. Sa racine, en poudre, paſſe pour un ſpécifique contre la morſure des Bêtes venimeuſes.

L'Angſana. L'*Angſana* eſt un arbre dont on ne donne point la deſcription, mais qui eſt employé dans la Médecine. Sa partie utile eſt une liqueur, qui en découle par inciſion, & qui ſe condenſant forme une larme de couleur rouge, enveloppée dans une écorce déliée. C'eſt dans cet état qu'elle ſe vend chez nos Droguiſtes. On attribue, à cette gomme, une qualité aſtringente, & beaucoup de vertu pour les Aphtes.

Anis des Indes, recherché des ſeuls Hollandois.

Anis. Les Hollandois achetent, en divers endroits des Indes, une graine, qui croît ſur de petits Buiſſons, & qu'ils appellent *Anis*, parce qu'elle reſſemble à l'Anis par l'odeur & le goût. Ils ſont les ſeuls Européens qui ayent du goût pour cette eſpece de fruit; ou, ſi les Anglois s'en ſervent quelquefois pour leur *Punch*, c'eſt lorſqu'ils y ſont forcés par le beſoin. Mais les Hollandois en tranſportent beaucoup à Batavia, & le font diſtiller avec l'Arrack. Ils en boivent de longs traits, qui leur tiennent lieu d'eau-de-vie; ſans être arrêtés par la violence de cette liqueur, qui ruine ſouvent les meilleures conſtitutions (20).

(20) Un Voyageur aſſure qu'elle eſt en ſort grande eſtime dans toutes les Indes Orientales. *Dam-*

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES

L'Anoneira & l'Anone.

L'*Anoneira* est un fort grand arbre, qui produit un fruit nommé *Anone*, dans les mois de Février, de Mars, & d'Avril. Ce fruit est de la grosseur d'une Poire. Il est rouge & jaunâtre en dehors, blanchâtre en dedans, plein d'une substance molle, douce & agréable, qui se mange avec une cuillière. Il a quelques petits pepins, noirs & durs. Careri, qui en fait cette description, ajoûte qu'il n'a nulle sorte de ressemblance avec aucun fruit de l'Europe.

L'Areka.

L'*Areka*, qu'on mêle avec le Bethel, est un fruit qui croît sur un arbre fort haut, fort droit & fort délié. L'arbre n'est propre qu'à faire des mâts & des vergues, pour des Barques d'un port médiocre. Le fruit est de la grosseur d'une petite noix, & couvert aussi d'une peau verte; mais il n'a point de coquille. Dépouillé de sa peau, il ressemble fort à la Noix muscade. Lorsqu'il est récent, il contient une matiere blanche & visqueuse, dont le goût & l'odeur ont peu d'agrément. Ceux qui, n'étant point accoutumés au Bethel, mâchent de l'Areka sans en avoir ôté cette matiere visqueuse, s'enivrent aussi aisément que s'ils avoient pris du vin avec excès: mais cette ivresse dure peu. Si l'Areka commence à vieillir, cette mucosité se desséche; le fruit perd sa force, & n'enivre plus. Quoique récent, il ne produit pas le même effet sur ceux qui en font un usage habituel.

Pour mâcher le Bethel on en prend deux

pier, *Tome III. page* 70. Les Indiens, dit-il ailleurs, la regardent comme un cordial, d'une vertu particuliere, surtout, comme il l'apprit, lorsqu'on y a fait infuser des Serpens & des Scorpions. *Ibidem, page* 59.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

ou trois feuilles, sur une desquelles on étend une petite quantité de chaux éteinte, c'est-à-dire, environ la grosseur d'un petit pois. On plie ces feuilles, & l'on en fait un petit paquet, auquel on ajoûte la quatriéme partie d'une Noix d'Areka. On mâche ce paquet, mais on n'en avalle point le suc. Cette préparation, qu'on nomme le Bethel, rougit la salive, la langue & les levres. On joint quelquefois, au paquet, un grain de Cardamome, un clou de Girofle, ou un peu d'Ambre gris. Ce mêlange n'a pour objet que de flatter le goût, & ne contribue point à la belle couleur, qui n'est que de l'effet du Bethel mêlé avec l'Areka & la Chaux. Mais ces trois ingrédiens sont si nécessaires pour le changement de couleur, que si l'on en supprimoit un, la salive demeureroit verte, & ne deviendroit jamais rouge.

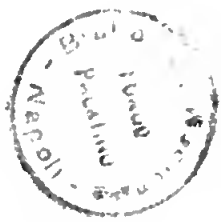
Comment le Bethel & l'Areka se mêlent dans l'usage.

Outre le beau vermillon que ce mêlange donne aux levres, & l'agréable odeur qu'il laisse à la bouche, il fortifie l'estomac, il aide à la digestion, & ceux qui en font habituellement l'usage peuvent se passer du secours du vin. On prétend aussi qu'il préserve de la gravelle & de la pierre, & qu'il apporte un merveilleux soulagement à ceux qui sont attaqués de ces cruelles maladies. Tous les Voyageurs assurent qu'elles ne sont pas connues dans les Pays où le Bethel croît, & où l'usage en est commun. Aussi les Européens, qui font quelque séjour dans l'Orient, s'y accoutument-ils d'abord, & ne manquent-ils pas d'en faire bientôt leurs délices (21).

L'Asjogam.

L'*Asjogam* est d'une grosseur médiocre, & s'éleve d'environ vingt pieds. Le jus de ses feuilles, mêlé avec de la graine de Cumin

(21) Dellon, Tome I. page 196.



Asafœtida et sa flor

pulvériſée, guérit la colique. On les prend en poudre, avec du ſucre, pour rectifier & purifier le ſang.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

L'*Aſutinat*, fruit d'un arbre ignoré, eſt une graine fort chaude, qui eſt en uſage pour les aſſaiſonnemens, dans toutes les Indes.

L'Aſutinat.

L'*Ateira*, qui eſt de la grandeur du Pommier, a les feuilles fort petites. Son fruit a reçu, des Portugais, le nom de *Pomme de Canelle*. Il reſſemble à la Pomme de Pin; verd en dehors, blanc en dedans, mêlé de pepins noirs, & d'une ſubſtance ſi molle qu'on le mange avec la cuilliere. Il eſt plus doux & plus agréable que l'Anone. Son odeur eſt celle de l'Ambre & de l'eau-roſe, mêlés enſemble. Il eſt dans ſa maturité aux mois de Novembre & de Décembre.

L'Ateira & la Pomme de Canelle.

Badukka eſt le nom d'un arbriſſeau médecinal, dont les feuilles donnent un ſuc, qui mêlé avec de la graiſſe de Sanglier, forme un bon liniment pour la Goutte. La décoction des fleurs & des feuilles donne une liqueur purgative, dont la fumée déterge les ulceres de la bouche. Mais ſa propriété, la plus ſinguliere eſt que ſon fruit, pris dans du lait, rend impuiſſant.

Le Badukka.

Le *Babel Schulli* eſt un arbriſſeau épineux, qui croît dans les lieux humides, & dont la racine, en décoction, a des vertus fort apéritives. On en diſtingue une autre eſpece, qui vient dans les ſables, & dont les feuilles, comme les tiges, ſont d'un verd gai. Ses fleurs ſont blanches, tirant un peu ſur la couleur d'azur.

Le Babel Schulli.

Le *Bambou* ou *Mambou*, ſi célébre & tant de fois nommé dans toutes les Relations des Indes Orientales, eſt une ſorte de gros roſeau, qui croît en maniere d'arbre, quelquefois juſ-

Le Bambou, ou Mambou.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

qu'à la grandeur du Peuplier, & dont les branches s'élevent droit vers le Ciel. Ses feuilles ſont un peu plus longues que celles de l'Olivier. Le tronc eſt de la groſſeur de la cuiſſe humaine, près du genou. Les jointures, ou les nœuds du tronc, ſont à la diſtance d'un empan & demi les unes des autres. Sur la Côte de Malabar & de Coromandel, on trouve dans ces jointures une matiere blanche & coagulée, que les Indiens nomment *Sucar Mambu*, c'eſt-à-dire, Sucre de Mambu, comme les Arabes, les Perſans & les Mores, lui donnent le nom de Tabaxir, qui ſignifie, dans leur langue, *Jus blanc*. Ses vertus Médecinales la rendent ſi précieuſe, qu'en Arabie & en Perſe, elle ſe vend ordinairement au poids de l'argent. On l'employe pour la fievre chaude, la colique, le flux de ſang, & pour les maladies ſecrettes. Dans la plûpart des autres parties des Indes, les Bambous n'ont point cette ſubſtance. Mais leur tronc & leurs groſſes branches ſervent, partout, à mille uſages, qui ne demandent point d'être répétés.

Le Bandura. Le *Bandura* eſt un arbre, qui n'a de remarquable qu'une ſorte de graine, de la figure d'un *Penis*, long quelquefois de plus d'un pied, & beaucoup plus gros que le bras humain. Il eſt attaché à l'arbre, par une feuille, & preſque toujours rempli d'une eau fort agréable à boire. Les qualités de ſa racine ſont aſtringentes.

Le Baſaal. Le *Baſaal*, croît dans des lieux ſablonneux. Il ne porte des fleurs & des fruits qu'une fois l'an; ce qui dure juſqu'à ſa quinziéme année. La décoction de ſes feuilles, dans l'eau, avec un peu de Gingembre, eſt un gargariſme éprouvé pour les maux de gorge.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

Le *Baxana* eſt un arbre dont la racine, les feuilles & le fruit paſſent, dans toutes les Indes, pour un antidote contre toutes ſortes de Poiſons; mais dans le voiſinage d'Ormuz, ſon fruit ſuffoque, dit-on, ceux qui en mangent. On prétend même que ſon ombre y eſt mortelle, ſi l'on y paſſe ſeulement un quart d'heure. Le Baxana.

Le *Belilla* n'eſt qu'un arbriſſeau, qui porte des baies. Sa racine eſt fort vantée, en décoction, pour rafraîchir le foie, & purger les humeurs pituiteuſes. Quelques-uns croyent que c'eſt du ſuc de cet arbriſſeau, mêlé avec d'autres ingrédiens, qu'on compoſe le *Belilli*, drogue des Indes, qui nous vient dans des cannes de Bambou, ſous la forme d'un ſuc épaiſſi, & qui paſſe pour un antidote égal à la Thériaque. Il eſt infaillible auſſi pour les Hemorhagies. Le Belilla & le Belilli.

Le *Belutta*, grand arbre, dont la racine broyée, avec du Gingembre frais, provoque puiſſamment la ſueur. Le Belutta.

L'arbre qui produit le *Benjoin* eſt grand, touffu, & ſes feuilles reſſemblent à celles du Limonier. Il en découle naturellement une ſorte de Gomme, qui eſt le Benjoin, nommé *Lov*, par les Arabes. Mais on fait, dans les arbres, & dans leurs rejettons mêmes, des inciſions & des fentes, pour en tirer plus de cette eſpece d'encens, qui eſt une des plus précieuſes marchandiſes de l'Orient, par le cas qu'on fait de ſon odeur, & de ſes uſages pour la Médecine. Les plus jeunes arbres produiſent le meilleur Benjoin, qui eſt noirâtre. Le blanc, qui ſort des vieux arbres, eſt bien moins eſtimé; mais, pour vendre tout au même prix, ceux qui font ce commerce les mêlent enſemble. Le Benjoin.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

Bethel.

Le *Bethel* ſi ſouvent nommé dans ce Recueil, avec les différences que l'uſage de chaque Pays y fait mettre, demandroit une longue explication pour réunir toutes ſes qualités. Cette fameuſe feuille eſt celle d'un arbriſſeau rampant, comme le Lierre & le Poivre. Elle reſſemble beaucoup, par la figure, aux feuilles de ces deux Plantes, mais ſon goût eſt aromatique. Elle eſt naturellement d'un beau verd. Cependant, on a trouvé le ſecret de faire blanchir les feuilles de Bethel, en les renfermant dans de petits coffres, compoſés d'un tronc récent de Bananier, & les arroſant au moins une fois par jour. La perte de leur couleur naturelle ne change rien à leur goût, qui en devient, au contraire, plus fin & plus délicat. On ne préſente jamais, chez les perſonnes de qualité, que de celles qui ſont parfaitement blanches. Raprochez cette deſcription de celle de l'Areka.

Le Bilimbeira.

Le *Bilimbeira* eſt un arbre de la grandeur du Prunier, avec des feuilles très minces. Il porte, pendant toute l'année, des fruits qui ſe nomment *Bilimbins*, & dont la couleur approche du verd. Leur figure eſt celle d'une longue courge. Leur goût, qui tire ſur l'aigre, les rend propres à ſervir d'aſſaiſonnement, & à confire. Tout ſe mange, parce qu'ils n'ont point de noyau.

Le Bilimbi ou Bilingbing.

Le *Bilimbi* ou *Bilingbing*, petit arbre, qui ne s'éleve gueres au deſſus de dix pieds, & dont le fruit eſt une eſpece de Pomme, de forme pentagone, porte des fleurs & des fruits pendant toute l'année.

Le Bintambaru.

Le *Bintambaru*, Arbuſte, ou grande Plante, qui abonde en ſel purgatif. Son ſuc eſt laiteux, & picote vîvement la langue & le goſier.

Canellier

T. XI. N.° III.

Biblioteca Nazionale
FONDO
PALATINO
Napoli

Le *Brindeira* eſt de la grandeur du Poirier, avec des feuilles plus petites. Les Brindons, qui ſont ſes fruits, & qui meuriſſent dans les mois de Février, de Mars & d'Avril, reſſemblent aux Pommes d'or de l'Europe; mais ils ont la peau dure, & la poulpe rouge, viſqueuſe, tirant ſur l'aigre, avec trois noyaux fort tendres. On ne fait que mâcher la poulpe, pour en avaller le ſuc; & l'écorce s'employe pour les ſauces.

Le Brindeira, & les Brindons.

Le *Cajan* eſt une ſorte de Buiſſon, qui ne prend jamais une hauteur d'arbre, mais qui n'en eſt pas moins eſtimé par ſes pois rougeâtres; ils croiſſent quatre à quatre dans des gouſſes, & ſont une fort bonne nourriture. Ses feuilles, en apozème, ont la vertu d'arrêter le flux immoderé des Hemorroïdes. Broyées avec le Poivre, elles nettoyent les gencives & calment le mal de dents. Sa graine bouillie dans l'eau de riz, & convertie en liniment avec du beurre, eſt un excellent remede pour les laſſitudes douloureuſes aux jointures. On en fait auſſi une liqueur ſalutaire dans la petite verole. Il ne faut pas confondre le *Cajan* avec le *Cajan-heba*, Plante rampante, qui s'attache aux arbres comme le Lierre, & que les Indiens appliquent broyée ſur les fractures.

Le Cajan.

Le *Cajeput* eſt un arbre, d'où l'on tire une huile aromatique, du même nom.

Le Cajeput.

Le *Cajuyera* n'eſt pas un arbre fort haut; mais le grand nombre de ſes branches & l'abondance de ſes feuilles le rendent fort touffu. Son fruit, qui ſe nomme *Acajou*, reſſemble en dehors à une Pomme jaune & rouge. Sa propriété, la plus ſinguliere, eſt que tous les autres fruits ayant le noyau en dedans, il le porte deſſus, comme une

Le Cajuyera, & l'Acajou.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

eſpece de Cimier verd. On attribue, à ſon odeur, la vertu d'augmenter & de rafraîchir la mémoire. L'amande crue de ſon noyau a le goût d'une Noix nouvelle. Rôtie, elle prend celui de l'Amande commune. Le tems de la maturité, pour ce fruit, arrive entre Février & Mai. En le coupant par quartiers & le mettant tremper dans l'eau fraîche, on en tire enſuite un ſuc très rafraîchiſſant, qui eſt regardé comme un ſpécifique pour les obſtructions de l'eſtomac.

Le Calaba.

Le *Calaba* eſt un arbre gommeux, dont la fleur eſt une ſorte de roſe, compoſée de pluſieurs petales, placés dans un ordre circulaire. Il s'éleve de ſon fond un Piſtil, qui devient enſuite un fruit ſpherique, charnu, & qui contient un noyau de la même forme. C'eſt du tronc & des branches, qu'il ſort une gomme claire, à peu près ſemblable au maſtic, dont on lui donne le nom, & aux uſages duquel on le ſubſtitue.

Le Calamba.

Le *Calamba* eſt un arbre dont le bois eſt fort précieux par ſon odeur, à laquelle on attribue de grandes vertus, & par l'uſage qu'on en fait pour les ouvrages de marqueterie. C'eſt une eſpece d'Aloës, ſuivant Pirard, qui diſtingue deux ſortes d'Aloës des Indes; l'un, dit-il, que les Indiens nomment *Calamba*, & l'autre *Garoa*. Il ſe vend aſſez cher, ſurtout dans les lieux où il ne croît pas; parce que tous les Grands ſe font honneur d'en brûler, pour le faſte autant que pour l'excellence du parfum. Sa couleur eſt verdâtre.

Le Calame, ou Roſeau aromatique.

Le *Calame*, ou *Roſeau aromatique* eſt une ſorte de Roſeau, qui contient une matiere ſpongieuſe & jaunâtre, dont on ſe ſert contre les foibleſſes de nerfs, & que les femmes Indiennes employent particuliérement contre

les vapeurs. Après les grandes chaleurs du Pays, on en fait auſſi prendre aux Chevaux, avec de l'ail, du ſel, du ſucre & du beurre; mêlange qu'on nomme *Arata*, & dont on vante beaucoup la vertu. La tige de cette Plante eſt mince & remplie de nœuds. Elle ſe fend en éclat, quand on veut la rompre. Elle eſt coriace ſous la dent, aſtringente, & d'un goût aigre, mêlé d'amertume.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

Le *Caleſiam* eſt un grand arbre, dont le bois eſt de couleur purpurine obſcure. Il eſt uni & flexible. Ses fleurs croiſſent en grappes, à l'extrêmité des branches, & ſont aſſez ſemblables aux fleurs de la Vigne. Elles ſont ſuccedées par des baies en grappes, de figure oblongue, rondes, plates, vertes, couvertes d'une écorce mince, pleines d'une poulpe ſucculente, mais inſipide, qui contient un noyau verd, oblong, plat, dans lequel eſt une amande blanche & ſans goût. L'écorce du Caleſiam, pulvériſée & réduite en Onguent, guérit le ſpaſme cynique & les convulſions cauſées par de grandes douleurs. Le ſuc de la même écorce diſſipe les aphtes, & pris intérieurement, il arrête la dyſſenterie. Les Indiens employent le bois à faire des manches de couteau & des poignées de ſabre.

Le Caleſiam.

Le *Camphrier* eſt un arbre aſſez commun aux Indes Orientales, mais qui ne porte point partout une gomme auſſi eſtimée que celle des mêmes arbres dans l'Iſle de Borneo. Il a les feuilles alternes, aſſez ſemblables à celles du Laurier, roides, vertes, & d'une odeur de Camphre. Ses fleurs, qui naiſſent des aiſſelles des feuilles, ſur de petites branches, ſont blanches, à cinq petales, & quelquefois à ſix. Ses fruits ſont des baies, compoſées

Le Camphrier.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

comme le fruit du Canelier & du Chêne, d'un calice, & d'un petit gland, qui renferme une ſemence huileuſe, de la groſſeur d'un grain de poivre. Ce fruit, dans ſa parfaite maturité, eſt d'un pourpre foncé, & d'un goût de Camphre & de Girofle. Pour tirer le Camphre des Camphriers communs, on prend le bois, les racines, les branches & les feuilles de ces arbres; on les met ſur le feu dans une Cucurbite bien bouchée, & la matiere du Camphre ſe ſublime & ſe raſſemble en maſſe. Mais celui de l'Iſle de Borneo découle naturellement de ſon arbre, dans lequel on trouve même de petites veines de Camphre.

La Canelle.

Obſervons ſur la *Canelle* qu'elle ne vient aujourd'hui que de Ceylan. On a déja remarqué, dans la deſcription de cette Iſle, que l'arbre, qui la porte, reſſemble beaucoup à nos Saules (21), & qu'il a trois écorces, dont on ne prend que la premiere

(21) Schouten, qui s'étoit fait une étude particuliere, en donne cette deſcription: » Ces arbres » merveilleux, dit-il, ſont » à peu près ſemblables à » l'Orange. Le tronc & » les branches en ſont » pourtant plus fins, moins » noueux, & montent » plus droit. Les feuilles » reſſemblent preſqu'à celles du Laurier. La fleur » en eſt blanche, & d'une » odeur très agréable. Ils » produiſent un fruit à » peu près de la groſſeur » de l'Olive. Les Singes » & les Oiſeaux en mangent beaucoup. On en » tire une huile, qu'on » tient fort médicinale. » Preſque tout ce qui en » tombe à terre germe, » & produit de jeunes Arbres. Lorſqu'ils ſont aſſez grands, on coupe » les vieux pour donner » de l'ait aux nouveaux. Ils » ont une double écorce. » Celle du dehors eſt fine, & on les pele pour » l'ôter. Enſuite on en tire, par longs morceaux, » l'écorce intérieure, qui » eſt proprement la Canelle, qu'on fait ſécher » au Soleil, & qui, en » ſechant, ſe met d'elle-» même en rouleaux, & » devient d'une couleur tirant ſur celle de roſe. La » curioſité m'ayant porté à » peler un Arbre, je trou-

& la ſeconde. Ajoûtons que celle-ci eſt incomparablement la meilleure. On ne touche point à la troiſiéme ; parce qu'elle eſt néceſſaire à la conſervation de l'Arbre ; & cette diviſion demande tant de ſoin, qu'on en fait comme un métier, qui s'apprend dès la jeuneſſe. Les derniers Voyageurs font remarquer que la Canelle coûte plus aux Hollandois qu'on ne ſe l'imagine. Le Roi de l'Iſle, qu'on appelle Roi de Candi, du nom de ſa Capitale & qui eſt preſque toujours en guerre avec eux, ne manque point de choiſir le temps de la récolte, pour les ſurprendre, ou les incommoder par ſes attaques. Ils ſont obligés d'entretenir quinze ou ſeize cens hommes de

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

» vai cette écorce gliſſan-
» te, graſſe, ſans goût,
» & ſans odeur, ou du
» moins en ayant très peu.
» Un Arbre ainſi pelé de-
» meure deux ou trois ans
» avant que de ſe couvrir
» d'une nouvelle écorce,
» & ſemble périr pendant
» quelque temps ; mais il
» reprend enfin ſa vigueur.
» La plus excellente Ca-
» nelle ſe recueille entre
» Point de Galle & Ne-
» gumbo, où l'on en trou-
» ve des Forêts entieres ;
» outre les Caneliers qui
» ſont ſemés en divers
» lieux dans les Campa-
» gnes inculres.

» On diſtingue la Ca-
» nelle, en fine, médio-
» cre & groſſiere. La der-
» niere vient des Arbres,
» qui ſont gros & déja
» vieux. On bâtit des Mai-
» ſons du bois de ces Ar-
» bres, & l'on en fend pour
» faire du feu. Il rend une
» odeur admirable en brû-
» lant. Quoique la Canel-
» le paſſe pour chaude au
» troiſiéme degré, les ra-
» cines de l'arbre ne laiſ-
» ſent pas de rendre une
» eau très odorifétante, &
» même une eſpece de Cam-
» phre. Les Inſulaires de
» Ceylan ont l'art de tra-
» vailler l'écorce verte,
» c'eſt-à-dire, la véritable
» Canelle. Ils en font en-
» trer dans les Cabinets,
» les Armoires, les petits
» Coffres. Ils ſçavent mê-
» me en revêtir des Can-
» nes ; & l'on m'en don-
» na une dont l'ouvrage
» étoit d'une fineſſe ini-
» mitable. *Tome II. pages*
» *29 & ſuivantes.*

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

guerre, pour la défenſe d'un même nombre d'Ouvriers, qui travaillent dans les Bois à lever les écorces. Ces Travailleurs ſont nourris pendant le reſte de l'année, ſans compter la dépenſe des Garniſons habituelles de Colombo, Pointe de Galle, Manaar, Jafanapatan, & de pluſieurs autres Places que la Compagnie de Hollande occupe autour de l'Iſle. Des frais ſi conſidérables augmentent néceſſairement la cherté de la Canelle. L'Arbre produit, pour fruit, une ſorte d'Olives, qui ne ſe mangent point, mais dont les Portugais avoient trouvé le moyen de faire un autre uſage. Ils les mettoient dans une chaudiere, avec de l'eau ſimple & la petite pointe des branches, pour faire bouillir tout enſemble, juſqu'à ce que l'eau fût tout-à-fait conſumée. Le deſſus de cette matiere, après l'avoir laiſſée refroidir, étoit une pâte, aſſez ſemblable à de la cire blanche; & le fond donnoit une eſpece de Camphre. De cette pâte, ils faiſoient des cierges, pour l'office de l'Egliſe aux principales Fêtes; & l'odeur de Canelle, qu'elle répandoit en brûlant, avoit la force des meilleurs parfums. Ils en envoyoient à Liſbonne, pour la Chapelle du Roi. Mais on ne nous apprend pas que les Hollandois ayent ſuivi cette méthode.

Les Portugais tiroient auſſi de la Canelle, des terres voiſines de Cochin; moins bonne, à la vérité, que celle de Ceylan, mais qui ſe donnoit à meilleur marché. La Compagnie de Hollande, les ayant chaſſés de cette Ville, a fait ruiner tous les Caneliers du Pays. On ne parle point de ceux de Mindanao & de quelques autres Iſles, non plus que des Girofliers, qui croiſſent hors des Moluques; parce que l'expérience a fait connoître que les

uns

ens & les autres ſont comme autant d'Avortons, ou de productions ſauvages, qui ne méritent pas le nom d'Epiceries.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

Le *Caniram*, eſt un grand arbre, dont à peine deux hommes peuvent embraſſer le tronc. Son écorce eſt ordinairement rougeâtre; mais les petites branches ſont d'un verd ſale, pleines de nœuds, & leur écorce eſt amere. Ses feuilles, qui ſortent deux à deux de chaque nœud, ſont d'une figure ronde, oblongue, & d'un goût extrêmement amer. Des nœuds des petites branches, ſortent des fleurs diſpoſées en ombelle, compoſées de quatre, cinq ou ſix petales, d'un verd d'eau, pointues, d'une odeur foible, mais aſſez agréable. Son fruit eſt une pomme ronde, liſſe, de couleur d'or, dont la chair, dans ſa maturité, eſt blanche, mucilagineuſe & couverte d'une écorce épaiſſe & friable. Cette chair, & la ſemence qu'elle contient, ont un goût très amer. La racine du Caniram priſe en décoction, eſt bonne pour le cours de ventre & pour les fievres pituiteuſes.. Son écorce, pilée & paîtrie avec de l'eau, arrête les dyſſenteries bilieuſes. Mais ce qu'il a de plus ſingulier, c'eſt que le ſuc de ſes feuilles, qui, pris modérément en décoction, eſt auſſi très ſain, cauſe tous les effets du poiſon, & même la mort, lorſqu'on en boit trop.

Le Caniram.

Le *Cara Schulli* eſt le nom d'un Arbriſſeau, qui reſſemble beaucoup au Caprier. Pulveriſé au feu, & mêlé avec du vinaigre, il diſſout admirablement les tumeurs. Mis en poudre, par le ſeul broyement, & mêlé avec la liqueur du Cocotier, qui ſe nomme *Sory*, il fait meurir & percer les abſcès. La décoction de ſa racine eſt vantée pour la ſuppreſſion d'urine. Celle de ſes feuilles, priſe

Le Cara Schulli.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

intérieurement avec une petite quantité de riz, eſt excellente pour les tumeurs œdemateuſes.

Le Carambo leira & la Carambola.

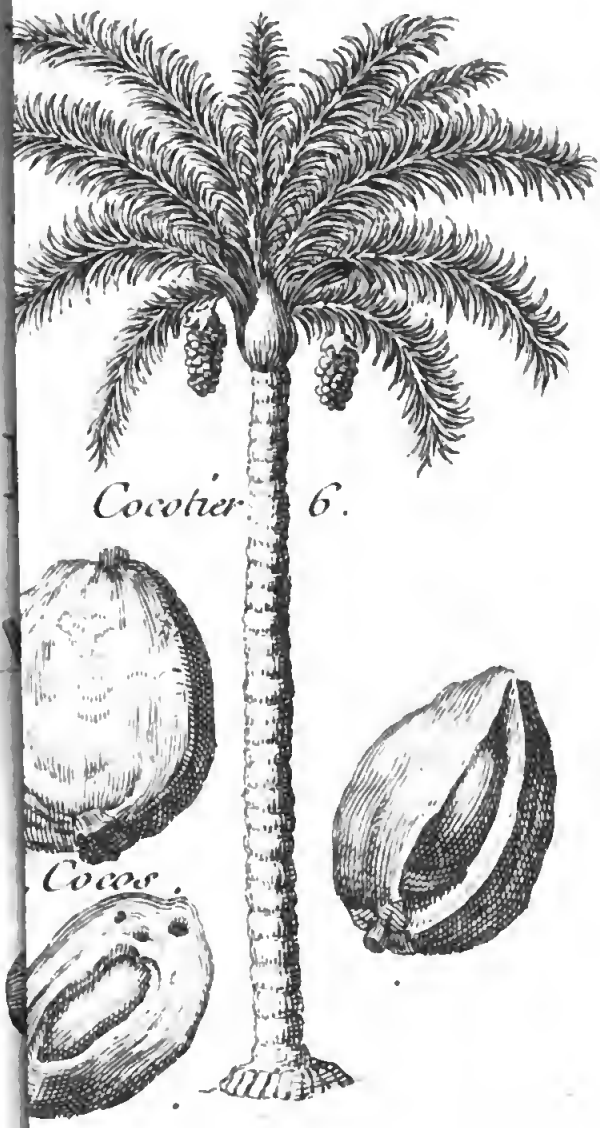
Le *Caramboleira* eſt un arbre de la grandeur du Prunier, avec lequel il a d'ailleurs beaucoup de reſſemblance par ſes feuilles. Son fruit, qui ſe nomme *Carambola*, eſt jaune en dehors, dans ſa maturité. Sa poulpe, qui reſſemble à celle du Limon, & qui a quatre ou cinq amandes, eſt blanche & d'un goût tirant ſur l'aigre du Limon. Les Portugais la mangent avec du ſucre, parce qu'ils lui trouvent une qualité froide. L'arbre porte des fruits & des fleurs pluſieurs fois l'année.

Le Caramdeira.

Le *Caramdeira* eſt un arbre bas & plein d'épines, dont les feuilles reſſemblent à celles de l'Oranger. Son fruit eſt une ſorte de Raiſin, dont la couleur tire, en dehors, ſur le rouge, quoique l'intérieur ſoit fort blanc. Il a des pepins. Son goût n'eſt comparable à rien de connu en Europe. Le temps de ſa maturité arrive aux mois d'Avril & de Mai.

Le Cardamome.

Cardamome. On a déja remarqué que le Cardamome ne ſe trouve que dans le Royaume de Cananor, ſur une Montagne éloignée de la Mer, d'environ ſix à ſept lieues, & qu'on n'a beſoin, ni de le ſemer, ni même de labourer la terre. Il ſuffit de mettre le feu aux herbes, qui ont pouſſé pendant les pluies, & que le Soleil deſſéche après l'Hyver. Les cendres de ces herbes diſpoſent la terre à produire les arbriſſeaux, qui portent le Cardamome. On le tranſporte en Perſe, en Arabie, en Turquie, & dans tous les Royaumes de l'Inde, où l'on n'eſt pas content d'un ragoût, s'il n'eſt aſſaiſonné de cet aromate. Sa rareté en augmente le prix, & le fait vendre ordinairement trois ou quatre fois plus cher que le plus beau Poivre.



T. XI. N.° IV.

Le *Carin-Curini*, Arbriſſeau dont les fleurs ſont en caſque & d'un bleu verdâtre, donne un fruit partagé en deux cellules, dans chacune deſquelles eſt une ſemence platte, arondie, & terminée en pointe comme un cœur. Lorſque cette ſemence eſt mûre, elle eſt jaunâtre, ou d'un rouge pâle, raboteuſe, & tout-à-fait inſipide. La décoction des feuilles & de la racine, briſe le calcul. Leur décoction guérit la dyſurie ; & leur infuſion, dans l'eau chaude, appaiſe la toux & les douleurs du calcul. Le Carin Curini.

Le *Carrapouli* eſt un Arbre de moyenne hauteur, dont le fruit a la groſſeur & le goût d'une Ceriſe. Le Carrapouli.

Le *Caſſumnuniar* eſt une racine de la groſſeur du petit doigt, célebre juſqu'en Europe, où les Marchands l'apportent, coupée en petits morceaux, de couleur brune, d'un goût aromatique, piquant, mêlé de quelque amertume, & entourée de cercles en dehors. Aucun Voyageur ne nous apprend la Plante dont elle ſe tire : mais elle eſt eſtimée comme un puiſſant remede pour les maladies des nerfs, pour la paralyſie, les convulſions, la colique, les tranchées & les affections hyſteriques. Le Caſſumnuniar.

Le *Cattu Schiragam* eſt un Arbriſſeau de hauteur d'homme, qui croît dans les lieux brûlés du Soleil. Broyé, & bouilli dans l'huile, il diſſipe les puſtules. Sa graine, priſe en poudre dans de l'eau chaude, chaſſe les vents & tue les vers. Le Cattu Schiragam.

Le *Champakam* eſt un grand Arbre, qui porte, deux fois l'année, des fleurs extrêmement odorantes, mais qui ne donne du fruit que long-temps après avoir été planté. On fait, de ſes fleurs, une diſtillation ſpiritueuſe, Le Champakam.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

d'une odeur très agréable. Sa racine & ſon écorce, deſſéchées & pilées, ſont un maturatif fort vanté On fait auſſi, de ſes fleurs, pilées avec de l'huile, un onguent pour les yeux & pour la goutte.

Le Charameis.

Le *Charameis*, Arbre dont on diſtingue deux eſpeces : l'une de la grandeur du Nefflier, dont les feuilles reſſemblent à celles du Poirier, & ſont d'un verd clair. Son fruit naît en grappe, & reſſemble à une Aveline ; mais il ſe termine en pluſieurs angles, de couleur fort jaune, & d'une acidité très agréable. Les Indiens le mangent, ou mûr, ou confit au ſel avant ſa maturité. C'eſt un fort bon aſſaiſonnement. L'autre eſpece donne un fruit plus gros, quoiqu'elle ait les feuilles plus petites. Leur racine jette une ſorte de lait ; & ſon écorce, broyée avec de la moutarde, eſt un purgatif fort ſalutaire pour les Aſthmatiques.

L'arbre aux Chandelles.

L'Arbre aux *Chandelles* tire ce nom d'une ſorte d'écorce fort déliée, & longue de deux palmes, qui pouſſe des deux côtés de chaque branche, & qu'on prendroit pour deux Chandelles vertes. Elles renferment pluſieurs petits grains, ſemblables à des pois blancs, qu'on mange cuits, ſeuls, ou avec le riz.

Le Chiampim.

Le *Chiampim*, fleur blanche, originaire de la Chine, jette une excellente odeur. On la confit ; & dans cet état, elle prend une conſiſtence très ferme, qui ne l'empêche point d'être fort douce au palais. L'Arbre, qui la porte, eſt une eſpece de petit Platane. On diſtingue une autre eſpece de Chiampim, qui a deux feuilles, droites, longues & blanches, & deux autres feuilles, rouges, & renverſées en deſſous. Cette fleur ne vient pas d'un Arbre, mais d'une Plante baſſe.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

Le *Coapoiba* eſt un arbre commun, de la hauteur du Hêtre, auquel il reſſemble auſſi par la figure. Son écorce eſt de couleur cendrée, avec des ondes brunes. Ses feuilles ſont fermes, de figure oblongue; & ſi l'on rompt leur queue, il en ſort une liqueur laiteuſe. Ses fleurs ont chacune leur pedicule. Elles ſont de la groſſeur d'une Roſe, compoſées de feuilles blanches, avec de petits onglets rouges. Au lieu de nombril, elles ont un petit globule, rouge, réſineux, de la groſſeur d'un pois, qui donne une réſine auſſi claire que la Térébentine, gluante & jaunâtre. Le fruit eſt contenu dans une caſpule, comme celle du gland. Le Coapoiba.

Le *Codaga Pala* eſt un arbre commun dans le Malabar, dont l'écorce pulveriſée & priſe dans du lait aigre, arrête infailliblement le cours de ventre & le flux hémorrhoïdal. Sa racine, réduite en poudre & cuite dans l'eau de riz, eſt excellente en cataplaſme pour l'Eſquinancie & toutes ſortes de tumeurs, même pour la Goutte. Le Codaga Pala.

Le *Codi Avanam* eſt un Arbriſſeau, qui croît dans les lieux ſablonneux, & dont le ſuc, pris dans du vin, eſt un remede excellent pour la Diarrhée. Cuit auſſi dans de l'huile, on le fait prendre, comme un Corroboratif fort puiſſant, pour l'épuiſement des forces. Le Codi Avanam.

Le *Cœur Indien*, ou *Pois de Merveille*, eſt le nom que les Voyageurs ont donné à une Plante Indienne, & à ſon fruit, qui eſt en effet un pois d'une beauté ſinguliere. Il eſt en partie blanc, en partie noir, & toujours marqué d'un cœur. La plante s'éleve à trois ou quatre pieds de hauteur, par des tiges ſans poil, & cannelées, qui ont beſoin d'être Cœur Indien.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

soutenues. Les feuilles ſont d'un beau verd, & découpées comme celles de l'Ache. On ne nous apprend ni le nom Indien de la Plante, ni la couleur de ſes fleurs, auxquelles ſuccédent des gouſſes qui contiennent les pois.

Le Congnare. Le *Congnare*, autre Arbre d'une grande hauteur, & dont les rameaux ont beaucoup d'étendue, eſt diſtingué par ſes feuilles, qui ſont rondes, chacune avec un petit pignon. Son fruit eſt une eſpece de petites Prunes, d'un goût délicieux. Il eſt fort eſtimé à Goa. Comme il porte, dans toutes les Saiſons, on ne trouve pas moins d'agrément que d'utilité à le voir paré, auſſi continuellement que l'Oranger, de fleurs, les unes en boutons, d'autres ouvertes, d'autres nouées, & de fruits dans tous les degrés, juſqu'à la parfaite maturité.

Le Cotonnier. Le *Cotonnier*, ou l'Arbre qui porte le Coton aux Indes Orientales, differe peu de celui dont on a donné la deſcription entre les Plantes d'Afrique. Cependant, on y remarque quelque différence. Il croît de la grandeur du Roſier. Ses feuilles reſſemblent à celles de l'Erable, & ſes fleurs ſortent comme les boutons de Roſes. Ce n'eſt qu'après la chûte de la fleur, que les boutons groſſiſſent, & que par un nouvel épanouiſſement, ils produiſent le Coton. Il s'y trouve une ſemence, que les Indiens mettent ſoigneuſement en terre, & qui leur donne de nouveaux arbres, dont ils ne ceſſent pas de tirer la matiere de ces belles toiles, qui leur font mépriſer celles de Lin & de Chanvre (23).

Le Cowalam. Le *Cowalam* eſt un grand Arbre dont le fruit reſſemble à une Pomme ronde. L'écorce

(23) Gautier Schouten obſerve que les Plantes qui portent le Coton, dans les Indes Orientales, différent

de ce fruit, qui eſt épaiſſe & verdâtre, en couvre une autre, dure, ligneuſe & renfermée dans une ſubſtance viſqueuſe, humide, jaunâtre, acide & douçâtre, dans laquelle on trouve des graines plates, oblongues, blanches & pleines d'un ſuc gommeux & tranſparent. Lorſqu'il eſt mûr, les Indiens le trouvent délicieux; mais ils ne laiſſent pas de le confire verd, dans le miel ou dans le vinaigre, parce qu'ils le croyent excellent pour la Diarrhée & la Dyſſenterie.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

Le *Cuciombi* ou *Cumuc*, Arbriſſeau qui s'attache aux arbres comme le Poivrier, produit, ſurtout à Java, & ſur la Côte de la Sonde, une ſorte de Cubebes, que les Indiens appellent *Cuba Chini*, parce qu'avant l'arrivée des Portugais, aux Indes, c'étoient les Chinois qui l'alloient prendre, & qui le tranſportoient dans tous les autres Pays Orientaux. Ce fruit ne vient que dans les lieux incultes. Il croît par grappes comme les rai-

Le Cuciombi, ou Cumuc.

beaucoup l'une de l'autre. » Celle, dit il, qui eſt » comme une herbe, a » une queue qui eſt preſ- » que comme du bois, & » toute couverte d'une ru- » de écorce rouſſâtre. Elle » s'éleve à deux pieds de » terre, & ſe diviſe en » pluſieurs petites bran- » ches, dont les feuilles » ſont à peu près comme » celles de la Vigne, ex- » cepté qu'elles ſont un » peu plus petites. Les » fleurs tirent ſur le jau- » ne, & ſont un peu rou- » ges dans le milieu, » d'où ſortent des fruits » ronds, à peu près de » la groſſeur d'une petite » pomme, & elles s'ou- » vrent en figure d'Etoiles. » Lorſque le fruit eſt mûr, » le Coton y paroît & en » ſort. On le recueille & » on le prépare. Les feuil- » les des arbres, qui por- » tent le Coton, ſont preſ- » que ſemblables aux pré- » cédentes; mais elles ſont » ordinairement plus dou- » ces & plus unies. Le Co- » ton d'arbre n'eſt pas ſi » fin que le Coton d'her- » be. *Tome II. pages* 264 » *&* 265.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

ſins, & chaque grain a ſa queue particuliere. Les Inſulaires de Java ont eu long-temps la précaution de ne le vendre que bouilli, dans la crainte qu'on ne le fît croître ailleurs. On l'employe contre les plus dangereux rhumes, & pour débarraſſer la poitrine de toutes ſortes d'humeurs. Les Mores s'en ſervent, comme du Talaſſa, pour s'exciter aux plaiſirs de l'Amour.

Le Cudu-Pariti.

Le *Cudu-Pariti* eſt un Arbriſſeau, qui s'éleve de dix ou douze pieds, & qui porte des fleurs pendant toute l'année. Ses feuilles, en cataplaſme ſur la tête, procurent le ſommeil & diſſipent les vertiges; & ſon fruit, broyé dans de l'eau, arrête la dyſſenterie.

Le Cumana.

Le *Cumana* eſt un Arbre, qui reſſemble beaucoup au Mûrier, par ſa forme, & dont le fruit, qui eſt auſſi une eſpece de Mûre, ſert à la compoſition d'un Syrop fort vanté pour la poitrine. Son bois eſt ſi dur, qu'on en tire du feu, comme d'un caillou.

Le Cumbulu.

Le *Cumbulu* eſt un grand Arbre, commun au Malabar, dont la racine, priſe en décoction, paſſe pour un excellent febrifuge.

Le Currutu-Pala.

Le *Currutu-Pala* eſt un Arbriſſeau, dont l'écorce, du moins celle de ſa racine, broyée dans l'eau chaude, arrête la Diarrhée & ſoulage la dyſſenterie.

Le Durion, ou Durian.

Le *Durion*, ou *Durian*, eſt un Arbre de la groſſeur du Pommier, dont le fruit, qui ſe nomme auſſi Durion, eſt fort eſtimé dans la plus grande partie des Indes. Ce fruit eſt fort gros, & ne croît qu'au tronc, comme le Jaka, ou aux groſſes branches & dans leurs parties les plus voiſines du tronc, comme le Coco. Sa groſſeur eſt à peu près celle d'une Citrouille. Il eſt couvert d'une écorce verte, épaiſſe & forte, qui commence à jaunir dans

ſa maturité : mais il n'eſt bon à manger, que lorſqu'elle s'ouvre par le haut. Le dedans, qui eſt alors parfaitement mûr, donne une odeur excellente. On le partage en quatre quartiers, dont chacun a de petits eſpaces, qui renferment une certaine quantité de poulpe, ſuivant la grandeur des cavités ; car elles ſont plus ou moins grandes. La plus groſſe partie du fruit eſt de la groſſeur d'une œuf de poule, blanche comme du lait, & auſſi délicate que la meilleure crême. L'habitude y fait trouver un goût exquis : mais ceux qui en mangent rarement, ou pour la premiere fois, lui trouvent d'abord un goût d'oignon rôti, qui ne leur paroît pas fort agréable. Le Durion doit être mangé frais. Il ne ſe garde qu'un jour ou deux, après leſquels il devient noirâtre & ſe corrompt. Chaque portion de la poulpe a un petit noyau, de la groſſeur d'une féve, qui ſe mange grillé, & qui a le goût de la Chataigne. En général, le Durion & le Jaka ſe reſſemblent beaucoup par la groſſeur & la figure ; avec cette différence, néanmoins, que la poulpe du premier eſt blanche, & que celle de l'autre eſt jaunâtre, plus remplie de noyaux, & d'un goût moins eſtimé.

La Plante, qui ſe nomme *Dutroa*, ou *Datura*, croît aux Indes, dans les lieux incultes. Elle s'éleve comme un Buiſſon. Ses feuilles ſont pointues, découpées, blanches ; & lorſqu'elles tombent, elles font place à une tête ronde, qui naît, & qui ſe remplit de grains ou de pepins. Cette ſemence, mêlée avec de l'eau ou du vin, ou avec quelque autre mets, & priſe dans une certaine quantité, fait mourir, en riant, ou en pouſſant des cris, ceux qui en mangent une cer-

Le Dutroa, ou Datura.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

taine quantité. Si l'on en prend moins, on en eſt quitte pour devenir tout-à-fait hébêté, pendant l'eſpace de douze ou quinze heures, ſans ſçavoir ce qu'on dit, ce qu'on fait, ni ce qu'on voit; ou pour tomber dans un profond ſommeil, qui dure l'eſpace de vingt-quatre heures. C'eſt la reſſource des femmes libertines, lorſque pour ſe livrer au plaiſir, elles ont beſoin d'endormir leurs Maris ou leurs Gardiens.

Le Fagara.

Le *Fagara* eſt un Arbriſſeau, dont le fruit, qui porte le même nom, eſt de la groſſeur du Pois chiche, couvert d'une écorce déliée, cendrée & noire, avec une coque mince au-deſſous, qui contient un noyau aſſez ſolide, couvert d'une membrane noire & déliée. Il reſſemble beaucoup à la coque du Levant. On lui attribue la vertu de réſiſter au venin, & d'excellentes qualités pour l'eſtomac & le foie. Il y a un petit Fagara, qui eſt de la figure & de la groſſeur de la Cubebe. L'un & l'autre ſont aromatiques. On les croit originaires des Iſles Philippines.

Le *Fagara* ne croît nulle part auſſi bien que dans l'Iſle de Java. La groſſeur de ſon fruit y eſt celle du poivre à queue. Son écorce eſt tendre, & couverte d'une coquille noire fort mince. Il ne contient qu'un ſeul grain, fort eſtimé pour le rhume, pour la foibleſſe d'eſtomac, & pour le cours de ventre.

Le Figueira, ou Bananier des Indes.

Le *Figueira*, ou *Bananier des Indes*, eſt moins un Arbre qu'une Plante tendre, de la groſſeur de la cuiſſe humaine, & haute de quinze à vingt palmes, avec des feuilles qui en ont environ quatre de largeur. On croit, aux Indes, comme en Afrique, que ces feuilles furent celles dont les premiers Peres du genre humain couvrirent leur nudité. Les

1. Figuera ou Bananier des Indes.
2. Bananes.
3. Jangomeira
4. Jangomás.
5. Brindeira.
6. Brindons.
1
2
3
4
5
6

T. XI. N.° V.

Indiens s'en ſervent au lieu de plats & d'aſſiettes, & s'épargnent la peine de les nettoyer, en les renouvellant à chaque repas. Ils les font ſervir auſſi de papier, ſur lequel ils écrivent. Cette Plante, dont le tronc peut être comparé, pour la forme, à la tige des roſeaux, ne porte du fruit qu'une fois. Lorſqu'elle a fourni ſoixante, ſoixante & dix, & juſqu'à cent Bananes, on coupe le tronc par le pied, & l'on en voit naître un rejetton. On diſtingue deux ſortes de Bananes Indiennes: les unes de la longueur d'une palme, groſſe & rondes comme un œuf, qui ſe nomment *Bananes à rôtir*. Le goût en eſt auſſi doux que celui des Figues ſauvages. Elles ſont fort nourriſſantes, lorſqu'on les mange rôties, avec un peu de canelle & de ſucre. Leur poulpe eſt d'un blanc rouſſâtre, & pleine d'une petite ſemence tendre & noire, qui ſe mange auſſi. On a ſoin de les cueillir vertes, pour les faire jaunir & meurir dans les maiſons, comme les Melons d'hyver. Les Bananes de la ſeconde eſpece s'appellent Bananes de Jardin. Elles ſont plus douces, de meilleur goût, & plus chaudes que les autres, qui ſont naturellement froides; mais elles ſont moins grandes, quoiqu'elles ayent les mêmes ſemences. On les mange crues. Les unes & les autres meuriſſent dans le même temps.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

L'Arbre, que les Portugais ont nommé *Figuier d'Inde*, a la feuille du Noyer, & n'a rien de commun d'ailleurs avec le Figuier de l'Europe. Il jette un petit fruit, dont on ne fait pas d'autre uſage que de le brûler, pour en tirer une huile noire, qui ſert, au lieu de poix & de ſuif, à noircir les Navires. Ce que cet Arbre a de plus admirable,

Le Figuier d'Inde.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

c'eſt que ſes branches, comme celles du Paletuvier, après avoir pouſſé en hauteur, jettent une petite racine à la cime, ſe courbent enſuite d'elles-mêmes, & s'introduiſent en terre, d'où elles produiſent d'autres arbres, qui rempliroient bientôt un Pays ſi l'on ne s'attachoit à les détruire. Le bois n'eſt utile qu'à brûler.

Le Findolim.

Le *Findolim*, Plante qui porte une fleur rouge, donne enſuite un fruit de la même couleur, & de la groſſeur du Limon.

Le Galanga.

Le *Galanga*, que les Arabes nomment *Calvegian*, eſt une Plante qui ne s'éleve que de quinze ou vingt pouces, & qui croît ſans culture. Ses feuilles ont la forme d'un fer de lance, & ſes fleurs ſont blanches. On en diſtingue deux ſortes; l'un petit, qui vient originairement de la Chine, & dont l'odeur eſt fort bonne; l'autre, qui eſt plus grand, avec peu d'odeur, & qui ſe nomme *Lanquas*. Les Indiens en tranſplantent de la premiere eſpece, font de ſes racines une eſpece d'Achar, ou de Salade, & les employent en divers remedes, pour certaines maladies. Elles ſont groſſes & longues. Elles ont beaucoup de nœuds, comme la tige, qui eſt une eſpece de Roſeau. Elles ſont rouges en dehors, & blanches en dedans. Leur goût tire ſur celui du Gingembre.

Gingembre des Indes Orientales.

Le *Gingembre* des Indes Orientales eſt une Plante, dont la tige ſort de terre à la hauteur de deux ou trois empans, & n'eſt pas plus groſſe que nos petits Roſeaux. Ce ſont ſes racines que les indiens mangent, ou vertes, en maniere de ſalade, ou confites au ſel & au vinaigre. Il paroît que le nom de Gingembre vient des Arabes, qui nomment la racine *Gingibil*.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

L'Arbre au *Goudron*, c'eſt-à-dire, d'où coule une eſpece d'huile, qui ſert à tous les uſages du Goudron, a été décrit fort exactement dans la Relation de Dampier. Il ne paroît pas qu'il ſoit connu des Européens ſous un autre nom.

L'arbre au Goudron.

Hermia eſt le nom d'un Arbriſſeau; & celui de ſon fruit, qui reſſemble au Poivre, en figure & en groſſeur, & qui eſt attaché comme lui, à un pédicule fort court. Mais ſon écorce eſt agréablement rayée de couleur rougeâtre & cirrine; & ſon goût eſt aromatique, tirant ſur celui du Girofle. Il contient beaucoup de ſel volatil & d'huile. On l'employe pour fortifier l'eſtomac, & pour les relâchemens de l'épiglotte ou de la luette.

Le Hermia.

Le *Jacaranda* eſt un Arbre dont on diſtingue deux eſpeces; l'un qui a le bois blanc, & l'autre noir; tous deux, durs, beaux & marbrés. Le blanc eſt ſans odeur, & ſemblabe au Prunier. Ses feüilles ſont petites, pointues, luiſantes en deſſus, & blanches en-deſſous; régulierement oppoſées l'une à l'autre. Chaque rameau pouſſe pluſieurs rejettons, qui portent, pendant pluſieurs jours, des boutons de la groſſeur d'un noyau de Ceriſe, diſpoſés en grappe, de couleur d'olive, qui en s'entr'ouvrant ſe diviſent en cinq feuilles inclinées en bas, qui repréſentent en dedans une petite robbe de ſoie, couleur d'olive luiſante. Entre ces feuilles, il naît une fleur monopetale, preſque ronde, jaune, d'une odeur fort douce, pouſſant de ſon milieu pluſieurs étamines blanches, terminées par d'aſſez grands ſommets jaunes. A ſes fleurs ſuccédent un fruit, grand comme la paume de la main, d'une figure irréguliere, boſſu, tortu, inégal, panchant par ſa peſanteur, d'un blanc mêlé de verd, & rempli d'une

Le Jacaranda & le Manipoy.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

ſubſtance verte, tirant ſur le blanc, dont on ſe ſert pour les uſages du Savon. Les Indiens nomment ce fruit Manipoy, & le mangent cuit. L'autre eſpece de Jacaranda a le bois noir, dur, compact, mais odorant. Il paſſe pour ſudorifique, & ſon fruit pour ſtomachal.

Le Jambo.

Les *Jambos* ſont des Arbres fort hauts, dont les feuilles ſont longues & minces. Leurs fruits, qui portent le même nom que l'arbre, ſont de la groſſeur d'une petite pomme, dont ils ont auſſi le goût; mais leur odeur eſt celle de l'Eau-Roſe. L'écorce en eſt jaunâtre, & le dedans de couleur canelle. On y trouve deux noyaux, qui ſont détachés de la poulpe. Ils commencent à meurir au mois de Janvier, & leur ſaiſon dure juſqu'en Avril.

Le Jamboleiro & les Jambolons.

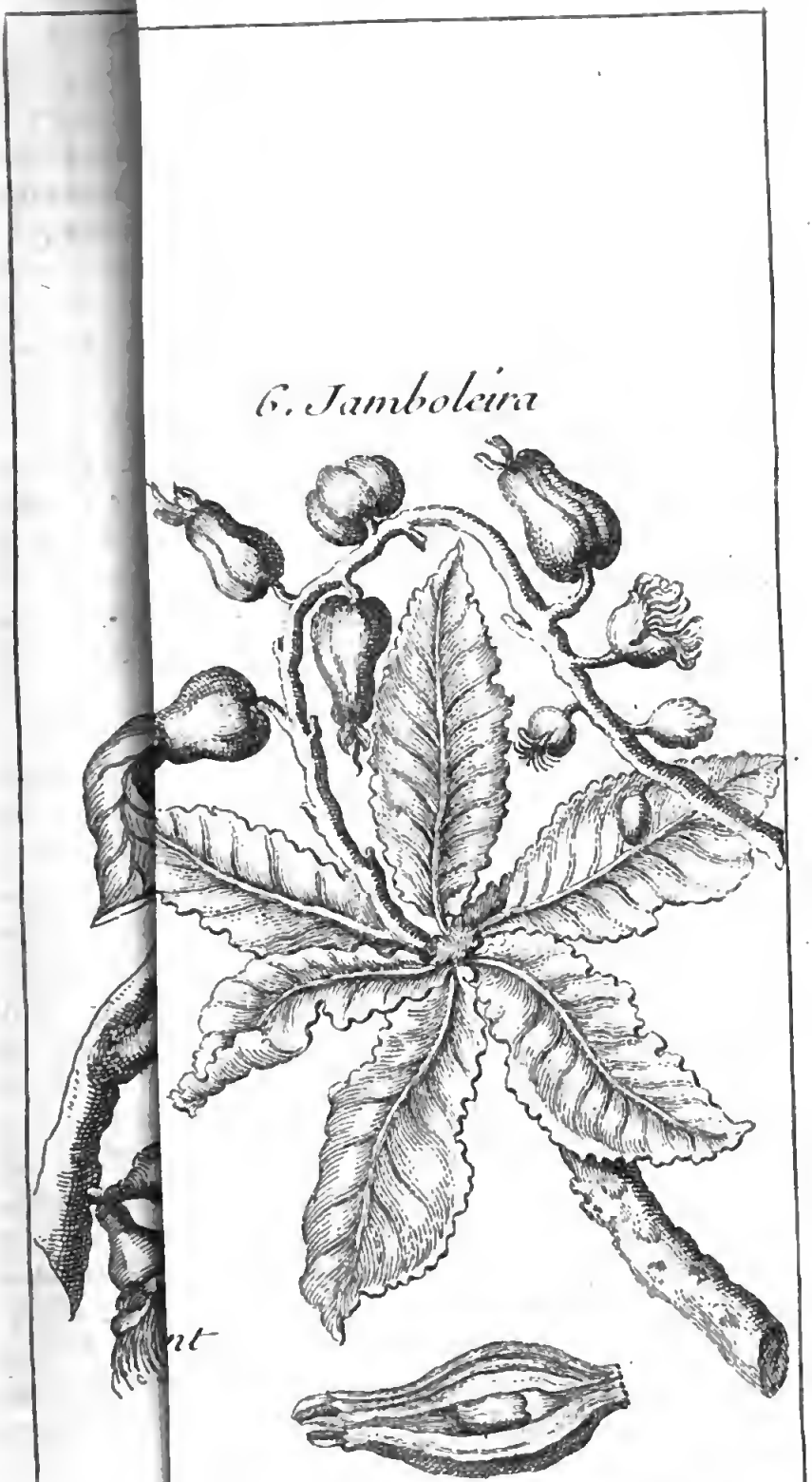
Le *Jamboleira* eſt un Arbre ſauvage, qui a les feuilles du Limonier, & dont le fruit, nommé *Jambolon*, eſt fort eſtimé des Indiens. Il pend aux branches comme nos Ceriſes & nos Olives. Il a la couleur rouge de l'une, avec la figure & le noyau de l'autre. L'uſage des Indes eſt de le manger au ſel. Mais il ne s'accommode point au palais des Européens, qui lui trouvent un goût de corne; ni même à leur ſanté, parce qu'il leur fait enfler le ventre. Les Jambolons meuriſſent ordinairement aux mois d'Avril & de Mai.

Le Jamboyera.

Le *Jamboyera* eſt un autre Arbre, de hauteur commune, dont la feuille eſt petite, & dont la fleur reſſemble à celles de l'Oranger. Son fruit a la figure d'une Poire, rouge & blanc en dehors, blanc dans l'intérieur, avec un noyau. Il a l'odeur & le goût des Ceriſes. Sa ſaiſon eſt en Janvier, Février, & Mars. Il croît deux ou trois fois dans cet eſpace.

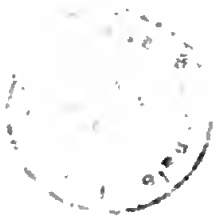
Le Jangomar.

Le *Jangomar* eſt un Arbre hériſſé d'épines,



Gravé par L.e Dunnier Tardieu.

T. XI. N.o IX



& de la grandeur d'un Prunier. Sa feuille reſſemble auſſi à celles du Prunier. Son fruit, qui tire ſur celui du Sorbier, eſt de couleur jaune dans ſa maturité, d'un goût de Pruneau, âpre & aſtringent. On l'employe pour la Diarrhée & pour les inflammations de gorge.

Le Jangomeira & les Jangomas, ou Fruits d'Adam.

Le *Jangomeira* eſt un Arbre de hauteur médiocre, dont toute l'écorce eſt remplie d'épines. Ses fruits, qui ſe nomment *Jangomas*, ont reçu des Portugais le nom de Fruits d'Adam. Ils reſſemblent aux Noix par la figure, mais leur couleur eſt pourpre en dehors, & blanche en dedans. Ils renferment deux noyaux. Le goût de ce fruit eſt un mêlange d'aigre, de doux & d'amer, qui tient du goût de la Neffle. Sa ſaiſon eſt dans les mois de Novembre, Décembre & Janvier.

Le Jagueira & le Jaca.

Le *Jagueira* eſt un Arbre de la grandeur du Laurier. Ses feuilles ſont jaunes & vertes. Son fruit, qui porte le nom de *Jaca*, eſt le plus gros qu'on connoiſſe au monde. Un ſeul fait la charge d'un homme. Il ſe trouve des Jacas de quatre pieds de long, & d'un pied & demi de diametre. Les branches de l'arbre ne ſuffiſant point pour ſoutenir un ſi grand poids, l'induſtrieuſe nature fait croître ce fruit au pied du tronc. Quoiqu'il ſoit plus gros & plus commun dans l'Iſle de Ceylan, que dans les autres Pays des Indes, il croît en Terre ferme, & dans d'autres Iſles. L'odeur qu'il exhale, dans ſa maturité, fait découvrir les lieux où il ſe trouve, & connoître le temps de le cueillir. Son écorce eſt mêlée de jaune & de verd. Elle eſt épineuſe. L'intérieur offre pluſieurs portions jaunes, dont la poulpe eſt très douce & qui ont chacune leur noyau, dur comme le gland, avec le goût des marons lorſqu'il eſt rôti. La ſaiſon de ce fruit dure, depuis le mois de Mars,

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

jusqu'à celui de Septembre.

L'Ignama Cona.

L'Ignama Cona est un fruit dont la chair est fort blanche, & qui croît en terre comme le Topinambour; mais il est beaucoup plus grand, & son poids ordinaire est de plusieurs livres. Il ne ressemble, ni par le goût, ni par la forme, à l'*Igname*, qui est le même, aux Indes Orientales, qu'en Afrique & dans les Isles d'Amerique, & qui conserve son goût de Chataigne, de quelque maniere qu'il soit apprêté.

L'Igname.

L'Ikara-Mouli.

L'*Ikara-Mouli* est une racine extrêmement chaude, dont on use dans une cuillerée d'eau chaude, pour guérir l'indigestion. Quelquefois elle cause le vomissement. On s'en sert aussi contre le venin; & l'on assure que présentée aux Serpens dans sa fraîcheur, elle les fait fuir.

Indigo des Indes Orientales.

Il croît de l'*Indigo* dans plusieurs endroits des Indes. Celui du Territoire de Brana, d'Indoua & de Corsa, dans l'Indoustan, à une ou deux journées d'Agra, passe pour le meilleur. Il en vient beaucoup aussi dans le Pays de Surate, surtout vers Sarqueſſe, à deux lieues d'Amandabath. C'est de-là qu'on tire particuliérement l'Indigo plat. Il en croît de même nature, & à peu près de même prix, sur les terres de Golkonde. La Mein de Surate, qui est de quarante-deux serres, ou trente-quatre & demie de nos livres, se vend depuis quinze jusqu'à vingt roupies. Il s'en fait aussi, à Baroch, de la même qualité que le précédent. Celui du voisinage d'Agra se fait par morceaux, en forme de demi-Sphere. Il en croît dans le Canton de Raout, à trente-six lieues de Brampour, & dans plusieurs endroits du Bengale, d'où la Compagnie Hollandoise le fait transporter à Masulipatan; mais on a tous ces Indigos à

meilleur marché, de quatre-vingt pour cent, que celui d'Agra.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

On ſeme l'Indigo, aux Indes Orientales, après la ſaiſon des pluies. Sa feuille approche de celle des Panais jaunes, mais elle eſt plus fine. Il a de petites branches, qui ſont de vrais bois. Il croît juſqu'à la hauteur d'un homme. Les feuilles ſont vertes, pendant qu'elles ſont petites, mais elles prennent enſuite une belle couleur violette, tirant ſur le bleu. La fleur reſſemble à celle du Chardon, & la graine à celle du Senegré.

Sa deſcription.

L'uſage général des Indiens eſt de le couper trois fois l'année. La premiere coupe ſe fait, lorſqu'il a deux ou trois pieds de hauteur, & on le coupe alors à demi-pied de terre. Cette premiere récolte eſt ſans comparaiſon meilleure que les deux autres. Le prix de la ſeconde diminue, de dix ou douze pour cent; & celui de la troiſiéme, d'environ vingt pour cent. On en fait la diſtinction par la couleur, en rompant un morceau de la pâte. La couleur de celle, qui ſe fait de la premiere coupe, eſt d'un violet bleuâtre, plus brillant & plus vif que les deux autres; & celle de la ſeconde eſt plus vive auſſi que celle de la troiſiéme. Mais, outre cette différence, qui en fait une conſidérable dans le prix, les Indiens en alterent le poids & la qualité par des mêlanges.

Sa préparation.

Après avoir coupé les Plantes, ils ſéparent les feuilles de leurs petites queues, & les font ſécher au Soleil. Ils les jettent dans des baſſins faits d'une ſorte de chaux, qui s'endurcit juſqu'à paroître d'une ſeule piece de marbre. Ces baſſins ont ordinairement quatre-vingt à cent pas de tour. Après les avoir à moitié remplis d'eau ſaumache, on acheve de les remplir des feuilles ſeches, qu'on y

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

remue ſouvent, juſqu'à ce qu'elles ſe reduiſent comme en vaſe, ou en terre graſſe. Enſuite, on les laiſſe repoſer pendant quelques jours; & lorſque le dépôt eſt aſſez fait pour rendre l'eau claire par-deſſus, on ouvre des trous, qui ſont pratiqués exprès autour du baſſin, pour laiſſer écouler l'eau. On remplit alors des corbeilles de cette vaſe. Chaque ouvrier ſe place, avec ſa corbeille, dans un champ uni, & prend de cette pâte avec les doigts, pour en former des morceaux de la figure & de la groſſeur d'un œuf de Poule coupé en deux; c'eſt-à-dire, plat en bas & pointu par le haut. L'Indigo d'Amandabath s'applatit, & reçoit la forme d'un petit gâteau. Les Marchands, qui veulent éviter de payer les droits d'un poids inutile, avant que de tranſporter l'Indigo d'Aſie, en Europe, ont ſoin de le faire cribler, pour ôter la pouſſiere qui s'y attache. C'eſt un autre profit pour eux; car ils la vendent aux Habitans du Pays qui l'employent dans leurs teintures. Ceux, qui ſont employés à cribler l'Indigo, y doivent apporter des précautions. Pendant cet exercice, ils ont un linge devant leur viſage, avec le ſoin continuel de tenir les conduits de la reſpiration bien bouchés, & de ne laiſſer, au linge, que deux petits trous, vis-à-des yeux. Ils doivent boire du lait à chaque demie heure; & tous ces préſervatifs n'empêchent point qu'après avoir exercé leur office pendant huit ou dix jours, leur ſalive ne ſoit quelque temps bleuâtre. On a même obſervé que ſi l'on met un œuf le matin, près des cribleurs, le dedans en eſt tout bleu, le ſoir lorſqu'on le caſſe.

A meſure qu'on tire la pâte des corbeilles, avec les doigts trempés dans de l'huile, & qu'on en fait des morceaux, on les expoſe

au Soleil pour les ſecher. Les Marchands, qui achetent l'Indigo, en font toujours brûler quelques morceaux, pour s'aſſurer qu'on n'y a pas mêlé du ſable. L'Indigo ſe réduit en cendre, & le ſable demeure entier. Ceux qui ont beſoin de graine, pour en ſemer, laiſſent, la ſeconde année, quelques pieds ſecher ſur l'herbe, les coupent & en recueillent la ſemence. Quand la terre a nourri l'Indigo pendant l'eſpace de trois ans, elle a beſoin d'une année pour ſe repoſer, avant qu'on y en ſeme d'autre.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

Kaka-Moulon, ou *Mullu*, eſt le nom d'un Arbre à ſiliques, dont l'écorce, bouillie dans du lait, guérit le Diabetes & la Gonorrhée.

Le Kaka-Moulon.

Le *Kaka-Toddali* eſt un Arbriſſeau, dont la racine & le fruit verd, frits dans de l'huile, forment un onguent fort recommandé pour la Goutte. Avec ſes feuilles, bouillies dans l'eau, on fait un bain, qui paſſe pour ſalutaire dans l'anaſarque, la cacheſie, les tumeurs œdemateuſes aux jambes, & toutes les maladies qui proviennent d'un excès de ſéroſités.

Le Kaka-Toddali.

Le *Kaſiava-Maram* eſt un Arbre de grandeur moyenne, dont les feuilles, bouillies dans de l'huile, avec le Curcuma frais, donnent un liniment vanté pour les puſtules aqueuſes. Sa racine, bouillie auſſi dans l'huile, appaiſſe les douleurs de la Goutte.

Le Kaſiava-Maram.

Le *Katou-Cona*, grand Arbre commun au Malabar, eſt toujours verd, & porte, en tout temps, des fruits & des fleurs. La décoction de ſes feuilles guérit la Lepre & préſerve les cheveux de blanchir. On fait auſſi, contre la Lepre, une pâte de ſon écorce avec du ſucre.

Le Katou-Cona.

Le *Katou-Naregam* eſt un autre grand Arbre, qui porte une ſorte de Limons fort petits, & dont les feuilles rendent un ſuc, qui paſſe pour une Errhine excellente dans les

Le Katou-Naregam.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

maux de tête. Pris avec du Poivre, du gingembre & du ſucre, il guérit les maladies du Poumon, qui viennent du froid.

Le Katitu jetti pou.

Katuti-jetti-Pou eſt le nom d'une Plante vantée pour réſoudre les Empyemes & les autres abſcès internes, avant qu'ils viennent à maturité, & pour guérir les convulſions & l'hydropiſie. Les Allemands en font venir les feuilles, comme une eſpece de Thé, qu'ils prennent en infuſion.

Le Kedangu.

Le *Kedangu* eſt un Arbriſſeau, dont les feuilles ſervent à faire des Bains, qui diſcutent toutes ſortes de tumeurs. Le ſuc de ſes fleurs eſt un excellent remede, pour l'Epilepſie & pour les Aphtes des Enfans.

Le Libby.

Le *Libby* eſt un Arbre qui reſſemble beaucoup au Palmier, & qui en eſt peut-être une eſpece. Il croît près des Rivieres, où l'on en trouve des Bois de cinq ou ſix milles de long. Les Pauvres en tirent une eſpece de Pain, qui reſſemble au *Sagu* des Iſles Moluques. L'écorce & le bois ſont durs, minces comme une coquille, & pleins d'une moëlle blanche, comme celle du Sureau. On coupe le tronc, qu'on fend par le milieu, pour en tirer toute la moëlle. On la bat long-temps, avec un Pilon de bois, dans un grand Mortier, ou dans une Cuve. Enſuite, la mettant dans un linge, qu'on tient ſur la Cuve, on verſe de l'eau deſſus, avec le ſoin de la remuer, pour en faire paſſer la plus fine ſubſtance, avec l'eau, par le linge. Ce qui tombe dans la Cuve ſe repoſe bientôt, & forme un épais ſédiment, dont on fait une eſpece de pain, en tourteaux, qui eſt de fort bon goût. On en fait auſſi, comme du Sagu des Moluques, une ſorte de Dragées ſeches, qui ſe tranſportent dans les parties des Indes, où ces Arbres ne croiſſent point, & qui

mangées avec du lait d'amandes, paſſent pour un ſpécifique contre le cours de ventre.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

Le *Makarekan*, bel Arbre, par ſa hauteur & ſon étendue, n'eſt pas moins remarquable par ſon utilité. Ses racines ſont réellement hors de terre, où elles ne tiennent que par un petit bout; ce qui le fait paroître comme ſuſpendu ſur des pilotis & des arcades, au travers deſquelles on voit le jour. Elles ſont longues, groſſes, belles & polies. Lorſque les Indiens, ſurtout aux Maldives, ont beſoin de bois uni, ils coupent une partie de ces racines, & n'en laiſſent pas ordinairement plus de quatre, pour ſoutenir l'arbre, qui, ſans être endommagé, en pouſſe d'autres avec une nouvelle vigueur. Ses fleurs ſont longues d'un pied, groſſes, blanches, doubles, & jettent une odeur très douce. Le fruit eſt de la groſſeur d'une Citrouille, rond, couvert d'une peau dure & diviſée par quarreaux, qui pénétrent juſqu'au centre. Sa couleur eſt incarnate. Le gros du fruit ne ſe mange point; mais il eſt rempli de pignons d'un excellent goût. Les feuilles ont une aune & demie de longueur, & ſont larges d'un empan. On les diviſe en deux peaux, ſur leſquelles on peut écrire, avec de l'encre, comme ſur du parchemin. Le bois eſt humide, poreux, & rempli de filamens, qui ne permettent pas d'en faire beaucoup d'uſage.

Le Makarekan.

Le *Mangoſtan* eſt un excellent fruit d'un Arbre de même nom, ſurtout dans l'Iſle de Java, où le goût en eſt plus fin qu'en tout autre lieu. Il reſſemble beaucoup à nos Prunelles de haie.

Le Mangoſtan.

Dampier le regarde comme le plus délicat de tous les fruits. Il reſſemble à la Grenade, mais il eſt beaucoup plus petit. La peau extérieure, ou l'écorce, eſt un peu plus épaiſſe

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

que celle de la Grenade, mais plus molle, quoique plus caſſante. Sa couleur eſt d'un rouge obſcur, & celle de la Poulpe eſt d'un cramoiſi foncé. Elle eſt diviſée en trois ou quatre portions, chacune de la groſſeur du bout du pouce, qui ſe ſéparent aiſément, & qui ſont d'un blanc de lait, fort tendres & pleines de jus. Chacune renferme un petit noyau noir. On attribue, à l'écorce, une vertu aſtringente, qui la fait conſerver ſeche, pour le flux de ventre.

LeManguera & leMangue.

Le *Manguera*, qui porte le fruit qu'on appelle *Mangue*, ou *Mangoué*, ſemble occuper le troiſiéme rang après le Cocotier & le *Betleira*, dans l'eſtime des Indiens, & dans l'opinion même des Voyageurs (24). Il eſt de la hauteur d'un grand Poirier, mais il a les feuilles plus grandes & plus minces. Son fruit eſt peſant. La queue, par laquelle il pend à l'arbre, n'a pas moins d'un pied de long. Il eſt verd en dehors; & lorſqu'il eſt dépouillé de ſon écorce, ſa poulpe paroît d'un blanc jaunâtre. On en diſtingue pluſieurs eſpeces, dont le goût eſt différent; tels que les *Carreiras*, les *Mallajas*, les *Nicolas*, les *Satias*, & quelques autres; mais ils ſurpaſſent tous, en délicateſſe, les meilleurs fruits de l'Europe. Dellon proteſte qu'il ne connoît rien de ſi délicieux. Le temps ordinaire de leur maturité eſt dans le cours d'Avril, de Mai, & de Juin, quoiqu'il s'en trouve quelques-uns de mûrs dans les deux ou trois mois précédens (25). Leur qualité eſt fort chaude. L'u-

(24) Philippe de la Sainte Trinité, p. 385.

(25) Le même Voyageur obſerve, en général, qu'il y a fort peu d'Arbres, dans les Indes Orientales, qui ne demeurent verds, pendant toute l'année, parce que les feuilles n'en tombent pas toutes à la fois, mais ſucceſſivement, & que les unes naiſſent pendant que les autres tombent

5. Mogoreira ou
Jasmin double

2. Jaqu

T. XI. N.° X.

PALATINO
Napoli

ſage eſt de les cueillir verds, comme tous les autres fruits des Indes, & de les laiſſer meurir dans les Maiſons; ce qui ne demande pas plus de deux ou trois jours. On les confit, ſoit au ſucre, ſoit au vinaigre; & les Indiens font de celles-ci une eſpece de ſalade, qu'ils nomment *Achar*, pour laquelle les Portugais ne ſont pas moins paſſionnés qu'eux. Le bois du Mangueira s'employe aux ouvrages de Menuiſerie.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

Le *Marotti* eſt un grand Arbre, dont les feuilles reſſemblent à celles du Laurier, & qui porte un fruit rond, oblong, au-dedans duquel on trouve un noyau dur, large & jaunâtre, qui contient dix ou douze amandes. L'huile, qu'on en tire, guérit les maladies prurigineuſes, & les humeurs âcres, qui nuiſent aux yeux.

Le Marotti.

Le *Mazarikan*, eſt une fleur, qui eſt auſſi verte que ſa Plante.

Le Mazarikan.

Le *Melocorcopali* eſt le nom d'un Arbre & celui de ſon fruit, qui eſt une eſpece de gros Coing, de la figure d'un Melon, & du goût d'une Ceriſe. L'Arbre reſſemble au Coignaſſier, en grandeur & par ſes feuilles. Le fruit, qui contient trois ou quatre pepins ſemblables à ceux du Raiſin, lâche modérément le ventre.

Le Melocorcopali.

Le *Mangoreira* eſt un Arbriſſeau, que les Portugais nomment Jaſmin d'Arabie, d'où il peut avoir été tranſporté, & qui ne ſe trouve néanmoins que dans l'Indouſtan. Il porte de très belles fleurs blanches, qui s'appellent *Mangorins*, & dont l'odeur tient de celle du Jaſmin, avec beaucoup plus de douceur, & cette différence, que le Jaſmin n'a que ſix feuilles, au lieu que le Mangorin en a plus de cinquante.

Le Mangoreira.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

La *Molucane* eſt une Plante, qui s'éleve depuis trois ou quatre pieds juſqu'à ſept, & qui tire ſon nom des Moluques, parce qu'elle n'a nulle part des propriétés ſi ſalutaires. Elle eſt d'un beau verd. Sa tige eſt menue, tendre, un peu creuſe, foible, jettant beaucoup de rameaux, qui provignent lorſqu'on les laiſſe ramper; de ſorte qu'une ſeule Plante occupe quelquefois beaucoup d'eſpace. Ses feuilles reſſemblent à celles du Sureau, mais ſont molles, tendres & dentellées à l'entour. Sa fleur eſt ſemblable à celle de la Citrouille; mais un peu plus grande & de couleur jaune. Elle croît dans les lieux fertiles & humides, & demeure verte toute l'année. Sa ſeconde écorce & ſes feuilles ſont de puiſſans vulnéraires. Elles guériſſent les ulceres les plus invétérés & les plus malins. Elles adouciſſent les douleurs. Elles arrêtent le ſang. Les Indiens nomment cette Plante, dans leur langue, le remede des Pauvres, & la ruine des Médecins, parce que ſes vertus ſont infinies.

La Molucane.

Le Morankgaſt.

Le *Morankgaſt* eſt un fort grand Arbre, dont les rameaux s'étendent beaucoup, & dont les feuilles ſont rondes & petites. Le fruit eſt une longue gouſſe, qui eſt remplie d'une ſorte de féves. Les Indiens, ſurtout aux Iſles Maldives, employent les feuilles & les fruits dans leurs potages, & *Pyrard* en vante le goût.

Le Moringa.

Le *Moringa* reſſemble au Lentiſque, par la grandeur & par ſes feuilles. Il a fort peu de branches & beaucoup de nœuds. Son bois eſt aiſé à rompre. La couleur de ſes fleurs eſt verte-brune, & leur goût celui du Navet. Il porte un fruit long d'un pied, de la groſſeur d'une Rave, orné de huit angles de

couleur

couleur claire, entre verd & gris, moëlleux & blanc en dedans, diviſé en pluſieurs loges, contenant de petites ſemences vertes & fort tendres, mais plus âcres que les feuilles. Ce fruit ſe mange cuit, & ſe vend, au Marché, comme les féves en Europe. La racine de l'Arbre eſt eſtimée contre les poiſons, les maladies contagieuſes & les morſures des bêtes venimeuſes.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

Le *Morrenor*, Arbre fort petit, donne un aſſez gros fruit, qui ſe nomme *Cunane*, & que les Indiens mangent cuit, pour le mal de tête.

Le Morrenor & le Cunane.

Moullava eſt le nom d'une Plante ſiliqueuſe, qui donne une fleur compoſée de cinq petales jaunes, & une ſilique, qui renferme ordinairement quatre ſemences. C'eſt le parfum des pauvres Indiens. Ils reçoivent la fumée de ſes feuilles par le nez, pour ſe guérir des vertiges & du mal de tête.

Le Moullava.

Le *Nagam*, qui eſt fort grand, porte des ſiliques. Il eſt fort commun, dans preſque toutes les Contrées des Indes. Le ſuc de ſes feuilles, mêlé avec de l'huile de noix d'Inde, forme un onguent qu'on employe contre les enflures, ſurtout celles du ventre.

Le Nagam.

Le *Nandi-Ervatam* eſt un Arbriſſeau, dont toutes les parties ſont laiteuſes. Son ſuc, mêlé avec de l'huile, paſſe aux Indes pour un ſpécifique contre les maux d'yeux, lorſqu'on s'en frotte la tête; & ſa racine mâchée calme le mal de dents.

Le Nandi-Ervatam.

Le *Nedum-Schetti* eſt un autre Arbriſſeau, dont les baies, bouillies dans l'huile, forment un onguent ſouverain pour les maladies prurigineuſes.

Le Nedum-Schetti.

Le *Negundo* eſt un grand Arbre, dont on diſtingue deux eſpeces; l'une mâle, & l'autre

Le Negundo.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

femelle. Le mâle eſt de la grandeur d'un Amandier. Ses feuilles ſont ſemblables à celles du Sureau, dentelées à l'entour, & velues comme celles de la Sauge. L'autre eſt de la même grandeur, mais ſes feuilles ſont plus larges, plus rondes, & ſans dentelures, ſemblables à celles du Peuplier blanc. Les unes & les autres ont le goût de la Sauge, mais un peu plus âcre & plus amer. On trouve, le matin, deſſus ces feuilles, une eſpece d'écume blanche, qui en eſt ſortie la nuit. Les fleurs approchent de celles du Romarin, & ſont ſuccédées par des fruits ſemblables au Poivre noir, mais d'un goût moins âcre & moins chaud. On attribue beaucoup de vertus au Negundo. Ses feuilles, ſes fleurs, & ſes fruits cuits & pilés avec de l'huile, paſſent pour un calmant merveilleux. Les feuilles écraſées détergent & guériſſent les vieux ulceres. Les femmes Indiennes s'en font un breuvage, & s'en lavent extérieurement, pour aider à la conception.

Le Nilica-Maram.

Le *Nilica-Maram* eſt une eſpece de Prunier Indien, dont le fruit & les premieres feuilles, ſechés, pulvériſés, & pris dans du lait aigre & caillé, qu'on appelle *Tayr*, ſont excellens pour la dyſſenterie. Il ſe prend, avec le même ſuccès, en décoction dans la fievre chaude. Bouilli avec du ſucre, & pris intérieurement, il guérit les vertiges. L'eau, diſtillée du fruit, eſt une boiſſon ſalutaire dans la chaleur exceſſive du foie.

Le Nir-Notsjil.

Le *Nir-Notsjil*, autre Arbriſſeau, eſt reſpecté au Malabar, par la vertu qu'on attribue à ſes feuilles de guérir la vérole. On les prend, dans cette vûe, ſechées, & pulvériſées avec du ſucre, dans une infuſion de riz. On fait auſſi, des racines & des feuilles bouillies

dans l'eau, un bain dont on vante singuliérement les effets pour la Phrénésie, la Manie, & d'autres affections cephaliques. Avec sa racine, bouillie dans de l'huile, on compose un liniment contre la Goutte.

Le *Niruala* est un Arbre fort gros, ordinairement d'environ trente pieds de hauteur, qui croît dans les lieux pierreux & sablonneux, sur le bord des Rivieres. Le suc de ses feuilles, reçu sur un linge, qu'on applique sur les aînes, provoque infailliblement l'urine.

Le Niruala.

Le *Noela-tali* est une Epine vinette à feuilles d'Oranger. L'Arbre est d'une grosseur moyenne. On fait, de son écorce, des cordes, qui ressemblent à celles de chanvre. Son fruit est d'une fraîcheur délicieuse.

Le Noela-tali.

Tous les Voyageurs observent, de la *Noix Muscade*, que son Arbre ne se plante point; & comme on a peine à concevoir qu'il se répande sans secours, on assure, pour lever l'étonnement, que dans la maturité des Noix, il vient, des Isles Méridionales, un grand nombre d'Oiseaux, qui les avalent entieres, & qui les rendent de même, c'est-à-dire, sans les avoir digerées. Elle tombent à terre; & la matiere visqueuse, dont on les suppose couvertes, sert, dit on, à leur faire prendre racine; ce qui produit un Arbre, qu'on n'obtiendroit pas de la nature en le plantant par d'autres méthodes. La plûpart de ces Oiseaux sont de l'espece de ceux que les Européens nomment Oiseaux de Paradis, & qui s'appellent proprement *Manuccdiatas*. Ils passent en troupes, comme nous voyons passer les Grives, pendant la vendange. La Noix muscade les enivre. Il en meurt toujours quelques-uns; & les Fourmies, dont les Isles sont rem-

Noix Muscade.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

plies, leur mangent les pieds. De-là vient l'opinion vulgaire, que les Oiſeaux de Paradis n'ont pas de pieds (26); quoiqu'un grand nombre de Voyageurs rendent témoignage qu'ils en ont vû avec des pieds, & qu'on liſe dans nos Hiſtoires, qu'un Marchand François, nommé *Contour*, en envoya un d'Alep, à Louis XIII, auquel il ne manquoit aucune des qualités, qui ſont communes aux Oiſeaux (27). C'eſt proprement dans les ſix petites Iſles de Banda, & dans l'Iſle de Damne, que croît la Muſcade; comme le Girofle, dont on a donné auſſi la deſcription dans un autre article, vient dans l'Iſle d'Amboine, avec plus d'abondance qu'en tout autre lieu, depuis que les Hollandois ont fait arracher les Girofliers, dans la plûpart des autres Iſles, qui ſont compriſes ſous le nom de Moluques.

L'Œpata. L'*Œpata* eſt un grand Arbre, qui croît ſur les bords de la Mer, parmi le ſable, & dont le fruit contient une amande dont les Indiens font une eſpece de mets, qu'ils nomment *Caril*. Ils en font auſſi, avec les feuilles d'*Adamboq*, un cataplaſme excellent pour mûrir & diſſiper la rougeole & la petite vérole, & pour amollir toutes ſortes de tumeurs.

L'Oloturion. L'*Oloturion* eſt une ſorte d'Ortie, d'une nature ſi cauſtique & ſi venimeuſe, qu'il ſuffit d'y toucher, pour ſentir une ardeur ſemblable à celle qu'on reſſent de l'eau bouillante, & qui excite une violente fievre, ſi l'on n'y applique point auſſi-tôt de l'ail pilé, que

(26) Ajoutez que les Marchands employent l'art, pour aider à l'erreur.

(27) Ils reſſemblent beaucoup à l'Hirondelle; mais ils ſont plus gros.

l'expérience a fait connoître pour remede. Malgré cette pernicieuse qualité, on ne laisse pas, dans plusieurs Contrées des Indes, de mêler le suc de cette Plante avec l'Arrack, ou l'eau de-vie du Pays, pour la rendre plus piquante, au risque de gagner des crachemens de sang, le marasme & la phtisie. D'autres font cuire l'Oloturion dans de l'eau de Mer, y mêlent du suc de limon & son écorce hachée fort menu, & mettent ce mêlange dans des roseaux creusés, où ils le conservent pour assaisonner leur viande. Quelques-uns comptent l'Oloturion entre les Zoophites.

L'*Omlan* est un Arbre, qui porte un fruit rouge, de la forme d'une Amande, & dont la fleur est longue, belle, & d'une agréable odeur. L'Omlan.

Le *Pacatsjetti* est un Arbrisseau, dont les feuilles réduites en poudre & appliquées sur les ulceres, en dissipent les excrescences & les chairs fongueuses. Prises intérieurement, elles excitent la sueur, & diminuent les accès des fievres intermittentes. Le Pacatsjetti.

Le *Pachaa* est une fleur verte, d'une agréable odeur, qui vient d'une Plante basse & verte, presqu'aussi odorante que la fleur. Le Pachaa.

Le *Padolim*, Plante verte, produit une fleur blanche de même nom, & un fruit assez agréable, de la longueur d'un Concombre d'Europe. Le Padolim.

Le *Pagna*, Arbre fort haut, produit pour fruit une matiere blanche, qui est une espece de coton, divisé en filets fort menus, & renfermé dans une écorce fort dure, large d'un doigt & longue d'une palme. Cette matiere ne se file point; mais elle sert à faire des coussins & des matelats. Le Pagna.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

Le Paiparoca.

Le Pala.

Le Palmera Tranfolin.

Le Palmier des Bergios.

Le *Paiparoca* eſt un Arbriſſeau qui porte des baies rondes, plates, velues, dans leſquelles on trouve réguliérement quatre noyaux. Il eſt toujours verd. On fait de ſes feuilles, de ſes racines, & de ſon fruit, bouillis dans l'eau, un apozème fort vanté pour la Goutte.

Le *Pala*, grand Arbre, qui porte des ſiliques à cinq piéces, pleines d'un ſuc laiteux, fort étroites & fort longues, eſt renommé par la vertu de ſon écorce, qui, broyée & priſe en décoction, relâche le ventre. Priſe avec une addition de ſel & de poivre, elle fortifie l'eſtomac, chaſſe les vents, & calme la chaleur exceſſive du foye.

Les Palmiers à Dattes donnent du Tary, comme les Cocotiers. On en diſtingue pluſieurs eſpeces, mais qui portent peu de fruit. Celle que les Portugais ont nommée *Palmera de Tranfolin*, a ſes fruits mûrs au mois de Mai. Ils ſont un peu moins gros que ceux du Cocotier. La premiere écorce, qui eſt noire, ſert à faire des cordes. L'intérieur n'eſt pas différent de celle du Coco; mais chacun des fruits du Tranfolin eſt compoſé de trois petites Noix en triangle; & ſi l'on en preſſe la poulpe, qui eſt fort blanche, il en ſort une eau blanche & froide. Ce Palmier ne croît pas moins haut que le Cocotier. Il ne donne du fruit qu'une fois l'année, au lieu que l'autre en donne quatre fois. Ses feuilles ſont plus grandes, plus ſerrées entr'elles, & forment une ſorte de balai. Les Portugais s'en font des Parafols, qu'ils nomment *Sombreiros*. Le Tary, qui diſtille du Tranfolin eſt naturellement très froid.

Le *Palmier des Bergios*, ou *des Singes*, a les branches en forme de grand fouet à pluſieurs branches, ou de ce qu'on appelle or-

dinairement une diſcipline. On fait de très beaux chapelets de ſon fruit ; & les gros grains ſont naturellement mieux travaillés, qu'ils ne le ſeroient par le plus habile Graveur (28).

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

Le Panoma.

Le *Panoma*, que les Européens nomment, par excellence, Bois des Moluques, eſt de la grandeur d'un Coignaſſier. Sa feuille reſſemble à celle de la Mauve, & ſon fruit à une Aveline ; mais il eſt plus petit, & ſon écorce eſt plus noirâtre & plus molle. Les grandes vertus de cet Arbre portent les Indiens à le cultiver ſoigneuſement ; & ceux qui en élevent dans des Jardins, n'en accordent pas aiſément la vûe aux Etrangers. Son bois eſt fort purgatif. S'il purge trop, on tempere ſon action en buvant un verre d'eau d'orge ou de riz. Il réſiſte au venin, & remédie à toutes les bleſſures ou les morſures empoiſonnées. On ne le vante pas moins pour les fievres quartes & continues, pour les coliques, l'hydropiſie & la gravelle, pour la difficulté d'uriner, pour la douleur des jointures, pour la migraine, les skirres, les écrouelles, les vers, & pour exciter l'appetit. Sa doze eſt depuis quatre grains juſqu'à demi-ſcrupule, dans du bouillon. On en apporte en Europe, mais il y eſt rare & cher.

Le Papeira & les Papaies.

Le *Papeira* ne s'éleve pas de plus de vingt Palmes, & n'en a pas plus d'une de diamétre. Son bois eſt ſi tendre, qu'on coupe facilement le tronc, avec un ſimple couteau. La feuille n'eſt pas moins large que celle des Courges. Les *Papaies*, qui ſont ſes fruits, pendent comme des grappes de raiſin, & mûriſſent les unes après les autres. Les Por-

(28) *Voyez* l'énumération des autres eſpeces de Palmes des Indes, *pages* 208 *& ſuivantes.*

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

tugais les nomment *Melons des Jéſuites*; & Careri en donne pour raiſon, que ces Peres les aiment juſqu'à s'en faire ſervir tous les jours à dîner (29). Elles reſſemblent aſſez aux Pommes d'amour; mais elles croiſſent deux à deux, & leur groſſeur l'emporte du triple. Elles ſont vertes & jaunes en dehors, jaunâtres en dedans, avec de petits grains noirs, qu'on prendroit pour des graines de Sureau. L'Arbre ne ceſſe pas de produire, pendant toute l'année.

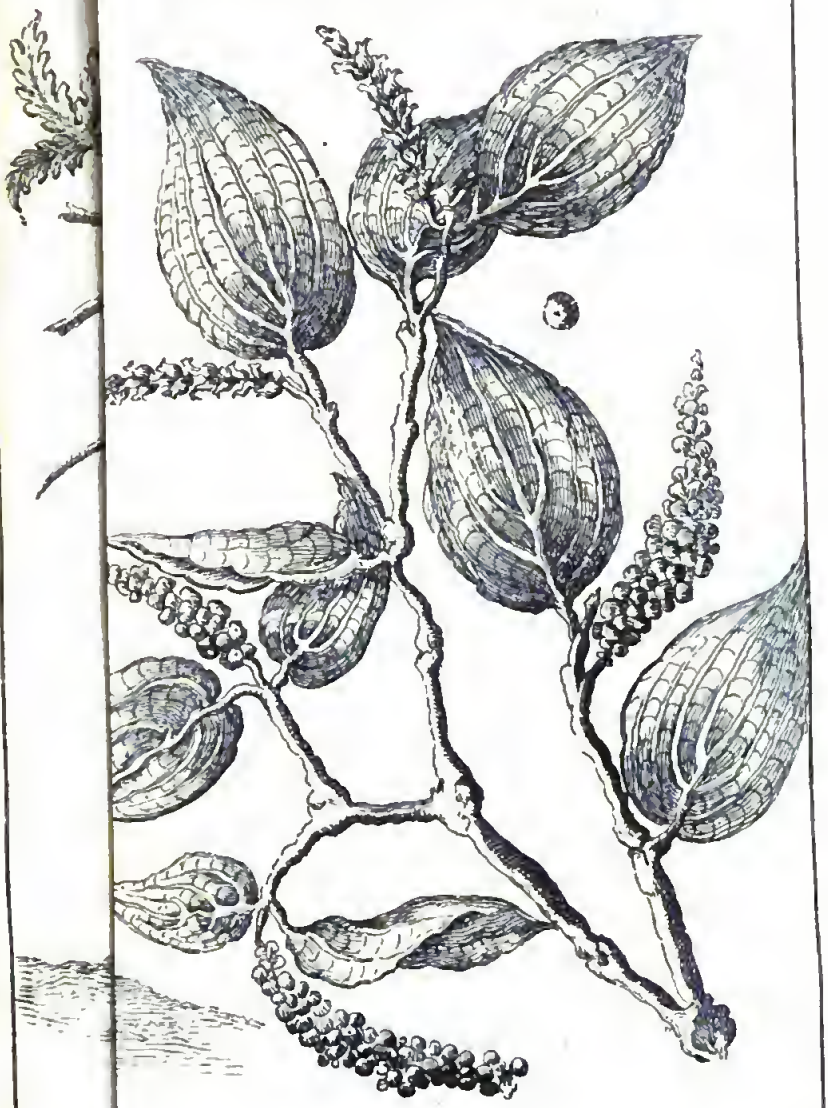
Le Papo. Le *Papo* eſt de moyenne hauteur. Il a les feuilles ſemblables à celles du Figuier. Son fruit ſort, comme le Coco, du haut du tronc, au pied des branches. Il eſt proprement de la forme d'une Figue, mais beaucoup plus gros. Sa poulpe reſſemble à celle du Melon, avec des tranches marquées ſur la peau, la graine au même endroit, & le goût fort approchant. Avant ſa maturité, on l'employe aux potages, comme la Citrouille.

Le Pereyra. Le *Pereyra*, ou le Guaiavier des Indes Orientales, n'eſt pas un Arbre fort grand, mais ſes branches le rendent fort touffu, quoiqu'il ait les feuilles aſſez petites. Son fruit eſt verd & jaune en dehors, de la figure d'une Poire, blanchâtre en dedans, & d'une ſubſtance molle. Il a le goût d'une Poire trop mûre On en fait de très bonnes confitures, ſeches & liquides. Ce fruit croît pendant toute l'année.

Le Pin. Le *Pin* ſauvage eſt un Arbre, qui a reçu ce nom des Européens, parce que ſes fruits ont quelque reſſemblance avec les véritables Pommes de Pin. Ils croiſſent ſur les boſſes,

(29) Tome III. page 140.

5 Pimenteira ou Poivrier



Gravé par L.re Duvivier Tardieu.

T. XI. N.o VIII.

Biblioteca Nazionale
Fondo
P. Latino

les nœuds, & les excreſcences de l'Arbre, où ils prennent une ſorte de racine, qui les fait pouſſer droit vers le Ciel. Cette racine eſt courte & épaiſſe. Les feuilles en ſortent, les unes dans les autres, juſqu'à ce qu'elles s'élargiſſent vers la pointe. Elles ſont aſſez épaiſſes, & longues de dix ou douze pouces. Les extérieures ſont tellement ſerrées entr'elles, qu'elles retiennent l'eau de pluie, juſqu'à la quantité d'environ deux Pintes, & cette eau ſert à nourrir la racine. Lorſqu'on trouve de ces Pommes de Pin, on enfonce un couteau dans les feuilles, un peu au-deſſus de la racine; ce qui en fait ſortir l'eau, qu'on reçoit dans la bouche, ou dans un vaſe, pour ſe déſaltérer.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

Le *Plantain* des Indes Orientales reſſemble beaucoup au Bananier, & ne ſe diſtingue que par ſon fruit, qui eſt beaucoup plus gros, & de la moitié plus long. Quelques Voyageurs lui donnent le nom de *Roi des Fruits*, ſans excepter la Noix de Coco. Dampier, qui eſt de ce nombre, en donne une curieuſe deſcription. L'arbre, qui le porte, a, dit-il, ordinairement dix à douze pieds de haut, & trois, ou trois pieds & demi de tour. Il ne vient point de graine, & l'on ne s'apperçoit pas même qu'il en ait; mais il pouſſe de la racine des vieux. Si l'on arrache ces tendres rejettons, & qu'on les plante ailleurs, ils ſont quinze mois avant que de reproduire; & s'ils demeurent dans leur ſituation naturelle, ils produiſent dans l'eſpace d'un an. Le fruit n'eſt pas plutôt mûr, que l'arbre s'altere; mais alors, il en vient pluſieurs jeunes à ſa place. En ſortant de terre, il pouſſe deux feuilles. Lorſqu'il parvient à la hauteur d'un pied, il en pouſſe deux autres

Le Plantain

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

entre les premieres, & peu après, deux encore, qui ſont ſuivies par d'autres, dans le même ordre, juſqu'à la fin du mois, où l'on apperçoit un petit corps de la groſſeur du bras, environné de huit ou dix feuilles, dont les unes ont quatre ou cinq pieds de haut. Les premieres n'ont pas d'abord plus d'un pied de long, ſur un demi pied de large, & leur tige n'eſt pas plus groſſe que le doigt; mais à meſure que l'arbre hauſſe, les feuilles s'élargiſſent. A meſure que les jeunes feuilles pouſſent en dedans, les vieilles s'étendent, & leur pointe panche du côté de la terre; d'autant plus longues & larges, qu'elles ſont plus proches de la racine. Elles tombent enfin & ſe pourriſſent, ſans qu'on ceſſe d'en voir pouſſer de jeunes au ſommet, qui rendent l'arbre toujours verd. Dans ſa perfection, elles n'ont pas moins de ſept ou huit pieds de long, ſur un pied & demi de large. Elles vont en diminuant juſqu'au bout, & ſe terminent par une pointe ronde. Leur tige eſt alors de la groſſeur du bras, preſque ronde, & d'environ un pied de long, entre la feuille & le tronc de l'arbre. Si la feuille eſt en dehors, la partie de la tige, qui ſort de l'arbre, paroît renfermer la moitié du tronc, comme une ſorte de peau épaiſſe; & de l'autre côté de l'arbre, il y a, vis-à-vis, une autre peau, qui répond à la premiere. Les deux autres feuilles, qui viennent en dedans, ſont oppoſées auſſi l'une à l'autre, mais de maniere que ſi les deux, qui ſont en dehors, pouſſent au Nord & au Sud, les autres pouſſent à l'Eſt & à l'Oueſt, toujours dans le même ordre. Ainſi, le tronc de cet arbre, comme celui du Bananier, paroît compoſé de pluſieurs peaux, qui croiſſent les unes ſur les autres. Lorſqu'il

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

eſt dans ſa parfaite grandeur, il pouſſe, au ſommet, une tige forte, plus dure qu'aucune autre partie du tronc. Cette tige ſort du cœur de l'arbre, de la longueur & de la groſſeur du bras. C'eſt autour de cette tige que viennent premiérement les fleurs, & que le fruit ſe forme enſuite par pelotons. Il croît dans une gouſſe, de ſix ou ſept pouces de long, & de la groſſeur du bras. Cette enveloppe eſt molle & jaune, dans ſa maturité. Sa figure eſt celle d'une groſſe Sauciſſe; & le fruit, qu'elle renferme, n'eſt pas plus dure que le Beurre ne l'eſt en Hyver. Il eſt du goût le plus délicat. Il ſe fond dans la bouche, comme la meilleure marmelade. Il n'a que de la chair, ſans aucune ſorte de pepins.

Pour le manger, au lieu de pain, l'uſage eſt de le rôtir ou de le cuire à l'eau, dans le temps qu'il a toute ſa grandeur, mais avant qu'il ait pris ſa couleur jaune, c'eſt-à-dire, avant qu'il ſoit tout-à-fait mûr. Ceux qui n'y joignent, ni viande, ni poiſſon, le mangent avec une ſauce de jus de citron, de ſel & de poivre en gouſſe, qui le rend d'un très bon goût. Quelquefois, pour en varier l'apprêt, ils mangent un morceau de Plantain rôti, avec un morceau de Plantain mûr & crud. Le premier ſert de pain, & l'autre de beurre. Dampier raconte que les Anglois, auſſi paſſionnés pour ce fruit que les Indiens, prennent cinq ou ſix Plantains mûrs, les hachent, en font une maſſe, & la font bouillir en forme de Pauding, qu'ils appellent *Côte de maille*, parce que c'eſt une reſſource commune contre la faim. On en fait auſſi de très bonnes Tartes. Verds, coupés par tranches, & ſéchés au Soleil, ils ſe gardent long-temps, & ſe mangent comme des

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

Figues. Quelques Indiens prennent du Plantain mûr, le rôtiſſent, le coupent en pieces, dont ils expriment le jus dans une certaine quantité d'eau, & s'en font une liqueur agréable, douce & nourriſſante, qui approche du *Lambswool*, ou *Laine d'Agneau*; liqueur Angloiſe, compoſée de pommes & de l'eſpece de Biere qu'on nomme *Ale*. Le même Voyageur ajoûte que dans pluſieurs endroits des Indes Occidentales, qu'il avoit parcourus, la liqueur du Plantain ſe fait autrement. On prend dix ou douze Plantains mûrs, qu'on met dans une cuve, & ſur leſquels on jette huit pintes d'eau. Dans l'eſpace de dix heures, les ſucs du fruit faiſant fermenter & écumer ce mêlange, on peut le boire quatre heures après. Mais il ne ſe garde pas plus de vingt-quatre ou trente heures. Ceux qui aiment cette liqueur, qui eſt vive, rafraîchiſſante, & dont le ſeul défaut eſt d'être fort venteuſe, ne manquent pas d'en faire tous les jours. Lorſqu'elle devient aigre, on en fait de très bon vinaigre.

Plantain dont on fait des habits.

Dans l'Iſle de Mindanao, les Habitans ont trouvé le ſecret de faire uſage, pour leur habillement, d'un arbre qui ne ſert qu'à la nourriture des autres Indiens. Dampier, qui en fait récit, ne nous apprend pas pourquoi cette invention ne s'eſt pas communiquée au reſte des Indes. Le vulgaire de cette Iſle n'eſt habillé, dit-il, que des draps qu'on fait de cet arbre. Le Plantain ne produit qu'une fois; & lorſque le fruit eſt mûr, on le coupe près de terre, pour en faire du drap. Un long couteau ſuffit pour le partager en deux, comme le Bananier. Enſuite, on lui coupe la tête, qui laiſſe un tronc de huit ou dix pieds de longeur. On leve les écorces extérieures,

qui ſont fort épaiſſes du côté des racines. Le tronc devient alors d'une égale groſſeur, & de couleur blanchâtre. On le fend par le milieu, après quoi, l'on fend encore les deux moitiés, le plus près du milieu qu'il eſt poſſible. On laiſſe tous ces morceaux au Soleil, l'eſpace de deux ou trois jours, pendant leſquels une partie de l'humidité de l'arbre ſe ſeche, & les bouts paroiſſent alors pleins de petits filets. Les femmes, dont l'occupation eſt de faire le drap, prennent un à un ces filets, qui s'enlevent aiſément depuis un bout du tronc juſqu'à l'autre, de la groſſeur à peu près d'un fil mal blanchi; car les filets ſont naturellement d'une groſſeur fixe. On en fait des pieces de ſept à huit verges de long, dont la chaîne & la trame ſont de même matiere & de même groſſeur. Ce drap dure peu; mais la facilité de le faire ſupplée à ſa bonté. Il eſt dur, lorſqu'il eſt neuf, & un peu gluant lorſqu'il eſt mouillé.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

Il y a, dans la même Iſle, une autre eſpece de Plantains, plus courts & moins eſtimés que les autres, pleins de petits pepins noirs, qui ſont incorporés avec la poulpe du fruit.

Autre eſpece de Plantains.

L'Arbriſſeau qui porte le *Poivre* eſt raviſſant. Ses feuilles reſſemblent à celles du Lierre. On le plante toujours, ſoit au pied de quelques murs, ſoit proche d'autres arbres, afin qu'en s'élevant il trouve un appui qui le ſoutienne. Ses feuilles ont une odeur forte, & le goût piquant, comme celui du fruit. Lorſque le Poivre eſt fleuri, il ſort, du bouton, en petites grappes, à peu près comme les Groſeilles. Ses grains, qui ſont d'abord verds, deviennent inſenſiblement d'un rouge très vif, à meſure qu'ils mûriſſent.

Deſcription du Poivre.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

Auſſi-tôt qu'il eſt tout-à-fait mûr, on le cueille, on l'expoſe au Soleil, où, ſe deſſéchant, il ſe ride & devient tel que nous le voyons en Europe. Il n'eſt pas d'une égale beauté dans tous les Pays qui en produiſent. Celui du Malabar eſt le moins eſtimé. On n'en trouve point, dont la couleur ſoit naturellement blanche, comme pluſieurs Ecrivains ſe le ſont imaginé. Toute ſorte de Poivre eſt noir lorſqu'il eſt ſec, ou du moins fort brun. On en fait du Poivre blanc, en le battant, lorſqu'on le fait ſecher, & le dépouillant de ſa peau, qui eſt noire & ridée. Les Indiens ont une autre maniere de le rendre blanc, lorſqu'il eſt déja ſec; c'eſt de le faire tremper dans l'eau, & de le frotter, quand il eſt humecté, pour en faire tomber la peau: mais il paroît que cette méthode peut lui faire perdre beaucoup de ſa force (30).

Sa culture.

Beaulieu, pendant un long ſéjour qu'il fit dans l'Iſle de Botton, s'attacha particuliérement à s'inſtruire de la culture du Poivre. Il croît, dit-il, en terre franche & graſſe. On le plante au pied de toutes ſortes d'arbres, autour deſquels il rampe & s'entortille, comme le Houblon. Ceux qui veulent s'en faire un revenu, choiſiſſent de bons rejettons, qu'ils plantent au pied d'autant d'arbriſſeaux. Il faut apporter beaucoup de ſoin à nettoyer ou ſarcler toutes les herbes, qui croiſſent à l'entour. Le rejetton croît, ſans porter de fruit, juſqu'à la troiſiéme année, qu'il commence; & la quatriéme en rend une grande abondance. Il ſe trouve des plantes, qui en donnent juſqu'à ſix & ſept livres:

(30) Dellon, *ubi ſupra*, pag. 188.

mais il n'eſt jamais plus gros, ni en plus grand nombre, que dans les trois premieres portées, qui, l'une portant l'autre, paſſent pour égales. Dans les trois portées ſuivantes, c'eſt-à-dire, juſqu'à la ſixiéme, qui eſt la neuviéme année de ſon plant, le Poivrier rapporte un tiers de moins, & la groſſeur de ſon fruit diminue auſſi d'un tiers. Enfin, pendant trois autres années, il ne porte preſque plus, & & le Poivre eſt fort petit. Les années d'après ne rendent plus rien. On eſt obligé de planter d'autres rejettons: par où l'on doit juger, obſerve Beaulieu, quelle eſt l'erreur de ceux qui ont écrit que le Poivre ſe recueille ſans travaille. » Quelque jeune qu'il ſoit, ajoû-» te-t il, il porte peu, ou point du tout, » s'il n'eſt ſoigneuſement cultivé & ſarclé; » j'en ai vû pluſieurs Plantes, négligées dans » les Bois, qui ne donnoient aucun fruit.

Les trois premieres années demandent des ſoins extrêmes, pour arrêter la naiſſance des herbes, dans un climat fort humide, non-ſeulement par les pluies, mais encore par les abondantes roſées, qui ne manquent jamais la nuit, » & qui ſont telles, que ſi l'on va » ſe promener, avant le lever du Soleil, » dans les Champs où l'on néglige d'arra-» cher les herbages, on en ſort auſſi mouillé » que du fond de l'eau. Lorſque le Poivrier eſt prêt à porter du fruit, il faut ébrancher les arbres, qui lui ſervent d'appui, afin que les branches ne lui dérobbent rien des rayons du Soleil, qui lui ſont plus néceſſaires qu'à toute autre Plante. Il faut auſſi prendre ſoin, lorſque la grappe eſt formée, qu'elle ſoit ſuſpendue ſur quelque petit bout de branche, ou quelque eſtoc, dans la crainte que ſa peſanteur ne faſſe retomber la Plante, qui eſt

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

d'elle-même assez tendre, surtout dans le temps de sa plus grande fécondité. Une autre attention, qui n'est pas moins nécessaire, est d'écarter de la Plantation toute sorte de Bétail, surtout les Buffles, les Bœufs, & d'autres grands Animaux, qui s'embarrassant parmi les Plantes, ruinent les espérances des plus ardens Ouvriers. Il faut que la distance, entre les Plantes, soit telle qu'on puisse tourner à l'entour; parce qu'aussi-tôt qu'elles ont été déchargées de leur fruit, on est obligé d'employer des échelles pour les émonder. Sans cette précaution, elles s'étendroient trop en hauteur; & l'année d'après, elles porteroient moins de fruit.

Le Poivre sort d'abord en petites fleurs blanches, qui paroissent ordinairement au mois d'Avril. Dans le cours de Juin, il est noué. Il est gros & verd, dans le mois d'Août, & sa force est déja fort vive. Cependant, les Indiens le mangent en salade ou le font confire en *Achar*, avec d'autres fruits, dans une sauce de vinaigre, qui le conserve une année entière. Il est rouge en Octobre. Il noircit en Novembre. Enfin, dans le cours de Décembre, il est tout-à-fait noir, & par conséquent prêt à cueillir. Cependant, cette régle n'est pas si générale, qu'en plusieurs endroits, il ne soit plus avancé ou plus tardif.

On coupe les grappes. On les fait secher au Soleil, qui est alors très ardent, jusqu'à ce que d'eux-mêmes les grains se séparent de leur queue. Il leur faut environ quinze jours, pour secher. Dans cet espace, il est besoin de les tourner souvent, & de les mettre à couvert pendant la nuit. Mais, ensuite, la séparation se fait en un jour ou deux. Il se-

rencontre, ſur la Plante, des grains qui ne rougiſſent & ne noirciſſent point, mais qui deviennent blancs. Les Indiens ſont fort attentifs à les cueillir, & à les amaſſer, pour les uſages de la Médecine (31). Dans la vente, ils s'en font payer un double prix, du moins entr'eux; car, pour les Etrangers, qui en demandent auſſi, ils ont l'art de blanchir le Poivre commun. Ils le cueillent, encore rouge, ils le lavent à pluſieurs eaux, avec du ſable, qui emporte la pellicule rouge, qui noirciroit; & le cœur, demeurant découvert après cette opération, conſerve ſa blancheur naturelle.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

Le meilleur Poivre eſt ordinairement celui qui ſe vend par meſure, & non au poids; parce qu'il n'eſt pas mouillé, & qu'on n'y peut mêler ni gravier, ni ſable, ſans s'expoſer à faire voir la tromperie en le meſurant. La meſure des Matchands eſt le *Nali*, qui contient ſeize gantes. Chaque gante contient quatre chuppes; & quinze Nalis font le *Bahar*, qui eſt de quatre cens cinquante livres, poids de Marc. Cette meſure, néanmoins, diminue d'un quart dans les Etats du Roi d'Achem. Le prix commun du Bahar, juſqu'au temps de Beaulieu, avoit été de ſeize piaſtres; & jamais, dit-il, il n'avoit paſſé vingt (32).

On diſtingue deux ſortes de Poivre, le gros & le petit. La plus grande partie du gros vient de la Côte de Malabar, & ſe vend

Deux ſortes de Poivre.

(31) Il paroît ici que Dellon ſe trompe, lorſqu'il aſſure qu'il n'y a point de Poivre naturellement blanc. On remarquera auſſi quelque erreur dans la maniere dont il prétend qu'on blanchit le Poivre blanc.

(32) Beaulieu, dans Thevenot, p. 81.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

dans les Villes de Calecut & de Tutocorin. Il en vient auſſi des Terres de Viſapour, & la vente s'en fait à Rejapour, petite Ville du même Pays. Quelques Voyageurs nous apprennent que les Hollandois, qui le vont acheter des Malabares, n'employent point d'argent à ce Commerce, & qu'ils donnent en échange diverſes ſortes de marchandiſes, telles que du coton, de l'opium, du vermillon & du vif-argent. C'eſt ce gros Poivre, qu'ils tranſportent en Europe. Pour le petit, qui vient de Bantam, d'Achem, & de quelques autres lieux vers l'Orient, il en ſort peu de l'Aſie, où il s'en conſomme beaucoup, ſurtout parmi les Mahométans. Il a plus de grains au double que le gros; & les Maures ſe font honneur de faire paroître beaucoup de grains dans leurs alimens; ſans compter que la chaleur du gros Poivre incommode la bouche. On prétend que tout le Poivre, que les Hollandois enlevent ſur la Côte de Malabar, ne leur revient, par leurs échanges, qu'à trente-huit piaſtres les cinq cens livres; & que ſur les marchandiſes, qu'ils donnent dans ce Commerce, ils gagnent encore cent pour cent. On ajoûte qu'il ſeroit facile de s'en procurer, argent comptant, pour vingt-huit ou trente piaſtres; mais, à ce prix même, ce ſeroit l'acheter beaucoup plus cher que les Hollandois. Le Poivre long, qui eſt aſſez commun dans toutes les Indes, ſurtout dans les Etats du Grand-Mogol, y eſt ordinairement à fort bon compte; & ſon bois ſe vend toujours deux tiers de moins.

Ce que le Poivre coûte aux Hollandois.

Le *Pommier d'Inde* porte un fruit, qui n'eſt pas plus gros qu'une Noix, avec un noyau auſſi dure que celui des Prunes, & d'un goût révoltant. L'Arbre eſt petit, & n'a que de très petites feuilles.

Pommier d'Inde.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

Le *Ponc* eſt un Arbre des Indes, dont le bois ſert à faire des Cabinets, & d'autres Ouvrages qui doivent être vernis. Il eſt doux, & aſſez ſemblable au Sapin. *Voyez* d'autres remarques ſur le Ponc, dans l'Article de la Gomme Laque.

Le Ponc.

Le *Ponga* eſt un Arbre toujours verd, qui ne porte aucune fleur apparente. Son fruit eſt attaché aux rameaux, comme le Jaca & le Durion, & ſon calice eſt couvert de piquans. Il eſt d'abord verd; enſuite, rougiſſant, il ſe remplit d'un grand nombre de ſemences oblongues, arrondies, pointues & rougeâtres. On en fait des cataplaſmes, pour hâter la ſuppuration des tumeurs.

Le Ponga.

Le *Pongelion* eſt un grand Arbre. On pile & l'on cuit ſon écorce, pour en tirer une huile, qui ſert aux onctions du corps, & qui en attire, dit-on, les humeurs vicieuſes. Il découle, de l'arbre, un ſuc qu'on mêle avec le lait de Coco, pour chaſſer les vents du corps.

Le Pongelion.

Le *Ponna* croît dans les lieux ſablonneux. Les amandes de ſon fruit rendent, par expreſſion, une huile à brûler, qui ſert auſſi d'onction pour donner de la ſoupleſſe aux membres.

Le Ponna.

Tous les Pays ſecs, qui ſe trouvent entre les Tropiques, ſont couverts d'une eſpece de véritable *Pourpier*, qui, devenant ſauvage, eſt extrêmement pernicieux aux autres Plantes, ſurtout lorſqu'elles ſont encore tendres. Les Habitans ont beaucoup de peine à l'arracher de leurs Jardins, & n'en font aucun uſage; quoiqu'il ſoit d'ailleurs extrêmement doux, & que dans un Pays ordinairement ſi chaud, on en pût faire une fort bonne ſalade. Dans les mêmes Pays, on trouve, en abondance,

Pourpier des Indes.

Herbe des Etangs.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

dans les Etangs, une herbe qui flotte ſur la ſurface de l'eau, & dont les feuilles ſont vertes, étroites, longues & épaiſſes. Les Indiens, particuliérement ceux du Tonquin, en mangent beaucoup & la croyent fort ſaine. Ils la font entrer dans la compoſition du Balachaun, aliment d'une force extraordinaire, dont le fond eſt un mêlange de Chevrettes & d'autres petits Poiſſons, avec une ſaumure d'eau ſimple & de ſel, qu'ils tiennent dans un vaſe de terre bien bouché. Les Poiſſons, qui ne ſont pas vuidés, forment bientôt une eſpece de bouillie, dont on tire le jus, qui ſe nomme *Nukc-mum*; & la pâte, qui reſte, eſt le Balachaun. On le mange avec le riz. Quelques Voyageurs en vantent le goût. Le Nukc-mum eſt d'une couleur brune, tirant ſur le gris, & fort claire. Il ſert d'aſſaiſonnement pour la Volaille, non-ſeulement entre les Indiens, mais parmi les Européens mêmes, qui ne le trouvent pas inférieur au *Soy* du Japon. Auſſi l'opinion commune des Indes eſt-elle, qu'il entre du Poiſſon dans la compoſition du Soy; quoiqu'on liſe, dans pluſieurs Relations, qu'il n'eſt compoſé que de froment & d'une ſorte de féves, mêlées avec de l'eau & du ſel.

Compoſition du Balachaun.

Le Nukc-mum comparé au Soy du Japon.

La Plante que les Médecins nomment *Coſtus Indicus*, les Malais, *Pucho*, & les Arabes *Coſt*, ou *Caſt*, a des fleurs blanches d'une odeur aſſez forte. Elle reſſemble beaucoup au Sureau. C'eſt le bois & les racines qui ſont le vrai *Coſtus*, dont il ſe fait un grand trafique en Perſe, en Turquie, en Arabie, à Malacca, & dans quantité d'autres lieux. Le dedans en eſt blanc, & le dehors gris.

Le Pucho, ou Coſtus Indicus.

Le *Pumplenoſe* eſt un fruit de la groſſeur du Citron. Son écorce eſt extrêmement épaiſſe.

Le Pumplenoſe.

tendre & fort inégale. Elle couvre, comme la Grenade, quantité de grains, de la groſſeur d'un petit grain d'orge, qui ſont remplis de jus. Le goût en eſt fort agréable. Quoique ce fruit ſoit aſſez commun aux Indes Orientales, il n'eſt nulle part ſi fin, que dans l'Iſle de Sumatra. Le temps de ſa maturité eſt vers la fin de Décembre. Les Anglois en font tant de cas, qu'ils s'en font apporter une quantité conſidérable dans leur Etabliſſement de Madras.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

Le *Puna* eſt un Arbre ſi droit & ſi haut, qu'il peut ſervir à mâter des Vaiſſeaux. Il produit un fruit rouge, qui renferme, dans une groſſe écorce, douze ou quinze grains de la groſſeur des glands & du goût des Pignons. On les mange cuits, parce qu'autrement ils cauſent des maux de tête.

Le Puna.

Le *Quegadam Cheroſa* eſt une grande fleur jaune, d'une figure bizarre, & fort variée, dont la plante a de longues feuilles, vertes & pleines de piquans.

Le Quegadam Cheroſa.

La racine de *Quil* ou *Quirpele*, que les Portugais ont nommée *Pao de Cobra*, & les Hollandois *Bois de Serpent*, eſt d'un blanc, qui tire un peu ſur le jaune, fort dure & fort amere. Les Indiens la broyent avec de l'eau & du vin de Palmier, pour s'en ſervir contre les fievres chaudes, contre les morſures des Serpens, & contre la plûpart des venins. Elle tire ſon nom Indien d'un petit Animal, de la grandeur & de la figure d'un Furet, qui eſt ennemi des Serpens, juſqu'à les attaquer, lorſqu'il en voit; & qui court, à cette racine, pour en manger, auſſi-tôt qu'il ſe ſent bleſſé dans le combat.

Le Quil, ou Quirpele, ou Bois de Serpent.

Le *Rima*, qu'il ne faut pas confondre avec le *Sagu*, eſt un autre arbre à Pain, mais

Le Rima, autre arbre à pain.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

connu ſeulement dans les Iſles Marianes. Sa tête eſt large, & touffue. Ses feuilles ſont de couleur noirâtre. Le fruit croît aux branches comme les Pommes. Il eſt de la groſſeur d'un pain d'un ſou & de forme ronde. L'écorce en eſt épaiſſe, forte, jaune & liſſe. Les Inſulaires n'ont pas d'autre Pain. Ils le cueillent, dans ſa maturité, pour le faire cuire au four, où l'écorce ſe grille & noircit. On en ôte alors la ſurface, après laquelle il reſte une peau mince & tendre, qui couvre une poulpe de fort bon goût, & blanche comme la mie du meilleur pain. Comme ce fruit eſt ſans pepins & ſans noyaux, tout ſe mange également : mais il demande d'être mangé frais ; car dans l'eſpace de vingt-quatre heures, il devient ſec, & de mauvais goût.

Le Riz. La Plante du *Riz*, qui eſt la principale nourriture des Pays Orientaux, s'y éleve à la hauteur de trois ou quatre pieds. Sa feuille eſt plus large que celle du Froment. Elle porte deux épis larges, fort diviſés & chargés de graines oblongues & plattes. Les épis ſont barbus, & cette barbe eſt longue de deux ou trois pouces. Elle eſt fourchue par le bout, & ordinairement friſée vers le bas. Les grains ſont de couleur blanche, & contenus dans une coſſe ou peau brune. On croit que c'eſt des Indes Orientales que le Riz a paſſé dans les autres parties du Monde. Il eſt très fécond ; mais il aime les terres humides, & croît même dans les eaux ; ce qui paroît dans pluſieurs endroits des Indes, où les Moiſſonneurs ſont dans l'eau juſqu'aux genoux, pour en faire la récolte. Il mûrit dans les chaleurs de l'Eté, & l'on en fait la derniere récolte vers l'Equinoxe d'Automne. Quoiqu'il ſoit plus employé en aliment qu'en remedes, on

le croît bienfaiſant dans les flux hépatiques, dans les crachemens de ſang, & dans pluſieurs autres maladies; mais on recommande alors que l'eau, ou le lait, dans lequel on le fait cuire, ſoit chalybé, ou qu'on y ait éteint des pierres ardentes. Les Indiens ſe ſervent d'une décoction légere de riz avec de l'eau, comme d'un véhicule pour divers remedes. On fait, aux Indes, pluſieurs ſortes de pains avec le riz; & c'eſt un ſentiment général, qu'il donne de l'embonpoint à ceux qui en font un uſage habituel, malgré l'opinion des anciens Médecins, qui le croyoient peu nourriſſant & difficile à digérer. On en tire auſſi, par la diſtillation, une eſpece de liqueur, qui ſe nomme *Arrack*, comme l'Eau-de-vie de Palmier : mais répétons qu'*Arrack* eſt un nom générique, que les Indiens donnent à toutes les liqueurs fortes. On a vû, dans la deſcription de la Chine, du Japon, & de pluſieurs autres Contrées, la différence extrême qu'ils mettent entre le Riz des différentes parties des Indes.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

Le *Saamouna* eſt un bel Arbre, mais d'une figure extraordinaire. Le haut & le bas de ſon tronc ſont de même groſſeur. Dans ſon milieu, il eſt relevé de plus du double, & de la groſſeur d'un Vaiſſeau. Le bois eſt épineux, gris en dehors, blanc en dedans, moëlleux, poreux, comme le Liege. Ses feuilles ſont oblongues, veineuſes, dentelées, attachées, cinq à cinq, à d'aſſez longues queues. Ses fruits ſont des gouſſes oblongues, qui contiennent des pois rouges. On coupe les épines de cet arbre, pendant qu'elles ſont vertes, & l'on en tire un ſuc excellent pour les inflammations des yeux, pour fortifier la vûe, & pour arrêter les larmes involontaires.

Le Saamouna.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

Le Sabdariffa.

Le *Sabdariffa* eſt une eſpece de Kermia, qui pouſſe un tige haute de trois ou quatre pieds, droite, canelée, purpurine, rameuſe, garnie de feuilles auſſi grandes que celles de Vigne, partagées en pluſieurs parties, & dentelées. Ses fleurs ſont grandes, d'un blanc pâle & d'un purpurin noirâtre, & reſſemblent beaucoup à celles de la Mauve. Il leur ſuccede des fruits oblongs, pointus, remplis d'une ſemence ronde, qui ſe mangent comme un légume.

Le Sagumanda, ou le Sagu, arbre à Pain.

L'arbre qui donne le *Sagu*, & que les Européens appellent du même nom, porte, parmi les Indiens, celui de *Sagumanda*. C'eſt de ſon tronc même qu'on fait une eſpece de pain, en rapant (33) le bois, qui n'eſt qu'une moëlle un peu dure; & le faiſant détremper dans l'eau, on en compoſe une eſpece de tourteaux ou de galettes, dans des formes qui n'ont pas d'autre uſage, & dans leſquelles on les fait ſecher au Soleil, juſqu'à ce qu'ils deviennent auſſi durs que le biſcuit de Mer. On fait cuire auſſi le *Sagu*, comme une bouillie, & l'on prend pour cela ſes parties les plus fines, qu'on mêle avec une quantité d'eau convenable. Cette bouillie eſt ſi gluante,

(33) Dampier, qui donne la deſcription du même Abre, dans l'Iſle de Mindanao, dit que les Inſulaires l'appellent Libby, que l'écorce & le bois ſont durs, & minces comme une coquille, mais qu'ils ſont pleins d'une moëlle blanche, comme celle du Sureau; qu'on coupe l'arbre, qu'on le fend par le milieu, & qu'on en tire toute la moëlle, pour la battre avec un pilon de bois, dans une grande cuve; qu'on la paſſe enſuite dans un linge, ſur lequel on verſe de l'eau, qui emporte la plus fine ſubſtance, & que c'eſt de ce qui paſſe ainſi au travers du linge, qu'on fait du pain en forme de tourteaux. Mais on peut accorder ce récit avec celui des Hollandois, en ſuppoſant que chaque Iſle a ſa méthode particuliere.

&c

& file avec ſi peu d'interruption, qu'à la diſtance de quatre ou cinq pieds du vaſe, on en peut prendre avec le bout d'un bâton. La portion, qu'on enleve, tient à la maſſe par une grande queue, qui s'entortille autour du bâton à meſure qu'on le tourne. On vante le goût de cet aliment C'eſt celui de la plûpart des Iſles Orientales, qui ne produiſent ni riz, ni froment, ni ſeigle. Quelques Voyageurs le croyent bon contre l'hydropiſie, & contre pluſieurs autres maladies.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

Le *Sagumanda* n'eſt pas fort haut; mais ſon tronc eſt épais. Ses feuilles ont quelque reſſemblance avec celles du Cocotier. Dans la jeuneſſe de ces arbres, on coupe une de leurs plus groſſes branches, & l'on applique, à l'endroit de l'inciſion, une bambochie creuſe, qui eſt un morceau ſcié d'une des plus groſſes cannes de ſucre. Elle ſert de baſſin, pour recevoir, en peu de temps, une liqueur, qui découle en abondance, comme celle des Cocotiers; & pendant toute la ſaiſon, l'on y en recueille tous les jours à peu près la même quantité. Les Indiens donnent à cette liqueur le nom de Sagouar. Elle eſt d'une douceur, qui ſurpaſſe celle du miel, & d'abord aſſez mal ſaine. Mais on y en mêle une autre, nommée Houbat, compoſée du ſuc de diverſes herbes, qui lui donnent une ſorte d'amertume. Avec cette préparation, le Sagouar eſt aſſez ſain, pour ceux qui en uſent ſobrement; & les Hollandois mêmes n'ont gueres d'autre boiſſon, aux Moluques & dans l'Iſle d'Amboine. Mais pris avec excès, il enivre, il rend le viſage pâle, il fait même enfler le corps. On le rend plus agréable, en y mêlant du ſucre & de l'Arrack, qui eſt l'Eau-de-vie des Indes.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

Le Sandal.

Le *Sandal* eſt un Arbre de la grandeur du Noyer. Il porte un fruit aſſez ſemblable aux Ceriſes, mais qui devient noir, après avoir commencé par être verd, & qui eſt ſans goût. Le bois de Sandal eſt dans une haute eſtime aux Indes. On diſtingue le rouge, le jaune & le blanc, dont les deux derniers, qui croiſſent en abondance dans les Iſles de Timor & de Solor, ſont les plus recherchés. On broye, ou l'on pile ce bois avec de l'eau, pour le réduire en bouillie, dont on ſe frotte le corps. On le brûle auſſi, en petits morceaux, dans les appartemens, comme un parfum des plus ſalutaires. Quoique les Indiens faſſent peu d'uſage du Sandal rouge, parce qu'ils y trouvent moins de vertu, on le tranſporte dans les autres Pays, où il ſert aux uſages de la Médecine.

Le Savonier.

Le *Savonier*, ou l'Arbre du Savon, eſt un grand arbre, du nombre de ceux qui ſe dépouillent de leurs feuilles. Il porte, pour fruit, une eſpece de petites boules, qui ont quelque reſſemblance avec les Cormes, mais dont l'écorce devient jaunâtre en mûriſſant. Frottées entre les mains, elles ſe convertiſſent en un Savon très blanc, qui eſt fort utile pour laver la ſoie, & que les Indiens employent à cet uſage.

Le Scararagam.

Le *Scararagam* eſt un Arbre, qui porte des fruits de couleur verdâtre, & de la groſſeur des Noix. Ils ſe nomment *Unds*, & ſont d'un goût fort agréable.

Le Schagri Cottam.

Le *Schagri Cottam* eſt une eſpece de Cornouiller, dont le fruit, mêlé avec du ſucre, rafraîchit délicieuſement. On employe le ſuc des feuilles, pour le flux hépatique & la diarrhée. Leur décoction eſt excellente, en gargariſme, pour reſſerrer la luette.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

Le *Schetti* eſt un Arbriſſeau, qui porte des baies, & dont la racine, pilée & priſe dans l'eau froide, appaiſſe l'ardeur des fievres chaudes, & les chaleurs internes. Elle arrête auſſi le crachement de ſang. Cette Plante eſt différente du *Bem-Schetti*, qui en eſt une autre aſſez approchante, mais dont le fruit eſt d'un goût farineux & plus douçâtre.

Le Schetti & le Bem-Schetti.

Le *Schulli* eſt un Arbriſſeau, dont on diſtingue deux eſpeces; le *Pema Schulli*, auquel on ne connoît aucune vertu Médecinale; & le *Nir Schulli*, dont les feuilles, réduites en poudre, & mêlées avec de l'huile, diſſipent les tumeurs des parties génitales.

Le Schulli.

On trouve, en pluſieurs endroits des Indes Orientales, l'Arbre *Senſible*, dont le fruit commence à ſauter, dès qu'on y touche le moins du monde. Gautier Schouten raconte qu'un jour ſe trouvant aſſis, près de Cochin, ſous un de ces arbres, avec quelques-uns de ſes Compagnons, » ils ne furent pas peu » ſurpris, pour ne pas dire effrayés, lorſque » ce fruit merveilleux, qu'ils ne prirent d'a- » bord que pour une feuille, vint à ſe groſſir, » à ſe mouvoir, & même à faire pluſieurs » ſauts, lorſqu'ils y eurent touché (34).

L'Arbre ſenſible.

Le *Simbor* eſt une Plante de forme ſinguliere, qui repréſente les cornes d'un Elan, ce qui lui en fait donner auſſi le nom par quelques Voyageurs. Elle croît proche de la Mer. Il ne paroît pas qu'elle ait d'autre racine qu'une matiere mollaſſe & fongueuſe, dont elle ſort. Auſſi n'a-t-elle pas beſoin d'être miſe en terre, pour croître; il ſuffit de la placer ſur une pierre, ou dans le creux d'un arbre, afin qu'elle y reçoive un peu d'humidité. Elle eſt

Le Simbor.

(34) Voyages de Gautier Schouten, Tome I. page 476.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES

verte en Eté, comme en Hyver. Ses feuilles reſſemblent à celles de nos Lys blancs. Leur ſubſtance eſt viſqueuſe, & leur goût amer. On lui attribue des vertus émollientes & réſolutives, ſans compter celle de lâcher le ventre & de tuer les vers.

Le Siouanna.

Le *Siouanna* eſt un Arbriſſeau fort agréable à la vûe. Il porte des Baies & des Ombelles. Son fruit croît dans les branches inférieures, tandis que les ſupérieures ſont ornées de boutons & de fleurs. Toutes ſes vertus réſident dans ſa racine, qu'on vante beaucoup contre le venin des plus dangereux Serpens.

Le Tagera.

Le *Tagera* eſt une Plante aſſez haute, dont les feuilles broyées & appliquées ſur les piquûres des Abeilles, des Mouſtiques, & des autres groſſes Mouches, calment promptement les douleurs. Ses ſemences s'employent broyées, pour les puſtules & les ulceres.

Le Talaſſa.

Le *Talaſſa* eſt une Plante, qui ne produit ni fleurs, ni fruits, mais dont les feuilles s'employent diverſement, pour aſſaiſonner les ſauces. On les mange vertes, pour s'exciter à la volupté.

Le Taliir-Kara.

Le *Taliir-Kara* eſt un grand Arbre, dont le tronc eſt blanchâtre & gros, & l'écorce unie, poudreuſe & cendrée. Sa racine eſt auſſi blanchâtre; mais l'écorce en eſt obſcure, forte, & d'un goût aſtringent. Bouillie, dans dans de l'eau, elle forme une boiſſon, qui pouſſe puiſſamment, par les ſueurs, & qui évacue les humeurs âcres & ſalines. On ne connoît, à cet arbre, ni fleurs, ni fruits.

Les Tamarins.

Les *Tamarins*, ou *Tamarindes*, car les Voyageurs ne s'accordent point ſur ce nom, croiſſent dans preſque toutes les parties des Indes, & ſont particuliérement fort communs

au Bengale. Ce ſont des arbres d'une grandeur & d'une beauté remarquables. Le tronc eſt bien fait. Les branches s'élevent fort haut & jettent d'agréables feuilles. On les tranſplante jeunes, des lieux incultes, où la nature les produit, dans les endroits où l'on ne remue point la terre, tels que les Carrefours des chemins, les Places publiques, les Rues, &c. pour y ſervir d'ornement. Ils donnent un charmant ombrage, où les Indiens ſe mettent à couvert de l'ardeur du Soleil. Les fleurs reſſemblent beaucoup à celles des Pêchers, ou des Amandiers; mais ſur la fin elles deviennent ameres. Il en ſort un fruit, longuet, & un peu courbé, dans une gouſſe à peu près ſemblable à celles de nos féves, qui paroît d'abord verte, & qui devient enſuite griſe, à peu près de la longueur du doigt. Au coucher du Soleil, le fruit ſe retire ſous les feuilles, & le lendemain il reparoît à l'arrivée de cet Aſtre. Chaque gouſſe contient trois ou quatre petites féves, qui tirent ſur le brun, & qui ſont enveloppées d'une eſpece de moëlle gluante. C'eſt proprement cette moëlle, qui ſe nomme Tamarin. Elle eſt d'un goût rude & aigre. Les Indiens & les Portugais s'en ſervent à l'apprêt de leurs viandes. On en ſale. On en fait des confitures au ſucre, qui ſe tranſportent dans tous les Pays du Monde, & cette maniere de les préparer eſt la meilleure. Elle conſiſte à les tirer des gouſſes & à les paîtrir enſemble; après quoi l'on y jette du ſucre; & ſans autre façon, l'on en remplit diverſes ſortes de pots. Ils conſervent toujours ce goût aigrelet, qui les rend aſſez agréables; & leur principale vertu eſt de purifier le ſang.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

Le *Tamaris*, eſpece de Tamarin, eſt un

Le Tamaris.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

Arbre assez haut, dont le fruit est une sorte de grosses féves qui renferment des graines dont la figure est aussi celle des féves. L'écorce en est fort rude ; & la substance même du fruit étant très aigre, sert d'assaisonnement. Les feuilles sont petites & longues, & les fleurs ramassées en grappes.

Le Tani. Le *Tani* est une espece de Prunier, qui porte un fruit en forme de Poire, de la grosseur d'une bonne Prune, dont la poulpe est verte, & pleine de suc, mais d'un suc insipide. Il est couvert d'une peau unie, rouge & luisante. Il contient, dans un noyau oblong, une amande blanche, d'un goût agréable, qu'on prend en poudre, pour la cachexie épidémique.

Le Tapia. Le *Tapia* est un Arbrisseau dont le bois est couvert d'une écorce lisse & cendrée. Il est rempli de moëlle, comme le Sureau, & facile à rompre. Ses feuilles sont trois à trois sur une queue. Elles sont vertes, lisses, unies & luisantes. Sa fleur est composée de quatre feuilles blanches, longues d'un doigt, attachées chacune par un pédicule court, affermies, dans leur longueur, par un nœud & par quelques petites veines obliques, verdâtres. Ces feuilles sont accompagnées de quatre autres petites feuilles courtes, verdâtres, & de plusieurs étamines rougeâtres. Ses fruits ont la figure, la grosseur, l'écorce & la couleur de l'Orange. Le goût en est doux, mais l'odeur dégoûtante. Ses feuilles broyées sont un excellent remede pour les inflammations, surtout pour celles de l'Anus, qui sont communes dans le Pays.

Le Taranja. Le *Taranja* est un arbre qu'on croit transplanté d'Afrique aux Indes, où il s'est extrêmement multiplié. Il est petit & épineux.

Son fruit eſt rond, avec l'écorce jaunâtre. Le dedans eſt rouge, & du goût de l'Orange, quoique la poulpe ſoit plus ferme. Il mûrit en Octobre & Novembre.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

Ce qu'on a dit du Cocotier, dans la Deſcription du Malabar, où cet Arbre eſt plus remarquable qu'en tout autre lieu, par ſa beauté & par ſon abondance, n'empêche point que ſe trouvant auſſi dans la plûpart des autres Pays des Indes, où il tient le premier rang par ſon utilité, il ne demande ici quelques nouvelles obſervations. On croit devoir nommer auſſi quelques autres eſpeces de Palmiers, qui ne ſont pas compriſes dans l'énumération qu'on a déja donnée de ces Arbres.

Tenga ou Cocotier.

Les Indiens donnent au Cocotier le nom de *Tenga*, & les Portugais celui de *Palmera de Cocos*. On a dit, que ſans emprunter d'autres ſecours, on trouve dans le bois, les feuilles & le fruit de cet arbre, de quoi former, mettre à la voile, & charger un Vaiſſeau, de quoi bâtir & meubler une Maiſon, & de quoi nourrir & vêtir ſes Habitans: mais on n'a pas remarqué que ſes feuilles ſervent auſſi de papier pour écrire, & qu'on file la premiere écorce de ſon fruit, pour en faire des cordes. Cette premiere écorce eſt jaune dans ſa maturité. C'eſt de la ſeconde, qui eſt dure, qu'on fait des vaſes pour toutes ſortes d'uſages. La poulpe intérieure eſt une chair blanche, de l'épaiſſeur d'un demi doigt, dont le goût approche beaucoup de celui de l'amande. Dans le centre, on trouve une eau de la clarté du criſtal, qui eſt une liqueur excellente. On fait, avec ce fruit, diverſes ſortes de confitures. On en tire de l'huile, pour aſſaiſonner les alimens, & pour brûler dans les lampes. Si l'on

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

preſſe ſimplement la poulpe, il en ſort une eſpece de lait, qui ſert à faire cuire le riz & à diverſes ſortes de ragoûts. La liqueur, qu'on fait diſtiller de l'arbre, par l'inciſion des branches, ſe nomme *Tary*, *Toddy*, *Nery*, & *Sory*, ou *Soura*, ſuivant la différence des lieux, & celle de ſes qualités ou de ſa préparation. Le Tary, qui eſt la premiere & la plus naturelle, eſt doux, du même goût que le petit vin, ou plutôt, du même que le vin du marc de raiſin trempé dans l'eau. Il doit être recueilli avant le lever du Soleil; car s'il a le temps d'être échauffé, ou par la chaleur de cet Aſtre, ou pour avoir été trop long-temps conſervé, il s'aigrit, & c'eſt alors qu'il prend le nom de *Sory* ou *Soura*. On eſt obligé alors de le faire chauffer, pour le boire, ſans quoi ſa froideur cauſeroit de violentes tranchées. Du Sory diſtillé, on tire une ſorte de vin, qui devient encore vinaigre, lorſqu'il commence à s'alterer. Diſtillé deux ou trois fois, c'eſt de l'Eau-de-vie. En le faiſant bouillir, il donne cette eſpece de ſucre noir, qu'on nomme Jagra. Enfin, le revenu des Cocotiers eſt le meilleur qu'on puiſſe avoir dans les Indes. Ils croiſſent droits, juſqu'à ſoixante palmes de hauteur; & leur groſſeur eſt égale, depuis le pied juſqu'au ſommet.

Le Thamalapatra, ou Folium Indum.

Thamalapatra eſt le nom d'un Arbre, dont les vertus ſont eſtimées juſqu'en Europe, puiſqu'on en fait entrer les feuilles dans la compoſition de la Thériaque. Nos Apoticaires les nomment *Malabaſtrum*, ou *Folium Indum*.

Le Theca.

Le *Theca* eſt comme le Chêne des Indes. C'eſt un grand Arbre, dont on trouve des Forêts entieres. Les Indiens idolâtres n'employent point d'autre bois, pour bâtir &

réparer leurs Temples. Ils tirent, des feuilles, une liqueur, qui leur ſert à teindre en pourpre leurs ſoies & leurs cotons. Elles leur ſervent auſſi d'alimens. Leurs Médecins en font un Syrop avec du ſucre, pour guérir les aphtes. Les fleurs, bouillies dans du miel, ſont un autre remede, qui évacue les eaux des hydropiques.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

L'Arbre de *Saint Thomas* ne produit aucun fruit; mais il eſt d'une beauté admirable, par ſes feuilles, qui reſſemblent parfaitement à celles du Lierre, & ſurtout par ſes fleurs, qui ſont autant de Lys violets, d'une excellent odeur.

Le Saint Thomas.

L'Arbre *Triſte*. Quelques Voyageurs donnent ce nom à un Arbre des Indes, dont Philippe de la Trinité fait la deſcription ſuivante. (» On le nomme Triſte, parce qu'au » même temps que les autres ſemblent ſe » réjouir, en épanouiſſant leurs fleurs à la » venue du Soleil, celui-ci perd les ſiennes. » Elles ſont ſemblables au Jaſmin blanc, » excepté qu'elles ont le pied jaune. Cet » arbre eſt d'une médiocre hauteur. Ses feuil- » les ſont petites, un peu âpres, & d'un verd » foncé.) Cette deſcription paroît convenir au Saffran d'Inde.

L'Arbre Triſte.

Le *Tsjaskela* eſt une eſpece de Figuier, dont l'écorce ſert aux Indiens à faire des cordes, pour leurs arcs. Ils en tirent auſſi la couleur rouge, qui ſert à la teinture des draps de Cambaye.

Le Tsjaskela.

Le *Valli* eſt un Arbriſſeau, qui s'attache à tous les arbres voiſins, & dont les feuilles reſſemblent à celles du Frêne. Ses fleurs ſont en papillon & ſans odeur. La longueur de ſes gouſſes eſt d'un pouce, ſur autant de circonférence. Elles ſont plattes, & contiennent

Le Valli.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

deux ou trois ſemences, ſéparées par une cloiſon étroite. Ses féves, après avoir été ſechées par le Soleil, ſont de couleur cendrée, & d'un goût fort déſagréable. Mangées crues, elles cauſent une diarrhée douloureuſe. Les feuilles en cataplaſme, guériſſent l'Ereſipelle; & l'on file l'écorce de l'arbre pour en faire des cordes.

Le Venen.

Le *Venen* eſt un Arbre des Parties les plus Orientales de l'Inde, qui eſt épineux, & qui porte des fleurs blanches d'une odeur extrêmement agréable. Le fruit eſt aſſez gros, & contient, ſous une écorce qui reſſemble à celle du Coing, une poulpe rougeâtre, dont le goût eſt celui du raiſin avant qu'il ſoit mûr. On extrait, de ſes fleurs, une eau fort odorante; & du ſuc exprimé de ſon fruit, on prépare une ſorte de liqueur.

Le Vettagadou.

Le *Vettagadou* eſt un Arbriſſeau baccifere, qui porte une fleur pentapetale, blanchâtre & ſans odeur. Ses baies ſont rondes, d'un pourpre pâle, & contiennent cinq graines ſolides & triangulaires, qui ſont d'abord blanches, enſuite rougeâtres, & qui deviennent blanches. L'arbre eſt toujours verd, & porte du fruit deux fois l'an.

Le Vez Cabouli.

Le *Vez-Cabouli* eſt une racine médecinale, qui nous vient, avec d'autres Drogues, par la voie de Surate. On en fait auſſi quelque uſage pour la teinture.

Le Zerumber.

Le *Zerumbet* ſeroit tout-à-fait ſemblable à la Plante du Gingembre, ſi ſes feuilles n'étoient pas plus longues & plus larges. Sa racine ſe coupe & ſe ſéche, ou ſe confit au ſucre. Elle a plus de vertu, & le goût plus fin, que le Gingembre.

Le Camchain, & le Camkit.

Entre diverſes ſortes d'Oranges, le *Camchain* & le *Camkit* ſont dans une haute eſtime

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES.

ſurtout dans la Cochinchine & le Tunquin, où leur excellence ne peut être comparée à rien. Le Camchain eſt de couleur jaunâtre. Sa peau eſt épaiſſe & rude : mais rien n'approche de l'odeur & du goût de ſa chair, qui eſt auſſi jaune que de l'Ambre. Elle eſt ſi ſaine, qu'on ne la défend pas même aux Malades. Le Camkit eſt rond, & plus petit de la moitié que le Camchain. Sa couleur eſt un rouge foncé. Il a la peau douce & déliée, & le goût délicieux : mais il eſt mal ſain, ſurtout pour ceux qui ont l'eſtomac foible. Il donne le cours de ventre ; il cauſe des tranchées douloureuſes à ceux qui l'ont déja. La ſaiſon de ces deux fruits eſt depuis le mois d'Octobre juſqu'à celui de Février.

On ne prétend point avoir ici donné toutes les Plantes des Indes Orientales ; mais on s'eſt attaché à recueillir celles qui ſe trouvent dans les Voyageurs, & qui n'ont pas déja trouvé place dans les Hiſtoires naturelles de chaque Pays. L'*Hortus Malabaricus* en contient ſeul un plus grand nombre. Chacun peut le conſulter. Cet Ouvrage a été dreſſé en douze Tomes *in-folio*, avec des Figures, par *Van-Reede*, & *Caſcarius*, ſur les Mémoires du Pere Matthieu de Saint Joſeph, Carme Déchaux. Les Notes du Tome premier ſont d'*Arnoult Syen*, fameux Botaniſte de Leyde ; & les autres, de *Commelin*. On trouve, à la fin du dernier Tome, un Appendix, ſous le nom de *Flora Malabarica*, qui contient les noms des Plantes, en différentes Langues, ou la maniere dont ils ſont rapportés par les Ecrivains en Botanique (36).

(36) Amſterdam, 1678, chez Sommeren & Van-Dick.

§ V.

Drogues, Pierres précieuſes, & Soyes des Indes Orientales.

DROGUES DES INDES ORIENTALES.

RECUEILLONS, d'un grand nombre de Voyageurs, le nom de la plûpart des Drogues qui ſe tranſportent des Indes Orientales dans les Pays Etrangers. Ceux qui ſouhaiteront d'être mieux inſtruits, peuvent ſe procurer le Traité Eſpagnol *des Drogues & des Remedes des Indes* (37).

Le *Podi* eſt une ſorte de Farine, ou de fleur de Farine, qu'on employe contre le froid & contre les vents.

Le *Caxumba*, ou *Flors* eſt une Racine dont on aſſaiſonne les mets, & qui ſert auſſi à la teinture du coton.

Le *Cajuaſti* eſt un bois qui met la bouche en feu. On le briſe fort menu, & l'on s'en frotte le corps, pour l'odeur, autant que pour la ſanté; car, il n'y a point de Peuples qui ſoient auſſi paſſionnés que les Indiens pour les parfums.

Le *Cantior* eſt un fruit de la nature des Topinambours & des Truffes, dont on ne vante pas d'ailleurs les vertus.

Le *Semparentaon* eſt une Racine amere, qui a de puiſſans effets contre diverſes maladies. Mais elle eſt ſi commune, qu'elle n'en eſt pas plus cher.

Le *Pontion* croît ſur la Côte de Coromandel; & comme il eſt plus rare, ou moins bon, dans d'autres lieux, ſa qualité d'excellent febrifuge le met toujours à fort haut prix.

(37) Edition de Burgos, 1578, *in*-4°.

Le *Gato-Gamber* eſt un fruit ſemblable à l'Olive, ou à l'Areka vert. Il croît à Cambaye, ſur la Côte de Coromandel, & ſur toutes celles de la Sonde.

Le *Ganti* eſt une Racine, qui reſſemble à celle du Gingembre, & qui ſe vend fort cher. Les Indiens s'en frottent le corps.

Le *Sabani* eſt une eſpece de Senevé, qu'on trouve en abondance dans tous lesMarchés des Indes.

Le *Doringi* eſt une graine Carminative & vermifuge, ſi douce d'ailleurs & ſi bienfaiſante, qu'on la fait prendre en portion legere aux Enfans naiſſans.

Le *Tianco* eſt un fruit que les Indiens pilent, & qu'ils prennent avec quelque liqueur, pour les moindres incommodités.

Le *Madian*, le *Maju*, & le *Caraſſani*, ſont autant d'eſpeces d'*Amſion*, ou d'*Opium*, que les Indiens prennent pour s'enivrer.

Le *Spodium* eſt la cendre d'un Arbre, qui croît dans les Pays de la Sonde, & dont on ne ſe ſert que pour s'en frotter le corps.

Le meilleur *Cumin*, qui ſe nomme *Jentanierau*, en Malai, croît en Perſe, où il porte le nom de Chirman. Les Indiens en font un grand uſage, avec le *Madian*, le *Maju* & le *Daontaio*, ou ſept feuilles, pour les rhumatiſmes auxquels ils ſont fort ſujets, & qui leur cauſent de vives douleurs, parce qu'ils ſont preſque toujours nuds.

Le *Sari* eſt une certaine fleur de Farine, dont on ſe frotte le corps pour ſe garantir des effets du vent.

Le *Tagari*, le *Suruban*, & le *Sedovaia*, ſont des Racines que les Indiens broyent, ou pilent, pour s'en frotter le corps.

Le *Sambaia*, qu'on nomme *Guduan* dans

DROGUES DES INDES ORIENTALES.

quelques parties des Indes, eſt un fruit de la groſſeur du Gland, qui s'employe contre diverſes ſortes de maladies, ſurtout contre les morſures venimeuſes & contre le poiſon. Il eſt également rare & cher.

Le *Jalave* eſt le fruit d'un Arbre, dont le nom paroît le même. On s'en ſert dans les potions Médecinales. Il eſt de la groſſeur du Sambaia.

Le *Paravas* eſt une Herbe rafraîchiſſante, d'un prix qui répond à ſa rareté. Son uſage eſt pour rafraîchir le ſang, en purifiant les humeurs.

Le *Tomon-Pute* eſt une racine ſemblable au Galigan, ou Cucurma, avec cette ſeule différence qu'il eſt blanc. On s'en frotte le corps. Il eſt rafraîchiſſant & fort ſain. On l'employe pour les chaleurs du foye.

L'eſpece de petites féves, qui ſervent de poids pour peſer l'or, l'argent, & les autres métaux, ſe nomment, en Malay, *Conduri*, & *Saga*, en langue Javane. Elles ſont d'un beau rouge, avec une tache noire ſur le côté. On n'en fait pas d'autre uſage, parce qu'elles ſont fort ameres, & qu'on les croit même venimeuſes.

Gomme Laque.

La Gomme Laque, que les Mores nomment *Lak*, & qui porte le nom de *Tick*, au Pegu, où le Commerce en eſt conſidérable, donne aux Indiens cette belle couleur d'écarlate, qu'ils employent à teindre & à peindre leurs toiles. On prétend qu'elle eſt moins l'ouvrage de la nature, que de certaines Fourmies aîlées, qui ſuçant la Gomme lorſqu'elle découle des Arbres qui la produiſent, la rendent enſuite ſur les feuilles des mêmes Arbres, à peu près comme les Abeilles font le miel. Lorſque toutes les branches ſont couvertes de

cette matierre, on les rompt, pour les faire ſecher. La Laque s'en ſépare, auſſi-tôt qu'elles ſont ſeches, & ſe ſoutient, par ſa conſiſtance, en forme de roſeaux. Dans cet état, elle eſt, ſuivant les mêmes Auteurs, d'un brun roux. Tavernier s'écarte un peu de ces idées. Il prétend, qu'au Pegu, les Fourmies aîlées font la Laque par terre, en petits tas, qui ſont quelquefois, dit-il, de la groſſeur d'un tonneau, au lieu qu'au Bengale, elles en entourent le bout des branches de diverſes ſortes d'Arbriſſeaux. De-là vient, ajoute-t-il, que celle du Bengale eſt plus belle & plus nette que celle du Pegu, où il ſe mêle toujours quantité d'ordures; quoiqu'il ne déſavoue pas qu'elle eſt en plus grande abondance au Pegu, & que les Hollandois y en prennent beaucoup, pour la tranſporter en Perſe, où elle ſert auſſi à la teinture. Ce qui en reſte, après en avoir tiré la couleur, ne s'employe que pour revêtir diverſes ſortes de petits ouvrages, & pour faire de la cire à cacheter, en y mêlant quelque autre couleur. Quantité de femmes Indiennes n'ont pas d'autre occupation que de nettoyer la Laque, lorſqu'on en a tiré la couleur écarlate. Elles lui en donnent une autre, & la forment en bâtons, comme la cire d'Eſpagne. Les Compagnies d'Angleterre & de Hollande en achetent tous les ans cent cinquante caiſſons. Elle ne leur revient pas à plus de dix ſous la livre; & du temps de Tavernier, elle valoit, en France, dix ſous l'once, quoique fort mêlée de Réſine.

DROGUES DES INDES ORIENTALES.

Baron, d'après lequel on a donné la deſcription du Tonquin, aſſure que les Ouvrages de Laque n'y cedent point à ceux d'aucune autre Contrée, ſi l'on excepte, dit-il, ceux du

DROGUES DES INDES ORIENTALES.

Japon, qui paſſent pour les meilleurs de l'Univers; ce qui ne vient même que de la différence du bois, qui l'emporte beaucoup ſur celui du Tonquin, car on ne trouve aucune différence ſenſible dans la peinture ou le vernis. La Laque du Tonquin, ſuivant le même récit, eſt une ſimple Gomme liquide, qui coule du corps ou des branches des Arbres.

Le Peuple de la campagne en recueille une ſi grande quantité, que tous les jours on en voit apporter de pleins tonneaux au Marché de Cachao, ſurtout dans la ſaiſon de l'Ouvrage. Elle eſt naturellement blanche, & de la conſiſtence de la crême: mais l'air en change la couleur, & la fait paroître noirâtre. Auſſi ceux, qui l'apportent à la Ville, la couvrent-ils de deux ou trois feuilles de papier, pour la tenir fraîche & lui faire conſerver ſa couleur naturelle. Les Cabinets & tous les Ouvrages qui doivent être vernis, ſe font d'une eſpece de Sapin, qui ſe nomme *Ponc*: mais les Ouvriers du Pays ſont fort éloignés de l'habileté des nôtres; & ſouvent, lorſqu'ils mettent le vernis ſur leurs Ouvrages, il leur arrive de rompre les pointes, les jointures, ou les coins des tiroirs, comme on n'a que trop ſouvent l'occaſion de le remarquer dans les marchandiſes de cette nature, qui ſe tranſportent en Europe. Dampier raconte que de ſon temps, les Anglois, qui faiſoient le Voyage du Tonquin, ſe faiſoient accompagner d'un habile Menuiſier de l'Europe, pour le travail des meubles, qu'ils faiſoient vernir enſuite, par les Ouvriers du Pays. Ils portoient, avec eux, juſqu'à des ais de notre Sapin, qui vaut beaucoup mieux que le Ponc. Enfin, l'on ajoute que les Maiſons, où l'on travaille à la Laque, ſont très mal ſaines; ce

Bois de Ponc.

qu'on regarde comme l'effet d'une eſpece de poiſon, qui eſt renfermé dans cette Gomme, & qui pénétre par les narines, juſqu'au cerveau des Ouvriers. On les voit couverts de puſtules & d'ulceres; quoique l'odeur de la matiere, qu'ils ont entre les mains, n'ait rien d'ailleurs de trop fort ou de déſagréable. Ils n'y peuvent travailler que dans la ſaiſon ſéche, ou pendant le ſouffle des vents du Nord, qui ſéche beaucoup; parce qu'ils mettent pluſieurs couches de vernis l'une ſur l'autre, & que la derniere doit toujours être ſéche, avant qu'on y en mette une nouvelle. Avec quelque ſoin qu'il ait été conſervé, il devient noirâtre auſſitôt qu'il eſt expoſé à l'air: mais l'huile, & d'autres ingrédiens qu'on y mêle, relevent l'éclat de ſa couleur. La derniere couche n'eſt pas plutôt ſéche, qu'on s'attache à la polir. Cette opération, qui ne conſiſte qu'à la frotter beaucoup avec la paume de la main, la rend auſſi luiſante que le verre. On fait auſſi, de la Laque, une colle, qui paſſe pour la meilleure qu'on connoiſſe au Monde.

DROGUES DES INDES ORIENTALES.

Les Sucres en caſſonade ſortent particuliérement du Bengale. C'eſt une opinion établie, dans cette Contrée, que le Sucre, gardé trente ans, devient un des plus dangereux poiſons du Monde. Il ſe fait auſſi du Sucre en pain, dans quantité d'autres lieux; mais il ne ſe rafine parfaitement qu'à Amandabath, où il prend le nom de Sucre royal. Les pains ſont ordinairement de huit à dix livres.

Sucre & Tabac.

Le Tabac croît, en divers endroits des Indes Orientales, & quelquefois en ſi grande abondance, qu'on en laiſſe perdre la moitié par la négligence de le cueillir. Les qualités en ſont différentes.

Le meilleur Opium vient de l'Iſle Celebes,

Opium.

DROGUES DES INDES ORIENTALES.

quoiqu'il s'en trouve dans d'autres Contrées; ſurtout aux environs de Brampour, dans l'Indouſtan, où les Hollandois vont le prendre en échange pour leur Poivre.

Salpêtre. Le Salpêtre vient en abondance du Bengale, & le rafiné coûte trois fois plus que celui qui ne l'eſt pas. Les Hollandois ont un Magaſin à Choupar, qui eſt quatorze lieues au-deſſus de Patna; & de-là, ils font tranſporter leurs Salpêtres rafinés, par la Riviere, juſqu'à leur Comptoir d'Ouguely. Ils avoient fait venir des Chaudieres de Hollande, & pris des Rafineurs, pour faire eux-mêmes cette opération; mais elle ne leur a pas réuſſi, parce que les Indiens, irrités de ſe voir ôter le gain du rafinement, refuſerent de leur fournir du petit lait, ſans lequel il eſt impoſſible de blanchir le Salpêtre, qui n'eſt pas eſtimé, néanmoins, s'il n'eſt d'une blancheur tranſparente. (38).

L'Ambregris. On n'a jamais trouvé de Corail dans les Mers des Indes, non plus que dans les autres Par-

(38) Gautier Schouten nous apprend que la plus grande quantité de Salpêtre vient des Parties Septentrionales des grandes Indes; qu'on le tire ordinairement d'une Argile ou Terre noire, fauve, ou blanchâtre; & que celui qui ſe fait de ſimple terre, eſt le meilleur. Voici la méthode des Indiens: » Ils » creuſent un grand puits, » comme un puits à Sel, » qu'ils rempliſſent d'argi» le & de terre nîtreuſe, » & d'eau claire Ils les » mêlent & paîtriſſent en» ſemble, juſqu'à ce qu'el» les ſoient devenues com» me une bouillie, & que » l'eau en ait tiré tous les » ſels. La matiere la plus » groſſiere s'étant précipi» tée, on prend le plus » clair, & on le met dans » un autre grand trou, » mais un peu plus petit » que le premier, où cette » matiere claire s'étant de » nouveau précipitée, on » prend encore le plus » clair, qui ſurnâge, & » qui eſt une eau toute nî» treuſe. On la fait bouil» lir dans une poële de » fer; on l'écume ſouvent; » enfin, il ne demeure que » la ſubſtance du Salpêtre. *Tome II. page 267.*

ties de l'Océan. Cette production de la Nature eſt réſervée à la Méditerranée. Les Indes n'ont pas non plus d'ambre jaune, qui paroît réſervé au ſeul Rivage de la Pruſſe Ducale, dans la Mer Baltique. Mais il ſe trouve ſouvent de l'Ambre gris dans celles de l'Orient; & quelques Voyageurs en ont pris droit de prétendre qu'il s'y forme. Outre divers morceaux, d'une prodigieuſe groſſeur, que les Gouverneurs Portugais ont quelquefois rapportés de Goa & de Mozambique, on ſçait qu'à la Chine, c'eſt un uſage, dans les grands feſtins, de faire apporter, entre divers parfums, une grande quantité d'Ambre, & d'en brûler pour des ſommes conſidérables.

DROGUES DES INDES ORIENTALES.

On a déja remarqué, dans la Deſcription du Royaume de Boutan (39), que c'eſt de cette Contrée que vient la meilleure ſorte & la plus grande quantité de muſc.

Le Muſc.

Le plus eſtimé de tous les *Bezoars* eſt celui qu'on tire du Royaume de Golkonde. Il s'y trouve, comme on l'a déja fait obſerver auſſi (40), dans le ventre des Chevres, d'une Province au Nord-Eſt de cette Contrée, qui broutent un Arbriſſeau, dont les boutons & les bouts des branches lui donnent leur forme. C'eſt du moins, à cette raiſon, qu'on attribue la variété des figures de ce Bezoar. Les Habitans du Pays connoiſſent, en tâtant une Chevre, combien elle a de Bezoars, & la vendent à proportion du nombre. Ils lui coulent, pour cela, les deux mains ſous le ventre, qu'ils battent, en long, des deux côtés. Tous les Bezoars ſe rendent au milieu,

Le Bezoar.

(39) *Voyez* dans l'Article de ce Pays, la figure & la deſcription de l'Animal, qui porte le muſc. *Tome XXXVI.*

(40) *Voyez* les Voyages aux Mines de Diamans. *Tome XXXVI.*

DROGUES DES INDES ORIENTALES.

& l'on ne peut ſe tromper au compte. Leur rareté conſiſte dans la groſſeur, quoique les plus petits n'ayent pas moins de vertu que les gros. Mais on y eſt ſouvent trompé. L'impoſture a trouvé le ſecret de les groſſir, avec une pâte compoſée de gomme & d'autres matieres, à laquelle on donne même autant d'enveloppes que le Bezoar en a naturellement. Il y a deux moyens de reconnoître cette ruſe; l'un eſt de peſer le Bezoar, & de le faire tremper quelque-temps dans de l'eau tiede: ſi l'eau ne change point de couleur, & ſi le Bezoar ne perd point de ſon poids, il n'eſt pas falſifié. Le ſecond moyen eſt d'en approcher un fer pointu & rougi au feu: ſi le fer y entre & le fait riſſoler, c'eſt une preuve qu'il n'eſt pas naturel. Il en eſt du Bezoar de Golkonde, comme du Diamant; ſa cherté augmente à proportion de ſa groſſeur. Si cinq ou ſix Bezoars peſent une once, la valeur de cette once ſera depuis quinze juſqu'à dix-huit francs; mais un ſeul Bezoar, du poids d'une once, ne vaudra pas moins de cent francs. Il s'en trouve de quatre & cinq onces, qui ſe vendent juſqu'à deux mille francs.

Obſervation ſur le Bezoar de Golkonde.

Un Voyageur, qui n'eſt point indigne de confiance lorſqu'il parle ſur le témoignage de ſes propres yeux (41), raconte qu'ayant fait pluſieurs Voyages à Golkonde, avec le deſſein de s'inſtruire parfaitement de tout ce qui regarde le Bezoar, il fut long-tems ſans pouvoir apprendre dans quelle partie du corps de la Chevre ces pierres ſe trouvent. Enfin, l'occaſion qu'il eut d'en faire acheter pour ſoi-

(41) Tavernier, Tome IV. page 80 & ſuivantes. Edition *in*-12, de Paris, 1724.

xante mille roupies à quelques Agens des Compagnies de Hollande & d'Angleterre, diſpoſa les Marchands, qui avoient fait cette vente, à lui marquer de la reconnoiſſance. Il leur demanda quelques-unes des Chevres, qui portent le Bezoar. Cette propoſition les ſurprit. Ils répondirent qu'il étoit défendu ſous peine de mort, d'en faire ſortir de la Province. Cependant, continue le même Ecrivain, » ils revinrent, environ quinze jours » après, lorſque je ne penſois plus à eux; » & m'ayant demandé ſi mes Domeſtiques » étoient étrangers, ils parurent apprendre, » avec plaiſir, que je n'avois autour de moi, » que des Perſans. Ils ſe retirerent, ſans autre explication; mais une demie heure » après, je les vis reparoître avec ſix Chevres, que je conſidérai à loiſir. Ce ſont » de fort belles Bêtes, très hautes, & d'un » poil auſſi fin que la ſoye. Le Chef de ces » Marchands me pria de les accepter. Je fis » difficulté de les recevoir en pur don, & » je demandai ce qu'elles pouvoient valoir. » Après s'être fait preſſer long-temps, il » m'étonna beaucoup, en me diſant qu'une » des ſix Chevres valoit cent roupies, que » deux autres en valoient quatre, & qu'il » eſtimoit les trois dernieres à 4 roupies & $\frac{3}{4}$. » Je voulus ſçavoir ce qui cauſoit cette différence. On me répondit que l'une n'avoit » qu'un Bezoar, & que les autres en avoient, » ou deux, ou trois, ou quatre; ce qu'on » me fit voir ſur le champ, en leur battant » le ventre. La premiere en avoit un, de » belle groſſeur; & les cinq autres en avoient » entr'elles dix-ſept, & un demi, qu'on au- » roit pris pour la moitié d'une noiſette. » Comme il n'étoit qu'à demi formé, le

DROGUES DES INDES ORIENTALES.

DROGUES DES INDES ORIENTALES.

» dedans reſſembloit à une crotte molle de » Chevre.

Les Vaches & d'autres Animaux de l'Orient, produiſent des Bezoars, entre leſquels il s'en trouve, qui peſent quelquefois juſqu'à dix-ſept ou dix-huit onces: mais on en fait peu de cas; & ſix grains des Chevres de Golkonde ont plus d'effet, pour les maladies auxquelles ils ſont employés, que trente de l'autre. Cependant il faut diſtinguer celui des Singes, qu'on vante encore plus que celui des Chevres. Il eſt extrêmement rare. Il vient particuliérement d'une eſpece de Singes, qui n'eſt connue que dans l'Iſle Celebes. Ce Bezoar eſt rond, au lieu que l'autre eſt de diverſes figures. Les Portugais en donnent juſqu'à cent écus, lorſqu'il eſt de la groſſeur d'une noix. Ils le recherchent plus que toute autre Nation, parce que le regardant comme un puiſſant Antidote, il les raſſure contre la crainte du poiſon, dont ils ſe croyent ſans ceſſe menacés, de la part les uns des autres.

Pierre du Porc Epi.

La Pierre du *Porc-Epi*, qui ſe forme dans la tête de cet Animal, eſt encore plus recherchée que le Bezoar. Elle ſe vend quatre & cinq cens écus. Qu'elle trempe dans l'eau, un quart d'heure ſeulement, elle lui communique une amertume, qui n'a rien d'égal au monde. Le même Animal a quelquefois auſſi, dans le ventre, une autre Pierre, qui n'a pas moins de vertu; avec cette différence, que celle-ci ne perd rien de ſon poids, ni de ſa groſſeur, en trempant dans l'eau, & que l'autre ſouffre quelque déchet.

Pierre de Serpent.

La Pierre de Serpent eſt à peu près de la grandeur d'un liard de France. Elle tire quelquefois ſur l'ovale; c'eſt-à-dire, qu'étant épaiſſe au milieu, elle devient mince ſur les bords.

On prétend, aux Indes, qu'elle se forme sur la tête d'une espece particuliere de Serpens. Nos Voyageurs les plus sensés soupçonnent les Prêtres Idolâtres d'avoir donné naissance à cette opinion, & jugent que ce n'est qu'une composition de quelque drogue; d'autant plus qu'on ne l'achete que des Bramines. Mais il paroît certain qu'elle est d'une excellente vertu, pour toutes les morsures des Animaux venimeux. On fait, à la partie affligée, une incision, pour en faire sortir le sang; & lorsque cette Pierre y est appliquée, elle ne tombe qu'après avoir tiré tout le venin, qui s'amasse autour d'elle. Ensuite, pour la nettoyer, on prend du lait de femme, ou de vache, dans lequel on la fait tremper l'espace de dix ou douze heures, & qui reçoit une couleur d'apostume. Les Indiens employent deux moyens, pour connoître si la Pierre de Serpent est de bonne qualité: l'un est, de se la mettre dans la bouche; elle saute aussi-tôt, lorsqu'elle est bonne, & d'elle-même elle s'attache au palais: le second moyen est de la mettre dans un verre d'eau, qu'elle fait bouillonner sur le champ, lorsqu'elle n'est point falsifiée. On voit monter, de la Pierre qui est au fond, une sorte de petites vessies jusqu'à la surface de l'eau.

Droguis des Indes Orientales.

La *Pierre de Serpent au Chaperon*, passe aussi pour un Antidote. On a parlé plusieurs fois de cette espece de Serpent, qui a réellement une sorte de Chaperon, pendant derriere sa tête; & c'est derriere ce Chaperon, qu'on trouve la Pierre. On assure que la moindre est de la grosseur d'un œuf de Poule. Mais on n'en trouve point aux Serpens, qui ont moins de deux pieds de long. Cette Pierre, qui n'est pas dure, étant broyée contre une

Pierre de Serpent au Chaperon.

DROGUES DES INDES ORIENTALES.

Pierre commune, rend un limon qu'on fait détremper dans de l'eau, & qu'on avalle, pour chaſſer du corps toutes ſortes de venins. Les Serpens à Chaperons ſont plus rares, aux Indes Orientales, qu'en Afrique.

La Semencine.

La *Semencine*, cette fameuſe poudre à vers, dont les Anglois & les Hollandois font tant de cas, à l'exemple des Perſans, qu'ils la mettent en Dragées, vient d'une herbe, qui croît dans les Prés, & qui reçoit un nouveau prix de la difficulté qu'il y a toujours à recueillir ſa graine. Comme elle n'eſt bonne que dans ſa maturité, & que le vent en fait tomber alors une grande partie entre les herbes, où elle devient inutile, parce qu'on ne peut la toucher de la main ſans la corrompre, les Indiens ont beſoin d'adreſſe pour cette moiſſon. Ils prennent deux panniers à anſes, avec leſquels ils marchent dans les Prés, en remuant l'un de la droite à la gauche, & l'autre de la gauche à la droite, comme s'ils vouloient faucher l'herbe par le haut, c'eſt-à-dire, par l'épi; & ces deux mouvemens oppoſés font tomber la graine dans les Paniers. Ils apportent tant de ſoin à ne pas y toucher, que pour en faire la montre aux Marchands, ils la prennent dans de petites écuelles convenables à cet uſage. C'eſt dans les Pays de Boutan & de Kerman, qu'on recueille particuliérement la Semencine.

PIERRES PRE'CIEUSES DES INDES ORIENTALES.

Il n'y a proprement que deux Contrées dans l'Orient, d'où l'on tire en abondance diverſes ſortes de Pierres précieuſes; le Royaume de Pegu & l'Iſle de Ceylan. Le Pegu contient une Montagne, nommée Capelan, à douze journées, au Nord-Eſt, de *Siren*, qui paſſe pour la Capitale de cet Etat. C'eſt la Mine d'où ſe tire le plus grand nombre de Rubis,

Les Rubis. Deux Contrées d'où ils ſe tirent.

d'Epinelles,

d'Epinelles, qu'on appelle autrement Meres de Rubis, de Topaſes jaunes, de Saphirs bleus & blancs, d'Hyacinthes, d'Ametiſtes, & d'autres Pierres de différentes couleurs. On y en trouve une autre eſpece, que les Indiens appellent *Bacan*, de couleurs variées, mais ſi tendres qu'elles en ſont beaucoup moins eſtimées. Dans les Montagnes qui courent depuis le Pegu juſqu'au Royaume de Cambalu, il ſe trouve en quelques endroits des Rubis, mais plus de Rubis balais que d'autres, & beaucoup d'Epinelles, de Saphirs & de Topaſes. Ces Montagnes ont des Mines d'or. Elles produiſent auſſi de la Rhubarbe, dont on fait beaucoup de cas, parce qu'elle ne s'altere pas ſi vîte que celle des autres endroits de l'Aſie. Tavernier, qui s'étoit attaché particuliérement à la connoiſſance & au Commerce des Pierres précieuſes, aſſure qu'il en ſort pas tous les ans, du Pegu, pour cent mille écus de Rubis, & que dans le nombre de toutes ces Pierres, à peine s'en trouve-t-il une de trois ou quatre carats, qui ſoit belle; ce qu'il attribue à l'extrême jalouſie du Roi, qui n'en laiſſe ſortir aucune ſans l'avoir vûe, & qui retient toutes celles qui lui plaiſent. Tous les Rubis ſe vendent au poids que les Indiens nomment *Ratis*, qui eſt à 3 grains & $\frac{1}{2}$, ou $\frac{7}{8}$ de carat. Un Rubis, qui paſſe ſix Ratis, n'a plus de régle pour le prix. Le même Voyageur obſerve qu'on appelle Rubis, au Pegu, toutes les autres Pierres de couleur, & qu'on ne les diſtingue que par la couleur même. Ainſi, dans le langage des Pegouans, le Saphir eſt un Rubis bleu, l'Amethiſte un Rubis violet, la Topaſe un Rubis jaune, &c.

PIERRES PRECIEUSES DES INDES ORIENTALES.

L'autre endroit de l'Orient, d'où l'on tire

PIERRES PRE'CIEUSES DES INDES ORIENTALES.

des Rubis & d'autres Pierres colorées, eſt l'Iſle de Ceylan; ſurtout une Riviere de cette Iſle, qui vient des hautes Montagnes du centre. Comme les pluies la groſſiſſent beaucoup, & que trois ou quatre mois après leur chûte, elle devient, au contraire, fort baſſe, les Inſulaires font de longues recherches dans le ſable, où ils trouvent des Rubis, des Saphirs, & des Topaſes. Toutes les Pierres de cette Riviere ſont ordinairement plus belles & plus nettes que celles du Pegu.

Les Turquoiſes.

La Turquoiſe ne ſe trouve que dans la Perſe, & ſe tire de deux Mines; l'une, qui ſe nomme la vieille Roche, à trois journées de Meched, au Nord-Oueſt, près du gros Bourg de Nichabourg; l'autre, qui n'en eſt qu'à cinq journées, & qui porte le nom de la nouvelle Roche. Les Turquoiſes de la ſeconde Mine ſont d'un mauvais bleu, tirant ſur le blanc; auſſi ſe donnent-elles à fort bas prix. Mais, dès la fin du dernier ſiécle, le Roi de Perſe avoit défendu de fouiller dans la vieille Roche, pour tout autre que lui; parce que les Orfevres du Pays ne travaillant qu'en fil, & n'entendant pas l'art d'émailler ſur l'or, il ſe ſervoit, pour les garnitures de ſabres, de poignards & d'autres ouvrages, des Turquoiſes de cette Mine, au lieu d'émail, en les faiſant tailler & appliquer dans des chatons, ſuivant les fleurs, ou les autres figures, qu'elles forment naturellement.

Si les Indes Orientales ont des Emeraudes.

Quoique les Emeraudes ne ſoient pas rares dans les Indes Orientales, d'habiles Voyageurs prétendent que c'eſt une ancienne erreur de ſe figurer qu'elles en viennent originairement, & que la plûpart des Jouailliers ſe trompent encore aujourd'hui, lorſque voyant une Emeraude de couleur haute, tirant ſur

le noir, ils la nomment une Emeraude Orientale. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'on ne connoît, dans toute l'Aſie, aucun lieu d'où elles ſe tirent. Tavernier décide hardiment que jamais l'Orient n'en a produit. Il croit bien, dit-il, qu'avant la découverte des Indes Occidentales, les Emerandes venoient d'Aſie en Europe; mais elles étoient ſorties des ſources du Pérou. Il explique ce paradoxe, en aſſurant que les Amériquains, avant que nous les euſſions connus, trafiquoient dans les Iſles Philippines, où ils apportoient de l'or & de l'argent, mais plus d'argent que d'or, parce que la quantité de Mines d'or, qui ſe trouvent dans l'Orient, leur faiſoit trouver moins de profit dans le Commerce de ce métal. Aujourd'hui, continue-t-il, cet uſage dure encore; & les Péruviens paſſent tous les ans aux Philippines, avec deux ou trois Vaiſſeaux, dans leſquels ils ne portent que de l'argent, & des Emeraudes brutes. Ils ont même ceſſé d'y porter des Emeraudes, depuis qu'ils les envoyent toutes en Europe, par la Mer du Nord: ce qui n'empêchoit point, vers la fin du dernier ſiecle, qu'elles ne ſe donnaſſent, aux Indes, à vingt pour cent meilleur marché, qu'elles ne ſe ſeroient données en France. On lit encore, dans les mêmes Relations, que les Péruviens éant arrivés aux Philippines, les Indiens du Bengale, d'Arakan, du Pegu, & les Portugais de Goa, y portent toutes ſortes de toiles, & quantité de Pierres en œuvre, avec des ouvrages d'or, des étoffes de ſoye, & des tapis de Perſe, quoiqu'ils ne puiſſent rien vendre directement à ces Marchands d'Amérique. La défenſe en eſt portée ſi loin, que ſi quelqu'un obtenoit la permiſſion de retour-

PIERRES PRE'CIEUSES DES INDES ORIENTALES.

PIERRES PRE'CIEUSES DES INDES ORIENTALES.

ner de Goa en Eſpagne, par la Mer du Sud, il ſeroit obligé de donner ſon argent à quatre-vingt, ou cent pour cent, juſqu'aux Philippines, ſans pouvoir faire aucun Commerce, & de ſe ſoumettre à la même Loi, des Philippines, juſqu'à la Nouvelle Eſpagne.

Principales Pêcheries des Perles, dans l'Orient.

Il ne reſte rien à joindre aux éclairciſſemens qu'on a donnés dans pluſieurs articles, ſur les Mines de Diamans & ſur la Pêche des Perles. Cependant on doit obſerver que les principales Pêcheries des Perles, dans l'Orient, ſont, 1°. celle de *Bahren*, dans le Golfe Perſique: elle appartient au Roi de Perſe, qui entretient, dans l'Iſle de ce nom, une Garniſon de trois cens hommes, pour le ſoutien de ſes droits. 2°. Celle de *Catifa*, vis-à-vis de Bahren, ſur la Côte de l'Arabie Heureuſe. La plûpart des Perles, qui ſe pêchent dans ces deux lieux, ſe vendent aux Indes; & les Indiens étant moins difficiles qu'on ne l'eſt en Europe, tout y paſſe aiſément. Perles baroques ou rondes, chacune a ſon prix. On en porte auſſi quelques-unes à Balſora. Celles qui vont en Perſe & en Moſcovie ſe vendent à Bander-Abaſſi. Dans toute l'Aſie, on aime autant l'eau, qui tire ſur le jaune, que l'eau blanche; parce qu'on y eſt perſuadé que les Perles, dont l'eau eſt un peu dorée, conſervent toujours leur vivacité; au lieu que les blanches ne durent pas trente ans ſans la perdre, & que la chaleur du Pays, ou la ſueur de ceux qui les portent, leur fait prendre un vilain jaune. On remarque, à l'occaſion de ces deux Pêcheries, que le Prince Arabe, qui eſt demeuré en poſſeſſion de Maſcate, après l'avoir enlevé aux Portugais, compte entre ſes tréſors une des plus belles Perles du monde. Elle eſt moins eſti-

mable, pour ſa groſſeur, qui n'eſt que du poids d'un peu plus de douze carats, que pour ſa parfaite rondeur, & pour l'excellence de ſon eau, qui la rend preſque tranſparente. Le Grand-Mogol lui en a fait offrir inutilement juſqu'à cent vingt mille livres. PIERRES PRECIEUSES DES INDES ORIENTALES.

3°. La Pêcherie de Manar, dans l'Iſle de Ceylan. Ses Perles ſont les plus belles qu'on connoiſſe, pour l'eau & la rondeur; mais il eſt rare qu'elles paſſent trois ou quatre carats.

4°. Celle du Cap de Comorin, qui ſe nomme ſimplement *Pêcherie*, comme par excellence, quoique moins célebre aujourd'hui que celles du Golfe Perſique & de Ceylan.

5°. Enfin, celles du Japon, qui donnent des Perles aſſez groſſes & de fort belle eau, mais ordinairement baroques.

Ceux qui pourroient s'étonner de ce que l'on porte des Perles, en Orient, d'où il en vient un ſi grand nombre, doivent apprendre que dans les Pêcheries d'Orient il ne s'en trouve point de ſi grand poids que dans celles d'Occident; ſans compter que les Monarques & les Seigneurs de l'Aſie payent, bien mieux que les Européens, non-ſeulement les Perles, mais encore tous les joyaux qui ont quelque choſe d'extraordinaire, à l'exception néanmoins du Diamant.

Quoique les Perles de Bahren & de Catifa tirent un peu ſur le jaune, on n'en fait pas moins de cas que de celles de Manar; parce que tous les Orientaux prétendent qu'elles ſont mûres, ou cuites, & que leur couleur ne change jamais. On a fait une remarque importante ſur la différence de l'eau des Perles, qui eſt fort blanche dans les unes, & jaunâtre, ou tirant ſur le noir, ou plom- Obſervation ſur la couleur jaune des Perles.

PIERRES PRE'CIEUSES DES INDES ORIENTALES.

beuſe, dans les autres. La couleur jaunâtre vient, dit-on, de ce que les Pêcheurs vendant les huitres par monceaux; & les Marchands attendant quelquefois, pendant quinze jours, qu'elles s'ouvrent d'elles-mêmes pour en tirer les Perles, une partie de ces huitres, qui perdent leur eau dans cet intervalle, s'alterent juſqu'à devenir puantes, & la Perle eſt jaunie par l'infection. Cette obſervation paroît d'autant plus vraie, que dans toutes les huitres, qui ont conſervé leur eau, les Perles ſont toujours blanches. On attend qu'elles s'ouvrent d'elles-mêmes, parce qu'en y employant la force, comme on le fait pour celles qui ſe mangent, on pourroit endommager & fendre la Perle. Les huitres du Détroit de Manar s'ouvrent naturellement, cinq ou ſix jours plutôt que celles du Golfe Perſique; ce qu'il faut attribuer à la chaleur, qui eſt beaucoup plus grande à Manar, c'eſt-à dire, au dixiéme degré de latitude du Nord, qu'à l'Iſle de Bahren, qui eſt preſqu'au vingt-ſeptiéme. Auſſi ſe trouve-t-il peu de Perles jaunes, entre celles qui viennent de Manar. Il paroît, au fond, par le témoignage de tous les Voyageurs, que les Orientaux ſont du goût de l'Europe pour la blancheur. Ils aiment, comme nous, les Perles les plus blanches, les Diamans les plus blancs, le pain le plus blanc, & les femmes les plus blanches.

Autres obſervations ſur le temps & les conditions de leur Pêche.

On a donné, dans d'autres Articles, une aſſez curieuſe deſcription de la Pêche du Golfe Perſique & du Cap de Comorin: mais on y doit ajoûter que dans les Mers Orientales, elle ſe fait deux fois l'an; la premiere aux mois de Mars & d'Avril, & la ſeconde dans ceux d'Août & de Septembre. La vente des Perles ſe fait depuis le mois de Juin juſqu'au

mois de Novembre. Mais il ſe paſſe des années ſans aucune Pêche. Ceux qui entreprennent de faire pêcher veulent s'aſſurer auparavant du ſuccès. Ils envoyent, ſur les bancs de la Pêcherie, ſept ou huit Barques, dont chacune rapporte un millier d'huitres. On les ouvre; &, s'il ne ſe trouve pas, dans chaque millier, pour la valeur de cinq *Fanos* de Perles, c'eſt-à dire, d'environ un demi écu de notre monnoie, on conclut que la Pêche ne ſera pas aſſez bonne pour compenſer les frais, & l'on y renonce pour toute l'année.

PIERRES PRE'CIEUSES DES INDES ORIENTALES.

Les Marchands ſont obligés d'acheter les huitres au haſard, & de ſe contenter de ce qu'ils y trouvent. Les groſſes Perles ſont rares, ſurtout à la Pêcherie de Ceylan. La plûpart ſont des Perles à l'once, & à piler. Il s'en trouve quelques-unes d'un demi grain, & d'un grain; mais celles de deux ou trois carats paſſent pour une rencontre extraordinaire. Dans les bonnes années, le millier d'huitre vaut juſqu'à ſept Fanos, & la Pêche de Manar monte à plus de cent mille piaſtres. Pendant que les Portugais y étoient les Maîtres, ils prenoient un droit ſur chaque Barque. Les Hollandois qui leur ont ſuccédé, tirent huit piaſtres de chaque Plongeur, & quelquefois neuf. Cet impôt leur a quelquefois rapporté juſqu'à dix ſept mille deux cens piaſtres, ſans qu'ils puiſſent être accuſés de concuſſion, parce qu'ils s'obligent à défendre les Plongeurs contre les Malabares, leurs Ennemis, qui viennent pendant la Pêche, avec des Barques armées, & qui cherchent à les enlever pour l'eſclavage. Les Hollandois entretiennent, dans cette intervalle, quelques petits Bâtimens pour la garde de la Pêcherie. Les meilleures années, pour la Pêche des Perles, ſont les plus pluvieuſes.

Comment les huitres Perlieres s'achetent

PIERRES TRE'CIEUSES DES INDES ORIENTALES.

Elles ne ſe vendent point, comme en Europe, au poids de carat, qui eſt de quatre grains, c'eſt-à-dire, le même que celui des Diamans. L'Aſie a ſes propres poids. Aux Indes, ſurtout dans l'Indouſtan, & dans les Royaumes de Golkonde & de Viſapour, elles ſe peſent par Ratis, qui eſt un huitiéme moins que le Carat. En Perſe, on les peſe par *Abas*; & l'Abas ne differe du Ratis que par le nom. C'étoit autrefois à Goa, que ſe faiſoit le plus grand négoce des Diamans, des Rubis, des Saphirs, des Topaſes & des Perles. Les Mineurs & les Marchands y apportoient de toutes parts ce qu'ils avoient de plus précieux, parce que la vente y étoit libre; au lieu que dans leurs Pays, ils ne pouvoient rien montrer de beau, ſans s'expoſer à l'avidité de leurs Princes, qui employoient la violence pour ſe rendre Maîtres du prix. A la vérité, les Portugais des Indes ont, pour les Perles, un poids particulier, qu'ils nomment *Chegos*, & dont nulle autre Nation ne fait uſage, en Aſie, en Amérique, ni même en Europe: mais quoiqu'ils vendent les Perles à ce poids, dans tous les lieux où ils commandent, ils ne laiſſent pas de les acheter par Carats, par Ratis, ou par Abas, ſuivant les lieux d'où les Marchands les apportent.

Comment les Perles ſe vendent.

SOYES DES INDES ORIENTALES.

C'eſt dans l'étendue des Etats du Grand-Mogol que ſe font les plus belles Etoffes de Soye & de Coton, qui nous viennent des Indes; & quoiqu'on recueille de la Soye & du Coton dans preſque toutes les Parties de l'Orient, il ſemble que l'induſtrie & l'ardeur du travail ſoient le partage des Sujets de ce vaſte Empire (42). Le ſeul Village de Kaſam-

(42) On ne parle point de la Chine, qui ne peut être proprement compriſe ſous le nom d'Indes Orientales.

bazar, dans le Bengale, fournit tous les ans jusqu'à vingt-deux mille bales de Soye, chacune du poids de cent livres. On compte que les Européens en achetent six ou sept mille. Ils en enleveroient davantage, s'ils n'y trouvoient beaucoup d'opposition de la part des Marchands Mogols & Tartares, qui en prennent autant; & le reste demeure aux Habitans mêmes du Pays, pour la fabrique de leurs Etoffes. On remarque, à l'égard des Soyes crues, qu'il ne s'en trouve de naturellement blanches que dans la Palestine, & que les Marchands d'Alep & de Tripoli n'en tirent même qu'avec peine une petite quantité. La Soye de Kasambazar est jannâtre, comme toutes les Soyes crues qui viennent de Perse & de Sicile. Mais les Habitans de ce Village ont l'art de la blanchir, avec une lessive, composée des cendres de l'Arbre qu'on nomme Figuier d'Adam, & qui la rend aussi blanche que la Soye de Palestine.

SOYES DES INDES ORIENTALES.

Couleur naturelle des soyes crues.

Il n'y a point de Pays dans les Indes, où le travail des Soyes s'exerce avec plus de constance & d'habileté que dans le Royaume de Guzarate, surtout dans les deux Cantons de Surate & d'Amadabath. Il s'y fait, non-seulement toutes sortes d'étoffes, mais diverses especes de beaux tapis, soye & or, ou soye, or & argent, ou tout de soye. Les Chites, ou Toiles de coton peintes, qu'on nomme *Calmandar*, c'est-à-dire, faites au pinceau, se fabriquent particuliérement dans le Royaume de Golkonde, surtout aux environs de Masulipatan. Entre les Chites imprimées, on met une grande différence, qui vient autant du degré de finesse des toiles que de celle de l'impression. La plûpart des toiles blanches s'apportent crues à Renonsari & à Baroche, deux Can-

SOYES DES INDES ORIENTALES.

tons extrêmement favorables pour les blanchir, à cauſe des belles Prairies & de la quantité de Limons, qui ſe trouvent dans le voiſinage; car ces toiles ne ſont jamais d'un beau blanc, ſi elles ne paſſent par l'eau de Limon. Il y en a de ſi fines, que s'il en faut croire Tavernier, un Ambaſſadeur Perſan, qui revenoit de la Cour du Grand-Mogol, préſenta au Roi, ſon Maître, une Noix de Cocos, de la groſſeur d'un œuf d'Autruche, dont on tira un turban long de ſoixante aunes, & d'une toile ſi fine, qu'on avoit peine à juger de ce qu'on tenoit dans la main. Le même Voyageur ajoûte qu'il apporta lui-même en France, une once de fil, dont la livre coûtoit ſix cens Mamoudis (43), & que toute la Cour fut ſurpriſe de voir un fil, ſi délié, qu'il échappoit preſqu'à la vûe. Les cotons filés & non filés ſortent de toutes les Parties des Indes; mais il n'en paſſe guéres de non filés en Europe, parce que cette Marchandiſe eſt de peu de valeur & cauſe trop d'embarras. Ils ne ſe tranſportent qu'à la Mer rouge, à Ormus, à Balſara, & quelquefois aux Iſles de la Sonde & aux Philippines. Pour les Cotons filés la Compagnie de Hollande & celle d'Angleterre en tranſportent beaucoup en Europe, mais ce n'eſt pas des plus fins. Elles ne prennent que les eſpeces qui ſervent à faire des méches de chandelle & des bas, ou qui peuvent être mêlées dans les fonds des étoffes de Soye. Les fines ne ſont d'aucun uſage dans nos Climats.

(43) Un Mamoudi valoit, de ſon temps, douze ſous de France.

§ VI.

Voitures des Indes Orientales, & maniere d'y voyager.

VOITURES DES INDES-ORIENTALES.

ON ne connoît point, aux Indes, l'uſage des Chevaux, des Anes, ni des Mules, pour les Voyages, & pour les Voitures. Tout ſe tranſporte ſur des Bœufs, & ſur des Chameaux, ou dans des Charettes traînées par des Bœufs. La charge ordinaire d'un Bœuf eſt de trois cens, ou trois cens cinquante livres. Tous les Voyageurs parlent, avec étonnement, de la rencontre qu'on fait quelquefois de dix ou douze mille Bœufs, pour le tranſport des riz, des bleds & des ſels, dans les lieux où ſe font les échanges de ces denrées, en portant du riz où il ne croît que du bled, du bled où il ne croît que du riz, & du ſel où la Nature en a refuſé. Les Chameaux ſont particuliérement deſtinés à porter le bagage des Grands. Dans les Terres du Grand-Mogol, qui ſont fort bien cultivées, tous les champs ſont fermés de bons Foſſés, ou accompagnés d'un Réſervoir d'eau, en forme d'Etang, pour les arroſer. Cet uſage eſt très incommode pour les Voyageurs, qui ne peuvent rencontrer ces nombreuſes caravanes, dans des Paſſages étroits, ſans ſe voir obligés d'attendre, quelquefois deux ou trois jours, que le chemin devienne libre. Ceux qui conduiſent les Bœufs n'ont pas d'autre profeſſion. Ils n'habitent dans aucun lieu fixe. Ils menent avec eux leurs femmes & leurs enfans. Les uns ont cent Bœufs ſous leurs ordres, & d'autres plus ou moins; mais ils reconnoiſſent tous un Chef, qui tranche

VOITURES DES INDES ORIENTALES.

du Prince, & qui porte toujours une chaîne de perles pendue au cou. Si la Caravane, qui porte le bled, & celle, qui porte le riz, viennent à ſe rencontrer, il s'éleve ſouvent de ſanglantes querelles pour le pas. Un Voyageur raconte que le Grand-Mogol, conſidérant un jour combien ces querelles étoient nuiſibles au Commerce & au tranſport des vivres, dans ſes Etats, fit venir, à la Cour, les Chefs des deux Caravanes, & qu'après les avoir exhortés à mieux vivre enſemble, il leur fit préſent, à chacun, d'un leck de roupies, & d'une chaîne de perles, pour établir l'égalité de leur rang par celle de ſes faveurs.

Voituriers des Indes, & leurs uſages.

On fera mieux comprendre cette maniere de voiturer dans les Indes, ſi l'on obſerve qu'entre les Tribus Idolâtres, dont on donne le dénombrement, il y en a quatre, diſtinguées par le nom de Mouris, chacune d'environ cent mille Ames, qui n'habitent que ſous des Tentes, & dont l'unique métier eſt de tranſporter les denrées d'un Pays à l'autre. La premiere ne ſe mêle que du bled; la ſeconde du riz; la troiſiéme des légumes; & la quatriéme du ſel, qu'elle recueille depuis Surate juſqu'au Cap de Comorin. Ces quatre Tribus ont une autre diſtinction. Leurs Prêtres marquent ceux de la premiere, au milieu du front, d'une gomme rouge, de la grandeur d'un écu, & leur font, le long du nez, une raie, ſur laquelle ils plaquent quelques grains de bled, en forme de roſe. Ceux de la ſeconde ſont marqués, aux mêmes endroits, d'une gomme jaune, avec des grains de riz; & ceux de la troiſiéme, d'une gomme griſe, avec des grains de millet. Ceux de la quatriéme portent, pendue au cou, dans un ſac, une maſſe de ſel, qui eſt quelquefois de huit

ou dix livres, parce que la peſanteur en augmente la gloire, & dont ils ſe frappent l'eſtomac à l'heure de leur priere. Ils ont tous, en écharpe, un cordon, d'où pend une petite boëte d'argent, de la groſſeur d'une noiſette, dans laquelle ils conſervent un écrit ſuperſtitieux qu'ils ont reçu de leurs Prêtres. Ils en mettent auſſi à leurs Bœufs, du moins à ceux pour leſquels ils ont une affection particuliere. L'habit des femmes n'eſt qu'une ſimple toile, ou blanche, ou teinte, qui fait cinq ou ſix tours, de la ceinture en bas; ce qui la feroit prendre pour trois ou quatre jupons l'un ſur l'autre. De la ceinture en haut, elles ont la peau découpée en fleurs, qu'elles peignent de diverſes couleurs, avec le jus de quelques racines, & qu'on prendroit ainſi pour une étoffe à ramage.

Voitures des Indes Orientales.

Pendant que les hommes chargent leurs animaux, les femmes plient leurs Tentes. Ils ſont ſuivis de leurs Prêtres, qui élevent, dans la Plaine où ils ſont campés, une Idole en forme de Serpent, autour d'une perche de ſix ou ſept pieds de haut. Le Bœuf, qui eſt deſtiné à la porter, paſſe auſſi pour un objet de vénération.

Les Caravanes de Charettes ne paſſent point d'ordinaire le nombre de deux cens. Chaque Charette eſt traînée par dix ou douze Bœufs, & accompagnée de quatre Soldats, qui ſont payés par le Marchand; deux de chaque côté, pour tenir les bouts de deux cordes, qui traverſent la Voiture, & qui étant tirées avec force dans les pas difficiles, empêchent qu'elles ne verſent.

Caravanes de Charettes.

La maniere commune de voyager eſt ſur des Bœufs, qui tiennent lieu de Chevaux. Leur allure eſt aſſez douce; mais lorſqu'on

Montures pour les Voyages.

VOITURES DES INDES ORIENTALES.

en achete un, pour le monter, on prend garde que ſes cornes n'ayent pas plus d'un pied de hauteur, parce que ſi elles étoient plus longues, il ſeroit à craindre qu'en ſe débattant, à la moindre piquûre des mouches, il n'en donnât dans l'eſtomac du Cavalier. Ces Animaux ſe laiſſent manier, avec autant de docilité qu'un Cheval; quoiqu'ils n'ayent, pour mords, qu'une corde paſſée par le tendon du muffle ou des narines. Dans les terres unies & ſans pierres, on ne les ferre point: mais la crainte des cailloux & de la chaleur, qui pourroient gâter la corne, oblige de les ferrer dans les lieux rudes. La Nature leur a donné, dans les Indes, une groſſe boſſe ſur le dos; elle arrête un collier de cuir, de quatre doigts de largeur, qu'on leur jette ſur le cou pour les atteler.

Caroſſes Indiens.

Les Indiens ont auſſi, pour leurs Voyages, de petits Caroſſes fort legers, qui peuvent contenir deux perſonnes; mais on s'y met ordinairement ſeul, pour y être plus à l'aiſe, & pour avoir ſes meilleures hardes avec ſoi. On y trouve une Cave qui ſert à porter les proviſions de bouche. Ils ne ſont traînés que par deux Bœufs (43). Les couſſins, les rideaux & les autres commodités, y ſont fournis abondamment; mais ces Voitures ne ſont pas ſuſpendues. On ne ſera pas ſurpris que les Bœufs, qu'on y attele, coûtent juſqu'à cinq cens roupies, ſi l'on conſidère qu'ils ſont capables de faire des Voyages de ſoixante journées, à quinze lieues par jour, & toujours au trot. Au milieu de la journée, on leur donne, à chacun, deux ou trois pelottes de farine de froment, paîtrie avec du beurre & du ſucre noir. Le ſoir, leur ordinaire eſt de pois chiches, concaſſés,

(43) *Voyez* la Figure au Tome XXXVIII.

& trempés une demie-heure dans de l'eau. Le loyer d'un Caroſſe eſt ordinairement d'une roupie par jour.

VOITURES DES INDES ORIENTALES.

Ceux qui ne veulent rien épargner pour leur commodité prennent un Palankin, dans lequel on voyage fort à l'aiſe. C'eſt une ſorte de lit, long de ſix ou ſept pieds, & large de trois, avec un petit baluſtre qui regne à l'entour. Une canne de Bambou, qu'on plie de bonne heure, pour lui faire prendre la forme d'un arc, ſoutient la couverture du Palankin, qui eſt de ſatin, ou de brocard; & lorſque le Soleil donne d'un côté, un Valet, qui marche à pied, prend ſoin d'abaiſſer cette eſpece de toît. Un autre Valet porte, au bout d'un bâton, une rondache d'ozier, couverte de quelque belle étoffe, pour ſeconde défenſe contre l'ardeur du Soleil, ſurtout lorſque le Voyageur ſe tourne & ſe trouve expoſé à ſes rayons. Les deux bouts de la canne ſont attachés aux deux extrêmités du Palankin, entre deux bâtons qui la traverſent en ſautoir. Trois hommes à chaque bout, portent la Voiture ſur leurs épaules, & marchent plus vîte que nos Porteurs de Chaiſſe. Si l'on veut faire diligence, on prend douze hommes, qui ſe relaient, & qui font juſqu'à trize ou quatorze lieues dans un jour. Leurs payes ne ſont que de quatre roupies par mois.

Palankins de Voyage.

Mais, dans quelque Voiture qu'on voyage aux Indes, l'uſage des perſonnes au-deſſus du commun eſt de ſe faire eſcorter de vingt ou trente hommes, armés, les uns d'arcs & de fléches, les autres de mouſquets. On ne leur donne pas plus qu'aux Porteurs; & leur office eſt non-ſeulement de faire honneur à ceux qui les employent, mais de veiller auſſi

Eſcortes.

VOITURES DES INDES ORIENTALES.

pour leur défenſe. Dans les Villes où on les prend, ils ont un Chef, qui répond de leur fidélité.

Vivres.

Les Villages Mahométans ſont aſſez bien pourvûs de Poules, de Pigeonneaux, & même de groſſe viande; mais dans les lieux, qui ne ſont habités que par des Banians, on ne trouve que de la farine, du riz, des herbes & du laitage. Les grandes chaleurs des Indes obligeant les Voyageurs, qui n'y ſont pas accoutumés, de marcher la nuit pour ſe repoſer le jour, ils doivent ſortir des Bourgs fermés, au coucher du Soleil, s'ils ne veulent être expoſés à de grandes difficultés de la part des Commandans, qui refuſent de faire ouvrir les portes plus tard, parce qu'ils répondent des vols qui ſe font dans l'étendue de leur Gouvernement. Ceux, qui craignent les obſtacles, n'entrent dans ces lieux que pour y prendre des vivres; & ſortant de bonne heure, ils campent dehors ſous quelque arbre, où ils attendent l'heure commode pour la marche.

Cherafs, ou Changeurs pour les Monnoies.

Dans les Indes, un Village eſt bien petit, s'il ne s'y trouve un de ces Changeurs, qui ſe nomment *Cherafs*, & qui ſervent de Banquiers pour les remiſes d'argent ou pour les Lettres de Change. Mais le Change eſt ordinairement fort haut, parce que ceux qui avancent leur argent, ſont expoſés au riſque de le perdre, lorſque les Voyageurs ſont volés. Ils ont d'ailleurs, un uſage fort incommode pour les payemens. Leur maxime eſt toujours qu'une piéce ancienne, d'or ou d'argent, vaut moins que celles qui ſont nouvellement battues; parce que les vieilles ayant ſouvent paſſé par les mains, elles en ſont devenues plus legeres. Si l'on n'explique pas

soigneusement qu'on veut être payé en argent neuf, on ne reçoit que d'anciennes pieces, sur lesquelles on perd, en effet, trois ou quatre pour cent. Il se trouve fort peu d'argent faux; & si le hasard en faisoit découvrir une piece, dans le payement qu'on a reçu, il vaudroit mieux la couper & la perdre que d'en porter ses plaintes, parce qu'il y a de fâcheux risques à courir. On seroit obligé de rendre le sac à celui qui l'a donné; ce qui continueroit d'aller de l'un à l'autre, jusqu'à ce que le Faux-Monnoyeur fût découvert; & son châtiment seroit d'avoir le poing coupé. Si l'on ne parvenoit point à le découvrir, ceux qui ont reçu & donné l'argent n'en seroient pas moins condamnés à quelque amende. Cette rigueur apporte de grands profits aux Cherafs. Personne ne voulant faire ou recevoir un payement sans leur avoir fait examiner les especes; leur droit, pour ce service, est d'un seiziéme pour cent. Ils poussent l'avidité si loin, que pour ne rien perdre des plus legeres parties d'or, qui restent sur la pierre de touche, où se fait l'essai, ils ont une méthode qui n'est point encore connue des Européens: c'est de les tirer, avec une petite balle, composée de poix noire & de cire molle, dont ils frottent la pierre; & la brûlant au bout de quelques années, ils y trouvent l'or qu'ils y ont pû ramasser.

VOITURES, DES INDES ORIENTALES.

A l'égard de l'or ou de l'argent, qui sortent du tréſor des Souverains, on y apporte tant de précautions, que la fraude est impossible. Rhoe & Tavernier, qui s'étoient fait une étude particuliere de ces observations, s'accordent à rapporter que tout l'argent qui entre dans le *Sarquet*, qui est le tréſor du Grand-Mogol, est jetté d'abord dans un grand feu

VOITURES DES INDES ORIENTALES.

de charbon. Lorſque les pieces ſont rouges, on éteint le feu à force d'eau. S'il s'en trouve quelqu'une, où l'on apperçoive la moindre marque d'aloi, elle eſt auſſi-tôt coupée. Autant de fois qu'elles entrent au tréſor, on les frappe d'un Poinçon, qui y fait un petit trou, ſans les percer. On en voit qui ont ſept ou huit de ces trous, c'eſt-à-dire, qui ſont entrés ſept ou huit fois au tréſor. Elles ſont renfermées par mille, dans des ſacs, avec les Sceaux du Grand Tréſorier, auxquels on ajoute depuis quel temps elles ſont battues.

§ VII.

Arbres & Plantes particulieres du Japon.

INTRODUCTION.

IL manqueroit une partie eſſentielle à l'Hiſtoire des Plantes Orientales, ſi l'on n'y joignoit pas celles du Japon; & je les dois d'ailleurs à ma promeſſe, après m'être diſpenſé, par de juſtes raiſons, de les donner dans la Deſcription de cette Contrée. L'excellence de leur ſource, c'eſt-à-dire, le mérite de Kæmpfer, qui les a recueillies particuliérement dans un Ouvrage Latin, ſous le titre d'*Amenités Etrangeres* (44), d'après lequel l'Auteur de la nouvelle Hiſtoire du Japon les a publiées dans notre Langue, eſt un autre motif pour les adopter dans ce Recueil.

PLANTES BACCIFERES.

Le Japon a pluſieurs eſpeces de Laurier, qui portent en général le nom de *Tſus-noki* (45). Celui qui ſe nomme particuliérement

(44) *Amœnitatum exoticarum, &c Faſciculi quinque.* Lemgoviæ, chez Meyer. 1712 *in*-4°.

(45) Tſus, ſignifie un Laurier; Ki, Plante ou Arbre; & No eſt l'Article. Ainſi, Tſus-No-Ki veut dire Plante de Laurier.

ARBRES ET PLANTES DU JAPON.

Kuro-Tſons, ou *Proh-Tſons*, eſt un Laurier à groſſes baies, d'un pourpre obſcur, dont les feuilles ſont quelquefois fort larges, quelquefois étroites & ondées. L'Aka Tſutſu en eſt un autre, à feuilles larges & à baies rouges aſſez groſſes.

Diverſes eſpeces de Lauriers.

Le *Sſio*, nommé vulgairement *Kuſ-No-ki*, ou *Nambok*, eſt un Laurier qui donne du Camphre, ſurtout par ſes racines. Il eſt de l'épaiſſeur & de la hauteur de nos Tilleuls. On en tire le Camphre, dans la Province de Saxuma & dans les Iſles de Gotto, où il croît uniquement, par la décoction des racines & du bois, coupés en petits morceaux. Mais quoiqu'on le ſublime enſuite, il eſt plus de quatre-vingt fois à meilleur marché que celui de Borneo, qui ſe tire des arbres par de ſimples inciſions entre l'écorce & le bois. L'arbre Japonois a peu de branches. Son écorce eſt dure & d'un gris obſcur; mais celle des jeunes branches eſt biſe, gluante & s'éleve aiſément. La moëlle en eſt dure & ligneuſe. Le bois eſt naturellement blanc; mais en ſe ſéchant, il prend une petite teinture de rouge. Quoique peu ſerré, il a des fibres aſſez dures, qui le rendent propre à faire des Cabinets; mais, à meſure que ſa réſine s'évapore, il devient raboteux. Les plus beaux Cabinets du Japon ſont de la racine de cet Arbre, & de celle du *Fatz-no-ki*. Les veines & les nuances de l'une & de l'autre ont beaucoup d'agrément.

Le Sſio, Camphrier du Japon.

Suivons l'Auteur dans ſa Deſcription. Les feuilles du Camphrier Japonois tiennent à des pédicules aſſez longs, qui rougiſſent un peu, après avoir été verds d'abord. Elles ſont toujours ſeules, ſans ordre, membranceuſes, de forme tirant ſur l'ovale, pointues à l'ex-

ARBRES ET PLANTES DU JAPON.

trêmité, ondées ſur les bords, ſans être dentelées; avec beaucoup de fibres, d'une couleur plus pâle. Le deſſus eſt d'un verd foncé, mais luiſant; le deſſous a la couleur de l'herbe & la douceur de la ſoie. Le nerf, qui eſt prominent des deux côtés, eſt d'un verd blanchâtre, & jette ſes rameaux en arc, le long de la feuille. De ces rameaux, il en ſort d'autres plus déliés. L'extrêmité des fibres forme aſſez ſouvent de petits poreaux, qui ſont particuliers à cet arbre. Lorſqu'il eſt dans toute ſa grandeur, il commence à pouſſer de petites fleurs, aux mois de Mai & de Juin. Elles naiſſent, aux extrêmités des petites branches, ſous les pédicules des feuilles; & leurs propres pédicules ſont d'un tiers plus courts que ceux des feuilles, fort menus, diviſés en petites branches, dont chacune porte une fleur blanche hexapetale, avec neuf étamines; trois au milieu, & les ſix autres diſpoſées en rond, autour des premieres. A meſure que le calice augmente, la graine meurit; & dans ſa maturité, elle eſt de la groſſeur d'un pois, luiſante & d'un pourpre foncé. Sa figure eſt ronde, allongée comme une Poire, avec une petite enveloppe de couleur tirant ſur le pourpre, d'un goût de Camphre giroflé. Elle renferme un noyau, de la groſſeur d'un grain de Poivre, dont l'écorce eſt d'un noir luiſant, & qui ſe ſépare en deux. Il eſt de nature huileuſe, & d'un goût fade.

Le Na, ou Nagi.

Le *Na*, qu'on nomme vulgairement (46)

(46) Il faut ſe rappeller que les caracteres Chinois ſont en uſage au Japon, parmi les Lettrés, quoique la forme en ſoit un peu différente. Ainſi, le premier nom eſt celui dont les Lettrés Japonois ſe ſervent pour exprimer le caractere Chinois, qui marque la Plante.

ARBRES ET PLANTES DU JAPON.

Nagi & *Tſikkburaſiba*, eſt une eſpece de Laurier fort rare (47), qui paſſe au Japon pour un arbre de bonne augure. Il conſerve ſes feuilles toute l'année. Des Forêts, où la nature le produit, on le tranſporte dans les Maiſons, & jamais on ne l'expoſe à la pluie. Sa grandeur eſt celle d'un Ceriſier. Le tronc en eſt fort droit. Son écorce eſt de couleur bai-obſcur. Elle eſt molle, charnue, d'un beau verd dans les petites branches, & d'une odeur de ſapin balſamique. Son bois eſt dur, foible & preſque ſans fibres; ſa moëlle eſt à-peu-près de la nature du Champignon, & prend la dureté du bois dans la vieilleſſe de l'arbre. Les feuilles naiſſent deux à deux, ſans pedicules. Elles n'ont point de nerfs, leur ſubſtance eſt dure; enfin elles reſſemblent fort à celles du Laurier d'Alexandrie. Les deux côtés ſont de même couleur, liſſes, d'un verd obſcur, avec une petite couche de bleu, tirant ſur le rouge, larges d'un grand pouce, & longues à proportion. Sous chaque feuille, ſortent trois ou quatre étamines blanches, courtes, velues, mêlées de petites fleurs, qui laiſſent, en tombant, une petite graine rarement dure, à-peu-près de la figure d'une Prune ſauvage, & d'un noir purpurin dans ſa maturité. La chair en eſt inſipide & peu épaiſſe. Cette baie renferme une petite noix ronde, de la groſſeur d'une Ceriſe, dont l'écaille eſt dure & pierreuſe, quoique mince & fragile. Elle contient un noyau, couvert d'une petite peau rouge, d'un goût amer & de figure ronde, mais ſurmonté d'une pointe, qui a ſa racine dans le milieu du noyau même.

(47) Kæmpfer le définit, *Laurus, julifera, folio ſpecioſo enervi.*

ARBRES ET PLANTES DU JAPON.

L'Ajikuba. L'*Ajikuba* eſt un grand Arbriſſeau, dont les rejettons ſont d'un verd clair, pleins de nœuds, & d'une ſubſtance graſſe. Sa feuille eſt ſemblable à celle de l'Yeuſe, un peu tournée. Sa fleur, portée ſur un aſſez gros piſtile, eſt tripetale, d'un pourpre tirant ſur le rouge, & preſque de la grandeur d'un grain de Poivre. Son fruit eſt rouge, oblong, aſſez gros, d'une chair blanche & douçatre, qui renferme un noyau dur, & d'un goût âcre.

Le Taraijo. Le *Taraijo*, vulgairement *Onimatſi*, eſt une eſpece de Laurier-Ceriſe, dont les fleurs ſont à quatre petales, odorantes, d'un jaune pâle, & ramaſſées en grand nombre ſous les aiſſelles des feuilles. Son fruit, qui contient quatre ſemences, eſt rouge, de la groſſeur d'une Poire, & de la figure du Poirier. On le cultive dans les Jardins, où il conſerve toujours ſa beauté.

Le Sankitz. Le *Sankitz*, vulgairement *Jamma-Tadſi-Banna*, eſt un petit *Chame-Ceraſus* à feuilles de Ceriſier ſauvage, diſpoſées en rond. Ses fleurs ſont pentapetales, & reſſemblent à celles du Muguet. Son fruit eſt un peu rouge, plus gros qu'un pois, d'un goût doux & ſtyptique, avec un noyau blanc, dur & tranſparent.

Le Quackitz. Le *Quackitz*, vulgairement *Tianna-Tadſi-Banna*, eſt un autre *Chame-Ceraſus*, qui ne quitte jamais ſes feuilles. Ses fleurs & ſon fruit reſſemblent à ceux du Sankitz. Mais on en diſtingue une eſpece qui a ſes feuilles ſemblables à celles du Saule, excepté qu'elles ſont ſemées de petites bulles. Sa fleur, ſemblable à celle du Dulcamara, eſt portée ſur des petales recourbés en arriere.

Le Nanſtokf. Le *Nandſtokf*, vulgairement *Nattin* ou *Nandin-Tſikku*, eſt un Arbriſſeau d'environ

la hauteur d'une coudée, qui de loin a l'apparence d'un Roſeau. Ses branches ſont diſpoſées l'une vis-à-vis de l'autre, & s'étendent à angles droits. Ses feuilles ſont longues d'un pouce & demi, & figurées comme celles du Saule. Ses fleurs ſont blanches, à cinq petales, ſemblables à celles du Solanum ligneux, & ne durent qu'un jour. Ses baies ſont rouges, de la groſſeur d'un pois, & contiennent deux ſemences de figure hemiſphérique.

Le *Nyſimi-Motſi*, vulgairement *Tanua-Wattaſi*, n'eſt que le Troeſne commun. Le Nyſimi-Motſi.

Le *Jubeta* eſt un Arbre de la groſſeur du Prunier, dont les fleurs & les baies reſſemblent à celles du Troeſne. Son écorce eſt verdâtre. Ses feuilles ſont en grand nombre, diſpoſées l'une vis-à-vis de l'autre, de figure ovale, tendres, & ſujettes à ſe flétrir bientôt. Le noyau eſt blanc, d'un goût aſtringent & cauſtique. Ses baies paſſent pour venimeuſes. Le Jubeta.

Le *Kooki*, vulgairement *Kuko* & *Numi-Guſſari*, eſt un Troeſne épineux, dont les feuilles ſont en très grand nombre, ovales & longues d'un pouce, ſans aucune découpure. Ses fleurs, qui naiſſent une ou deux ſur chaque pedicule, ſont de couleur purpurine, à cinq petales, & reſſemblent à la fleur d'Hyacinthe. On ſe ſert, en Médecine, de ſes baies & de ſes ſemences, auſſi bien que de ſes feuilles, dont l'infuſion ſe boit en maniere de Thé. Le Kooki.

Le *Fechofatz*, eſt un Arbre de grandeur médiocre, & fort branchu, dont les feuilles, qui naiſſent en grand nombre à l'extrêmité des petits rameaux, ſont longues de deux pouces, pointues à leur commencement, & Le Fechofatz.

ARBRES ET PLANTES DU JAPON.

terminées en ovale, épaiſſes, dures, & légérement crénelées. Ses fleurs ſont ramaſſées en épis. Ses baies ſont rouges, & de la groſſeur d'une Ceriſe. Le goût de leur chair eſt ſauvage ; & celui du noyau, qui eſt partagé en deux, eſt aſtringent.

Le Kemboku. Le *Kemboku*, vulgairement *Rumgambokf* & *Sakaki*, eſt un arbre de grandeur médiocre, dont les feuilles & les fleurs reſſemblent à celles du Myrthe Romain de Mathiole. Ses baies viennent ſeules, ſur un pedicule. Elles ſont pointues, & de la groſſeur d'un grain de poivre. Les ſemences reſſemblent à celles de l'Ancolie. Leur goût eſt un peu amer, & fort aſtringent. Cet arbre eſt conſacré aux Idôles.

Le Fiſakaki. Le *Fiſakaki*, eſt un Arbriſſeau qui reſſemble au Thé, & qui en a les feuilles. Ses fleurs, qui croiſſent le long des branches, ſont rouges, à cinq petales, & en forme de cloches. Elles font place à des baies, qu'on prendroit pour celles du Genevrier, & qui contiennent pluſieurs ſemences dures. Cette Plante ſe cultive pour ſa beauté. On en diſtingue une eſpece, dont la fleur eſt blanche, & les baies pleines d'un ſuc de couleur pourpre.

Le Sasjebu. Le *Sasjebu* eſt un Arbriſſeau dont la figure & les feuilles different peu de celles du Fiſakaki. Mais les fleurs ſont monopetales, de figure conique, de la groſſeur d'un grain d'orge, blanches, ſemées le long des petites branches, & entremêlées de très petites feuilles. Ses baies, qui reſſemblent aſſez à celles du raiſin des Bois, ſont de couleur purpurine, ſans enveloppe, groſſes comme un grain de poivre, d'un goût vineux, & renferment pluſieurs ſemences.

L'Okamni,

L'*Okamni*, vulgairement *Iſo Fiſakaki*, eſt un arbriſſeau, dont les rameaux ſont droits, minces & en grand nombre. Ses feuilles ſont d'un pouce & demi de long, ovales, épaiſſes, dures, foiblement dentelées, & quelquefois recourbées. Les fleurs qui naiſſent des aiſſelles des feuilles, deux à deux, ou trois à trois, ſont petites, à quatre petales, & d'un blanc incarnat; les baies ſont rondes, purpurines, pulpeuſes, contenant des ſemences rouſſes & brillantes. L'Okamni.

Le *Sjiroggi* eſt un arbriſſeau, dont l'écorce eſt raboteuſe, les feuilles longues de trois pouces, pointues aux deux extrêmités, ſans découpure. Ses fleurs, placées ſur des pedicules diſpoſés en ombelle, ſont en grand nombre, petites & pentapetales. Ses baies, en Hyver, après la chûte des feuilles, ſont d'un beau rouge, moins groſſes qu'un pois, d'une chair blanche, pulpeuſe & amere. Ses graines ſont triangulaires, & de la groſſeur de celles du Carvi. On diſtingue un autre *Sjiroggi*, nommé vulgairement *Namome*, petit arbre dont les feuilles ſont creuſes dans leur longueur, recourbées, & très légérement dentelées à leur bord. Ses baies ſont à peu-près de la groſſeur d'une Ceriſe; & ſes ſemences, qui ſont en petit nombre, de celle de la graine de Cumin. Le Sjiroggi.

Le *Sinſan*, vulgairement *Mijamma Skimari* (48), eſt un grand arbre, dont les feuilles, diſpoſées en rond, autour des petites branches, ſont longues d'environ trois pouces, épaiſſes, pointues, légérement ondées, ſans découpure à leur bord, d'un goût de Sagapenum, avec une chaleur mordicante. Le Sinſan.

(48) Mi-Jamma, ſignifie Sauvage.

ARBRES ET PLANTES DU JAPON.

Ses fleurs ſont à quatre & cinq petales, petites & rougeâtres. Ses baies ont la forme d'une Poire & la groſſeur de celles de l'Aube-Epine, renfermant quatre ſemences blanches, fendues en deux, & ſemblables à celles de l'Oranger.

Le Come-Goomi.

Le *Come-Goomi*, vulgairement *Mantus*, eſt un arbriſſeau qui reſſemble au Troeſne, & qui a l'apparence du Buis. Il eſt haut de trois pieds. Ses feuilles ſont ovales, terminées en pointes, ramaſſées par pacquets, & ſentent les excrémens humains. Ses feuilles ont la figure de celles du Jaſmin, & ſont découpées en long, avec ſix ou ſept levres, & plus même, ſuivant la bonté du terrain. Ses fleurs ſont d'un pourpre foible, & entrelaſſées dans les pacquets de feuilles.

Le Jamma Go Comme.

Le *Jamma Go-Gomme*, eſt un arbriſſeau, qui croît ſur les Montagnes, & qui eſt fort branchu. Ses feuilles, ſemblables à celles du Thé, ſont oppoſées entr'elles. Ses fleurs ſont petites, purpurines & découpées en quatre levres. Ses baies ſont de la groſſeur de la Coriande, & renferment quatre ſemences.

Le Kinſin.

Le *Kinſin*, ou *Sin-Baku*, vulgairement *Ime-Baki* (49), eſt un arbre, qui s'éleve en cône comme le Cyprès, à la hauteur d'environ trois braſſes, & dont les feuilles reſſemblent à celles du Laurier-Roſe. Son fruit eſt oblong, partagé en deux, reſſemblant par ſa partie ſuperieure à un grain de poivre, & renfermant un noyau.

Le Sin.

Le *Sin*, vulgairement *Fon-Maki* (50), eſt un grand arbre de même genre que le précédent, & dont le bois eſt fort eſtimé, pour en faire des coffres & d'autres Vaiſ-

(49) *Ime* ſignifie Faux. (50) *Fon*, ſignifie Vrai.

ſeaux, parce qu'il eſt blanc, léger, à l'épreuve des vers & de la pourriture. Il rend une mauvaiſe odeur, lorſqu'il eſt plongé dans l'eau chaude; ce qui l'a fait nommer auſſi Kſa Maki, ou Maki fetide. ARBRES ET PLANTES DU JAPON.

Le *Tſio-Tei*, vulgairement *Fimitz-Baki*, & *Fimeri-Baki*, eſt un Myrrhe ſauvage à longues feuilles; le même, ſuivant Kæmpfer, que le Myrthe commun d'Italie de Gaſpar *Bauhin*. Le Tſio Tei.

L'*Ojo*, vulgairement *Tſuge*, eſt un grand Buis à feuilles ovales, terminées en pointe, & un peu dentelées. Ses fleurs ſont blanches, à quatre petales ronds, garnies d'un calice, & de la groſſeur d'une graine de Coriandre. Ses Baies ſont rondes, couleur de pourpre foncé, renfermant deux, trois, ou quatre ſemences, qui ſont groſſes & figurées comme celles du Carvi. On diſtingue un Tſuge, qui eſt un petit Buis, dont les feuilles ſe terminent en pointe par les deux extrêmités. L'Ojo.

Le *Koo-Kotz*, vulgairement *Firaggi*, n'eſt pas différent de notre Houx commun. Le Koo-Kotzi

Le *Sankira*, vulgairement *Quakera*, eſt le *Smilak* (51), dont la racine, connue par ſes vertus, eſt groſſe, dure, noueuſe, inégale, garnie de longues fibres, rouge ou noire en dehors, blanche au dedans, & d'un goût fade. Cette plante, quand elle ne trouve rien qui la ſoutienne, ne s'éleve que d'une ou deux coudées: mais lorſqu'elle rencontre des Buiſſons, elle devient beaucoup plus haute. Ses Branches ſont ligneuſes, de la groſſeur d'un tuyau d'orge, d'un rouge brun près de terre, garnies de nœuds de deux en deux pouces, Le Sankira.

(51) Kæmpfer le définit, *Smilak minus ſpinoſa, fructu rubicundo, radice virtuoſa, China dicta.*

ARBRES ET PLANTES DU JAPON.

& changeant de direction après chaque nœud, d'où ſortent deux tendrons ſemblables à ceux de la Vigne, par leſquels la Plante s'attache à tout ce qu'elle rencontre. Les feuilles, qui n'ont preſque point de pedicules, ſont rondes, terminées par une pointe courte, de trois pouces de diametre, minces, ſans découpures, & d'un verd clair des deux côtés. Sur un pedicule très mince, long d'un pouce, ſont diſpoſées en ombelle, environ dix petites fleurs de couleur jaunâtre, de la groſſeur d'un grain de Coriandre, à ſix petales & ſix étamines, dont la pointe eſt d'un blanc qui tire ſur le jaune. Le ſommet du Piſtil, qui occupe le milieu de la fleur, eſt couleur de verd de Mer. Après la fleur, il vient un fruit, qui a peu de chair, & qui reſſemble à la Ceriſe par ſa figure, ſa groſſeur & ſa couleur: mais il eſt ſec, farineux, & d'un goût auſtere. Les ſemences ſont au nombre de quatre, cinq ou ſix, de la groſſeur d'une Lentille, en forme de Croiſſant; noirâtres en dehors lorſqu'elles ſont ſéches; blanches en dedans; d'une ſubſtance très dure. Cette Plante croît abondamment parmi les Ronces & les Fougeres.

Le So-No-Ki.

Le *So-No-Ki*, vulgairement *Fira* & *Firaſi*, eſt un Raiſin des bois (52), qui croît de la hauteur d'un pied. Ses feuilles reſſemblent à celles du petit Buis (53). Ses fleurs ſont à quatre pétales, garnies d'un calice, & couleur de pourpre. Son fruit eſt rouge, de la groſſeur du Poivre, d'un gout doux & fade, contenant trois pepins un peu amers.

Le Siſo.

Le *Siſo*, vulgairement *Muraſakki*, eſt une Plante d'un pied de haut, dont la racine eſt

(52) *Vitis Idæa.* (53) *Chamæ Buxus.*

très fibreuſe, la tige branchue, les petits rameaux terminés par un épi de fleurs, les feuilles ovales, pointues, & diſpoſées en rond autour des branches. Cette Plante ſert à teindre la ſoye en poutpre. ARBRES ET PLANTES DU JAPON.

Le *Fakkubukon*, vulgairement *Fekuſo Kadſura*, eſt une Plante rampante, & ſemblable au Liſeron. Sa feuille eſt longue de trois pouces, pointue, figurée en cœur, & ſans découpures. Sa fleur eſt ramaſſée en grappe, formée en tuyau, & partagée en cinq levres, rouge en dedans, blanchâtre en dehors. Son fruit, ſemblable à celui du Dulcamara, eſt plein d'un ſuc très fétide, & contient un petit nombre de ſemences. Le Fakkubukon.

Le *Murafaki* commun eſt une Plante à tige ronde, dont les feuilles ſont longues de deux pouces, rondes, placées une à une, alternes, épaiſſes, pointues, & ſans découpures. Il ſort de leur aiſſelle un épi de fleurs, long de quatre doigts; & ces fleurs ſont éloignées l'une de l'autre, ſans pedicule, de la groſſeur d'une graine de Coriandre, couleur de pourpre foible, à quatre ou cinq petales. Elles ne s'ouvrent jamais. Le Murafaki.

Le *Nin-Too*, vulgairement *Sui-Kadſura*, & *Kin-Ginqua* (54), eſt le Periclymenum commun (55), à baies purpurines & noires. Le Nin-Too.

Le *Kenkoo*, vulgairement *Sane-Kadſura*, & *Oreni Kadſura*, eſt une Plante dont ſe fait le Papier, & dont on a déja parlé dans la Deſcription du Japon. Le Kenkoo.

Le *Kſeï*, vulgairement *Jodoriki*, eſt un Gui à baies rouges, dont les feuilles ſont ſemblables à celles du Kenkoo, & viennent Le Kſeï.

(54) C'eſt à-dire, fleur d'or & d'argent.
(55) Autrement, *Caprifolium non perforatum.*

ARBRES ET PLANTES DU JAPON.

une à une, alternativement oppoſées. Le nom Japonois ſignifie toute Plante paraſite, & par excellence le Gui. Kæmpfer n'en vit, au Japon, que dans un Bois de Meleſe, de la Province de Mikowa. Auſſi les Payſans de ce Canton l'appellent-ils *Gomi-Maaz*, c'eſt-à-dire, Gui de Meleſe.

Le Sans jo. Le *Sans-jo*, vulgairement *Foo-Dſukki*, eſt le véritable (56) Alkekenjo.

Le Kiro. Le *Kiro*, ou *Kirjo*, vulgairement *Omotto*, eſt un Pied de veau qui n'eſt point âcre, dont la feuille eſt grande, & reſſemble à celles du Lys. Sa racine eſt groſſe & longue, charnue, fibreuſe, un peu amere. Ses fruits ſont rouges, de la groſſeur & de la figure d'une petite Olive, & d'un très mauvais goût. Cet Arbriſſeau ſert à garnir les murs des Jardins.

Le Konjaku. Le *Konjaku*, ou *Kuſako*, vulgairement *Konjakſdama*, eſt un *Dracunculus*, dont la tige eſt marquée de taches vertes; la feuille longue, & partagée en lobes inégaux; la racine longue, chaude & purgative.

Le Nanſoo. Le *Nanſoo*, vulgairement *Oſoni* & *Dammakonjakf* (57), eſt un Dracunculus à grandes feuilles pointues, dont les baies ſont très chaudes.

Le Foto. Le *Foto*, vulgairement *Jebi* & *Budo*, eſt une eſpece de Vigne, dont le raiſin eſt charnu, & nullement propre à faire du vin.

Le Ganebu. Le *Ganebu* eſt une eſpece de Vigne, à petites grappes, dont les grains ſont noirs & ſemblables aux baies du Genevrier. Le goût en eſt doux, & le ſuc couleur de pourpre.

(56) *Solanum Veſicarium.*

(57) Les Médecins l'appellent *Ten-Nan-Sio.*

ARBRES ET PLANTES DU JAPON.

Le *Jamma Budo* eſt une Vigne ſauvage, dont les grappes ſont petites, & les grains de la groſſeur des raiſins de Corinthe, ſans pepins. Elle ſert à garnir les Berceaux. Le Jamma-Budo.

Le *Niwa-Toka*, ou *Tonga*, eſt le Sureau commun, dont on diſtingue néanmoins pluſieurs eſpeces : 1°, le *Tadſu*, qui eſt un Sureau à grappes ; 2°, la *Jamma-Tooſimi*, qui eſt le Sureau aquatique, à fleur ſimple : ſa moëlle ſert de méche, pour les chandelles : 3°, le *Mitſe*, ou *Jamma-Simira*, autre Sureau aquatique, dont les baies ſont rouges, de figure cônique, & un peu applaties. Le Niwa-Toka, & ſes différentes eſpeces.

Le *Foo*, ou *Moo*, vulgairement *Itzingo*, eſt la Ronce commune à fruit noir. Une autre Ronce, nommée *Faſſo-Itzingo*, porte un fruit rougeâtre, qui ſe mange. Le *Ki-Itzingo* eſt une ſorte de Framboiſier à fruit jaune, d'un goût déſagréable. Le *Kutz-Nawa-Itzigo* eſt le Fraiſier commun à fruit rouge, qui n'eſt pas bon à manger, dans les Iſles du Japon. Le *Quanſo-Itzigo* eſt un autre Fraiſier, dont le fruit eſt de la groſſeur d'une Prune, & ne ſe mange pas non plus. Le Foo, & différentes ſortes d'Itzingo, ou de Fraiſiers.

Le *Soo*, vulgairement *Kuwa*, eſt une ſorte de Mûrier, dont on diſtingue deux eſpeces, l'une à fruit blanc, & l'autre à fruit noir. Le Soo, ou Mûrier du Japon.

Le *Den*, ou *Lootz*, vulgairement *Sendam* & *Kindeis*, eſt proprement l'arbre que nous nommons *Azederac*, & le faux Sycomore de Mathiole. Le Den.

Le *Kuroggi* eſt un grand Arbre ſauvage à feuilles ovales, terminées en pointe, longues de deux pouces, & légérement dentelées. Ses fleurs ſont doubles, d'un jaune pâle, petites, garnies d'un grand nombre d'étamines, qui environnent le piſtil. Il a pluſieurs Le Kuroggi.

ARBRES ET PLANTES DU JAPON.

fleurs, ſur un ſeul pedicule. Les petales extérieures ſont écailleux & recourbés. Ses baies ſont plus groſſes qu'un pois, oblongues, charnues, & purpurines.

L'Akai-Sindjo.

L'*Akai-Sindjo*, ou *Sindrio*, eſt un Arbriſſeau, d'une coudée de hauteur, qui pouſſe, dès ſa racine, des branches garnies de feuilles, & alternes. Ses baies ſont rondes, un peu applatties, moins groſſes qu'un pois, de couleur incarnate, d'une chair molle & pleine de ſuc, avec un noyau de la couleur & de la groſſeur d'une graine de Coriandre.

Le Jeſura.

Le *Jeſura* eſt un Arbriſſeau, d'environ trois coudées de haut, qui reſſemble au *Philirrea*. Ses feuilles ſont garnies de poils, longues de trois pouces, ovales, terminées par une pointe, avec un bord très découpé. Ses baies ſont de la groſſeur d'un pois, rouges & charnues.

Le Kotai.

Le *Kotai*, vulgairement *Gommi*, eſt un Olivier ſauvage, ſemblable à l'Olivier de Bohême, & qui fleurit au printemps; différent du Sim-Kotai, ou Akin Gommi, qui eſt un Olivier des Montagnes, & qui fleurit en Automne.

Le Naatſme.

Le *Naatſme* eſt une eſpece de *Paliurus*, que Kæmpfer prend pour celui de Proſper Albinus. Son fruit eſt de la groſſeur d'une Prune & d'un goût auſtere. On le mange confit au ſucre. Son noyau eſt pointu aux deux extrêmités.

Le Midſikki.

Le *Midſikki*, vulgairement *Ume-Madakker*, eſt un Arbriſſeau à feuilles de Prunier ſauvage. Ses baies, qui croiſſent en très petites grappes à l'extrêmité des rameaux, ſont rouges, de la groſſeur d'une graine de Coriandre & renferment pluſieurs ſemences rouſſes & triangulaires.

L'*Abraſin* eſt un arbre de médiocre grandeur, & fort touffu, dont le bois reſſemble à celui du Saule. Il a beaucoup de moëlle. Ses feuilles ont de longs pédicules, ſont grandes, & reſſemblent à celles de la Vigne. Les unes ſont entieres, les autres profondément découpées en trois parties, qui ſe terminent en pointe. Leur baſe eſt ronde, le bord lâche & ondé. Les extrêmités des rameaux ſont garnies de longs pedicules, partagés en deux, ou en trois, qui portent des fleurs blanches, à cinq petales, de figure ovale. Son fruit eſt de la groſſeur d'une Aveline, de figure pyramidale, charnu, mou, & contient des ſemences ſemblables à celles du Ricin, deſquelles on tire une huile pour les lampes. L'Abraſin.

Le *Jaatzde* eſt un Arbriſſeau à feuilles de Ricin commun. Ses fleurs ſont blanches, à cinq petales. Ses baies ſont moins groſſes qu'un grain de Poivre. Elles ont, à leur ſommet, une eſpece d'aigrette, formée par les cinq étamines de la fleur. Le Jaatzde.

Le *Finua*, vulgairement *Tooguena*, ou *Karaji* & *Karagasju*, eſt le Ricin commun de Gaſpard Bauhin. Le Finua.

Le *Modoras* eſt exactement ce qu'on nomme en François Bonnet de Prêtre (58); & l'*Iſo Kuroggi* en eſt une autre eſpece, à larges feuilles. Le Modoras.

Le *Niſi-Kingi* eſt un Arbriſſeau qui ſe cultive dans les Jardins, & dont le fruit, qui eſt rouge, & de la groſſeur d'une Ceriſe, croît en grappe. On en diſtingue une autre eſpece, dont les jeunes gens attachent les ſommités, par galanterie, à la porte de leurs Maîtreſſes. Le Niſi-Kingi.

(58) C'eſt l'*Evonimus*.

ARBRES ET PLANTES DU JAPON.

Le Kuro-Ganni.

Le *Kuro-Ganni* eſt un Arbre dont le bois, ſuivant la ſignification de ſon nom, approche de la dureté du fer. Ses feuilles, qui ſont ſans poils & ſans découpures, reſſemblent à celles du Telephium commun. Ses baies ſont de la groſſeur des petites Prunes ſauvages. On en diſtingue une eſpece, qui ſe nomme *Kuro-Kaki.*

Le Tobira.

Le *Tobira*, grand Arbriſſeau, reſſemble par la forme au Cerifier (59); & ſa fleur, à celle de l'Oranger, avec l'odeur de celle du Sagapenum. Ses branches ſont longues, & partagées, dans un même endroit, en pluſieurs rameaux. Son bois eſt mou, ſa moëlle groſſe, ſon écorce raboteuſe, d'un verd brun, graſſe, ſe ſéparant aiſément, & donnant une réſine blanche & viſqueuſe. Ses feuilles, dont le pedicule eſt court, ſont diſpoſées en rond autour des petites branches. Elles ſont longues de deux ou trois pouces, fermes, graſſes, étroites par le bas, rondes, ou ovales, à l'extrêmité, ſans découpures, & d'un verd foncé par deſſous. Ses fleurs, dont le pedicule a près d'un pouce de long, ſont ramaſſées en bouquets à l'extrêmité des rameaux, & font paroître l'arbre, au mois de Mai, comme couvert de neige. Elles ſont à cinq petales, ſemblables, en figure & en grandeur, à celles de l'Oranger, & d'une odeur très agréable; avec cinq étamines, de même couleur que la fleur, mais rouſſes à leur pointe qui eſt aſſez longue, & un piſtil court. Ses fruits ſont parfaitement ronds, plus gros qu'une Ceriſe, rouges, marqués de trois ſillons, qui en Automne deviennent autant de fentes profon-

(59) Kæmpfer le définit, *frutex arboreus ſagapeni ſatio, flore Mali Aurantiæ, fructu polyſpermo, Ceraſi facie.*

des, couvertes d'une peau forte, biſe, & graſſe. Ses ſemences, au nombre de trois, ſont rouſſes, à pluſieurs angles; & leur ſubſtance intérieure eſt blanche, dure & d'une odeur très fétide. ARBRES ET PLANTES DU JAPON.

Le *Too*, vulgairement *Momu*, eſt proprement le Pêcher dont on diſtingue pluſieurs eſpeces; telles que le *Jobai*, vulgairement *Jamma-Momu*, ou Pêcher ſauvage (60), qui reſſemble aſſez à l'Arboiſier de Gaſpar Bauhin; & le *Ri*, vulgairement *Sſu-Momu*, qui eſt un Pêcher, dont le fruit eſt aigre, & rougit dans ſa maturité. Le Too, & ſes eſpeces.

Le *Kjoo* eſt une eſpece d'Abricotier, dont le fruit eſt gros. On le nomme vulgairement *Anſu*, & *Kara-Momu*, qui ſignifie Momu du Catay. Le Kjoo.

Le *Bai*, vulgairement *Ume* & *Ume-Bos*, eſt un Prunier ſauvage, épineux, dont le fruit, qui eſt gros, ſe confit avec de la Biere du Japon, & ſe tranſporte à la Chine & aux Indes. Le *Muk-No-Ki* eſt un autre Prunier ſauvage, dont l'écorce eſt noire, le bois peſant & dur, la moëlle ligneuſe, la feuille dentelée, forte, & très propre à polir le bois, à la maniere des Menuiſiers. Son fruit eſt d'un pourpre foncé, & ſe mange, quoique doux & vaporeux. Son noyau ne ſe détache point. Le *Ruko* eſt le Prunier commun des Jardins, dont on diſtingue auſſi pluſieurs eſpeces, par la différente couleur de leurs fruits, les uns blancs, les autres couleur de pourpre. Tous ont de petits grains comme les Mûres, & l'on en fait un Vin très agréable. Ils entrent auſſi dans la compoſition de Le Bai, & ſes eſpeces.

(60) Kæmpfer le définit: *Malus perſica ſylveſtris, fructu resballo gra-nulato, oſſe in oblongum rotundo, nucleo integro.*

ARBRES ET PLANTES DU JAPON.

l'Atſiaer. Le *Jasjibo* eſt un autre Prunier, dont la fleur eſt rouge. Un autre, qu'on nomme Mogotto, a la fleur double. Sa beauté le fait cultiver dans les Jardins; & plus l'arbre eſt vieux & tortu, plus ſes fleurs ont d'agrément.

Le Je Jo O, & ſes eſpeces.

Le *Je-Jo-O*, vulgairement *Sakira*, eſt un Ceriſier à fleur ſimple, dont le fruit eſt d'un goût auſtere. Le Japon a d'autres Ceriſiers: 1°. Le *Jamme-Sakira*, ou Ceriſier ſauvage, dont la fleur eſt double, & devient auſſi large que les roſes, par une ſoigneuſe culture. Rien n'approche de la beauté des Avenues formées de ces Arbres, lorſqu'ils ſont en pleine fleur au Printemps. 2°. L'*Ito-Sakira*, qui pouſſe des branches dès ſa racine. 3°. Le *Niwa-Sakira*, qui eſt un Ceriſier nain, a la fleur blanche & double. Un autre, de même nom, a la fleur ſimple, mais de couleur incarnate. 4°. Le *Ko Sjoï-Sakira*, qui eſt de médiocre grandeur, & dont la fleur eſt incarnate, double, & de la grandeur d'une moyenne Roſe.

PLANTES POMIFERES ET NUCIFERES.

Le *Biwa* eſt un Arbre dont la feuille reſſemble à celle du Muſcadier, & la fleur à celle du Neſflier, ramaſſée en épi & en grappe. Son fruit reſſemble au Coing. Sa chair, qui eſt pulpeuſe & d'un goût vineux, contient pluſieurs noyaux, de la figure des Chataignes.

Le Ri.

Le *Ri*, vulgairement *Nas*, eſt un Poirier des Jardins, dont le fruit eſt gros & dur. On en diſtingue pluſieurs eſpeces. Les Poires ſont fort communes au Japon. Elles ſont ſi groſſes, que les plus petites ne peſent pas moins d'une livre; mais il ne faut pas les manger crues.

Le Dai.

Le *Dai*, vulgairement *Kara-Nas*, eſt un

Pommier coronneux, dont le fruit eſt de médiocre groſſeur, rond, & d'une chair denſe.

Le *Rai-Kin*, vulgairement *Ruka-Reikin* & *Reiko*, eſt un autre Pommier, dont le fruit eſt fort petit & d'un goût auſtere. Le Rai Kin.

L'*Umbatz*, vulgairement *Marmur*, eſt un Coignaſſier, dont le fruit eſt gros & oblong, preſqu'en forme de Poire. Mais ce ſont les Portugais, qui l'ont apporté au Japon. L'Umbatz.

Le *Dsjakurjo*, vulgairement *Sakuro*, eſt un Grenadier de Jardin; Arbre rare, & dont le fruit n'eſt point agréable. Le Dsjakurjo.

Le *Kan*, vulgairement *Kummi-Fo*, eſt un Oranger, dont la feuille eſt aſſez grande. Son fruit, qui ſe nomme *Yo-Mikan*, eſt de médiocre groſſeur. Le Kan.

Le *Juu*, vulgairement *Aie-Tatz-Banna*, eſt une autre eſpece d'Oranger, dont le fruit eſt fort gros, inégal, & plein de foſſettes. Le Juu.

Le *Kitz*, vulgairement *Tatz-Banna*, eſt un Limonier, dont le fruit eſt rond, petit, & d'une ſaveur vineuſe. Le Kitz.

Le *Kin-Kan*, vulgairement *Fimé-Tatz-Bonna*, eſt un autre Limonier, dont la poulpe eſt fort douce. Le Kin Kan.

Le *Sſi*, vulgairement *Karatz-Banna*, ou *Gus*, eſt un Oranger ſauvage, dont le fruit eſt de fort mauvais goût (61). Ses branches ſont inégales & tortueuſes, garnies d'épines longues, fortes, & très piquantes. Son bois n'eſt pas dur. L'écorce, qui eſt graſſe & d'un verd brillant, ſe ſépare ſans peine. Chacune des feuilles eſt compoſée de trois petites feuilles, qui ſe réuniſſent au centre, ſur un pedi- Le Sſi.

(61) Kæmpfer le définit, *Aurantia trifolia ſylveſtris, fructu citrino.*

ARBRES ET PLANTES DU JAPON.

cule mince, long d'un demi pouce, garni d'un bord de chaque côté. Ces petites feuilles ſont ovales, longues d'un pouce, d'un verd foncé par-deſſus & plus clair au revers; celle du milieu un peu plus longue que les autres. Les fleurs reſſemblent à celles du Neflier, & croiſſent près des épines, ou jointes aux feuilles, une à une, ou deux à deux, ſans pedicules. Elles ont cinq petales, d'un demi pouce de long; elles ſont blanches, garnies d'un calice, & preſque ſans odeur. Le piſtil eſt court, environné de pluſieurs étamines courtes & pointues. Le fruit reſſemble à l'Orange par la figure, & n'en differe intérieurement que par l'odeur déſagréable & le mauvais goût de ſa poulpe, qui eſt viſqueuſe, On fait ſécher l'écorce de ce fruit, pour en faire, avec d'autres drogues, un remede célebre au Japon, qui ſe nomme *Ki-Kolum.*

L'Itabu & l'Inu-Itabu.

L'*Itabu* eſt un Figuier ſauvage dont le fruit eſt de couleur purpurine, & la feuille longue de quatre ou cinq doigts, terminée en pointe, & ſans découpures. Un autre Figuier, nommé *Inu-Itabu* porte un fruit inſipide, & jette des racines qui tirent ſur le roux. Ses branches ſont courtes, groſſes, courbées, revêtues d'une écorce rouſſe, ou d'un verd clair. Ses feuilles, qui durent toute l'année, ſont fermes, dures, épaiſſes, ovales, & terminées en pointe, longues ordinairement de trois pouces, unies & brillantes par-deſſus, & d'un verd clair par le dos, qui eſt garni, dans toute ſon étendue, d'une infinité de nervures entrelaſſées les unes dans les autres, d'une maniere fort agréable. Les fleurs ne ſe montrent point. Les fruits, dont le pedicule eſt court, gros & ligneux, ſont de la groſ-

leur & de la figure d'une Noix, mais quelquefois de la figure d'une Poire. Leur chair eſt blanche, fongueuſe, garnie d'un grand nombre de petites ſemences blanches & tranſparentes, qui ſont environnées d'une très-petite fleur blanche à quatre petales. L'Arbre croît dans les endroits pierreux & le long des murs.

Le *Si*, vulgairement *Kaki*, eſt un Figuier des Jardins, à feuilles de Poirier, & dont le fruit eſt d'un goût très agréable. L'Arbre eſt fort laid. Ses branches ſont tortueuſes & en petit nombre; ſon écorce, qui eſt brune ou noire, dans ſa jeuneſſe, devient blanche & rabotteuſe en vieilliſſant. Ses feuilles, dont le pedicule eſt court, reſſemblent, en couleur & en figure, à celles du Poirier, mais ſont plus longues, ovales, plattes, & cotonneuſes par deſſous. Ses fleurs ſortent de l'aiſſelle des feuilles, aux mois de Mai & de Juin. Elles ſont en forme de tuyau, de la groſſeur d'un pois, un peu jaunes, environnées d'un calice diviſé en pluſieurs pieces, avec un piſtil court & pluſieurs étamines. Le fruit eſt de la groſſeur & de la figure d'une Pomme, blanchâtre en dehors; ſa chair de couleur rouſſe, tendre, & d'un goût de miel. Ses ſemences reſſemblent à celles de la Courge, & ſont rangées en étoiles au milieu du fruit. Le Si.

Le Figuier d'Europe, que les Portugais ont porté au Japon, y donne des fruits plus gros, & de meilleur goût que les nôtres. Cependant, on n'y a pas pris ſoin de le faire beaucoup multiplier.

L'*Ono-Kaki* eſt une autre ſorte de Figuier, dont les fruits reſſemblent à l'Orange. On les fait ſécher au Soleil, on les couvre de farine & de ſucre, & c'eſt dans cet état qu'ils ſe vendent. L'Ono Kaki.

ARBRES ET PLANTES DU JAPON.

Le Kineri-Gaki.

Le *Kineri-Gaki*, differe peu des Figuiers précédens, par ſa figure & celle de ſon fruit; mais ſes Figues ne ſe conſervent point, & ne peuvent être mangées que dans leur fraîcheur.

Le Sſibu Kaki.

Le *Sſibu-Kaki*, autre Figuier, donne un fruit qui ne ſe mange point, mais qu'on enterre dans un pot, pour le faire pourrir & fondre; & dans le ſuc, qu'on paſſe ſoigneuſement, on trempe le papier dont on fait des habits, pour le garantir de la pourriture. On s'en ſert auſſi pour teindre, en couleur baie, les toiles d'Orties & de Chanvre.

Le Sſi.

Le *Sſi*, vulgairement *Kutſpinas*, eſt un Neſflier dont la feuille eſt grande, la fleur très blanche, l'odeur très agréable, & la forme en tuyau, partagé en ſix levres, longues, étroites, & qui s'ouvrent de la grandeur d'une Roſe. Son fruit, qui eſt exagone & de figure cônique, a la poulpe jaune, d'un goût déſagréable, & remplie d'une infinité de petites ſemences, ſemblable à celles du Seſame. Cette poulpe ſert aux teintures en jaune. Un autre Arbre, de même nom, a la feuille plus petite & la fleur blanche & double. Son bouton, lorſqu'il n'eſt point ouvert, préſente la figure d'une belle coque de Limaçon, de figure oblongue.

Le Sidom.

Le *Sidom*, vulgairement *Sidomi-Notti*, eſt un Arbriſſeau, qui par ſa feuille & ſes autres apparences reſſemble au Prunier ſauvage. Sa fleur eſt rouge, à cinq petales, avec un calice de figure cônique, duquel il ſort, avant la chûte des petales, un fruit charnu.

Le Sicku.

Le *Sicku*, vulgairement *Ken* & *Kenpocones*, eſt un Poirier, qui porte un fruit d'une figure extraordinaire, & d'un goût agréable, ſemblable à celui de notre Poire de Berga-

motte. Ce fruit, dont le pedicule eſt fort long, ſe diviſe d'abord comme en deux branches, enſuite en pluſieurs autres, oppoſées les unes aux autres, plus groſſes qu'un tuyau d'orge, tortueuſes, & longues d'un demi pouce, à l'extrêmité deſquelles ſont ſuſpendus, à une petite queue, deux grains, de la figure & de la groſſeur d'un grain de Poivre, diviſés en trois lobes, qui contiennent chacun une ſemence, aſſez ſemblable à celle du Lin, par ſa couleur, ſon brillant & ſa groſſeur. Les feuilles de l'Arbre ſont ovales, pointues, d'un verd clair & finement dentelées.

Le *Ka*, vulgairement *Naſſubi*, eſt le Pommier fou. Les Japonois ont différentes ſortes de Courges & de Melons. Le *Feo*, vulgairement *Nari-Trigango*, eſt une grande Courge, dont le milieu eſt étroit. Une autre eſpece, de même nom, & de figure ronde, a la poulpe denſe. Le *Ko* en eſt une autre, dont le fruit eſt oblong, la fleur grande & blanche. Le *Kwa*, vulgairement *Furi-Uri*, *Sptoori*, *Tske-Uri* & *Tſutke-Uti*, en eſt une quatriéme eſpece, grande, de figure ronde oblongue, dont la croûte eſt une chair ſolide, qui a le goût du Concombre. On l'apprête avec le marc de Ceriſe, & c'eſt un mêts des plus ordinaires. Son nom eſt *Connemon*.

Le Ka.

Diverſes ſortes de Courges.

Le *Kwa*, vulgairement *Togwa* & *Kamo-Uri*, eſt un grand Melon de figure oblongue, dont la chair eſt ſerrée. Le *Ten-Kwa* eſt le grand Melon commun cannelé. Le *Sjo-Kwa*, vulgairement *Awo-Uri*, eſt un autre Melon cannelé, mais plus petit que le précédent.

Melons.

L'*Awa*, vulgairement *Karas-Uri*, eſt le Concombre commun des Jardins, dont on diſtingue pluſieurs eſpeces : le *Ko-Kwa*, vul-

Concombres.

ARBRES ET PLANTES DU JAPON.

gairement *Soba-Uri*, en eſt une longue, pleine de verrues & de fentes. Le *Si-Kwa*, vulgairement *Fitzma*, en eſt une autre oblongue, cannelée, tortue, terminée en pointe.

Le Ginkgo.

Le *Ginkgo*, ou *Gin-an*, vulgairement *Itsjo*, eſt un Noyer à feuilles de Capillaire, dont le tronc eſt long, droit, gros & branchu. Son écorce eſt de couleur cendrée; ſon bois, lâche & foible; ſa moëlle, tendre & fongueuſe. Ses feuilles, qui naiſſent une à une, ou pluſieurs enſemble, ont un long pedicule: elles ſont étroites par le bas, & vont en s'élargiſſant comme la feuille de Capillaire; leur largeur eſt de trois ou quatre pouces, ſur la même longueur. Le bord ſupérieur eſt arrondi, avec des ſinuoſités inégales, & une profonde entaillure au milieu. Elles ſont minces, liſſes, couleur de verd de Mer, & en Automne, d'un jaune rougeâtre, ſans nervures. Les petites branches, qui ſont au ſommet de l'Arbre, portent des chatons, couverts d'une eſpece de farine. Un gros pedicule, d'un pouce de long, & ſorti de l'aiſſelle des feuilles, porte un fruit rond, ou ovale, aſſez ſemblable, en figure & en couleur, à la Prune de damas. Sa ſuperficie eſt inégale, & d'un jaune pâle. Sa chair, qui eſt blanche, pleine de ſuc, & d'un goût auſtere, contient une Noix, à laquelle elle tient ſi fortement, qu'on ne peut l'en ſéparer qu'en la faiſant pourrir dans l'eau. Cette Noix, qui ſe nomme *Ginnant*, a l'apparence d'une piſtache, avec le double de ſa groſſeur. Le noyau qu'elle contient eſt blanc, un peu dur, & ſe mange au deſſert, parce qu'on le croit favorable à la digeſtion. Il s'employe auſſi dans divers ragoûts.

Le Kaja.

Les Provinces Septentrionales du Japon ont

une autre eſpece de Noyers, qui ſe nomme *Kaja*, & qui croît fort haut. Ses fruits ſont des Noix oblongues, renfermées dans une poulpe de chair, qui ont la figure & la groſſeur des Noix d'Areka. Elles ſont d'un goût fort agréable, lorſqu'elles ſont ſéches; & d'aſtringentes qu'elles étoient, elles deviennent alors purgatives. L'huile, qu'on en tire, differe peu, pour le goût, de l'huile d'amande, & ſert également pour l'apprêt des alimens, & pour la Medecine. On brûle leurs noyaux, pour en recueillir une vapeur graſſe, qui entre dans la compoſition de la meilleure Encre. ARBRES ET PLANTES DU JAPON.

Le *Fi*, vulgairement *Kaja*, eſt une ſorte d'Ifs, qui porte des Noix. C'eſt une eſpece de Kaja, commun dans les mêmes Provinces, & qui devient auſſi fort grand. Ses branches naiſſent vis-à-vis l'une de l'autre, & s'étendent preſque ſur un même plan. Son écorce eſt noirâtre, groſſe, odorante & fort amere. Son bois eſt ſec, leger, avec peu de moëlle. Ses feuilles, qui ſont ſans pedicules, reſſemblent beaucoup à celles du Romarin, mais ſont roides, beaucoup plus dures, terminées par une pointe fort courte, d'un verd obſcur par-deſſus, & clair par deſſous. Son fruit, aſſez ſemblable aux Noix d'Areka, croît entre les aiſſelles des feuilles, où il eſt fortement attaché, ſans aucun pedicule. Il naît à l'entrée du Printemps, pour meurir à la fin de l'Automne. Sa chair, qui eſt molle, fibreuſe, verte, d'un goût balſamique & un peu aſtringent, renferme une Noix ovale, garnie d'une pointe aux deux extrêmités, avec une coquille ligneuſe, mince & fragile. Son noyau eſt d'une ſubſtance douce & huileuſe, mais ſi ſtyptique, qu'il eſt impoſſible Le Fi.

ARBRES ET PLANTES DU JAPON.

d'en manger, lorſqu'il eſt un peu vieux. On en tire une huile que les Bonzes employent aux uſages de la Cuiſine.

Le Sui. Le *Sui*, vulgairement *Sſi-No-Ki*, eſt un Hêtre à feuilles de Frêne, dont la fleur eſt hexapetale & ramaſſées en épis. Son fruit eſt une Noix, renfermée dans une coque écailleuſe, garnie de pointes, & de la groſſeur d'une Aveline.

Le Koku & le Reki. Le *Kas-No-Ki* eſt proprement le Chêne verd, dont les Japonois diſtinguent deux eſpeces; l'une nommée *Koku*, vulgairement *Kasjuwa Boku-Soku*, & *Sjirakas*, dont le bois eſt blanc: l'autre, qui s'appelle *Reki*, vulgairement *Kunugi*, *Spira-Kunugi*, & *Akakas*, dont le bois eſt rouſſâtre & fort dur.

Le Riitz. Le *Riitz*, vulgairement *Kuri*, eſt le Chataignier commun, Arbre fort commun au Japon, ſurtout dans la Province de Chicugen, où il porte des fruits plus gros & meilleurs que les nôtres. Il y en a pluſieurs ſortes, dont la principale différence conſiſte dans la groſſeur inégale de leurs Châ-aignes.

Le Sin. Le *Sin*, vulgairement *Faſi-Bami* & *Fa* eſt une eſpece de Coudrier, dont le fruit eſ oblong & ſans barbes.

Le Sarſio. Le *Sarſio*, vulgairement *Jus-No-Ki*, qu ſignifie Arbre de Fer, eſt un Arbre d'un grandeur extraordinaire, dont les feuilles alternativement oppoſées, ſont ovales, poi tues, longues de deux pouces, inégales dures, épaiſſes, & ſans découpures. Son fru qui croît ſans pedicules au ſommet des p tites branches, eſt de figure cônique. Il d vient ligneux, en ſe deſſéchant, & ſe trou intérieurement rongé, comme la Noix Galle. Il eſt aſſez gros dans ſa fraîcheur, pc remplir la main. Les Singes l'aiment be

coup ; ce que le nom de Sarfio ſignifie.

ARBRES ET PLANTES DU JAPON.

Le *Ta*, ou *Sa*, vulgairement *Tsja*, eſt un Arbre fruitier, dont les branches pouſſent ſans ordre, dès le pied. Ses feuilles deviennent ſemblables à celles du Cerifier, aprés avoir reſſemblé, dans ſa jeuneſſe, à celles de l'Evonyme. Sa fleur differe peu de la Roſe des champs. La Capſule ſeminale, qui eſt comme ligneuſe, s'ouvre dans ſa maturité, & donne deux ou trois ſemences, dont chacune contient un ſeul noyau de la figure d'une Châtaigne, & couvert d'une écorce fort ſemblable, mais plus petit.

Le Ta.

Le *Rjugan*, ou *Djugan*, vulgairement *Djugan-Nuki*, qui ſignifie Œil de Serpent, eſt un Arbriſſeau Chinois d'origine, dont les branches ſont minces, les feuilles partagées en cinq lobes, la fleur en forme de Roſe, & d'une parfaite blancheur. Son fruit, qui eſt ramaſſé en grappes, eſt de la groſſeur d'une Noix, & contient une poulpe noire, molle, douce, avec un noyau de couleur cendrée, dur, & d'un goût fade. La poulpe, que les Japonois trouvent délicieuſe, a le goût d'une Ceriſe ſéche, qu'on auroit fait cuire au vin & au ſucre. On diſtingue deux autres eſpeces du même Arbre, qui ſe nomment *Roganna* & *Ritsji*.

Le Rjugan.

PLANTES OLERACE'ES ET FRUGIFERES.

Le *Sju*, ou *Sjin*, vulgairement *Nesji*, *Nindſin*, ou *Dſin-Dſom*, eſt une eſpece de Chetvi des Montagnes. C'eſt le fameux *Ginſeng*, que les Chinois nomment *Som*, & les Tartares *Soaſai*. Cette Plante, lorſqu'elle eſt nouvelle, n'a qu'une racine ſimple, qui reſſemble à celle du Panais, longue de trois pouces, & de la groſſeur du petit doigt, charnue, blanchâtre, diviſée quelquefois en deux jambes, garnies de peu de fibres, d'une

Le Sju, ou le Ginſeng.

ARBRES ET PLANTES DU JAPON.

odeur tirant ſur celle du Panais jaune, & du goût de notre Chervi, mais plus agréable & plus doux, avec une petite amertume preſqu'inſenſible. Lorſque la Plante s'eſt élevée d'environ un pied, elle prend une ou deux autres racines, ſemblables à la premiere; & dans ſa force, elle en prend un plus grand nombre. Sa tige devient haute d'environ deux pieds; mais elle eſt plus mince que le petit doigt, inégalement ronde, canelée & garnie de nœuds, deſquelles naiſſent les branches, alternativement oppoſées. Des pedicules, longs d'un pouce & demi, & ſillonnés profondément juſqu'au milieu de leur longueur, portent des feuilles de figure & de grandeur différentes, ſuivant l'âge de la Plante; rondes d'abord, longues d'un pouce & légerement dentelées; mais qui deviennent enſuite plus grandes, ſe partagent en pluſieurs lobes & reſſemblent entiérement à celles du Chervi. Les fleurs diſpoſées en ombelle, chacune ſur un pedicule ſéparé, ſont blanches, à cinq petales, & de la groſſeur d'un grain de Coriandre. Les étamines ſont courtes, & s'élevent entre les petales. Le piſtil eſt preſque imperceptible. La ſemence reſſemble à celle de l'Anis. Cette Plante ſe cultive à Meaco; mais elle y a peu de vertu. Son Pays natal eſt la Corée & la Tartarie. Comme ſa principale vertu eſt de fortifier les fibres & de faciliter la circulation des humeurs, elle s'employe dans preſque tous les remedes & dans tous les cordiaux (62).

Le Kofuk.

Le *Kofuk*, vulgairement *Nisji* & *Jobu-Ninſin*, eſt le Panais de l'Europe; comme

(62) Deſſéchée & miſe en poudre. La doſe eſt d'un gros, ou un gros & demi.

le *Jamma-Ninſin* eſt notre Panais ſauvage.

Le *Buſei*, vulgairement *Aona*, eſt la Rave ronde des Jardins, ou Rave de Limouſin. Le *Rei-Fuku*, vulgairement *Daikon*, eſt le grand Raifort, qui fait au Japon, la principale nourriture du Peuple. Il ſe mange, crud ou cuit, vieux ou nouveau. On le cultive dans les champs, où il croît en abondance. Le *Farjo* eſt la petite Rave pyramidale de Bauhin. Raves. Le Buſei, le Rei, & le Farjo.

Le *Sadſin* eſt un *Lychnis* ſauvage, à feuilles de Giroflée, dont la tige eſt d'environ un pied de hauteur, & les fleurs blanches à cinq petales. Sa racine eſt longue de trois ou quatre pouces, d'un goût fade, qui tire ſur celui du Panais. Il ſe trouve des Impoſteurs, qui la vendent pour du Ginſeng. Le Sadſin.

Le *Kekko*, vulgairement *Kikjoo* & *Kirakoo*, eſt une Raiponſe, haute d'une coudée, à feuilles oblongues & dentelées, dont la racine eſt longue de quatre pouces, groſſe & laiteuſe. C'eſt la plus eſtimée, pour ſes vertus, après celle du Ginſeng. Ses fleurs, qui croiſſent au ſommet de la tige, ſont en cloche, d'un pouce & demi de diametre, bleues, & découpées aſſez profondément en cinq parties. On diſtingue trois eſpeces de cette Plante; l'une, qui a la fleur blanche & double; l'autre, dont la fleur eſt ſimple, d'un pourpre bleu, avec des cannelures couleur de pourpre, garnies de poils dans les intervalles, les pointes jaunâtres, & un piſtil bleu, revêtu de poils. La troiſiéme a la fleur double, d'un pourpre bleu. Le Kekko.

Le *Mondo*, & *Biakf-Mondo*, vulgairement *Riuno-Figu*, eſt un Chien-dent dont la fleur eſt hexapetale, en forme d'épi. Sa racine eſt fibreuſe & bulbeuſe. Un autre Chien-dent, Le Mondo.

ARBRES ET PLANTES DU JAPON.

nommé auſſi *Riuno-Fige*, s'étend beaucoup & pouſſe continuellement des rejettons. On fait prendre, aux Malades, les petits tubercules qui terminent la Plante, confits au ſucre. Le fruit eſt rond, un peu oblong, & renfermé dans un calice dont les bords ſont crenelés. Le *Temondo* eſt encore un autre eſpece, commune ſurtout dans la Province de Lexuma, & dont la racine eſt plus groſſe.

Le Boofu. Le *Boofu*, autrement *Foſu*, & *Fumas-Kanna*, eſt le Liguſtique vulgaire.

Perſils. On diſtingue pluſieurs ſortes de Perſils. Le *San-Boſu*, vulgairement *Jamma-Boſu*, eſt le Perſil des bords de la Mer, dont les feuilles reſſemblent à celles de l'Ancolie, mais ſont un peu plus graſſes. Le *Nadagi-Nadaki* eſt le Perſil des Marais de Bauhin. Le *Kin*, vulgairement *Seri*, eſt le petit Perſil à feuilles de Morgeline. Le *Quaiko*, ou *Vikio*, vulgairement *Kareno-Ommo*, eſt l'Anis commun. Le *Sſiro*, vulgairement *Tagara-Kinſo*, eſt le Moutardier des Jardins. Le *Bansjo*, vulgairement *Toogaras*, eſt le Poivrier commun des Indes.

Le Quaiko.

Le Sſiro.

Le Bansjo.

Le Doku-Quatz. Le *Doku-Quatz*, vulgairement *Dosjen* & *Udo*, eſt un Arbriſſeau annuel, dont la racine eſt graſſe & charnue. Elle ſe mange, auſſi bien que les premieres tiges. Ses feuilles ſont longues d'un pied, & partagées en lobes, diſpoſées en triangle. Ses fleurs ſont petites, & blanchâtres, à cinq petales.

Le Kjoo. Le *Kjoo*, vulgairement *Sſonja*, eſt le Gingembre ſauvage, à larges feuilles, qui ſe nomme auſſi *Faſi-Kami*, & *Kureno-Faſi-Kami*. On en diſtingue un autre, nommé *Djooska*, & vulgairement *Mjoga*, dont le goût n'eſt pas fort, & dont la tige & les feuilles reſſemblent à celles du Roſeau.

Le

Le *San-Djoska*, vulgairement *Jamma-Mjoga*, eſt un *Orchis* dont la tige eſt haute d'un pied, la feuille étroite, & la fleur diſpoſée en épi. Sa capſule ſeminale, qui eſt de la groſſeur d'un pois, contient un grand nombre de petites ſemences. Le San-Djoska.

Le *Tſwa* eſt un Doronic, dont la racine eſt noueuſe, fibreuſe, & d'un mauvais goût. Sa feuille reſſemble à celle de l'herbe aux Teigneux. Sa tige eſt nue, & haute d'une coudée. Ses fleurs ſont jaunes, & ſemblables à celles du Chryſantheme. Sa ſemence eſt de figure cylindrique, un peu cannelée, argentée, petite, & d'une ſaveur onctueuſe, mais très mauvaiſe. Le Tſwa.

Le *Sco-Kuſitz*, vulgairement *Kuſaggi*, qui ſignifie Plante *Fetide*, eſt un grand Arbriſſeau, dont les feuilles, alternativement oppoſées, ſont grandes, & reſſemblent à celles de la Bardane. Elles ſe mangent. Ses fleurs approchent de celles du *Ledum*. Le Sco-Kuſitz.

Le *Boſſai*, vulgairement *Quai*, eſt un Jone aquatique, dont on mange la racine, qui eſt fibreuſe & garnie de nœuds. Le Boſſai.

Le *Siko*, vulgairement *Omodaka*, eſt le Phleos aquatique de la petite eſpece, à cinq feuilles larges. Sa racine, qui reſſemble à la précédente, ſe mange auſſi. Le Siko.

Le *Kai*, vulgairement *Tokoro*, eſt une herbe des Bois, qui monte aux Arbres, & qui approche de la Coulevrée blanche. Sa racine reſſemble à celle du Gingembre & ſe mange. Ses fleurs, formées en épis, ſont blanches, hexapetales, & de la grandeur d'une ſemence de Coriandre, avec un piſtil au milieu. Le Kai.

Le *Dſojo*, vulgairement *Jamma-Emo*, eſt une herbe des Montagnes, qui monte aux Le Dſojo & le Tſukue-Imo.

ARBRES ET PLANTES DU JAPON.

Arbres. Sa racine, qui se mange, est grosse, longue, charnue, fibreuse, de figure inégale, suivant les lieux où elle se trouve. Sa feuille est membraneuse, & ressemble à celle de la double feuille (63). Ses fleurs ne different point de celles du Lychnis; mais elles s'ouvrent peu, sont très petites & à six petales. Une autre espece, nommée *Tsukne-Imo*, porte des baies; & ses semences croissent sous l'aisselle des feuilles.

L'U & Spen. L'*U*, vulgairement *Imo*, & *Satai-Imo*, est un Phleos des Marais, semblable au grand Phleos aquatique, à feuilles larges, de Bauhin. Sa racine est longue, grosse, charnue, fibreuse, avec des rejettons mousseux. Elle se mange, aussi bien que la tige. Le *Spen* en est une autre espece, dont la racine se mange aussi.

Le Gobo. Le *Gobo*, autrement *Umma-Bufuki*, est proprement la grande Bardane, qu'on cultive au Japon, dans les Terres noirâtres, & dont la racine se mange avant qu'elle ait poussé sa tige.

Le Sjooriku. Le *Sjooriku*, vulgairement *Jamma-Gobo* & *Isjuwo-Sikki*, est une Plante sauvage, dont la racine se mange & ressemble au Navet. Elle a l'odeur & le goût de la Bardane. Ses feuilles ressemblent à celles de la Patience; ses fleurs sont à cinq petales, blanches & disposées en épi.

Oignons & Poireaux. Le *Soo*, vulgairement *Fitomoji* est l'Oignon d'Europe; comme le *San*, vulgairement *Fir*, ou *Ninniku*, est le Poireau commun à grosse tête. Mais le *Kiu*, vulgairement *Miirra-Niira*, est un Poireau fendu à feuilles de Jonc; & le *Kei*, vulgairement *Oi-Nira*, est un Poireau fendu à larges feuilles.

(63) Ou Granien Parnassi.

Le *Kio*, vulgairement *Tſiſa*, eſt la Laitue commune des Jardins, non pommée. On en diſtingue deux autres eſpeces, qui ſe nomment *Kukio*, & *Rikio*.

Le Kio.

Le *Kantatz*, vulgairement *Futſu-Kuſa*, eſt un Choux blanc crêpé, de la Chine, qui devient haut de trois coudées, & dont la tête ſe ferme rarement.

Le Kantatz.

Le *Bakin*, vulgairement *Uma-Biju*, & *Siberi-Fiju*, eſt le Pourpier des Jardins à larges feuilles. Le *Fo-Sei*, vulgairement *Futſina*, *Tſugumiguſa*, & *Tampopo*, eſt la Dent de Lion, à larges feuilles. Le *Ro*, vulgairement *Fuki-Sabuki*, eſt le Petaſite commun. Le *Tas*, vulgairement *Koki*, eſt la Mouſſe en général. Le *Soo*, vulgairement *Momubah*, eſt l'herbe ou l'algue de Mer, en général. Le *Si*, vulgairement *Naka*, eſt le Champignon des champs, dont le pedicule eſt blanc, & la tête platte & tachetée. Il ſe mange. Le *Tan*, vulgairement *Taki*, eſt un autre Champignon, bon à manger, blanchâtre, à tête pelée, à bord inégal & ſouvent frangé. Un autre, plus petit, & vanté pour ſon excellence, a la tête noire par-deſſous. Le *Sjorto*, eſt la Truffe du Japon, qui croît ſous les Sapins. Le *Bokudſi*, vulgairement *Kikuragi*, & *Kino-Mimi*, eſt un Champignon dont la tête eſt tachetée de blanc & de noir, & qui vient ſous les vieux Arbres. Il ſe mange. Le *Si-Fai*, vulgairement *Ama-Nori* & *Muraſaki*, eſt une Mouſſe de Mer, de couleur purpurine, qui croît ſur les Rochers, & qui ſe mange, quoique d'une ſubſtance dure & membraneuſe. Le *Sekiſi*, vulgairement *Iwatagi*, eſt une Mouſſe, qui croît ſur les plus hauts Rochers. Le *Seki-Qua*, vulgairement *Kokuro-Buto*, & *Tokoro-Tenguſa*, eſt un Al-

ARBRES ET PLANTES DU JAPON.

gue des Rochers, capillaire, rameuſe & jaunâtre, dont on fait, au Japon & à la Chine, une eſpece de Vermicelli, qui ſe nomme *Tokororen*. Le *Toi-Sei*, vulgairement *Aii-Nori*, eſt une Mouſſe de Mer, ſemblable à la Coraline, fendue en pluſieurs endroits, dont la feuille eſt très menue. Le *Firomé*, autrement *Kombu*, eſt un *Fucus* marin, de la figure d'une lance, dentelé, & d'environ une toiſe de longueur. Il croît ſur les Rochers baignés de la Mer, & nâge ſur l'eau. On le mange, après l'avoir préparé. Le *Kaitei*, vulgairement *Arame*, eſt un autre *Fucus*, de la même figure, mais qui n'eſt pas dentelé. Le *Sisjoo*, vulgairement *Miru*, eſt une Mouſſe de Mer, branchue, en forme de Corralloïde. Le *Roku-Kaku*, vulgairement *Ino-Matta*, eſt encore une Mouſſe plus groſſe que la précédente, & qui a la figure de corne de Cerf.

Riz, Bled & autre Grains.

Le *Come*, ou *Waſi*, eſt le Riz en général. On en diſtingue deux eſpeces; l'un gras & fort blanc, nommé *Ko*, vulgairement *Matzji-Gomme* & *Ururs-jine*; l'autre plus maigre & rougeâtre, qui ſe nomme *Da*, vulgairement *Motſi-Gomme* & *Motſi-No-Jome*. Toutes ſortes de bleds, & l'orge en particulier, portent le nom de *Baku*, vulgairement *Muggi* & *O-Muggi*. Le *Ko-Muggi* eſt le froment. Le *Jenbaku*, vulgairement *Karas-Muggi*, eſt le petit Bled, ou le Seigle. Le *Jokui*, vulgairement *Dſudſudama*, eſt la larme de Job. Le *Sioku*, vulgairement *Kibi* & *Kimmi-Kibi*, eſt le Millet commun à grain jaune. Le *Sjokkuſo*, vulgairement *Too-Kibbi*, eſt le Millet Chinois, tranſporté, au Japon, depuis pluſieurs Siécles. Sa tige & ſes feuilles reſſemblent à celles du Roſeau, & ſes grains ſont jaunâtres.

Le *Dsjeku*, vulgairement *Awa*, eſt un Panicum à grande queue pendante, garnie de poils. Le *Fai*, vulgairement *Fije*, eſt un Panicum à grain noirâtre. Le *Kjokuſo*, vulgairement *Nan-Bankiwi* (64), eſt un Millet que les Portugais ont porté des Indes au Japon. Le *Kjo*, vulgairement *Soba*, eſt une eſpece de Bled Saraſin, qui ſe ſeme. On en diſtingue deux autres; l'un qui rampe dans les Bois, & qui ſe nomme *Sjoo*, vulgairement *Iwo-Nome*; l'autre, qui croît dans l'eau, & dont l'Avoine s'attache aux habits. On le nomme *Sui-Roo*, vulgairement *Midſu-Soba*. Le *Koba*, vulgairement *Gomma*, eſt le Seſame, dont l'huile s'employe dans le vernis, dans les alimens & dans la Médecine. Le *Jeïſoku*, vulgairement *Kos*, eſt le Pavot en général. Le *Wan*, vulgairement *Nora-Mame*, eſt le gros Pois des Jardins, dont la fleur & le fruit ſont blancs. Le *Sandſu*, vulgairement *Sora-Mame*, eſt la Féve des champs, dont le fruit eſt noirâtre. Le *Fen*, vulgairement *Adſi-Mame*, & *Kaadſi-Mame*, eſt le Haricot des champs, qui s'étend beaucoup en rampant. Sa fleur eſt grêle & purpurine; ſes gouſſes ſont courtes & larges. Sa ſemence eſt rouge & ſemblable au Pois chiche. Le *Toodſu*, eſt un Haricot à grandes feuilles, dont les gouſſes ſont longues d'un pied, & de la forme d'une épée; ce que ſon nom ſignifie. Ses fleurs ſont d'un blanc purpurin, & longues de deux pouces. Sa ſemence eſt rouge, & plus groſſe que la Féve des Jardins. Le *Reodſu* eſt un autre Haricot, dont la fleur eſt d'un beau pourpre, & dont la gouſſe reſſemble à celle des Pois de Jardin.

(64) C'eſt à dire, Millet des Pays Septentrionaux.

ARBRES ET PLANTES DU JAPON.

on diſtingue pluſieurs autres ſortes de Haricots ; une, entr'autres, dont les Japonois font une eſpece de bouillie, qui leur tient lieu de Beurre, & dont ils font une ſauce fameuſe, qui ſe ſert avec les viandes rôties. ils nomment la bouillie *Miſo*, & la ſauce *Sooju*.

Le Koquan. Le *Koquan*, vulgairement *Nemu-No-Ki*, c'eſt-à-dire, Arbre qui ſommeille, eſt un Arbre, dont les feuilles reſſemblent à celles de l'Acacia, & dont les gouſſes ſont pendantes ; de-là vient ce dernier nom.

Le Quai. Le *Quai*, vulgairement *Jens* & *Quai-Kaku*, eſt un Arbre dont le tronc eſt extrêmement gros. Ses feuilles ſont garnies de quatre lobes, & ſes gouſſes articulées. Kæmpfer juge que c'eſt le Tamarin ; mais il eſt étranger, rare, & preſque ſtérile au Japon.

Le Sokio. Le *Sokio* eſt un très grand Arbre, dont les feuilles ſont fort longues, & ont pluſieurs lobes. Ses branches ſont longues & minces. Il eſt étranger, comme le précédent, & preſque ſtérile. Kæmpfer eſt porté à croire que c'eſt l'arbre de la Caſſe.

Le Kakusju. Le *Kakusju*, vulgairement *Kawara-Fiſagi*, ou *Adsja*, eſt un Arbuſte à feuilles de Bardane, dont la fleur eſt monopetale, les ſiliques longues & menues, la ſemence petite, en forme de rein, & garnie de poils aux deux extrêmités. Il a peu de branches ; mais elles ſont fort longues. Le piſtil de ſes fleurs, qui ſont de couleur pâle, & d'une odeur aſſez douce, ſe change en une ſilique pendante, ronde, & groſſe comme un tuyau d'Avoine, dont on fait boire la décoction aux Aſmatiques. Les feuilles, qui ont de chaque côté deux eſpeces d'oreillettes, s'appliquent ſur les parties douloureuſes, & paſſent pour être amies des nerfs.

ARBRES ET PLANTES DU JAPON.

PLANTES REMARQUABLES PAR LA BEAUTÉ DE LEURS FLEURS.

Le *Sjiko*, vulgairement *Rinssjo* & *Rantsjoge*, eſt un Arbriſſeau de deux coudées de hauteur, dont la feuille eſt pointue, & la fleur ramaſſée en ombelle au ſommet des Rameaux. Elle eſt blanche & d'une très agréable odeur. On en diſtingue une eſpece, nommée *Jamma-Rinsjo*, dont les feuilles, plus longues & plus étroites, approchent de celles du *Cariophylle* Aromatique.

Le Sjiko.

Le *Mokkſei* eſt un Arbre, qui ſe cultive dans les Jardins, & dont la feuille reſſemble à celles du Châtaignier. Ses fleurs, qui naiſſent aux aiſſelles des feuilles, ſont petites, à quatre petales, d'un blanc jaunâtre, & de l'odeur du Jaſmin.

Le Mokkſei.

Le *Buke* eſt un petit Arbuſte, dont la fleur eſt rouge, à cinq petales, & qui reſſemble à l'Acacia d'Allemagne.

Le Buke.

Le *Teito*, vulgairement *Jamma-Buki*, eſt un Arbriſſeau ſauvage, qui reſſemble au Cytiſe. Sa fleur eſt jaune, à cinq, ſix, ou ſept petales, & ſemblable à la Renoncule. On en diſtingue un autre, dont la fleur eſt jaune & double.

Le Teito.

Le *Bioru*, vulgairement *Bijo-Janagi*, eſt une eſpece de petit Saule, à grandes fleurs de Renoncule (65).

Le Bioru.

Le *Sini*, ou *Confuſi*, vulgairement *Kobus*, eſt un Arbre ſauvage, de la grandeur du Cerifier. Ses branches ſont tortueuſes. Son écorce ſent le Camphre, & ſa feuille reſſemble à celle du Neſſlier : mais ſes fleurs, qui naiſſent à l'entrée du Printemps, ſont des eſpeces de Tulipes ou de Lys blancs. Leur piſtil eſt gros & de figure cônique, environné d'un grand nombre d'étamines.

Le Sini.

(65) Kæmpfer le définit : *Androſæmum Conſtantinopolitanum, flore maximo Wheleri.*

ARBRES ET PLANTES DU JAPON.

Le *Mokwuren* eſt un Arbriſſeau, qui porte des fleurs à peu près ſemblables aux précédentes, excepté qu'elles ſont rouges.

Le Mokwuren.

Le *Tecki-Tſyocku*, vulgairement *Tſutſuſi*, eſt le Ciſtus des Indes, à feuilles du Ledum des Alpes, & à grandes fleurs de Paul Herman. C'eſt un Arbriſſeau, couvert d'une écorce verte-brune. Ses fleurs ſont monopetales, & reſſemblent à celles du Martagon. Leur couleur varie beaucoup. Cet Arbriſſeau eſt fort commun au Japon, & fait l'ornement des Campagnes & des Jardins. Il eſt tantôt à fleurs blanches, marquetées de longues taches rouges; tantôt à fleurs d'un violet blanchârre, marquées de taches d'un pourpre foncé; tantôt à petites fleurs purpurines, &c.

Le Tecki-Tſyocku.

Le *Riuku-Tſutſuſi*, Plante qui vient des Iſles de Liquejos & des Philippines, porte une fleur d'un jaune pâle, en fleurs-de-lys, à petales droits, & marqués de points d'un jaune foncé. Une autre Plante, du même nom, a la fleur d'un rouge purpurin, tacheté de pourpre foncé.

Le Riuku-Tſutſuſi.

Le *Jedogawa-Tſutſuſi* eſt un Cytiſe fort célebre au Japon. Ses rameaux ſont hériſſés de pointes. Sa feuille eſt couverte de poils, & de la figure d'un fer de lance. On en diſtingue un à fleurs blanches, un autre à fleurs purpurines, & un autre à fleurs incarnates.

Le Jedogawa-Tſutſuſi

Le *Jamma-Tſutſuſi* eſt un Cytiſe des Campagnes, à fleurs de lys, d'un vif incarnat, tachetées de points roux. On en diſtingue un autre à points rouges; & un troiſiéme à fleurs de vermillon, tachetées de rouge foncé.

Le Jamma-Tſutſuſi.

Le *Mijamma-Tſutſuſi* eſt un Lys des Montagnes, dont les fleurs ſont d'un rouge incarnat, & naiſſent abondamment avant &

Le Mijamma-Tſutſuſi.

avec les feuilles. On en diſtingue un, dont la fleur eſt purpurine. ARBRES ET PLANTES DU JAPON.

Le *Kiriſma-Tſutſuſi* eſt un Arbuſte fort touffu, & fort eſtimé. Sa fleur eſt de couleur écarlate. Il en eſt tellement couvert au mois de Mai, qu'il paroît tout en ſang. Le Kiriſma-Tſutſuſi.

Le *To-Ken*, vulgairement *Satſuki*, eſt encore un Cytiſe, dont on diſtingue plus de cent eſpeces différentes. Il porte des Lys & ne fleurit qu'en automne. Ses fleurs ſont rares, croiſſent une à une, & ne ſe reſſemblent point. Les unes ſont d'un bel incarnat, d'autres d'un écarlate un peu détrempé, d'autres blanches & doubles, d'autres d'un bel écarlate, d'autres couleur de pourpre tirant ſur le blanc. Le To-Ken

Le *Sakanandſio* eſt un autre Arbriſſeau, qui porte auſſi des Lys, mais plus larges, & qui eſt plus rare que les précédens. Le Sakanandſio.

Le *Sa*, ou *Sjun*, vulgairement *Tſubakki*, eſt un Arbriſſeau à fleurs de Roſes, dont le fruit eſt de figure pyramidale, & contient trois ſemences. On diſtingue le ſauvage, qui eſt à fleur ſimple, & celui des Jardins, qui a la fleur double & plus belle. Il reſſemble beaucoup à l'Arbre du Thé. Le Sa, ou Sjun.

Le *Sau-Sa*, vulgairement *Jamma-Tſubakki*, eſt un grand Arbriſſeau, dont le tronc eſt court, & l'écorce d'un verd-brun. Ses feuilles reſſemblent à celles du Ceriſier. De leurs aiſſelles, il naît, en Automne, un ou deux boutons écailleux, de la groſſeur d'une balle de fuſil, qui venant à s'ouvrir font éclore une fleur à ſix ou ſept grands petales rouges, en forme de roſe de la Chine. Une eſpece de couronne, qui ſort du fond de la fleur, produit plus de cent étamines d'un blanc incarnat, courtes & diviſées en deux, avec des pointes jaunes. Le San-Sa.

ARBRES ET PLANTES DU JAPON

Cette Plante a un grand nombre de variétés dans la couleur & dans la forme double ou ſimple de ſes fleurs, qui lui ſont donner des noms différens. Celle, qu'on nomme *Saſanqua*, produit un fruit de la groſſeur d'une Piſtache. Ses feuilles préparées ſe mêlent avec celles du Thé, pour en rendre l'odeur plus agréable; & leur décoction ſert aux femmes, pour ſe laver les cheveux.

Le Sijo.

Le *Sijo*, vulgairement *Adſai* & *Adſiki*, eſt un Sureau aquatique, à feuilles d'*Hortula Malabarica*, & à fleurs bleues de quatre ou cinq petales, ramaſſées en grappes rondes.

DIVERS SUREAUX.

Le Fundan.

Le *Fundan*, vulgairement *Te-Mariqua*, eſt un Sureau dont la feuille eſt plus ronde que celle du Sureau aquatique, & garnie de beaucoup de nervures, avec les bords dentelés. Sa fleur eſt blanche à cinq petales, & ramaſſée en grappe ronde. Le *Kade-Mariqua* eſt un Sureau à feuilles étroites, alternativement oppoſées & dentelées. Ses fleurs reſſemblent à celles du précédent. Le *Joro*, vulgairement *Utuſugi*, eſt un autre Sureau, qui ne s'éleve que de quatre ou cinq pieds. Ses fleurs, qui naiſſent à l'extrêmité des rameaux, ſont en grand nombre, & très ſemblables à celles de l'Oranger. Ses feuilles ſont deux à deux, à demi ovales, pointues, & très-finement dentelées. De l'écorce du milieu, on fait de bonnes emplâtres. Le *Fon-Utſugi* a la fleur double & très blanche. Il ſert à l'ornement des parterres. Le *Korai-Utſugi*, ou Sureau de Corée, a les feuilles de l'*Adſai*. De longs pedicules, qui naiſſent au bout des rameaux, & qui ſe partagent en cinq branches, vont embraſſer toute la baſe d'une très belle fleur monopetale, découpée en cinq grandes lévres ovales, qui laiſſent

paroître un piſtil à groſſe téte, environnée de cinq étamines en pointe. Cette fleur eſt d'une odeur charmante, & d'un blanc incarnat mêlé de rouge. Le *Nippon-Uſugi* eſt un Sureau des Montagnes, dont la fleur eſt moins groſſe & d'un rouge purpurin.

Le Sibi. Le *Sibi*, vulgairement *Fokudſuqua*, *Fakuſinda* & *Fakuſiz*, eſt un Arbre très rare, de la grandeur d'un Grenadier, tortueux, de couleur jaune, & qu'on croiroit ſans écorce. Ses feuilles ſont de grandeur inégale. Ses fleurs, ramaſſées en gros bouquets à l'extrêmité des rameaux, ſont de la groſſeur de l'Œillet, & de couleur de chair.

Le Riotsjo. Le *Riotsjo*, vulgairement *Nadſen-Kadſura* & *Nodsjo*, eſt un Arbriſſeau qui s'étend beaucoup, & dont la feuille reſſemble à celle du Roſier des Jardins. Sa fleur, qui s'évanouit en cinq lévres, ſemblables aux petales de roſe, eſt d'un très beau rouge.

Le Kingo & le Kos. Le *Kingo*, vulgairement *Aſſagawo*, eſt un Liſot à grandes fleurs blanches, qui s'ouvrent le matin; comme le *Kos* & *Kudſi*, vulgairement *Firagawo*, en eſt un autre, qui s'épanouit à midi. L'une & l'autre ſe cultivent dans les Jardins.

Le Too. Le *Too*, vulgairement *Fudſi* & *Fisji*, eſt un Arbriſſeau des Jardins, qui ſert à garnir les Treillages & les Berceaux. Ses feuilles ſont longues, ſans découpures; il jette un grand nombre de fleurs, longues d'un empan & plus, qui durent tout le Printemps, & qui étant ſuſpendues, comme des grappes de raiſin, font un charmant ſpectacle. Elles ſont en papillons & ſans odeur. De grandes places ſont quelquefois ombragées, par une ſeule, ou par deux ou trois de ces Plantes. Les Curieux mettent, au pied, de la lie de Sacki,

ARBRES ET PLANTES DU JAPON.

qui eſt de la Biere de riz, pour les engraiſſer, & leur faire produire des épis de trois ou quatre empans de long. On viſite ces lieux par curioſité, & les Poëtes font des Vers à leur honneur. La couleur des fleurs eſt toute blanche, ou toute purpurine. Il y a un Too ſauvage, dont les feuilles & les fleurs ſont moins belles.

Le Saru Kahe-Banna.

Le *Saru-Kahe-Banna* eſt un arbriſſeau, dont les branches ſont longues & en petit nombre, & les feuilles ſemblables à celles de la Réglisſe. Ses fleurs, qui viennent en épis, ſont jaunes à cinq petales, dont l'un eſt plus petit, marqueté de points rouges, & les autres, diſpoſés en croix. Les étamines ſont au nombre de dix, & ont la pointe rouge.

Le Sui Sin. Kadſira.

Le *Sui-Sin-Kadſira* eſt une Clematis à fleur double; & l'*In-Sin-Kadſura* en eſt une autre, à fleur blanche de ſix petales, la moitié du calice couleur de pourpre.

Le Kin, le Fupeo, & le Ki.

Le *Kin*, vulgairement *Mukinge*, eſt une eſpece de Mauve des Jardins, dont la fleur eſt ſimple & d'un bleu purpurin, une autre a la fleur double & bleuâtre. Le *Fupeo* eſt une eſpece de Guimauve, à feuilles de Figuier fort dentelées. Le *Ki*, vulgairement *Awoi*, eſt la Mauve-Roſe, dont on diſtingue pluſieurs eſpeces.

Le Fujoo.

Le *Fujoo*, Plante célebre, eſt la Roſe de la Chine, à fleurs éphemeres; rouge le matin, & tirant au pourpre à midi.

Le Foo, dont la feuille compoſe les Armoiries des Dairis.

Le *Foo*, vulgairement *Kiri*, eſt un arbre dont la fleur reſſemble à celle de la Digitale. Son bois, leger & ferme, eſt employé à faire des Coffres & des Tablettes. Ses feuilles ſont fort grandes, cottonneuſes, avec une oreillette de chaque côté. Ses fleurs, qui reſſem-

blent à celles du Muſle de Veau, ſont d'un bleu purpurin, blanchâtres en dedans, d'une odeur douce, longues de deux pouces, à cinq lévres crenelées, & d'une figure très agréable. On tire de ſes deux ſemences, qui ſont à-peu-près de la forme & de la groſſeur d'une amande, une huile qui ſert à divers uſages; c'eſt la feuille de cet arbre, que les Dairis du Japon ont choiſi pour leurs Armoiries. Elle eſt ſurmontée en chef, dans leur Ecuſſon, de trois épis de fleurs.

Le *Go-Too*, vulgairement *Fi-Giri* eſt un arbriſſeau étranger, qui vient des Philippines & de la Corée. Sa feuille reſſemble à celle de la Vigne. Sa fleur, qui eſt très belle, eſt à cinq petales en forme de cloche, & d'un pouce de diamétre. Le Go Too.

Le *Saku-Jaku*, eſt une Pivoine femelle à fleurs ſimples, couleur de ſang. Le *Botan*, qui eſt la grande Pivoine, a la tige ligneuſe & droite, la feuille branchue & inégalement frangée; d'autres ont les fleurs pleines, & de couleur incarnate; d'autres ont les petales longs, droits, & diſpoſés en crête. Le Saku-Jaku.

Le *Foo-Sen*, ou *Kinfu-Gua*, vulgairement *Ibara*, eſt notre Roſier commun, porté, au Japon, par les Portugais. Mais les Roſes n'y ont pas l'odeur auſſi agréable, qu'en Europe & dans l'Aſie Occidentale. Le Foo-Sen.

Le *Kei-Quan*, vulgairement *Kei-Foge*, eſt apparemment l'Amaranthe, dont la fleur a pluſieurs variétés. On eſtime particuliérement celle qui eſt à fleurs jaunes, avec des taches rouges, & dont la tige eſt rayée de même. Le Kei Quan.

Le *Jokſan*, vulgairement *Gibbooſi*, eſt un Glaieul à feuilles de Plantain, dont la tige, qui eſt droite & haute d'un pied, porte à Le Jokſan.

ARBRES ET PLANTES DU JAPON.

ſon extrêmité dix ou douze fleurs en lys, d'un pourpre blanchâtre, & longues de trois pouces. Elles vienent au Printemps. Une autte eſpece a la feuille étroite & fleurit en Automne.

Le Ran.

Le *Ran* eſt une petite Iris, dont la racine eſt fibreuſe, la feuille ſemblable à celle du Roſeau, la tige mince, & la fleur comme celle de l'Ornithogale. Cette fleur a cinq petales, de trois pouces de diamétre, d'un blanc jaunâtre, avec des raies purpurines, & d'une fort agréable odeur.

Le No-Ran.

Le *No-Ran* eſt une autre Iris, à fleur jaune. Sa tige eſt groſſe, droite, enveloppée de feuilles dès le bas. On en diſtingue d'autres, couleur de pourpre & de vermillon; jaunes à peti es fleurs; jaunes, avec une raie purpurine, &c. Le *Furan*, en eſt encore une eſpece, dont les fleurs ſont blanches, en maſque, & dont la ſemence reſſemble à de la farine. Les Japonois ſuſpendent, au-deſſus de leurs pottes, les tiges & les feuilles de cette Plante.

L'Angurek-Warna.

L'*Angurek-Warna* eſt une plante paraſite, dont les feuilles ſont rares & ſemblables à celles des Roſeaux. Sa fleur, qui eſt ſoutenue ſur un pédicule mince, reſſemble, par la diſpoſition de ſes petales, à un papillon qui vole. Leur nombre eſt de ſix, & leur longueur d'un pouce, avec une raie purpurine à chaque face, & quantité de points de même couleur.

Le Katon-Ging.

Le *Katong-Ging*, vulgairement *Fouli Lacra*, eſt une autre Plante paraſite, dont la fleur reſſemble à un Scorpion. Elle a l'odeur du muſc. Ses petales au nombre de cinq, ſont couleur de citron, variés de belles taches purpurines. Ils ont deux pouces de long,

& la largeur d'une plume d'oie. Ils ſont roides, gros, plus larges à l'extrêmité, & un peu recourbés. Celui du milieu s'étend en droite ligne, comme la queue du Scorpion. Les quatre autres, deux de chaque côté, ſe courbent en forme de croiſſant & repréſentent les pieds. A l'oppoſite de la queue, une eſpece de trompe, courte & recourbée, ne repréſente pas mal la tête de cet Animal. Ce qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt que l'odeur de muſc ne réſide qu'à l'extrêmité du pétale, qui reſſemble à la queue du Scorpion; & que s'il eſt coupé, la fleur demeure ſans odeur. ARBRES ET PLANTES DU JAPON.

Le *Sekika*, vulgairement *Kiſinſo*, eſt une eſpece de Saniale étrangere, qui reſſemble au Cotyledon, ou Nombril de Venus. Sa feuille, qu'on prendroit pour celle du *Cyclamen*, ou *Pain-de-Pourceaux*, offre une agréable variété de couleurs. Sa tige, haute d'un pied & demi, eſt garnie de pluſieurs fleurs à cinq petales, qui forment l'apparence d'une Guêpe volante. Elles ſont couleur de Vermillon. Le Sekika.

Le *Sjiré*, ou *Sjiroi*, eſt un Lys blanc, à feuilles de ſouci de Marais. Sa tige eſt groſſe, & d'une coudée & demie de hauteur. Ses fleurs ſont au ſommet de la tige, en petit nombre, de trois pouces de diametre & peu ouvertes. Les petales en ſont étroits, & marquetés en dedans de points rouges. Le Sjiroi.

Entre pluſieurs eſpeces de Lys, le *Jamma-Ospiroi*, en eſt un ſauvage, dont les feuilles, partagées en trois grands lobes, ont de longs pedicules cannelés, qui embraſſent la tige. Le *Biakko*, vulgairement *Juri*, eſt notre Lys blanc commun, qui a la même odeur. Le *Sazuri* eſt un Lys à fleur blanche mo- DIVERS LYS. Jamma-Oſpiroi.

ARBRES ET PLANTES DU JAPON.

nopetale, partagé en ſix lévres. Le *Kentan*, vulgairement *Oni Juri*, qui ſignifie Lys du Diable, eſt un Lys Martagon, dont la tige eſt groſſe & d'une coudée de haut, la fleur belle, de quatre doigts de diametre, garnie de taches & de Tubercules d'un rouge purpurin; ſa racine eſt bulbeuſe & ſe mange. Le *Kasbiako*, vulgairement *Konokko-Juri*, a la fleur du Sceau de Salomon. Sa tige eſt mince; ſa fleur eſt magnifique, d'un blanc incarnat, marquetée de tache couleur de ſang, avec les petales courbés en dehors & terminés en pointe, & un piſtil fort long, environné de cinq étamines. Le *Santan*, vulgairement *Fime-Juri*, eſt un Lys qui paroît tout couvert de ſang, & dont la tige eſt environnée de feuilles étroites, en forme d'épis. Une autre eſpece, nommée Couronne Impériale, a la fleur rouge, très petite; marquetée de taches couleur de ſang: une autre eſt couleur de feu, & ſe nomme *Fi-Juri*.

Le Lys.

Le Seki-Kan. Le *Seki-Kan*, vulgairement *Sibito-Banna*, eſt un Narciſſe à fleur jaune, auſſi éclatante que l'or. L'Oignon de cette Plante eſt un vrai Poiſon.

Le Kui-Symira. Le *Kui-Symira* eſt une Aſtrodille, dont la tige eſt haute d'un pied, cannelée, & environnée, en forme d'épis, à ſix petales, de couleur tirant ſur le pourpre.

Le Jakan. Le *Jakan*, vulgairement *Karaſu-Oogi*; & *Fi Oogi*, eſt une plante à fleur de Lys, petite, rouge, & marquetée en dedans de taches couleur de ſang. Une autre eſpece, qui ſe nomme *Siaga*, croît ſur les Montagnes, & porte une fleur blanche, double, quelquefois d'un bleu détrempé.

Le Dandoqua. Le *Dandoqua* eſt la grande canne ſauvage des Indes, à larges feuilles, dont la fleur eſt d'un jaune éclatant.

ARBRES ET PLANTES DU JAPON.

Le *Sjigoguſa* eſt l'Iris commune, dont les fleurs ont pluſieurs variétés. Le *Farin*, vulgairement *Buran* & *Reſo-Kjoſa*, eſt l'Iris blanche des Jardins d'Allemagne. Une autre croît ſur les Montagnes, & porte une petite fleur. Le *Ken*, vulgairement *Quanſo* & *Waſſinguſa*, eſt l'Iris des Jardins à larges feuilles, & à grandes fleurs doubles de couleur de feu. Le *Kaki-Tſubatta*, eſt l'Iris des Jardins, à fleurs doubles de couleur violette. Une autre a les feuilles étroites, doubles & bleues. Une troiſiéme eſt à larges feuilles, dont les fleurs ſont de couleur d'outremer, tachetées de pointes, couleur de Saffran. Le *Fennaſob* eſt une Iris, dont la fleur eſt d'un rouge purpurin, & le *Siſſibi* en eſt une petite à grandes fleurs doubles.

PLUSIEURS SORTES D'IRIS.

Le *Sſiſen* eſt un Narciſſe blanc des Montagnes, qui jette un grand nombre de fleurs. On diſtingue la grande & la petite eſpece.

Le Sſiſen.

Le *Sen-Sjun* eſt une Lychnis couronnée, dont la fleur eſt d'un verd blanchâtre, avec des petales dentelés, & les extrêmités couleur de cendre. Une autre eſpece a la fleur toute blanche. Le *Senno* en eſt une autre dont les feuilles & le calice ſont remplis de petits poils, la couleur de ſang lavé, les petales frangés, & les extrêmités de couleur violette. Le *Fuſji-Guro*, autre Lychnis couronnée, a la tige ſemée de nœuds d'un pourpre obſcur. Sa fleur eſt petite, couleur de Vermillon, & ſes petales entiers.

Pluſieurs Lychnis.

Le *Mokokſ* eſt un arbre à feuilles de Telephium, à fleurs monopetales, dont le fruit reſſemble à la Ceriſe, & dont les ſemences ont la figure d'un Rein. Sa grandeur eſt moyenne, ſon tronc droit, & ſa groſſeur à-peu-près celle de la jambe. Ses feuilles reſ-

Le Mokok.

ARBRES ET PLANTES DU JAPON.

ſemblent à celles du Telephium commun. Ses fleurs ſont monopetales, partagées en cinq lévres, de couleur pâle, de l'odeur des Giroflées jaunes, garnies d'un grand nombre d'étamines. Chaque fleur ne dure qu'un jour. Le fruit eſt de la groſſeur & de la figure d'une Ceriſe, d'un blanc incarnat en dehors, d'une chair blanche, ſéche & friable, d'un goût un peu amer & ſauvage.

Le Kiuſai. Le *Kiuſai*, vulgairement *Sumire*, eſt la Penſée, que ſes trois couleurs font nommer auſſi fleur de la Trinité.

Le Sju. Le *Sju*, vulgairement *Fagi*, eſt un Cytiſe à fleurs d'Anagyriſe, couleur de pourpre, qui croiſſent ſur de petits épis cannelés. Ses gouſſes, ou ſiliques, ſont étroites & fort petites.

Le Tſoo Sju. Le *Tſoo-Sju*, vulgairement *Sſo-Fagi*, eſt une herbe des Jardins, d'une coudée de hauteur, de la figure de l'Hyſſope commune & ſans odeur. Sa fleur eſt à ſix petales, & couleur de pourpre.

PLUSIEURS BELLES MATRICAIRES.

Le *Kik*, *Kikſ*, ou *Kikku*, vulgairement *Kawara Jamagi*, eſt une Matricaire, dont on diſtingue pluſieurs eſpeces, ſauvages & cultivées. *Jamagi* ſignifie Armoiſe. Ainſi cette Plante tient de l'une & de l'autre. Sa beauté ſinguliere & l'abondance de ſes fleurs en font le principal ornement des campagnes & des Jardins; d'autant plus qu'elles fleuriſſent en différentes ſaiſons. L'une ſe nomme *No-Gikſ*; c'eſt la Matricaire commune d'Europe, dont la fleur eſt jaune, petite & d'une excellente odeur. Le *Keitsjo*, vulgairement *Jomega-Taji*, eſt une Matricaire des Bois, qui fleurit pendant l'Eté & juſqu'à la fin de l'Automne. Sa feuille eſt graſſe, longue, étroite, un peu âpre; ſa fleur bleue, tirant ſur le

pourpre, un peu odorante ; ſa ſemence oblongue, ſerrée & couverte de poils. Le *Ko-Gikf* eſt une Matricaire rampante des Bois, dont la tige eſt mince & courte, & la fleur petite. Une autre eſpece, à fleur double de couleur d'or, fleurit en Automne. Le *Sſo-Sjo* en eſt une autre des Jardins, à grandes feuilles ſimples, & dont la fleur tire ſur le bleu. Une autre à fleurs doubles, eſt variée de jaune & de rouge. Une autre, variée de même, a les fleurs de trois pouces de diametre. Une autre, à larges feuilles odorantes, a la fleur de couleur d'or, très double & ſans odeur, ſemblable en grandeur & en figure à la Roſe de Provins, ou Roſe à cent feuilles. Une autre eſt à fleurs blanches, de différentes grandeurs. Une autre, à fleurs doubles un peu incarnates, & de deux pouces de diametre. Une autre, à fleurs d'un rouge purpurin. Une autre fort branchue, à fleurs d'un rouge écarlate. Une autre enfin, à fleurs blanches, avec les extrêmités des petales couleur de pourpre, & de petits tuyaux jaunes, mêlés parmi les petales. ARBRES ET PLANTES DU JAPON.

Le *Dſio-Gikf* eſt le Chryſanthême Peruvien de Dodonée, ou le grand Heleninm des Indes de Gaſpard Bauhin. Le Dſio-Gikf.

Le *Sekki-Kan* eſt un Arbriſſeau d'nne braſſe de hauteur, dont les feuilles, qui enveloppent les rameaux de diſtance en diſtance, ſont étroites, longues, épaiſſes, argentées par deſſous, pendantes, & ſans découpures. Ses fleurs ſont incarnates, & ramaſſées à l'extrêmité des rameaux par bouquets, de dix juſqu'à quinze, qui ſortent d'nne enveloppe commune. Elles ſont monopetales, & découpées en ſept grandes lévres. On en diſtingne deux autres eſpeces, l'une à fleur blanche, & l'autre à fleur rouge. Le Sekki-Kan.

ARBRES ET PLANTES DU JAPON.

Le Sen-Fuku.

Le *Sen-Fuku*, vulgairement *Ogurenna*, eſt un Aſſer jaune, dont la tige eſt branchue, garnie de poils, & haute d'une coudée & demie. Sa fleur approche de celle de la Perſicaire à ſiliques.

L'Obai, ou Robai.

L'*Obai* ou *Robai*, eſt une ſorte de Jaſmin à fleurs doubles. Son écorce eſt brune. Son bois foible & rempli de moëlle, ſes feuilles alternativement oppoſées, & terminées par une pointe un peu recourbée. Ses fleurs, qui paroiſſent au mois de Février, avant les feuilles, & qui ſortent d'un calice écailleux, ſont d'un jaune pâle; & compoſées de deux ſortes de petales, dont les extérieurs ſont d'ordinaire au nombre de huit, longs d'un demi pouce, en oval; & les intérieurs, plus petits, de grandeur inégale, au nombre de huit, & plus marquetés de points couleur de ſang. l'odeur de la fleur tire ſur celle de la Violette, mais devient dégoûtante à la longue, & le goût en eſt très déſagréable. Cet Arbriſſeau, qu'on croit apporté de la Chine, eſt d'une beauté, qui le fait cultiver ſoigneuſement dans les Jardins.

Le Ren & le Feifo.

Le *Ren*, vulgairement *Hatſis*, eſt une Plante connue aux Indes ſous le nom de *Tarate*. C'eſt le Nenuphar Indien, & la Féve d'Egypte de Proſper Alpinus. Ses tiges ſont d'une longueur extraordinaire & ſe mangent. Sa racine, qui eſt auſſi fort longue, s'étend en travers. Elle eſt de la groſſeur du bras, garnie de nœuds éloignés les uns des autres & fibreux. Cette Plante paſſe pour ſacrée, & ſes fleurs ſervent à l'ornement des Autels. Le *Feifo* eſt un grand Nenuphar, dont la feuille eſt pointue comme une épée.

Le Somo.

Le *Somo*, vulgairement *Skimmi*, & par excellence *Fanna*, qui ſignifie *la Fleur*, eſt

un Arbre ſauvage, à feuilles de Laurier, & à fleurs de Narciſſe. Son écorce eſt aromatique. Il eſt de la grandeur du Ceriſier, d'un bois roux, dur & fragile. Ses feuilles ſont diſpoſées en rond, autour des petites branches, & ſes fleurs ſont ſituées à leur bout. Les Bonzes de la Chine & du Japon mettent devant les Idoles & ſur les tombeaux, des feuilles de cet Arbre en bouquets.

ARBRES ET PLANTES DU JAPON.

PLANTES DE DIVERSES ESPECES.

Le *Sjo*, vulgairement *Maatz*, eſt le nom général du Pin. On en diſtingue pluſieurs eſpeces, qui tirent leur différence du nombre, de la ſituation, & de la figure de leurs feuilles, & qui ſe nomment, *Fusji-Maatz*, *Aka-Maatz*, *O-Maatz*, *Me-Maatz*, *Gojono-Maatz*.

Le Sjo.

Le *San*, vulgairement *Sſuji*, eſt un petit Pin-Cyprès, qui produit de la Réſine, & dont le fruit eſt écailleux, de figure ſpherique, & de la groſſeur d'une Prune. Ses ſemences ſont rares, oblongues, cannelées & de couleur rouge-baie.

Le San.

Le *Scoſi*, vulgairement *Kara-Maatz-Nomi*, eſt une Meleſe, dont les fruits ont des noyaux de figure pyramidale. Cet Arbre quitte ſes feuilles en Hyver.

Le Scoſi.

Le *Moro-Unig*, ou *Sonoro-Maatz*, eſt un grand Genevrier, dont les baies reſſemblent à celles de la Sabine.

Genevriers. Le Moro.

Le *Si-Moro* eſt un Genevrier barbu, dont les barbes ſont écailleuſes, & les fleurs couleur de Saffran. Ses baies, ſemblables à celles de la Sabine, ſont à pluſieurs angles. Le *Nanqui-Sſugi* eſt le Genevrier de la Bermude, que ſa beauté fait cultiver avec ſoin. Le *Jempak* eſt un Genevrier en Arbre, qui a l'apparence du Cyprès, & qui jette une très mauvaiſe odeur,

Le Si-Moro. Le Sſugi. Le Jempak.

ARBRES ET PLANTES DU JAPON.

Le Quai. Le *Quai*, vulgairement *Fi-No-Ki*, eſt un Cyprès, rempli d'un ſuc gras, viſqueux, aromatique, de l'odeur du Genevrier. Son fruit eſt de la groſſeur d'un pois, avec un Tubercule. Notre Cyprès commun, qui croît auſſi au Japon, y jette par ſes feuilles une odeur balſamique; & ſon fruit contient cinq ſemences, ſemblables au grain de froment.

Le Fa-Ku. Le *Fa-Ku*, vulgairement *Kaſiwa*, eſt un Arbre de grandeur médiocre, dont les feuilles reſſemblent à celles de la Patience Ses fleurs ſont blanches, en épi, & terminent ſes rameaux. Son fruit eſt hériſſé de pointes.

Ariſtoloches. Le *San-Kakſo* eſt une Ariſtoloche, qui monte & s'étend beaucoup, & dont la fleur eſt de diverſes couleurs. Une autre Ariſtoloche eſt le *Senninſſo*, dont la fleur blanche, à quatre petales, eſt de l'odeur du Muguet.

Le San-Kado.

Le Senninſſo.

Le Tſto-Meguſa. Le *Tſto-Meguſa* eſt une Jourbarbe à fleurs jaunes, dont la feuille eſt pointue.

Le Tſiſu. Le *Tſiſu*, vulgairement *Fawa-Kingi*, ou *Niwa-Guſa*, ou *Fooki-Guſa*, eſt la *Scoparia*, autrement la Belvedere des Italiens, dont on tire, au Japon, un remede célebre dans cette Contrée.

Le Fudſi-Bakama. Le *Fudſi-Bakama*, eſt une petite Plante, fort ſemblable à la Verveine, dont elle a la feuille. Sa tige ronde & purpurine ſoutient, à ſon extrêmité, des bouquets de petites fleurs à cinq petales, couleur de pourpre blanchâtre, enveloppées d'un calice rond & écailleux. Sa ſemence eſt en angles, brune, & d'un goût fort amer. Une autre eſpece a la tige & les fleurs blanches.

L'Ominamisji. L'*Ominamisji*, autrement *Sjiro-Banna*, qui ſignifie Fleur des Femmes, tire ce nom de ſa beauté. Elle reſſemble à la Verveine par ſes feuilles. Sa tige, ronde & cannelée,

pouſſe pluſieurs branches, qui ſe terminent par des bouquets de fleurs rouges, ſemblables à celles du Sureau. Sa graine eſt ovale, & de la groſſeur de l'Anis. ARBRES ET PLANTES DU JAPON.

Le *Tobi*, vulgairement *Taranoo*, eſt une Plante, qui par l'épaiſſeur de ſes feuilles, & par ſes branches, qui ſont terminées en épis de fleurs, & appliquées contre la tige, reſſemble, ſuivant la ſignification de ſon nom, à une queue de Dragon. Ses feuilles ſont étroites, inégalement dentelées. Ses fleurs ſont d'un bleu clair, en forme de tuyau, & partagées en quatre lévres. Le Tobi.

Le *Sitſiſu-Sſco*, vulgairement *Sſuſu-Kaki*, eſt un Marrube, dont la tige eſt droite, haute d'une coudée, & à-peu-près ronde. Ses fleurs, de la groſſeur de celles de Lavande, ſont d'un bleu clair, & fort ſerrées les unes contre les autres. Elles naiſſent des aiſſelles des feuilles. Une autre Plante, de même nom, a l'odeur d'Anis; & ſa ſemence en a le goût. Sa tige eſt quartée, ſa fleur purpurine, faite en tuyau, & ſa feuille terminée par une pointe, comme celle de la Meliſſe. Le Sitſiſu-Sſoo.

Le *Tſioſiguſa* eſt une Verveine, dont les fleurs ſont en épis, fort ſerrées, & ſemblables à celles de la Sauge. Le Tſioſiguſa.

Le *Tſjoo*, vulgairement *Tſta*, eſt un Lierre, qui monte & s'étend beaucoup. Ses feuilles, qui reſſemblent à celles de la Vigne, tombent chaque année. Ses baies ſont oblongues & charnues. Le *Fotogi-Tſta* eſt le Lierre commun, qui porte des baies. L'*In-Sſta* eſt le Lierre de Pierre, ainſi nommé parce qu'il s'attache aux pierres. Sa racine eſt ligneuſe, & ſa feuille ſemblable à celle du Lierre nummulaire. Il ſe conſerve toujours verd. Le *Tſta-Mongira* eſt un Lierre qui rampe à terre, PLUSIEURS SORTES DE LIERRES.

ARBRES ET PLANTES DU JAPON.

& dont la feuille reſſemble à celle de la petite Nummulaire. Le *Sakuſetz*, vulgairement *Kakidoro*, eſt une Plante rampante, fort ſemblable au Lierre. Ses fleurs naiſſent parmi les feuilles, dès le bas de ſa tige. Elles ſont couleur de pourpre, à ſix petales. Ses ſemences ſont rondes, un peu applaties.

Le Sjukaido.

Le *Sjukaido* eſt une eſpece d'Ozeille, haute d'une coudée, & d'un ſuc fort âcre. Sa tige eſt graſſe, branchue, garnie de nœuds. Ses feuilles ſont épaiſſes, & finement dentelées. Ses fleurs ſont à quatre petales, couleur de chair, & d'une ſtructure que Kæmpfer nomme ſinguliérement admirable.

Le Sasjo, & le Koo Seki, dont on fait le bleu d'outremer.

Le *Sasjo*, vulgairement *Katabami*, eſt l'*Alleluia* à fleurs jaunes de Dodonnée. Le *Koo-Seki*, vulgairement *Skiguſa*, eſt une eſpece d'Ephemerum à feuilles de Muguet, dont la fleur eſt bleue, & reſſemble à celle de la Trinité; mais plus élevée, & ſemblable aux aîles des Papillons. Ses feuilles ſont ſans pedicules. Ses fleurs ſervent à faire la couleur bleue qu'on nomme Outremer, en les mêlant avec du ſon de riz, qu'on humecte. On exprime enſuite le ſuc de cette maſſe, & l'on y plonge un papier net, qu'on fait ſécher lorſqu'il eſt bien imbibé. On réitere pluſieurs fois la même opération, & ce papier ſert alors pour la couleur.

Le Fakkona-Kſa.

Le *Fakkona-Kſa* eſt un Capillaire célebre qui naît ſur la Montagne de Fakkona, & qui ſert aux uſages de la Médecine. Il eſt à feuilles de Coriandre.

Le Sin-Sioos.

Le *Sin-Sioos*, vulgairement *Firu-Muſiro* eſt un Epi d'eau, à feuilles de lys des Vallées.

Le Fibi.

Le *Fibi* eſt proprement la petite Lonchy âpre. Mais on en diſtingue une autre, à feuilles friſées du Polypode.

Le *Dsjemmai* eſt une Phyllitis à feuilles branchues, dont la racine ſe mange. Le Dsjemmai.

Le *Secki-Ji*, vulgairement *Jawanokawa*, eſt une Hermionite pierreuſe, à feuille ſimple, oblongue, aſſez grande, fort large à ſa racine, & ſe rétréciſſant juſqu'à prendre la forme d'un Epieu pointu. Le Secki-Ji.

Le *Tsjo*, vulgairement *Sjiro*, eſt un Chanvre blanc, ou plutôt, n'eſt que la grande Ortie commune, qui fleurit au Printemps: mais ſa tige a des fils, propres à faire de la toile. Sa ſemence eſt d'un goût très âcre, & l'on en tire une huile cauſtique. Le Tsjo.

Le *Rio*, vulgairement *Tade*, eſt la Perſicaire âcre & brûlante, nommée autrement *Curage* ou *Poivre d'eau*. Ses feuilles tiennent lieu de poivre, aux Japonois. Le Rio.

Le *Koo*, *Ke-Tade* & *Inu-Tade*, eſt une autre Perſicaire, dont la tige eſt garnie de poils, haute de quatre pieds, diviſée par articulations, & partagée, à ſon ſommet, en pluſieurs épis de fleurs incarnates. Sa feuille eſt grande, terminée en pointe, & ſans découpures. Le Koo.

Le *Kecquan-Mokf*, vulgairement *Kaide* eſt un Erable, dont les feuilles ſont petites & variées de pourpre & de jaune. Le Kecquan-Mokf.

Le *Sco* & *Sansjo*, vulgairement *Naru-Fatſi-Kami*, ou *Kawa-Faſi-Kami*, eſt proprement le Poivrier du Japon. Ce célebre Arbriſſeau s'éleve d'environ deux toiſes. Son écorce eſt graſſe, de couleur tannée, garnie de tubercules, & de quelques pointes d'un demi pouce de long. Son bois eſt leger, foible, & fort moëlleux. Ses feuilles, dont le pedicule eſt très court, ſont en forme d'aîles, l'une vis-à-vis de l'autre, longues de quatre à cinq travers de doigt, ſemblables, en Le Sco & Sansjo, Poivriet du Japon.

ARBRES ET PLANTES DU JAPON.

partie, à celles du Frêne, ovales, d'un verd agréable, avec un bord un peu crenelé, & une côte tendre, qui les traverſe dans leur longueur d'un bout à l'autre. Ses fleurs, qui naiſſent aux aiſſelles des feuilles, & au bout des petits rameaux, ont ſept à huit petales, & autant d'étamines, dont le ſommet eſt rond & jaune. Ses fleurs ſont d'une figure à-peu-près ronde, & de la groſſeur d'un grain de Coriandre. Après la chûte de la fleur, il paroît une ou deux capſules ſeminales, de la groſſeur d'un grain de poivre, membraneuſes, couvertes d'un grand nombre de petits tubercules, rouſſâtres dans leur maturité, dures, & qui s'ouvrent pour laiſſer ſortir une ſeule ſemence, ovale, un peu dure, de la groſſeur d'un grain de Cardamome, couverte d'une peau noire & brillante, ſans ſaveur, mais ſeulement un peu chaude. Cet Arbriſſeau a, dans toutes ſes parties, mais principalement dans ſon écorce, ſes feuilles & ſon fruit, un goût de Poivre, & de Pyrethre brûlant & aromatique. Ses feuilles nouvelles, ſon écorce ſéche, & ſurtout ſes capſules ſeminales, s'employent dans les alimens au lieu de Poivre & de Gingembre. Les Médecins pilent les feuilles, dont ils font, avec de la farine de riz, un cataplaſme réſolutif pour les parties attaquées de fluxions douloureuſes. Il y a un *Sjo*, ou *Sansjo* ſauvage qui a une partie des mêmes vertus.

Le Baibokf.

Le *Baibokf*, vulgairement *Fuſi*, eſt un Arbre des Montagnes, qui a de grandes & belles feuilles. Ses fleurs ſont petites, blanches à cinq petales, & ramaſſées à l'extrémité des rameaux en épi de forme cônique. Ses feuilles jettent des excreſcences, qui tiennent lieu de Noix de Galle aux Japonois.

ARBRES ET PLANTES DU JAPON.

Le *Sjo-Ri*, vulgairement *Kandſi-Kanſi*, eſt le Mûrier dont on fait le papier, & qu'on a déja décrit, dans l'Hiſtoire naturelle du Japon avec le *KadſiKadſura*.

Le Sjo-Ri.

Le *Kioh*, vulgairement *Dara*, eſt un grand Arbriſſeau ſauvage, hériſſé d'épines, dont les feuilles ſont grandes, terminées en pointe, & finement dentelées. Ses fleurs ſont blanchâtres, à cinq petales, & diſpoſées en ombelle. Sa ſemence reſſemble à celle du Lin.

Le Kioh.

L'*Asjebo* eſt une autre Arbriſſeau, d'une coudée de haut, & dont les branches ſont très flexibles, les feuilles étroites, ſans découpures, d'un goût amer & ſtyptique. Leur décoction fait mourir les Mouches & les Vers. Ses fleurs ſont monopetales, & très blanches.

L'Asjebo.

L'*Ibutta* eſt un Arbriſſeau qui a les feuilles & l'apparence du Prunier ſauvage, la fleur blanche & ſemblable à celle du Troeſne. Le *Takuſitſu*, vulgairement *Totaiguſa*, eſt la petite Ejule commune. Le *Fan-Ru*, vulgairement *Fa-Kobi*, eſt la Morgeline commune. Le *Mundo*, vulgairement *Jamaſuje*, eſt la Bentite commune. Le *Kakko*, vulgairement *Utſu-Boguſa*, eſt la grande Brunelle, ſans découpure. Le *Gai*, vulgairement *Jamogi*, eſt la grande Armoiſe commune, qui ſe nomme *Fuiz* dans ſa jeuneſſe, & dont les feuilles ſervent au Moxa, fameux remede qu'on a déja décrit. Le *Koo* eſt l'Armoiſe à petites feuilles. L'*Intsjin*, vulgairement *Fki-Jamogi* eſt l'*Abrotanum*, ou l'*Aurore mâle des champs*. Le *Ba*, vulgairement *Aſa*, eſt un Chanvre qui ſe ſeme. Le *Kei* eſt un Chardon des Prés, à larges feuilles. Le *Kei*, vulgairement *Akaſa*, eſt l'Accroche des Bois, à grandes découpures. Le *Sei*, vulgairement *Nadnuſa*,

L'Ibutta, & autres petites Plantes.

ARBRES ET PLANTES DU JAPON.

est le Tabouret, dont les feuilles sont aussi fort découpées.

PALMIERS DU JAPON.

Le Tessio.

Le *Tessio*, vulgairement *Sotitz* & *Sodeiz*, est l'espece de Palmier, dont on fait le Sagu. On prétend que l'humidité fait, sur son bois, le même effet que le feu fait sur le parchemin; qu'on lui met, au pied, de la limaille de fer, au lieu de fumier, & que lorsqu'une de ses branches se casse, on l'attache au tronc, avec un clou, pour la faire reprendre. Le *Sjuro*, ou *Sodio*, approche beaucoup du Palmier des Montagnes de Malabar; mais il est stérile au Japon. Le *Soo-Tsiku* en est une petite espece, dont les feuilles sont pointues comme celles du Roseau.

Le Sjuro.

Le Soo Tsiku.

Le Tsiku, qui est le Bambou des Indes.

Le *Tsiku*, vulgairement *Tacke* & *Fatsku*, est le Roseau qui se nomme Bambou, dans les Indes. On en voit, au Japon, d'une extrême grosseur, qui paroissent avoir duré plusieurs Siécles. Ils y servent, comme dans la plus grande partie de l'Orient, à faire des meubles & des murs même de Maison. Les rejettons de ses racines se confisent avec le vinaigre, le sel, l'ail, & le poivre. On a remarqué ailleurs que dans la Province d'Oomi, ces racines sont d'une beauté rare, & l'on en fait ces belles cannes que nous connoissons sous le nom de Rottangs.

Rottangs.

AUTRES ROSEAUX.

Le *Rotsiku*, vulgairement *Naio-Dacke*, est le Roseau amer des Indes, qui forme une espece d'Arbrisseau. L'amertume est dans sa racine. Le *Futsiku*, vulgairement *Futamma-Tacke*, c'est-à-dre, Roseau fourchu, est un Arbrisseau dont la tige forme deux fourches. Le *Sji-Tsiku* est encore un Roseau, qui croît en Arbrisseau, & dont la tige est d'un noir purpurin, mince, bien remplie. Ses feuilles sont larges, courtes, pendantes & pliées. I

Kaanſia, vulgairement *Satto-Dacke*, eſt une Canne de ſucre, rare au Japon, & cultivée ſeulement par les Curieux. Le *Dſo*, vulgairement *Saſa*, eſt un petit Roſeau bas, à feuilles étroites; ou plutôt un petit Arbriſſeau à feuilles de Roſeau. Le *Come-Safa*, en eſt une autre eſpece, dont les feuilles ſont cannelées & plus larges. Le *Fackona-Saſa* eſt le même, avec cette différence, que ſes feuilles ont le bord & le nerf du milieu d'un très beau blanc. Le *Fuku*, vulgairement *Tſikkuſitz*, eſt un petit Roſeau branchu, en arbuſte, dont on diſtingue pluſieurs eſpeces. L'*I*, vulgairement *Aſſi*, & *Juſſi*, eſt le Jonc commun des Marais du Japon. Ses feuilles ſont larges, ſes tuyaux fermes, & Kæmpfer croit qu'on en fait des pinceaux pour écrire. Le *Fo*, vulgairement *Kamena*, eſt le Souchet des Marais. Le *Kin*, vulgairement *Sikiſo*, eſt une eſpece de Jonc mince, uni, long, qu'on cultive dans des Plaines humides à la maniere du Riz, pour en faire des nattes, qui ſervent à couvrir le pavé des Chambres. Le *Sju* eſt un Jonc des Marais, à fleurs-de-lys, que ſa beauté fait cultiver dans les Jardins. On en diſtingue trois autres eſpeces, qui ne different que par la grandeur des feuilles. Le *Setz*, vulgairement *Suge*, eſt une herbe des Marais, à feuilles de Jonc, courtes & roides. On les blanchit, pour en faire de très beaux chapeaux, dont les femmes ſe couvrent la tête, à la promenade.

ARBRES ET PLANTES DU JAPON.

Le Kaanſia, canne de ſucre du Japon.

JONCS.

Le *Kjoo*, vulgairement *Aſaſa*, eſt une eſpece de Nenuphar, à feuilles de Thora. Le *Ken*, vulgairement *Midſubaki*, en eſt une autre eſpece, à feuilles de Populago. Le *Eé*, vulgairement *Ukinguſa*, eſt la Lentille commune des Marais. On en diſtingue une autre, qui a les feuilles quarrées.

Nenuphar.

ARBRES ET PLANTES DU JAPON.

Le Kants joor, ou le Wanhom, espece de Plantain.

Le *Wanhom* eſt une Plante Siamoiſe, dont Kæmpfer croit avoir enrichi le Japon, & qu'il y cultiva du moins avec ſuccès. C'eſt une ſorte de Plantain, dont la fleur eſt blanche, à ſix petales ſemblables à celles de l'Orchis, & qui dure fort peu. On attribue, à ſa racine, la vertu de déſobſtruer les Hypocondres, d'échauffer l'eſtomac, de diſſiper les vents, de guérir les tranchées, de fortifier les viſceres, & le genre nerveux. Elle porte le nom de Wanhom parmi les Siamois, qui la cultivent ſoigneuſement; mais les Etrangers la nomment *Kantsjoor*.

ARBRES ODORIFERANS.

Le Sin koo.

Le *Sin-koo*, vulgairement *Kawo-Riki*, eſt un arbre odoriférant que Kæmpfer prend pour l'Aquila, ou bois d'Aigle, eſpece d'Aloë, & dont il croit que ce ſont les morceaux les plus réſineux, & par conſéquent ceux qui ont le plus d'odeur, auſquels on donne le nom de Calamba. Son tronc, dit-il, eſt haut d'une coudée, droit, mince, d'un verd agréable, garni de feuilles dès le bas, couvert de poil, & ſe partageant en deux branches. Ses feuilles naiſſent une à une, éloignées d'un pouce entr'elles, ſemblables à celles du Pêcher, d'un verd brillant & vif de chaque côté, ſans découpures; mais avec un gros nerf qui regne au milieu ſur le dos, dans toute leur longueur, & qui couvre des deux côtés quantité de petits rameaux fins, & preſqu'imperceptibles. Cette deſcription eſt d'autant plus curieuſe, qu'on n'avoit qu'une connoiſſance imparfaite de cet arbre. On ſçavoit ſeulement, comme l'obſerve auſſi Kæmpfer, qu'il ne ſe trouve que dans les endroits les plus reculés des Bois & des Montagnes. Suivant le rapport des Japonois & des Siamois, il n'acquert l'odeur qui le rend ſi pré-

cieux, que lorſqu'il eſt tout à-fait vieux. ARBRES ET PLANTES DU JAPON.

Le *Sindant*, vulgairement *Tauko* & *Bjaddon*, eſt l'arbre de Sandal du Japon. Il ne s'y trouve que ſur les plus hautes Montagnes du Bungo. Le *Baſo*, qui eſt le *Muſa*, nommé Piſang par les Indiens, eſt rare & ſtérile au Japon. Le *Tobé*, ou *Karakatz*, eſt le Sumach des Arabes, & le *Roux* ou *Rhus*, à feuilles d'Orme, de Bauhin. Le *Tambre-Noki* eſt un Laurier ſauvage, de la grandeur du Camphrier; de ſes baies, couleur de pourpre noir & plus groſſes qu'un pois, on tire une huile pour les lampes. L'écorce en poudre mêlée avec des Aromates, ſert à faire de petits bâtons parfumés, qui ſe nomment *Sencos*. Les Prêtres en brûlent ſur les autels de leurs Dieux; & les Chirurgiens qui appliquent le Cautere Moxa, les employent pour y mettre le feu.

Le Sindant. Le Baſo. Le Tobé.

Le *Tamu-No-Ki* eſt un arbre, dont les feuilles ſont droites, ſerrées & d'une beauté bizarre. Ses feuilles ſont deux à deux, arides, oblongues, pointues par les deux bouts, d'un verd brillant d'un côté & blanchâtre de l'autre. Ses fleurs à ſix perales, ſont d'un verd jaunâtre, ſoutenues par un calice découpé en ſix.

Le Tamu-No-Ki.

Le *Taabi* eſt un arbre dont les feuilles ſont grandes, dentelées, & les rameaux garnis d'un épi de fleurs, long de trois pouces, avec pluſieurs gouſſes à leur extrêmité.

Le Taabi.

Le *Too-Sei* eſt un arbre de grandeur médiocre, dont les branches ſont fort tortueuſes, & fort garnies de feuilles ovales, rudes, ſans découpures. On pile ſon écorce, pour en faire de la glu.

Le Too Sei.

Le *Taamo-Sjibatta* eſt un arbriſſeau dont la fleur eſt en forme de Lys, & dont les feuilles reſſemblent à celles du Laurier.

Le Taamo-Sjibatta.

ARBRES ET PLANTES DU JAPON.

Le Mame. Le *Mame*, ou *Mamelos*, eſt un arbriſſeau dont les branches ſont longues & droites, le bois dur, mais leger, jaunâtre & plein de moëlle. Ses feuilles reſſemblent à celles du Cerifier. Ses fleurs ſont blanches, pendantes, ſans pedicules, ordinairement à huit petales, qui ſont joints en forme de cloche, & de longueur inégale.

Le Rengjo. Le *Rengjo* eſt un arbriſſeau qui jette des branches dès le bas, & dont l'écorce eſt couverte de Tubercules. Ses fleurs ſont jaunes, tendres, en forme de cloche, découpées juſqu'au de-là du milieu & raïées de rouge en-dedans. Le *Ko-Gommi* eſt un autre arbriſſeau, qui n'a pas une braſſe de haut, dont les feuilles ſont étroites & couleur de verd de gris; les fleurs blanches, ſans odeur, à cinq petales, ramaſſées en bouquets, & environnées de cinq ou ſix petites feuilles. Le *Ko-Gommi-Sakira*, en eſt une eſpece dont la fleur eſt blanche & pleine, ſemblable à une belle Marguerite.

Le Ko-Gommi.

Le Jo. Le *Jo*, vulgairement *Janangs*, eſt une eſpece de Hêtre, qui ſert à faire des Coffres, peu différent d'un autre qui ſe nomme *Mids-Janaji*.

Le Rju. Le *Rju*, vulgairement *Aukaji*, eſt un arbre qui approche du Saule, du moins par ſes feuilles. Le *Kawa-Janogi* eſt un petit Saule noirâtre, dont les chatons ſont garnis d'un duvet, qui ſert de bourre aux Japonois. Le *Kuro-Nosji* eſt un arbriſſeau des Montagnes, qui eſt de la hauteur d'un homme, mais qui a peu de branches, & la feuille du Saule. Ses fleurs ſont petites, à cinq petales, & d'un verd mêlé de jaune.

Le Kuro-Nosji.

Le Boi. Le *Boi*, vulgairement *Awu-Kadſira*, eſt un grand Lierre ſtérile. Le *Feitori-Kſa*, eſt un

Lierre de terre des Montagnes, à fleurs tachetées en dedans. Le *Teka-Radſura* en eſt un autre, à feuille oblongue, d'un verd obſcur. Il reſſemble au Lierre arbre.

Le *Magubi* eſt un arbriſſeau de grande hauteur, garni de nœuds, & dont l'écorce eſt d'un verd brillant. Ses feuilles croiſſent trois à trois. Le Magubi.

Le *Gube* eſt une herbe fort haute, dont les branches ſont foibles, de couleur baie, & les feuilles partagées en cinq lobes. Ses fleurs ſont en ombelle, à cinq petales, d'un blanc verdâtre. L'*Uno-Fanna*, grand arbriſſeau qui reſſemble au Syringa, a les fleurs ramaſſées en grappes, à cinq petales, un peu odorantes, ſans étamines & ſans piſtil. Le *Bantus* eſt une ſorte de Jaſmin à feuilles dentelées, dont les fleurs ſont en épis, jaunes, à trois petales. Le Gube. L'Uno Fanna. Le Bantus.

Le *Nonigi* eſt la grande Fumeterre, à racine creuſe & à fleur bleue. Le *Keman-Sſo*, ou *Narin*, eſt une herbe haute d'un pied, dont les feuilles reſſemblent à celles de l'Ancolie. Ses fleurs ſont de couleur incarnate, formées de deux eſpeces de capuchons, qui ſe terminent par une longue pointe recourbée & qui renferment un corps cannelé, de figure cônique, garni d'un piſtil & de ſix étamines. Le Nonigi. Le Keman-Sſo.

Le *Seki-Tſiku* eſt un Œillet ſimple à grandes fleurs. Le *Fooſen*, ou *Kin-Soqua*, eſt l'*admirable Peruvianne*, de Rai, à fleurs blanches & rouges. Le Seki-Tſiku & le Fooſen.

Le *Koogua*, vulgairement *Kurenei*, & *Benino-Fanna*, eſt une herbe à longue tige & à grandes feuilles, dont on tire la couleur bleue. Le Koogua.

Le *Reisjun*, vulgairement *Bidſinſoo*, eſt Le Reisjun.

ARBRES ET PLANTES DU JAPON.

une eſpece de Lychnis, qui tient du Pavot dont elle a la tête. Sa fleur eſt ſimple, & bleue, mais ſi belle, qu'on la conſerve dans des caiſſes. Le *Neko-Fanna* eſt une ſorte d'Anemone, dont les petales ſont couverts de poil, en dehors & d'un rouge obſcur.

Le Neko-Fanna.

Le Kibjo.

Le *Jamma-Kibjo* eſt une Plante, qui reſſemble à la Genriane. Ses tiges ſont d'un blanc mêlé de verd. Ses fleurs, en forme de tuyau, ſont longues d'un pouce & demi, bleues en dehors, & blanches en dedans; avec des lignes bleues. Elles ſe ferment au coucher du Soleil, & ſe rouvrent à ſon lever.

Le Furiné.

Le *Furiné* eſt un Knicus bleu, qu'on cultive dans les Campagnes, parce que ſa fleur ſert pour les couleurs.

Le Sſo, & le Dſin, Baſilics.

Le *Sſo*, vulgairement *Naraje*, & *Sjako-Gufa*, eſt une eſpece de grand Baſilic. Le *Dſin*, vulgairement *Je* & *Fakkuſo*, en eſt une autre eſpece, dont la ſemence donne une huile célebre, nommée *Jeno-Abra*.

Le Sun Giku.

Le *Sun-Giku* eſt une Matricaire de la Corée, dont la fleur eſt double & très belle. Le *Goſitz* eſt un *Thlaspi*, dont les feuilles ſont oppoſées entre elles & ſans découpures. Le *Jotei*, vulgairement *Sſi*, en eſt un autre, à feuilles de Patience, dont les tiges, comme celles du précédent, ſont garnies de capſules.

Le Goſitz.

Le Jotei.

Le Tenka.

Le Sen.

Le *Tenka*, vulgairement *Kona-Subbi*, eſt la Morelle des Jardins. Le *Sen* eſt une herbe de la hauteur d'un pied, branchue & panchée vers la terre, dont les feuilles reſſemblent à la Nummulaire, & ſervent à la teinture. Le *Sjaden* eſt un grand Plantain, à larges feuilles; comme le *Sanſoo* en eſt un à feuilles étoilées, & le *Kawa-Sſobu* un autre à feuilles d'Iris, étroites & longues d'un pied, avec un épi de quatre doigts de long.

Le *Ketz*, vulgairement *Waribi*, eſt la Fougere, dont on mange, au Japon, les tiges nouvelles. Le *Sinqua*, vulgairement *Ikinguſa*, eſt la Stratiote commune, qui ſe cultive, dans des pots. Le *Doki* eſt un Pied de Veau, cannelé, dont la feuille eſt en forme de doigt. Le *Koganneguſa* eſt un *Alleluia*, dont la tige eſt mince & branchue, Les feuilles cordées & couvertes de poils. Le *Keiſon-Kuſa* eſt une Hermionite à très petites feuilles, ondées au bord, & découpées en pointes. Le *Kimpaku*, vulgairement *Jwagoki* & *Jwaſiba*, eſt une Mouſſe des Rochers, qui reſſemble à la Bruyere. Le *Matſebutz* eſt une grande Piloſelle rampante & hériſſée, dont les Japonois font une eſpece d'Armoiſin, qu'ils nomment *Butz*.

ARBRES ET PLANTES DU JAPON.

AUTRES PLANTES.

Enfin, Kæmpfer nous apprend que les nids d'oiſeaux du Japon, dont on fait tant de cas pour les ragoûts, & qui s'y nomment *Jenwa*, ou *Joniku*, vulgairement *Jens*, ſont l'ouvrage des Hirondelles de Mer, & compoſés de ces *Holothuries*, ou *Poiſſons plantes*, qui ſurnâgent ſur les flots. Il ne parle point des Cedres; quoiqu'on ſçache par ſon propre témoignage, comme par celui de tous les autres Voyageurs, qu'ils ſont en abondance au Japon: mais il ajoute, en général, qu'outre les Plantes qu'il a nommées, il s'y en trouve une infinité d'autres, & qu'il en eſt peu dont les racines, les feuilles, les fleurs ou les fruits, ne ſervent de nourriture aux Habitans.

Jenwa, ou Nids d'Oiſeaux.

Fin du Tome XLIVe.

TABLE

DES TITRES ET DES PARAGRAPHES

Contenus dans le Tome XLIe.

AVERTISSEMENT, *Pag. j*

SUITE DU LIVRE II.

Suite des Voyages aux Indes Orientales, par le Sud-Oueſt.

INTRODUCTION, Pag. 1

PARAG. I. *Voyage du Chevalier Drake*, 7

PARAG. II. *Voyage de Pierre de Sarmiento*, 22

PARAG. III. *Différens Voyages aux Indes Orientales, par le Détroit de Magellan*, 27

Thomas CANDISH, 28

Olivier DE NOORT, 33

Sebald DE WEERT, ibid.

Georges SPILBERG, 43

Jacques L'HERMITE, 56

SCHAPPENHAM, 73

Table des Titres & des Paragr. 469
PARAG. IV. *Voyage du Chevalier Jean Narborough*, 77
PARAG. V. *Voyage de Froger, ou Relation du Voyage de M. de Genes, au Détroit de Magellan*, 133
PARAG. VI. *Voyage de Woodes Rogers, aux Indes Orientales, par le Sud Oueſt*, 171
PARAG. VII. *Voyage du Capitaine Wood, par le Détroit de Magellan*, 221
PARAG. VIII. *Voyage de M. Frezier, par le Détroit de le Maire*, 251
PARAG. IX. *Voyage de M. Anſon, autour du Monde, par le Sud Oueſt*, 315
PARAG. X. *Obſervations Critiques ſur les Chinois*, 543

TABLE
DES TITRES
ET DES PARAGRAPHES
Contenus dans le Tome XLIIe.

LIVRE III.

Voyage aux Terres Auſtrales ou Antarctiques.

INTRODUCTION, Pag. 1
VOYAGE *de Pelſart, aux Terres Auſtrales*, 9
VOYAGE *d'Abel Janſen Taſman, aux Ter-*

res Auſtrales inconnues, 29
VOYAGE *de Guillaume Dampier, aux Terres Auſtrales*, 45
DESCRIPT. *de l'Iſle de Timor*, 134
VOYAGE *de deux Vaiſſeaux François, aux Terres Auſtrales*, 158

LIVRE IV.

Voyages errans, c'eſt-à-dire, ſans terme fixe.

INTRODUCTION, 179
VOYAGES *de Gautier Schouten*, 182

TABLE
DES TITRES
ET DES PARAGRAPHES

Contenus dans le Tome XLIIIe.

SUITE DU LIVRE IV.

VOYAGE de Guillaume Dampier, autour du Monde, Pag. 1
SUPPLE'MENT *aux Remarques Géographiques ſur le Tonquin*, 269
ECCLAIRCISSEMENT *ſur Pulo-Dinding & ſur Bencoul* 279

Table des Titres & des Paragr. 171
DESCRIPTION *de la Côte de Malabar*, 288
VOYAGES *de Gemelli Careri*, 350
PARAG. I. *Avis & Routes diverſes, pour le Voyage autour du Monde*, 351
PARAG. II. *Differentes courſes, par leſquelles Careri ſe rend à la Chine*, 362
PARAG. III. *Arrivée de Careri à la Chine, & Voyages qu'il y fait par Terre*, 216

TABLE

DES TITRES

ET DES PARAGRAPHES

Contenus dans le Tome XLIVe.

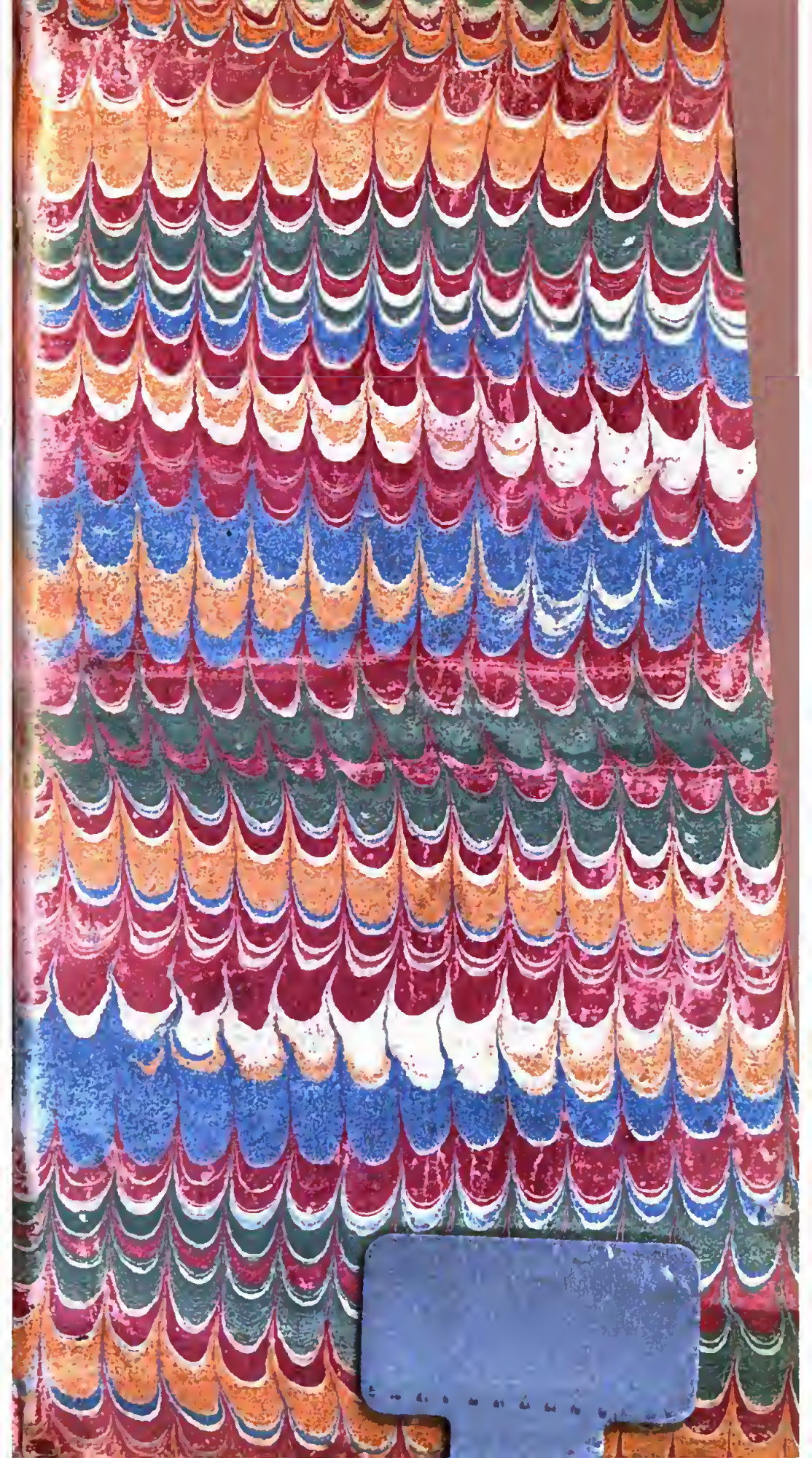
SUITE DU LIVRE IV.

Suite des Voyages de Gemelli Careri.

PARAGRAPHE IV. *Retour de Careri en Europe, par Mexico, par les Mines de Pachuca & les Cous*, Pag. 1
PARAG. V. *Conſeils importans pour les Voyageurs*, 94
VOYAGE *de la Barbinais le Gentil, autour du Monde*, 103
HISTOIRE NATURELLE *des Indes Orientales.*
Introduction, 249

PARAG. I. *Saisons de l'Année*, 241
PARAG. II. *Vents alisés, & autres Vents*, 255
PARAG. III. *Marées & Courans*, 282
PARAG. IV. *Arbres, Plantes, Fruits, & autres Productions*, 292
PARAG. V. *Drogues, Pierres précieuses & Soyes des Indes Orientales*, 372
PARAG. VI. *Voitures des Indes Orientales, & maniere d'y voyager*, 395
PARAG. VII. *Arbres, & Plantes particulieres du Japon*, 402

FIN DES TABLES.

De l'Imprimerie de la Veuve de CL. SIMON.

Biblioteca Nazionale Vittorio Emanuele - Napoli PALATINO
561689